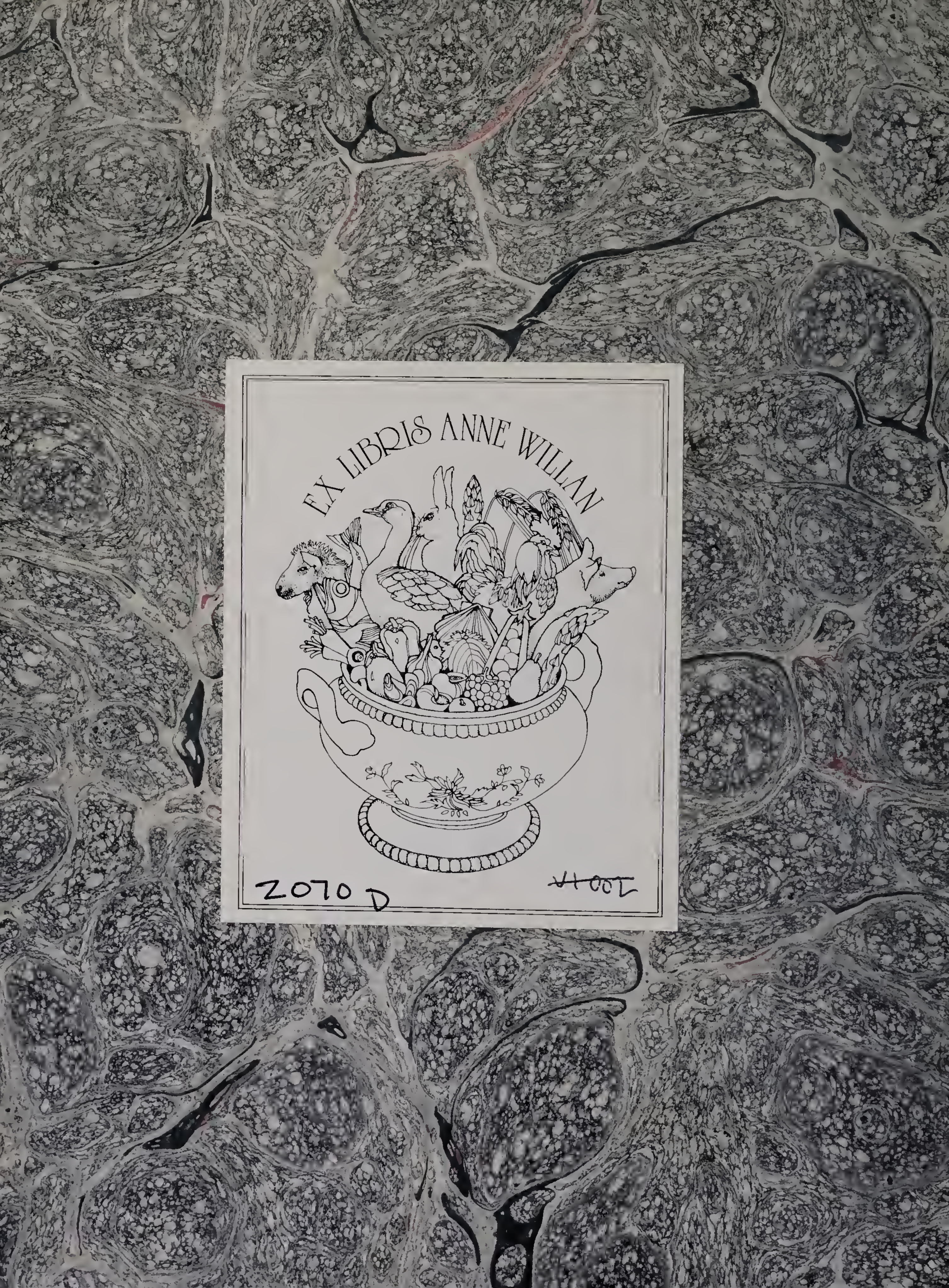
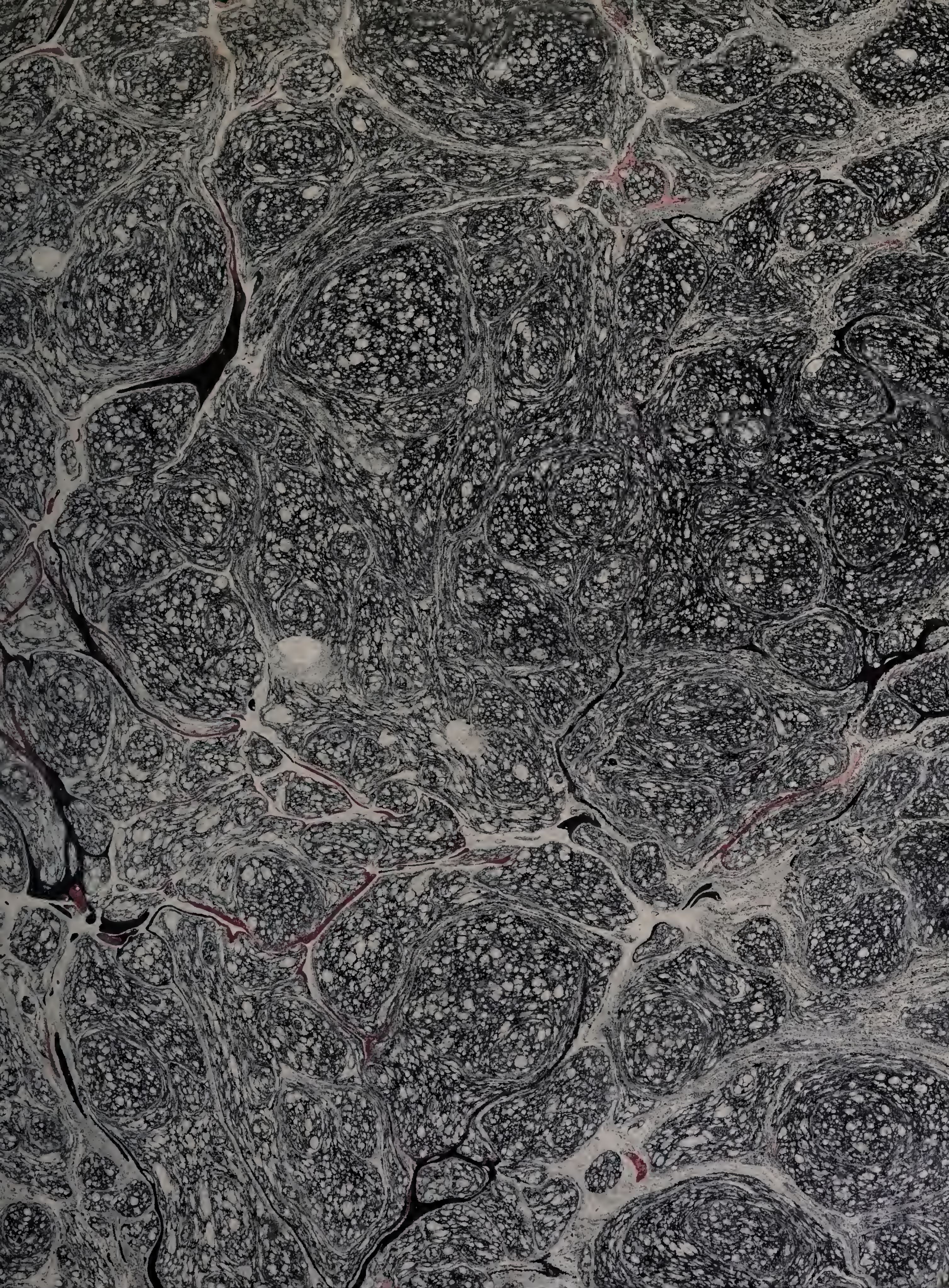



EX LIBRIS ANNE WILLAN
2070 D



ŒUVRES

D'ATHENÉE,

TOME QUATRIEME.

BANQUET DES SAVANS,

PAR ATHÉNÉE,

Traduit, tant sur les Textes imprimés; que sur plusieurs Manuscrits,

PAR M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME QUATRIÈME.

Pour nous, qui ne pouvons plus consulter qu'une très-petite partie des Auteurs allégués par Athénée, et qui ne trouvons que dans son livre cent particularités curieuses dont il parle, nous regardons sa compilation comme un trésor très-précieux.

BAYLE, *Dict.*

A PARIS,

Chez LAMY, Libraire, quai des Augustins, n°. 26.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

LIVRE DIXIÈME.

Mon cher Timocrate *, le poète tragique Astydamas dit, dans son *Hercule satyrique* **, qu'un poète doit, dans une pièce qu'il produit sur la scène, présenter aux spectateurs la variété d'un repas élégant, où chacun peut boire et manger selon son goût, et où toutes les parties de l'appareil *** sont d'accord entre elles. *Conformément à cette réflexion*, occupons-nous donc à présent de détails qui soient aussi d'accord avec ce que nous avons dit jusqu'ici.

* Laissons Casaubon disserter sur l'ordre prétendu qu'il aperçoit dans le *Banquet* d'Athénée, et croyons que des convives qui se séparent plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage, qui se lavent les mains, qui vont se coucher, et se retrouvent le lendemain, font ainsi plus d'un repas.

** Il ne s'agit pas ici d'une *satire*, mais d'une pièce de théâtre semblable à celle qui reste d'Euripide.

*** Je lis *skeuasia meen miee eiee tees mousikees*, ou mieux *eiee mousikee*. Casaubon, qui fagote ici des vers à sa mode, ne voit pas qu'en lisant *mee*, il fait dire à l'auteur la plus grande absurdité. Je lis donc *meen* affirmatif; les premières éditions ne présentent même ni *mee*, ni *meen*, et je ne les vois pas non plus dans la collection d'Ægius. Il devoit ensuite observer que *mousikee* n'est pas relatif à la musique, comme le crut Adam, mais *au bon ordre*.

Hercule étoit extrêmement vorace *; c'est ce qu'attestent presque tous les poètes et les historiens. Voici ce qu'en dit Épicharme dans son *Busiris* :

« D'abord, si tu le voyois manger, tu mourrois d'effroi ! Son « gosier retentit de rugissemens ; ses mâchoires s'agitent avec « fracas ; il fait craquer ses dents molaires, et grince les canines. « Le souffle ne sort qu'en sifflant de ses narines, et il agite les « oreilles ** comme les quadrupèdes. »

Ion, après avoir exposé quelle étoit la voracité d'Hercule, dans son *Omphale*, ajoute :

« Son extrême voracité *** lui fit dévorer les membres avec la « braise ardente. »

---

* Salmuth sur Pancirolle fera connoître ce que les anciens ont rapporté de la voracité d'Hercule, t. 1, p. 493; t. 2, p. 221, *seqq.*, édit. 3e. 1608, *in*-8°. Joignez-y plusieurs passages d'Aristophane.

** Casaubon observe ici que l'homme a les oreilles fixes, mais que la nature fit une exception à la *sagesse infinie de Dieu*, en donnantdes *oreilles movibles* à un savant qui se sauva pour n'être pas rôti tout vif. Scaliger (Joseph) nous apprend de qui il s'agit dans la sanglante épigramme qu'il fit contre Muret, dans le nom duquel il trouva *Rumetus*, par allusion au mot *rumare*, *iurumare*; fait qui, au jugement des magistrats de Toulouse, méritoit le feu.

Qui flammas rigidæ vitaverat antè Tolosæ
Mœnia, etc.
Rumetus fumum vendidit ille mihi.

Muret lui en avoit imposé par quelques vers de sa façon, mais qu'il disoit avoir trouvés dans un ancien manuscrit.

*** Je lis ici *hypode tees bouphagias*, pour fin d'un vers. Le suivant,

Mais Ion a pris ceci de Pindare, qui dit :

« Ils retournèrent sur la braise * ardente *les corps* brûlans de *deux*
« bœufs que le feu faisoit fumer; ce fut alors que le spectateur
« pouvoit à loisir entendre distinctement le sifflement des chairs,
« et le bruyant pétillement des os. »

Ces auteurs, qui nous ont représenté Hercule si vorace, lui ont aussi attribué, comme oiseau particulier, la mouette qui a le surnom d'*affamée ;* en grec, *bouphage.* On fait aussi mention d'Hercule, comme provoqué par Léprée **, à qui mangeroit le plus. Le héros soutint le défi, et fut vainqueur.

---

confondu avec la prose, doit en être distingué, et finit à *anthrakas.* Le mot *bouphagos ,* qui vient plus bas, indique cette leçon : c'est l'épithète que Lucien donne aussi à Hercule, dans *les Amours.* Je conserve *koola ,* les membres. Un copiste a écrit *kala ,* qu'on peut, il est vrai, interpréter par *les bois ;* mais c'est une erreur, car l'auteur dit qu'Hercule avaloit *les membres des animaux dont il s'agit ,* avec les charbons ardens qui s'y étoient attachés.

* Casaubon dit, *Je regarderai comme vraiment homme* celui qui rétablira ce passage. Il n'est cependant pas si difficile de le rétablir. Je lis *dyoo booon th. esanthraki anestrephan;* et plus loin, *kai tote goun ,* pour *k. tot' egoo* On verra dans le chap. 3 de ce même livre, *dia* pour *dyoo ,* comme ici, et l'erreur y a été aperçue par Casaubon même. Quant à l'expression *pollos en kairoo chronos ,* si elle est exacte, elle ne signifie que *pollee enkairia ;* ce que je rends *à loisir. Kairos chronou , le moment favorable ,* dans Sophocle, fait sentir l'expression de Pindare.

** Voyez Pausanias au commencement de ses *Éliaques ,* p. 151. Il autorise la correction *dyoo* que j'ai faite ci-devant. Adam l'avoit aussi conjecturée.

Mais Zénodote disant, liv. 2 de ses *Épitomes*, que Léprée étoit fils de Caucon, fils de Neptune et d'Astydamie, fille de Phorbas, ajoute qu'Hercule le fit mettre aux fers, lorsqu'il demanda le salaire qui lui étoit dû (pour en avoir nétoyé les écuries). Après avoir fini ses travaux, Hercule se rendit chez *Caucon*, et se réconcilia avec Léprée, à la prière d'Astydamie. Après cela, Léprée, défia Hercule au jeu du palet, à qui boiroit le plus de vin sans eau, et à qui dévoreroit le plus vîte un taureau; mais il fut vaincu en tout; enfin, étant ivre, Léprée osa provoquer Hercule à un combat particulier dans lequel il fut tué.

Matris dit aussi, dans son *Éloge d'Hercule*, que Léprée lui ayant fait un défi à qui boiroit le plus, fut vaincu par ce héros. Caucale, orateur ou rhéteur de Chio, frère de l'historien Théopompe, rapporte les mêmes faits dans son *Éloge d'Hercule.*

Homère nous représente Ulysse aussi vorace et aussi gourmand, dans son *Odyssée.* Voici ce qu'il dit :

« Mais permettez-moi de manger, quelque affligé que je sois; car
« il n'y a rien de si importun que ce malheureux ventre qui nous
« force de ne pas l'oublier, et nous ordonne de nous remplir malgré
« nos chagrins les plus sensibles. »

On voit manifestement dans ce passage son extrême gourmandise; outre qu'il moralise sur les besoins du ventre lorsqu'il ne le falloit pas. S'il avoit une si grande faim, il devoit au moins montrer de la patience, ou de la modération à l'égard des alimens; mais le poète nous peint au vif la gourmandise de son héros, lorsqu'il dit :

« Quel que soit le chagrin où mon ame soit plongée, ce ventre
« m'ordonne de boire et de manger, et j'oublie malgré moi tout
« ce que j'ai souffert lorsqu'il m'oblige de me remplir. »

Or, jamais un Sardanapale n'auroit tenu pareil langage. Ulysse, déja vieux, mangeoit avec gloutonnerie beaucoup de viande et de bon vin.

CHAP. II. Théagène, athlète de Thase, dévora seul un taureau, comme le dit Posidippe dans ses *Épigrammes*.

« J'ai en outre, dans une gageure, mangé un bœuf de Méonie;
« d'ailleurs, Thase, ma patrie, ne me fournissoit pas la nourriture
« nécessaire, à moi Théagène, qui, mangeant tant, étois encore
« obligé de mendier; c'est pourquoi je tends la main, représenté
« par cette statue de bronze. »

Théodore d'Hiérapolis rapporte, dans ses *Combats gymniques*, que Milon de Crotone mangeoit vingt mines pesant de viandes, autant de pain, et buvoit

trois conges de vin. Étant à Olympie, il prit sur ses épaules un taureau de trois ans, fit avec tout le tour du Stade ; après quoi il le fit cuire, et le mangea seul le même jour. Titormos l'Étolien lui disputa un bœuf; mais Phylarque dit, liv. 3 de ses *Histoires*, que Milon, couché près de l'autel de Jupiter, mangea un taureau entier, et que le poète Doricus fit ces vers à son sujet.

« Tel fut Milon, lorsqu'il leva de terre le poids d'une bête * de
« trois ans aux repas publics qu'on faisoit aux fêtes de Jupiter,
« et porta lestement sur ses épaules cet animal prodigieux, par
« toute l'assemblée, comme s'il eût porté un agneau né depuis
« peu. Ce fut un étonnement général ; mais étranger, il fit encore
« autre chose de bien plus surprenaut, près des sacrifices qu'on
« offre à Pise. Il coupa par pièces le bœuf qui n'avoit pas été mis
« au joug, après l'avoir porté en pompe, et le mangea seul. »

Astydamas de Milet, qui remporta trois fois de suite ** toutes les palmes à Olympie, fut un jour

---

* Le mot *damalis* signifie une *genisse*. Le trait qui caractérise le plus la force étonnante de Milon est celui-ci. « Aucun athlète n'osant se mesurer avec lui, l'*Athlothète* l'appelle pour lui donner le prix proposé : Milon s'avance, et tombe sur la cuisse. On crie que puisqu'il est à terre il ne le mérite pas plus que s'il y avoit été jeté. Il répond, sans bouger de place : Trois de mes membres n'ont pas touché la terre, s'il est un homme capable de me déplacer dans la position où je suis, qu'il ose venir : personne ne l'osa, et il eut le prix. »

** Texte, *trois fois de suite vainqueur pancrate*. Le *pancration*

invité à souper chez Ariobarzane le Perse. S'y étant rendu, il avança qu'il mangeroit tout ce qu'on avoit apprêté pour tous les autres convives, et il le fit réellement. Le Perse lui demandant après cela, selon Théodore, de faire de ses tours de force, Astydamas rompit une lentille du lit *, toute couverte d'airain qu'elle étoit, et en étendit le métal en l'amolissant dans ses doigts. Cet athlète étant mort, on brûla ses os; mais une urne, deux même suffirent à peine pour les contenir. Or, ce qu'il avoit mangé chez Ariobarzane étoit le souper de neuf personnes.

Mais il n'est pas étonnant que ces athlètes fussent si voraces, puisque dans les exercices auxquels on les formoit, on les habituoit à beaucoup manger. C'est pourquoi Euripide a dit dans la première publication de son *Autolycus* :

« Dans le nombre infini de méchans hommes qui se trouvent en
« Grèce, il n'y a pas de race plus odieuse que celle des athlètes,
« eux qui n'ont d'abord eu aucun principe d'éducation, et ne

---

comprenoit les cinq jeux gymniques; voyez Lyd, *Agon. Sacr.*, pag. 39; Salmuth sur Pancirolle, t. 1, p. 160; Mercurial; Faber.

* Texte, *phakon*. C'étoit probablement ce qui terminoit une des colonnes du pied du lit, au lieu d'être formé en *globe*.

« peuvent vivre avec honneur. En effet, comment un homme « esclave de sa bouche et de son ventre amasseroit-il assez de bien « pour faire régner l'abondance dans sa patrie ! Ils ne peuvent ni « soutenir l'indigence, ni se résigner ** aux vicissitudes du sort. « Comme ils n'ont jamais été habitués à des sentimens nobles, ce « n'est qu'avec peine qu'ils changent de caractère pour lutter contre « les revers. Si dans leur jeunesse ils marchent avec fierté, comme « autant de statues qui ornent leur patrie, dès qu'ils arrivent au « terme fâcheux de la vieillesse, leurs habits ne sont plus que des « haillons qui s'en vont comme en charpie. Je blâme donc cet « usage où sont les Grecs de se rassembler *** des contrées « éloignées, et d'attacher de l'honneur à des plaisirs inutiles, pour « assister à des repas. En effet, quel avantage procure à sa ville « natale celui qui a remporté la couronne à la lutte, à la course, « au disque qu'il a lancé, ou pour avoir brisé une mâchoire avec « supériorité ? Va-t-on combattre l'ennemi en tenant un disque

---

* Je lis simplement *patras* pour *patros*, sans m'arrêter à la correction de Casaubon, la même que celle de Junius. *Adag. Erasm.*, col. 1184, *abdominis minister. Hypektrophee* est un mot que je crois barbare dans le sens qu'ils y donnent. Adam corrigeoit encore plus mal. Le sens que je prends est prouvé par le dernier vers du premier fragment de Xénophane. Cependant il faut convenir que tous les athlètes n'ont pas été si vorace. Leur sobriété, leur continence ont été citées pour exemple, par les Pères de l'Église. Voyez Lyd, *Agon. Sacr.*, ch. 3, 5. Porphyre en a aussi fait l'éloge.

** Je lis *k'exhypeeretein tychais*, avec Pursan et Adam. Expression de Sophocle ; et c'est ainsi que lisoit Galien, qui cite plusieurs de ces vers dans le discours où il exhorte à l'étude des arts libéraux.

*** Pursan note ici la conjecture d'un autre qui lisoit *toon de*, rapporté aux athlètes, l'*assemblée de tels gens ;* ce qui me paroît bien fondé, au lieu de *ton de*.

« (*palet*)

« (*palet*)? ou le chasse-t-on de la patrie en portant à la course * « un bouclier devant les pieds? Lorsqu'on est près du fer de l'en- « nemi on ne s'occupe pas de ces frivolités. Ce sont donc les gens « vertueux et honnêtes qu'il faut couronner, de même que l'homme « prudent et juste qui dirige le mieux les affaires de l'Etat, et sait « par ses conseils en éloigner les malheurs, prévenir toute occasion « de débats et de séditions. Voilà en effet ce qui est glorieux pour « toute une ville, et même pour toute la Grèce. »

Mais Euripide doit ces réflexions aux élégies de Xénophane de Colophon, qui s'exprime ainsi :

« Qu'un homme remporte la victoire par la rapidité de sa course, « au pentathle, où est le temple de Jupiter; à Olympie, près du « rivage de Pise; ou que ce soit à la lutte, ou au pugilat doulou- « reux, ou même au pancration, exercice redoutable; qu'il arrive « ainsi parmi ses concitoyens au faîte des honneurs, et obtienne « la première place dans les jeux publics; qu'il soit nourri aux « dépens du peuple, que la ville lui fasse des présens particuliers, « et qu'il obtienne tout cela, tant pour sa gloire, que pour celle « des chevaux (avec lesquels il a été vainqueur), il n'en est pas

---

* Je suis la leçon de Galien qui lit *di' aspidoon posi theontes;* ou peut-être mieux *d'i aspidos podi th.,* ce qui signifieroit *devant le pied.* Ces courreurs avoient le pied gauche sans chaussure, pour être plus légers, et ils le couvroient en portant le bouclier en avant. Virgile cité par Lyd, rappelle cet usage, p. 44,

. . . . vestigia nuda sinistri
Instituêre pedis . . . .

Mais la leçon imprimée, signifiant *faisant retentir leurs boucliers, ou les frappant des mains pendant la course,* rappelleroit un usage dont a aussi fait mention le même Lyd, p. 42, *Agon. sacr.:* ainsi l'on prendra le sens qu'on voudra.

« moins au-dessous de moi ; car la sagesse dont nous faisons pro-
« fession vaut mieux que la force, soit des hommes, soit des che-
« vaux : c'est en vain qu'on prétend le contraire, et il est injuste
« de préférer la force à l'excellence de la sagesse. »

Il dit encore ailleurs :

« Qu'un homme excelle au pugillat chez un peuple quelconque,
« au pentathle même, à la lutte, ou à la course *, qu'on regarde
« comme la preuve de la plus grande force dans tous les combats
« gymniques, la ville où il demeure n'en sera pas réglée par de
« meilleures lois; et elle n'aura qu'un plaisir passager, quand un
« athlète sera vainqueur près des rivages de Pise : car ce ne sont
« pas ces avantages qui font régner ** l'abondance dans une
« ville. »

Xénophane, conformément aux principes de sa sagesse, appuie *ce qu'il vient de dire* *** par beaucoup d'autres réflexions, blâmant les athlètes comme

---

* On lira sur cet article les observations de Lyd, ch. IX. Il falloit en effet une très-grande force pour disputer le prix à la course, sous une armure complète.

** Texte, *engraissant les magasins de la patrie.* J'ai séparé ce fragment en ajoutant, *il dit encore ailleurs.* Les interprètes l'avoient cousu au précédent, croyant que *oute gar*, etc. étoit la suite de *oude dikaiou*, etc.; mais il se rapporte à *mallon*, vers 5 de ce second fragment, où le poète répète ce qu'il avoit dit dans une autre élégie. Voilà pourquoi Athénée cite au pluriel, *ex Elegeioon.*

*** J'ajoute ce qui est en italique, pour faire sentir le mot *epagonizetai.* La correction de Casaubon est une puérilité. Le texte est exact.

inutiles et superflus. Achée d'Érétrie, parlant de l'embonpoint des athlètes, s'exprime ainsi :

« Car ils lançoient tout nuds leurs bras éclatans. Ils entrent dans
« la lice avec la fierté d'une vigoureuse jeunesse, dont la couleur
« fleurie brille jusque sur leurs fortes épaules. Ils s'imprègnent
« d'huile la poitrine et les pieds, et avec autant de profusion que
« s'ils vivoient chez eux dans les délices de la volupté. »

CHAP. III. Le poète Héraclide dit, dans son *Hôte* :

« Que certaine femme, nommée Hélène, mangeoit considérable-
« ment. »

Posidippe rapporte la même chose de Phylomachus * dans ses *Épigrammes*. Voici celle qu'il a fait à son sujet :

« Cette fosse, qui n'est qu'une crevasse spontanée, renferme dans

* Ou Phyromachus, liv. 6, ch. 12; liv. 8, ch. 6. L'épigramme suivante est très-altérée dans le texte. Lisez au vers 3, *alla syn autoo ;* au vers 4, *k. chrei' eis techneen. At. k. stephanous ;* au vers 5, *hespont' hoi pro dyoon synekoomasan,* etc.; au vers 7, *hootrichi,* pour *ho atrichi,* comme adverbe combiné avec l'article; ensuite *Diphtherias ;* au vers 8 lisez *leenaïkoon.* Casaubon est pitoyable dans ses idées. Adam a été plus heureux. *Diphtherias* est le nom d'un valet de théâtre. Il paroissoit couvert d'un habit de *peau* avec le poil, d'où il a eu son nom. Posidippe le produit sans cheveux, sans dents, et lui donne des sourcils livides. On voit qu'il a affecté de rendre le personnage ridicule. Pollux qui décrit ce *Diphtherias,* présente d'autres traits aussi bizarres, liv. 4, ch. 19, n°. 137. Il nomme, n°. 138, *Diphtheritis,* le personnage analogue en femme.

« les haillons d'une cape de Pellène, Phyromachus, cet homme « qui dévoroit tout aliment, tel qu'un corbeau de nuit, mais avec « lui, ô Atticus ! tout l'appareil de sa profession et ses couronnes. « Il fut suivi, à son convoi, de ceux qui, avant ses malheurs, « avoient participé à ses parties de gloutonnerie. Il s'y trouva « (*entre autres*) un *Diphtherias* chauve, n'ayant pour tout bien « qu'un petit pot à l'huile, homme qui avec son air sombre ne « montroit plus aucune dent au-dessous de ses sourcils livides. Ce « fut donc ainsi que *Phyromachus* passa des jeux lénaïques, qui « se célébroient alors, dans le séjour de Calliope *. »

Amarante d'Alexandrie fait mention (dans son *Traité de la Scène*) d'un trompette de Mégare, nommé Hérodore, qui, selon lui, avoit trois coudées et demie de haut, mais homme très-fort. Or, il mangeoit six *chœnix* de pains, vingt livres de viandes quelle qu'il la trouvât, et buvoit deux conges ** ; d'ailleurs il sonnoit de deux trompettes *** en même temps. Il dormoit ordinairement sur une seule peau de lion. Lorsqu'il donnoit le signal, il faisoit

---

* Jeu de mot qu'on n'a pas compris. Calliope est connue comme Muse ; mais ce mot signifie ici *belle fosse*, celle où se trouvoit alors Phyromachus. L'auteur fait entendre que ce glouton mourut *à la fête des pressoirs*, où les poètes disputoient le prix de la poésie, et il dit qu'il passa de ces combats poétiques chez *Calliope* ; équivoque qui plaît dans l'original. Casaubon est absurde dans sa correction.

** Casaubon rétablit à propos *dyo* pour *dia*.

*** J'ai vu à l'armée un vivandier françois qui en faisoit autant.

entendre un son d'une force extrême. Démétrius (*poliorcète*), fils d'Antigone, assiégeant Argos, ses soldats ne pouvoient approcher l'*hélépolis* * des murs de la ville, tant elle étoit pesante. Alors Hérodore donna le signal avec ses deux trompettes. Le son en fut si fort, qu'il anima les soldats, et leur fit pousser avec empressement la machine. Nestor rapporte, dans ses *Commentaires sur les Spectacles*, que cet homme fut dix fois vainqueur à tous les jeux de la Grèce, et qu'il soupoit assis.

Aglaïs, fille de Mégaloclès, sonna aussi *la marche* avec une trompette lors de la première pompe qui fut célébrée avec un grand appareil dans Alexandrie. Elle avoit une *périthète* ** sur le

---

* Machine faite pour assiéger et prendre les villes. Voyez M. Joly de Maizeroy, *Art des Siéges*.

** Texte, *perithétee*. Ce mot est équivoque ici. Daléchamp ne l'a pas compris. Casaubon le rend mal par *persona, un masque*. Plusieurs monumens nous montrent des *buccinateurs*, ou *trompettes*, qui ont autour de la face, et passant au-dessous du nez, une bande assez large pour leur soutenir les joues lorsqu'ils sont supposés souffler dans leur instrument. Cette bande a devant la bouche une ouverture qui laisse aux lèvres toute la liberté dont elles ont besoin dans leurs mouvemens multipliés. C'est donc cette bande, d'un cuir un peu ferme, que l'auteur appelle ici *périthète*, et je ne vois pas qu'on

visage, et la tête surmontée d'une aigrette, comme nous l'apprend Posidippe dans ses *Epigrammes*. Or, cette ſemme mangeoit à un repas douze livres de viande, quatre chénix de pain, et buvoit un conge de vin.

Lithyersas, bâtard de Midas, et roi des Celènes en Phrygie, avoit le regard farouche et le cœur féroce; il étoit extrêmement vorace. Sosithée * le poëte tragique en parle ainsi dans sa pièce intitulée *Daphnis*, ou *Lithyersas :*

« Il mange trois énormes pains en tiers, trois fois dans une journée,
« et boit un baril de dix amphores, appelant cela une métrète. »

Tel est aussi ce personnage de Phérécrate, ou de Strattis, et qu'il fait ainsi parler dans la pièce intitulée les *Bons*, ou les *Biens :*

« A. Pour moi, c'est avec peine que je mange quatre médimnes
« et demi de farine en trois jours, en me faisant même violence.

---

puisse l'entendre autrement. Du reste, Casaubon lit à propos *to pompikon, la marche*. Conférez Pollux, liv. 4, n°. 89 *seq.*, sur cette *Aglaïs* et *Hérodore*.

* Casaubon lit ici *Sosibius* dans ses notes sur Théocrite, où ce fragment se trouve plus étendu : ainsi j'y renvoie pour les différences. Du reste, je suis le texte que présente le *Scholiaste* qui y est cité, cap. IX, édition de Vignon, dans laquelle ces notes portent en titre, *Isaaci Horti boni lectiones*, etc. Casaubon y a latinisé son nom dans le sens de son pâtois.

« B. Assurément c'est manger bien peu que de consommer à toi
« seul, par jour, ce qui suffiroit à l'équipage d'une galère à trois
« rangs. »

Xanthus rapporte, dans ses *Histoires de Lydie*, que Camblès, roi de cette contrée, étoit grand mangeur et grand buveur; mais outre cela très-glouton; que pendant certaine nuit il coupa sa femme par morceaux, et la mangea. S'étant aperçu de bon matin qu'une des mains lui restoit dans la bouche, il s'égorgea, parce que le bruit s'en étoit aussitôt répandu.

Nous avons déja dit que Thys, roi de Paphlagonie, mangeoit beaucoup; nous avons cité à ce sujet le rapport qu'en fait Théopompe dans le liv. 35 de ses *Histoires*. Archiloque fait le même reproche à certain Cheirilas dans ses *Iambes*, et les comiques n'ont pas épargné à cet égard Cléonyme, ni Pisandre. Phanikide parle ainsi dans son *Phylarque*:

« Ajoutons à ceux-ci, pour troisième, le très-sage Chérippe. Or,
« tu sais qu'il mange tant qu'on lui fournit de la pâture, ou pour
« mieux dire, jusqu'à ce qu'il crêve en se cachant, car sa panse
« est un vrai garde-manger. »

Nicolas le péripatéticien rapporte, dans la 103e. de ses *Histoires*, que le roi Mithrydate ayant proposé un défi à qui mangeroit et boiroit le plus, promet-

tant pour prix de la victoire un talent d'argent, le gagna à l'un et à l'autre égard; mais qu'il en disposa en faveur de Calamodrys, athlète de Cyzique, qui fut jugé dans cette circonstance le plus vorace après lui.

CHAP. IX. Timocréon de Rhode, poète, et athlète pentathle, buvoit et mangeoit beaucoup, comme l'indique son épitaphe.

« Je repose ici, moi Timocréon de Rhode, grand buveur et grand « mangeur, et qui ai eu la plus mauvaise langue. »

Voici ce que Thrasymaque le Macédonien a dit de ce Timocréon daus une de ses préfaces : « Étant allé chez le roi de Perse, il y eut l'hospitalité, et y mangea considérablement. Le roi lui demanda ce qu'il alloit faire après cela. Je vais, dit-il, broyer un grand nombre de Perses. En effet, il en vainquit plusieurs. Le lendemain, il se mit à gesticuler. Que veut donc dire cet agitation de tes bras, lui demanda-t-on ? C'est, répondit-il, qu'il me reste encore autant de coups à donner. »

Cléarque rapporte, dans le cinquième article de ses *Vies*, que certain Perse nommé Cantibaris se sentant les mâchoires fatigués de manger, tenoit sa bouche

bouche béante, et que ses serviteurs lui injectoient les alimens comme dans un vase de terre *.

Hellanicus dit, dans le § 1 de sa *Deucalionée*, qu'Érysichthon, fils de Myrmidon, fut surnommé *Æthon* ** en conséquence de son insatiabilité.

Selon le neuvième § de l'ouvrage de Polémon, adressé à Timée, il y avoit chez les Siciliens un temple dédié à la *Voracité*, et une statue de *Cérès Sitoo*, près de laquelle on en avoit élevé une autre à la même divinité sous le nom d'*Himalis* ***, comme à Delphes une sous celui d'*Hermochos*. Il y avoit aussi à Skole en Béotie les statues de *Mégalarte* (grand pain), et de *Megalomaze* (grande maze).

Le poète Alcman se donne lui-même pour grand mangeur dans son troisième §.

« Je te donnerai quelque jour un trépied tel que ceux qu'Achille

---

* Le texte porte, *un vase inanimé*.

** C'est-à-dire, *feu devorant*.

*** C'est le même nom que *Simalis*. On sait que la demi-voyelle, ou sibilante *s*, est souvent remplacée par l'aspirée *h*, et *vice versâ*, dans les langues anciennes. Casaubon avoit promis d'expliquer le mot *Himalis*, liv. 14; mais au ch. 3 de ce livre il renvoie à celui-ci, où il ne donne aucune explication. C'est un de ses tours d'escamoteur. J'ai dit ce qu'il signifioit, tom. 1. Le mot suivant *Hermochos* en est le synonyme, en ce qu'il indique Cérès représentée tenant une poignée d'épis de bled. *Spermochos* est un songe de Casaubon.

« eut d'Atride *; il n'a même pas encore vu le feu. Peut-être ce « vaisseau sera-t-il plein de purée, telle que l'aime tiède, après « les solstices, Alcman, cet homme qui mange de tout indistinc- « tement ; car ses mets ne sont pas recherchés ; semblable au « peuple, il ne veut que ce qu'il y a de plus commun. »

Il dit encore dans le même §, en découvrant sa grande voracité.

« Tu pourras ** te bien traiter pendant trois saisons, savoir ; l'été, « l'hiver, et l'automne pour la troisième ; mais quant à la qua- « trième, il nous faut retourner *** aux bords de la mer ; car il « n'est pas possible alors de trouver à manger largement. »

Anaxilas le comique parlant de certain Ctésias dans sa pièce intitulée l'*Orfèvre*, s'exprime ainsi :

« Tu as déja presque tout ce qu'il te faut, à l'exception de Ctésias,

---

* Adam suit la correction indiquée par Casaubon. Elle paroît juste; mais Casaubon pouvoit citer Ægius à qui il devoit l'heureuse restitution de ce passage.

** Je lis *hooras daisee ge treis*, etc.; *daisee* est le futur de *dainymai*.

*** Je laisse ce que les interprètes on dit d'absurde sur ce fragment, dont voici le sens. On trouve à manger pendant les trois saisons nommées : en automne sur-tout, dit Bion, *Idyl. 6*, on satisfait facilement la faim; *limos elaphra :* mais au printemps il n'y a encore que des fleurs et des feuilles : la dépouille de l'année précédente est consommée. Il faut donc, selon l'usage, retourner à la pêche sur la côte, dans cette saison que le poète ne nomme pas. *Krokai* indique assez le bord de la mer : je lis donc *kai tetraton es hrokas aneimen : esthemen d' adan ouk enti.* En latin, *jam verò in quartâ anni tempestate ad litora revertimur; quippe quod affatim edere non detur.* C'étoit alors, en effet, qu'on recommençoit la pêche du thon, des palamides, etc.

« car, comme disent les sages, il est le seul qui sache bien com-
« mencer un repas, mais non le finir. «

Il se répète à ce sujet dans un passage de ses *Riches* :

« A. Que tout autre crêve en soupant bien, excepté le seul
« Ctésias. B. Mais qui l'empêcheroit * de crêver ? A. C'est que,
« comme disent les sages, il est le seul qui sache bien commencer
« un repas, mais non le finir. «

Dans la pièce intitulée les *Grâces*, il range avec lui certain Cranaus, en ces termes :

« Ce n'est pas en vain que plusieurs se présentant ** à table de-
« mandent si réellement Cranaus mange moins que Ctésias ; ou si
« l'un et l'autre soupent souvent **. »

Philétaire parle de Ctésias dans son *Atalante* :

« Et lorsqu'il est besoin ***, je fais plus de chemin, et plus vîte
« que Sotade ; je l'emporte sur Taurite au travail, et je laisse
« Ctésias bien loin de moi, lorsqu'il s'agit d'empiler les morceaux. »

Anaxippus dit, dans sa *Foudre* :

« A. Oh **** ! j'aperçois mon ami Damippus revenant de la salle

---

* Je lis *ti gar dee kolyei ?* ou *t. g. d' he k.*

** Je lis avec Adam *prosiontes men tines ;* ce qui rend la mesure : et au troisième vers, *ontoos ei kranaos ,* etc.

*** Lisez *kai an* pour fin d'un vers ; et au suivant, *deee — sootadou.*

**** L'auteur omet ici le premier pied du premier vers. Lisez à la fin, *ton philon ;* au vers 2, *pr. m. d.* B. *ou touton legeis ;* au vers 3, *ton*

« d'exercices. Il vient droit à moi. B. Ne veux-tu pas dire cet
« homme de roche, que tes amis surnomment *la foudre*, à cause
« de sa force? A. Et avec raison; car lorsqu'il a frappé de sa
« mâchoire une table quelconque, je pense qu'il n'est plus possible
« d'en approcher. »

Le poète montre par-là pourquoi il a intitulé sa pièce la *Foudre*.

Théophile écrit dans son *Épidaure*:

« Atrestidas de Mantinée, capitaine de brigade, étoit de tous les
« hommes le plus grand mangeur. »

Le même dans son *Pancratiaste* produit sur la scène un athlète, comme très-vorace, et dit:

« A. (*Il a mangé*) presque trois mines * pesant de viandes
« bouillies. B. Ensuite? A. Un groin, un jambon, quatre pieds de
« cochon. B. O ciel! A. Trois pieds de bœuf, une poule. B. Est-il
« possible! Et quoi encore? A. Deux mines de figues. B. Qu'a-t-il
« donc bu avec tout cela? A. Dix cotyles de vin pur. B. O dieu
« de la vigne! ô! Sabazius! »

Les comiques ont aussi raillé plusieurs peuples sur la scène au sujet de leur grande voracité; par

---

petrinon, ton dee phil. k. s.; au vers 5, *oiomai.* Le sixième fait allusion à l'usage qui interdisoit d'approcher d'un lieu frappé de la foudre.

* Lisez *ephth. sch. tr. mn. B. leg' allo A. r.;* au vers 4, *s. d. mn. ep. p. akr.;* au vers 5, *kot. dek'.* B. *ampelodoore! kai Sabazie!* Cette restitution d'Adam est heureuse. Casaubon ne sait ce qu'il fait. *Ampelodooros* est un surnom de Bacchus qui s'accorde bien avec *Sabazios.*

exemple, les Béotiens. C'est ainsi qu'Eubule dit dans son *Antiope* :

« Nous sommes forts au travail et à la table ; en outre très-pa-
« tiens. Les Athéniens l'emportent pour l'éloquence, et mangent
« peu ; mais les Thébains beaucoup. »

Il écrit dans son *Europe* :

« Il fonda la ville des Béotiens, ces hommes incomparables pour
« manger tout le jour. »

Et dans son *Ion* :

« Il est si parfait imitateur des Béotiens, que jamais il ne contente
« son appétit * en soupant. »

On lit dans ses *Cercopès* :

« Après cela, je passai à Thèbes où l'on mange nuit et jour.
« Chacun a un privé devant sa porte, où celui qui est plein
« d'alimens ** va chercher à grands pas le souverain bien, en s'y
« soulageant. Il y a réellement de quoi rire à voir ces gens se
« mordre *** les lèvres après avoir mangé copieusement. »

Le même, dans ses *Mysiens*, fait ainsi parler un acteur à Hercule :

« Tu quittes, me dis-tu, le pays des Thébains, ces gens qui

* Équivoque. Le sens est qu'il n'a jamais assez.

** Lisez *pleerei brootoon*, et ensuite *chezeetian*.

*** En poussant les selles.

« mangent du fromage * tout le jour, et qui sont toujours près des « privés. »

Diphile dit, dans son *Béotien :*

« C'est un homme capable de commencer à manger avant l'au-« rore, et de continuer ainsi toute la journée. »

Mnésimachus écrit dans son *Busiris :*

« Je suis Béotien, mangeant peu aux dépens d'autrui, mais beau-« coup aux miens **. »

Alexis dit, dans son *Trophonius :*

« Mais de peur que vous ne soyez reconnus pour Béotiens, de ceux « qui ont coutume de vous railler comme invincibles à boire ***,

---

* Je lis *traphallous*, des fromages de lait de chèvre. *Traphallos* est pour *tryphalis*. Le texte porte *tracheelous* qui ne présente aucun sens ici. On sait que les Béotiens aimoient beaucoup ces fromages. Il faut auparavant *holees* rapporté à *heemeras*.

** Je lis *ta' ma*, correction nécessaire pour avoir un sens. Ce passage est très-altéré.

*** Quoique *ponein*, *au travail*, puisse rester, comme on le voit par le passage précédent d'Eubule, je lis *pinein*. On suivra le premier si l'on veut. Voici ces vers rétablis :

Nyn d'hina mee hymeis panteloos Boiotioi
Phaineesthe tois eithismenois diasyrein hoos
Anikeetous hymas, boan te kai pinein,
Deipnein t' epistamenons monon dia teen nykta
Holeen, gymnousth' autous tachista men hapantes.

Casaubon et Adam n'ont pas aperçu que les copistes avoient écrit au nominatif tout ce qui est régi par *diasyrein*.

« à crier, et habitués à manger toute la nuit, sans intermission,
« quittez tous vos habits sur-le-champ. »

Achée dit, dans ses *Jeux gymniques* :

« A. Que dis-tu de ces spectateurs et de ces champions? B. Ils
« mangent en aussi grande quantité que ceux qui font un état de
« ces exercices. A. Mais de quel pays sont-ils? B. Ils sont Béotiens. »

D'après ces détails, on voit qu'Ératosthène étoit bien fondé dans la réponse qu'il fit un jour à Pempèle. Celui-ci lui demandoit ce qu'il pensoit des Béotiens. Ce que j'en sais, répondit Ératosthène, est qu'ils parlent entre eux comme parleroient des urnes auxquelles on donneroit la faculté de s'exprimer : *Nous contenons chacun tant de mesures.*

Polybe de Mégalopolis rapporte, liv. 20 de ses *Histoires*, que les Béotiens, après s'être illustrés à la journée de Leuctre, perdirent peu-à-peu leur grandeur d'ame, et que se livrant au plaisir de la bonne chère et du vin, ils établirent même par testament des *cotteries*, chacun en faveur de leurs amis; de sorte que nombre d'entre eux, quoique laissant de la postérité, disposèrent de la plus grande partie de leur bien pour ces Banquets; qu'ainsi plusieurs Béotiens avoient plus de *goûtés* à leur service qu'il n'y avoit de jours par mois. C'est

pourquoi les Mégariens, détestant cet état des choses, se tournèrent du côté des Achéens.

Les comiques ont aussi traduit les Pharsaliens sur la scène, comme des gens très-voraces. Mnésimachus dit à ce sujet dans son *Philippe :*

« A. Seroit-il venu quelque Pharsalien pour avaler tous ces mets * ?
« B. Non ; pas un. A. Fort bien. B. Sans doute qu'ils dévorent par
« pièces la république des Achéens qu'ils ont fait griller. »

Les Thessaliens n'étoient pas moins le sujet de la raillerie des comiques, à cause de leur voracité; c'est ce que Cratès indique dans sa *Lamie :*

« Des mots coupés à la Thessalienne **, longs de trois coudées. »

Il parle ainsi d'après l'usage des Thessaliens, qui coupoient les viandes par gros morceaux. Philétaire dit dans ses *Lampadephores* (ou *Portes-torches*) :

« Un morceau *** de porc coupé à la Thessalienne, qui eût
« chargé la main. »

On disoit aussi une *bouchée thessalienne* pour *grande*

---

* Je lis *tautas* pour *tas*. La mesure l'exige.

** Lisez *thettaloos* dans ce vers confondu mal-à-propos avec la prose.

*** *Kai cheirobares* est la fin d'un vers. Lisez au suivant, *sarkos syeias th. kr.*

ou

ou *grosse.* Hermippe écrit dans ses *Parques* :

« Jupiter dédaignant ces morceaux, se fit pour lui une *bouchée*
« *thessalienne.* »

Aristophane s'est servi du mot *capanique* pour rendre la même idée, dans ses *Tagénistes* :

« Qu'est-ce que cela, en comparaison des repas des Lydiens et
« des Thessaliens ? mais ceux des Thessaliens sont encore plus
« *capaniques.* »

L'auteur dit *capaniques* pour capables d'*emplir*, ou de *charger un chariot*, ou *char*; car les Thessaliens nomment *capanee*, chariot, ce que l'on appelle vulgairement *apeenee.* C'est ce qu'on voit dans les *Scythes* de Xénarque.

« A. Ils entretenoient * sept chars (*capanas*) pour les courses
« d'Olympie. B. Que dis-tu ? A. Eh ! les Thessaliens n'appellent-ils
« pas les chars *capanes ?* B. Oui : j'entends. »

Selon Hécatée, les Égyptiens étoient *artophages* **, mangeoient des *kyllastes*, et mouloient de l'orge

---

* Texte, *nourrissoient ;* ce qui s'entendoit des attelages : comme Antigone de Caryste a dit du père de Polémon le philosophe, *harmatropheesai.* Voyez Diogène de Laërce, *Polémon.* — C'est de ce mot Thessalien que nous avons *cabane*, originairement chariot couvert. Nos cabanes de bergers montées sur quatre roues en sont le modèle. C'étoient ces maisons scythes dont parle Horace.

** Ou *mangeurs de pain.* Le mot *kyllaste* a été expliqué.

pour faire leur boisson. Voilà pourquoi Alexis dit, dans son *ouvrage sur la Frugalité*, que Bocchoris et son père Néochabis étoient l'un et l'autre fort sobres. Pythagore de Samos mangeoit aussi très-modérément, selon ce que dit Lycon d'Iasse dans son ouvrage concernant Pythagore. Cependant il ne s'abstenoit pas de manger de la viande, si l'on en croit Aristoxène. Appollodore l'arithméticien rapporte que ce philosophe offrit même une hécatombe, pour avoir trouvé que l'*hypothenuse*, opposée à l'angle droit d'un triangle rectangle, donne un carré * égal à celui des deux autres côtés de ce même triangle.

« Lorsque le célèbre ** Pythagore trouva ce fameux problême
« pour lequel il fit ce mémorable sacrifice de bœufs. »

Pythagore buvoit aussi fort peu; vivoit de la manière la plus simple, au point même qu'il se contentoit

---

* Je traduis un peu librement pour faire comprendre le texte. D'autres entendent autrement, comme on le sait, l'hécatombe de Pythagore. Casaubon qui n'entendoit pas plus le texte que Daléchamp, a laissé la fausse version latine, *rectis angulis*; il falloit *recto angulo*. Le triangle rectangle a eu son nom du seul angle droit qui peut s'y trouver.

** L'auteur nous laisse ignorer de qui sont ces deux vers. Au reste, ceux qui voudront mieux connoître Pythagore, liront ce qu'en a écrit M. Meiner de Gottingue, dans son ouvrage que j'ai déja cité plusieurs fois. Cet article est infiniment précieux, malgré quelques inadvertances.

souvent de miel seul. On rapporta la même chose d'Aristide, d'Épaminondas, de Phocion, de Phormion *, ces illustres capitaines ; mais *Manius* (ou *Marcus*) Curius, Général des Romains, vécut de raves toute sa vie. Les Sabins (*Samnites*) lui ayant envoyé beaucoup d'or, il ne m'en faut pas, répondit-il, tant que j'aurai de pareils mets à souper. C'est ce que rapporte Mégaclès dans son ouvrage sur les *Hommes illustres*.

Nombre de personnes aiment cependant à souper avec frugalité, comme le dit Alexis dans son *Amante:*

« . . . . . . pour moi, je n'aime que le nécessaire, et je hais le
« superflu; le trop exige beaucoup de dépense, et sans procurer
« de vrai plaisir. »

Il se répète dans son *Menteur* **.

« Je hais la superfluité; le trop demande de la dépense, et ne
« procure pas le moindre plaisir. »

On lit dans les *Syntrophes :*

« Que la médiocrité en tout a pour moi de charmes ! Bien loin de
« me remplir à l'excès, je m'en retourne à présent, non sans avoir
« rien pris, mais me sentant on ne peut mieux. »

---

* L'histoire nomme deux *Phormion ;* l'un, chef des Crotoniates, et vainqueur des Lacédémoniens ; l'autre, chef des Athéniens dans la guerre du Péloponèse. Duquel s'agit-il?

** Mais en termes différens.

Mnésithée conseilloit aussi de fuir les excès en tout. Ariston le philosophe dit, dans le second livre de ses *Érotiques semblables* *, que Polémon, philosophe de l'*académie*, conseilloit à ceux qui alloient à un souper, de faire ensorte que le vin leur parût agréable, non-seulement lorsqu'ils le boiroient, mais même le lendemain.

Timothée, fils de Conon, invité à passer des repas somptueux des Généraux d'armées, à celui que Platon donnoit à l'académie, y fut traité sans appareil, mais avec beaucoup d'ordre, et ne put s'empêcher de dire : « Ceux qui soupent chez Platon se trouvent parfaitement le lendemain. » Hégésandre

---

* Je crois ce titre absolument faux, quoique Aldobrandin, cet élégant et docte interprète de Diogène de Laërce, le répète d'après un passage d'Athénée, l. 12, ch. 2, p. 563. Cet ouvrage est encore cité l. 15, c. 4, p. 674 du grec, avec *homoioos* pour *homoioon*, que lit Casaubon, sans savoir ce qu'il dit. Cet Ariston seroit l'auditeur ou disciple de Lysias. Je crois néanmoins qu'il s'agit d'un autre Ariston, d'abord disciple de Zénon, mais qu'il abandonna pour s'attacher à Polémon, cité dans notre passage. Or, qui devoit mieux savoir que lui quelles avoient été les réflexions de Polémon? mais cet Ariston avoit écrit des *diatribes érotiques*, selon Diogène; et d'autres les ont appelées *erootikai homiliai*; ce qui revient au même. Il faut donc lire, dans Athénée, *erootikoon homilioon*, pour *er. homoion* qui ne présente aucun sens. Il y a par conséquent erreur sur le nom de l'ouvrage et de l'auteur. Si Athénée ne s'est pas trompé, la faute vient des copistes.

rapporte ainsi le propos : « Timothée rencontrant Platon le lendemain, lui dit : O! Platon vous soupez encore plutôt pour le lendemain, que pour le jour même. » Pyrrhon d'Élide, mangeant chez un ami qui le traitoit avec un somptueux appareil, comme il le rapporte, lui dit : « Je ne viens plus chez toi, si tu me reçois ainsi, car je ne veux pas avoir le déplaisir de te voir faire ces dépenses inutiles; ni d'un autre côté que tu éprouves du dérangement dans tes affaires, en faisant plus que tu ne peux. Il vaut sans doute beaucoup mieux envisager le seul agrément de nous trouver ensemble, que de nous traiter avec cette profusion qui deviendra en grande partie la proie de tes serviteurs. »

Antigone de Caryste qui a écrit la vie de Ménedème, racontant l'ordre * des repas qu'on faisoit chez ce philosophe, nous apprend qu'il commençoit par dîner en particulier avec une ou deux personnes **, et ceux qui venoient (pour avoir part

* Je lis *toon symposioon*, comme dans Diogène de Laërce, où l'on retrouve les mêmes détails, liv. 2.

** Restant à table jusqu'à ce que le jour fût fort avancé. Diogène, *ubi suprà*.

à son souper) devoient aussi avoir dîné *. C'est donc ainsi que dînoit Ménedème. Ensuite on introduisoit ceux qui se trouvoient présens; de sorte que si quelques-uns étoient venus trop tôt, ils se promenoient devant la porte, et devoient demander aux domestiques qui sortoient, à quoi en étoit le service, et si le dîner étoit avancé au point qu'on pût entrer. S'ils apprenoient qu'on n'en fût qu'aux légumes ou aux salines, ils se retiroient plus loin; si au contraire on avoit servi quelque viande, ils entroient dans la salle où l'on avoit tout préparé pour le repas. En été, chaque lit étoit couvert d'une natte; en hiver, d'une peau garnie de son poil. Les convives devoient apporter avec eux leur coussin.

---

* Il faut lire *eedee ceristeekotas*, pour *dedeipneekotas*, malgré le texte de Diogène et d'Athénée. Voici le sens de ce passage qu'Aldobrandin a essayé d'expliquer, mais sans succès. Ménedème traitoit des amis. Il commençoit par dîner avec deux ou trois, et prolongeoit ce repas fort tard, de manière qu'on passât du dîner au souper, comme si ce n'eût été qu'un repas. Mais ceux qui étoient invités seulement au souper ne participoient pas au dîner. Ils n'entroient dans la salle que lorsqu'on avoit déja servi quelques viandes; ce qui indiquoit le moment où le dîner devenoit le souper. Si donc on lit *dedeipneekotas*, après avoir soupé, il étoit inutile qu'ils vinssent pour souper. Les copistes ont donc altéré les deux textes, ou j'avoue que je ne l'entends pas mieux qu'Aldobrandin. Le sens que je prends me paroît cependant le seul vrai.

Quant au vase qui servoit à boire à la ronde, il ne contenoit qu'une cotyle. Le dessert étoit ordinairement des lupins ou des fêves. Quelquefois on servoit des fruits de la saison; savoir, en été une poire, une grenade; au printemps, de la gesse, et en hiver, des figues sèches. Lycophron de Chalcis rend témoignage de la vérité de ces faits dans la pièce *satyrique* qu'il a intitulée *Ménedème* *, et dans laquelle Silène dit aux *Satyres :*

« Enfans perdus d'un excellent père, je vous régale amplement,
« comme vous voyez : non, certes ! je n'ai jamais eu, dans la
« Carie, ni à Rhode, ni en Lydie, un repas si copieux, ni si beau,
« j'en jure par Apollon. »

Il ajoute plus loin :

« . . . . . mais le serviteur, qui autrement restoit tout près sans
« remuer **, portoit à la ronde un gobelet de vin noyé dans l'eau,
« contenant cinq oboles. Ceci fut accompagné *** d'un chœur

---

* Diogène nous apprend que cette pièce étoit faite à l'éloge de Ménedème. Casaubon n'y voit qu'une censure, guidé sans doute par Athénée, p. 55 du grec, ou p. 208 de ma version; mais Diogène est plus croyable : d'ailleurs, *soophronistees logos* dément Casaubon.

** Il n'étoit même pas permis aux esclaves de tousser; on les en punissoit quelquefois très-sévèrement. Placez *hydares* au second vers.

*** Voyez t. 1, p. 207, ou p. 55 du grec, liv. 2.

« nombreux de lupins, aliment populaire, et convive des triclins
« du pauvre . . . .
« Après cela, dit-il à la suite, on proposa diverses questions en
« buvant . . . .
« car les sages réflexions * qu'on se communiquoit pendant les
« intervalles servoient d'entremets. »

On rapporte aussi « que ** souvent ils prolongeoient « leurs assemblées jusqu'au moment où le coq les « surprenoit, en appelant l'aurore; de sorte même « qu'ils n'étoient pas encore à la fin de leurs dis- « cours. »

Arcésilas donnoit un repas à quelques personnes; mais il n'y avoit pas assez de pain. Le serviteur lui fit signe pour l'en avertir; aussitôt Arcésilas éclate de rire, bat des mains, et dit : Mes amis, voyez donc quel repas nous faisons ici! on a oublié d'acheter assez de pain. Serviteur, cours donc en chercher. Au ton plaisant dont il dit ceci, tous les convives éclatent aussi de rire; la gaieté règne dans l'assemblée beaucoup plus qu'auparavant; de sorte

---

* Diogène de Laërce, l. 2, p. 68, rend le texte qui manque avant *trageema*, et lit *phileekoois*, pour *en mesoo*, au dernier vers.

** Ceci paroît encore être du texte de Lycophron, et faire deux vers et demi :

Hoti p. s. a. e. pleon. — Ho o. katelabe t. e. k; toisi — d' oudepoo k.

sorte que le manque de pain fut un assaisonnement des plus agréables pour les mets.

Dans une autre occasion, Arcésilas dit à Apelle, serviteur de confiance, de lui filtrer du vin ; celui-ci en répandit une partie, et troubla encore plus l'autre, faute d'expérience dans ce travail ; de sorte que le vin paroissoit plus chargé de lie qu'auparavant. Arcésilas se mit à rire, disant : Ma foi, j'ai commandé de clarifier le vin à un homme qui, non plus que moi, n'a jamais su bien faire. Ainsi, toi Aridice, lève-toi ; et toi, Apelle, va-t-en mettre en perce * ce que tu as répandu. Ce propos fit tant de plaisir, que la gaieté régna dans toute l'assemblée.

Mais ceux qui donnent aujourd'hui des repas, surtout les habitans ** de la belle ville d'Alexandrie, crient, tempêtent, jurent contre l'échanson, le serviteur, le cuisinier. Les esclaves reçoivent des coups

---

* Je ne sais quel mystère voit ici Casaubon. C'étoit une ironie contre le mal-adroit, à qui il ordonne de mettre en perce le vin qu'il a répandu. L'auteur avoit peut-être écrit ici un mot de plus. Aridice, leve-toi, et *va filtrer Kathylize*, etc. *sy de Apellee ta ekta trypa.*

** Casaubon voit ici les philosophes réunis dans le musée d'Alexandrie ; c'est une chimère qu'il faut lui laisser. Il faudroit *synagomenoi.* L'auteur parle généralement.

de poing, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, fondent en pleurs; de sorte que non-seulement les convives soupent avec tous les désagrémens imaginables; mais même, si l'on fait un sacrifice, la divinité à laquelle on l'offre se voile * la tête, et abandonne et la maison (ou la *salle*) et toute la ville. En effet, n'est-il pas absurde que celui qui fait crier par un héraut, « loin d'ici toute parole ** de mauvais augure ! » maudisse et sa femme et ses enfans?

---

* Notez cette théorie. Les anciens qui donnoient à chaque homme un génie tutélaire, qu'on appela par la suite *ange gardien*, supposoient aussi que les dieux qu'on adoroit dans chaque ville, sur-tout s'ils y avoient pris naissance, en étoient aussi les génies tutélaires, et qu'ils avoient le même amour pour leur patrie que les hommes, comme parle Lucien dans ses réflexions sur l'amour de la patrie; c'est pourquoi ils ne la quittoient qu'en se voilant, pour marquer l'excès de la douleur où les plongeoit une patrie qui alloit être vouée à l'anathême et à l'oubli, ou qui n'étoit plus que le séjour de la débauche et du crime. Il étoit d'usage de se couvrir la tête lorsqu'on sortoit de pareils lieux. Voyez Burmann sur Pétrone, ch. 7, p. 33. Lorsque les anciens assiégeoient une ville, ils prioient aussi les dieux de l'abandonner avant la prise, de peur que ces divinités, soumises à la loi du vainqueur, ne fussent témoins des désordres et des profanations qui suivroient la victoire. Macrobe nous a conservé deux formules de cette prière, dans ses *Saturnales*. Il y est dit entre autres : *Urbemque eorum relinquatis, absque his abeatis*, etc., liv. 3, ch. 9.

** *Malè ominatis parcite verbis*, comme dit Horace.

N'est-ce pas dire à ceux qu'on invite à un repas:

« Çà, mettons-nous * à table, afin de nous battre après avoir
« mangé? »

La salle d'un tel homme

« Est remplie de la vapeur des parfums, et retentit en même
« temps de péans, et de sanglots. »

Après ces discours, un des convives prit la parole: « Si nous considérons ce qui vient d'être dit, il faut prendre garde de se livrer à la gourmandise. »

« En effet, un repas simple ne donne pas lieu aux écarts de la
« boisson, »

comme Amphis le dit dans son *Pan*: ou, aux *injures* et aux *insolences*; comme l'atteste Alexis dans son *Ulysse Tisseran*. Voici le passage:

« Les assemblées qui durent trop de temps, les festins trop longs,
« et réitérés tous les jours, donnent lieu à la raillerie; mais la rail-
« lerie fait encore plus de peine aux uns ** qu'elle ne divertit les
« autres. C'est toujours le commencement des propos offensans;

---

* L'auteur force un peu le sens du vers d'Homère déja cité. Les vers suivans sont de Sophocle: *Œdip. tyran.*, vers 4. Je traduis *la salle*, quoique *oikos* puisse s'entendre ici de toute la maison. Sophocle écrit *la ville*. « Ceux qui n'ont pas encore éprouvé de maux sacrifient, dit le *Scholiaste*, « pour en être garantis; ceux qui sont malheureux gémissent sur leur infor- « tune. »

** C'est toujours aux dépens du cœur que l'esprit du railleur s'amuse.

« et si une fois on s'y abandonne, l'offense repoussée par l'offense « ne laisse plus qu'à s'injurier réciproquement. De l'injure on passe « bientôt aux coups, et aux écarts les plus étranges ; car c'est « ainsi que cela finit naturellement. Est-il besoin d'oracle pour le « deviner ? »

Cet excès de satiété dans les repas a donné lieu au poète Mnésimaque d'imaginer, dans son *Philippe*, un repas qui annonce tous les préparatifs d'une guerre, ou qui, pour mieux dire, selon l'expression du charmant Xénophon, est un véritable arsenal. Voici donc ce que dit ce poète :

« . . . . . ignores-tu que c'est contre des hommes qu'il te faudra « combattre ? Les plats de notre souper sont des épées que nous « avons affilées : pour poisson, nous avalons des torches embra- « sées. Après le souper, un serviteur nous apporte promptement « pour dessert des flèches de Candie. Nous avons pour pois ciches « des fragmens de lances brisées ; pour coussins, des boucliers et « des cuirasses. Nous ne portons pour chaussure * que des frondes « et des arcs, et nos couronnes sont des catapultes. »

Phénix de Colophon dit même :

« Notre épée nous tient lieu de *barril de vin ;* notre lance, de « *gobelet ;* notre arc, de *riote* ** *;* nos ennemis, de *cratères ;* « nos chevaux, de *vin pur ;* le cri de guerre, de *parfum.* »

---

* Les copistes ont écrit ici *podoon,* comme régime de *pro* qu'ils ont lu pour *pros,* qu'il faut avec *podia,* chaussure.

** Texte, *komee :* je lis *koomos.* On peut traduire, dans un sens inverse, un barril de vin nous tient lieu d'épée ; un gobelet, de lance, etc.

Alexis parlant d'un *grand mangeur*, dans son *Parasite*, s'exprime ainsi :

« Tous les jeunes gens l'appellent *parasite ;* nom moins offensant,
« il est vrai : mais il se soucie peu de ces égards; car Télèphe
« mange toujours sans dire mot, et ne répondant que par signe *
« à ceux qui lui font une demande : c'est pourquoi il arrive sou-
« vent que celui qui l'a invité prie les vents de Samothrace ** de
« cesser leur furie, et de ramener le calme; car, ma foi ! ce jeune
« homme est une tempête réelle pour ses amis. »

Diphile parlant aussi d'un semblable personnage, dans son *Hercule*, s'exprime ainsi :

« Ne prends *** pas garde à moi, si, après avoir bien bu, je suis
« un peu pris de vin, et si la tête me tourne ; vois plutôt cet
« homme-ci qui mange une énorme masse de gros pain, après avoir
« déja dîné douze fois. »

Voilà pourquoi Bion du Boristhène **** dit très-bien

---

* Lisez *epi tous crootoontas ti.*

** Vents orageux, soumis, à ce qu'on disoit, à la puissance des dieux Cabires.

*** La première ligne de ce passage est une partie finale de vers, où je lis *horaa* à l'impératif. Lisez ainsi le vers 4 que Casaubon a abandonné :

Ton d'eide naston esthionta meizona.

Je prends *meizona* dans le sens du superlatif, pour avoir un sens fini, parce que nous ignorons ce qui précédoit.

*** Disciple de Cratès, qui avoit succédé à Polémon. Voyez *Diog. Laër.* sur ce *Bion,* liv. 4.

que ce n'est pas dans les repas qu'il faut chercher la volupté, mais dans la sagesse. Euripide dit à ce sujet :

« Je sentis que j'avois abandonné ma bouche à une manière de
« vivre très-blâmable. »

Comme s'il eût voulu insinuer que le plaisir du manger est sur-tout particulier à la bouche. Eschyle dit (selon *la même idée*) dans son *Phinée :*

« Ma mâchoire ayant inutilement desiré plusieurs repas, *qui* ont
« disparu * au moment même où ma bouche en sentoit avec
« plaisir la première saveur. »

Euripide, parlant de la vie frugale, dans sa *Sthenobée*, fait tenir ce discours *à un pêcheur* :

« C'est la mer qui nous fait vivre, non splendidement il est vrai,
« mais dans des hutes élevées sur ses bords. Notre mère est la mer
« dont nous sillonnons les flots, et nous n'avons pas pour nourrice
« le sol qu'on foule sous les pieds. C'est de la mer que nous appor-
« tons chez nous de quoi nous alimenter, moyennant nos filets et
« nos laqs. »

On peut dire que le ventre est un grand mal pour les hommes ! Voici ce qu'Alexis dit à ce sujet dans ses *Mourans ensemble :*

« Sachez donc quel mal le ventre est pour l'homme ! ce qu'il

---

* J'ajoute *qui*, pour mieux lier le sens, et je lis *errhysan* de *rhyoo*, qui a la syllabe *rhy*, commune.

« conseille ! ce à quoi il nous force ! Si l'on pouvoit * nous ôter « cette partie du corps, personne ne seroit injuste, ni volontaire- « ment injurieux ; mais ce ventre fait porter à tous les excès ! »

Diphile écrit aussi dans son *Parasite:*

« C'est avec raison que l'excellent Euripide a dit : Ce besoin et ce « ventre m'y forcent ; ce ventre, dis-je, car il n'y a rien de si « misérable ! il absorbe tout ce que vous voudrez ** y jeter ! Il n'en « est pas ainsi de tout autre vaisseau. Vous pouvez porter du pain « dans une besace, mais non de la sauce, ou vous la perdrez. Vous « mettrez des mazes dans une corbeille, mais non des lentilles « cuites. On met du vin dans un flacon, mais non une langouste. « Dans ce maudit ventre, au contraire, vous pouvez y jeter toutes « sortes de choses les plus opposées entre elles ! Je n'en dirai pas « davantage, sinon que c'est de ce malheureux ventre que résultent « tous les maux. »

Socrate nous apprend, dans son *Traité des Successions*, que Cratès le cynique fit un vif reproche à Démétrius de Phalère, de ce qu'il lui avoit envoyé un flacon de vin avec une besace de pain. Plût au ciel, dit-il alors, que les fontaines produisissent aussi du pain *** !

---

* Lisez ainsi ce vers et le suivant :

Ei tis apheloi tode meeros apo tou soomatos
Ouk an adikoi tis out' an hybrizoi g'hekoon.

Au vers suivant lisez *panta*, et ôtez *ta* devant *dyscheree.*

** Lisez dans ce vers, *an pant' emb....*

*** Cratès desiroit aussi n'avoir d'obligation à personne à cet égard. Il

Stilpon ne craignit point les suites de sa sobriété, lorsqu'après avoir mangé seulement des aulx, il alla dormir dans le temple de la mère des dieux; car il étoit défendu d'y entrer lorsqu'on en avoit mangé. La déesse lui apparoissant en songe, et lui disant, quoi! Stilpon, tu es philosophe, et tu transgresses la loi! il s'imagina lui répondre dans le sommeil: « Donne-moi donc à manger, toi, et je n'userai point d'ail. »

CHAP. VI. Ulpien, après ces réflexions, prit la parole, et dit: « *Puisque nous avons soupé* *. (Or, messieurs, Alexis a dit aussi dans sa *Kouris :*

« Puisqu'il y a déja quelque temps que nous avons *soupé.* »

Eubule écrit, dans sa *Prokris :*

« Nous n'avons pas encore *soupé, dedeipnamen.* »

---

y a eu plusieurs Cratès. Il s'agit du Thébain, fils d'Asconde. Né de parens illustres, il fut assez fou pour abandonner une très-riche fortune, et suivre la philosophie de Diogène: il devint cynique. Sa vie, quoique très-courte dans Diogène de Laërce, mérite d'être lue.

* Cette diatribe d'Ulpien est purement grammaticale, et fort ennuyeuse. Ainsi j'ai mis en parenthèse ce qu'on peut se passer de lire depuis: *Or, Messieurs,* jusqu'à *remercions les dieux,* etc.

Il dit encore ailleurs :

« Il faut qu'il ait * soupé, car il y a déja quelque temps qu'il est « avec nous. »

Antiphane a dit dans sa *Leonide*, avec le même terme :

« Mais il sera présent avant que nous ayons *soupé.* »

Aristophane s'en sert aussi dans son *Proagon :*

» Voilà l'heure où je dois me rendre près de mon maître, car je « présume qu'il a déja *soupé.* »

Le même dans ses *Danaïdes :*

« Tu m'insultes, comme un homme ivre avant d'*avoir soupé ?*

Platon le comique l'a employé dans son *Sophiste*, de même qu'Épicrate d'Ambracie, poète de la moyenne comédie, dans ses *Amazones :*

« Ces gens me paroissent *avoir soupé* bien à propos. »

Aristophane s'est servi du mot *eeristamen*, dans ses *Tagénistes*, en parlant du *dîner.*

« Messieurs, nous avons ** assez bien bu, et dîné à merveille. »

---

* Ce passage tronqué n'a aucun sens dans le grec : je lis *hon chree dedeipnanai, heemin gar paresti palai.*

** Le texte de ce passage manque dans l'édition de 1612, que je suis. *Hypopepookamen oo andres ; kai kaloos eeristamen.*

Hermippe écrit, dans ses *Soldats* :

« Il faut dîner * et se trouver ici. »

Théopompe dans son *Beau-laid* ** :

« Nous avons dîné ; il faut donc lier la conversation. »

Antiphon se sert du mot *kataristan*, dans son *Politique*, pour *dissiper sa fortune à des dîners* :

Certes, il a dissipé en dîners, et sa fortune, et celle de ses amis. »

Amphis a employé le mot *paradedeipnamenoi*, dans son *Plane*, pour *dîner* (*en courant*), après les convives :

« Il y a du temps que nos serviteurs ont dîné, en courant. »)

Remercions donc les dieux comme parle Platon dans son *Philèbe*, et mêlons de l'eau avec le vin pour leur rendre hommage, soit à Bacchus, soit à Vulcain, soit à toute autre divinité à qui appartient l'honneur de ce mélange : car, semblables à des échansons, nous avons à notre disposition deux sources, dont on pourroit comparer l'une au miel,

---

* Le grec ne présente ici aucun sens. L'auteur se borne à citer le mot *aristanai*, *dîner*.

** Texte, *Callæschre*. J'ai oublié de noter que ce mot est aussi le nom d'un personnage que Théopompe a persiflé sur la scène.

et qui est celle *du plaisir ;* l'autre, c'est-à-dire, la sobriété, et qui est celle de *la prudence.* Loin d'en voir couler le vin, il n'en vient qu'une eau d'une saveur austère, mais salubre. Soyons donc d'abord très-attentifs à faire de ces deux sources un mélange parfait. Or, comme il est temps de boire, qu'un serviteur nous apporte de ce buffet un vase à boire, car j'y aperçois nombre de très-beaux vases, et de plusieurs formes.

Un valet lui ayant donné un vase d'une grande capacité, il lui dit : Puise donc avec ce cyathe, et verse dans mon gobelet; et du vin plus pur qu'auparavant; mais non pour m'en servir, comme le dit le comique Antiphane dans ses *Jumeaux*,

« Il prit un grand gobelet qu'il me présenta. Je fis des libations:
« n'est-ce pas, jeune homme? répandant des cyathes sans nombres,
« en l'honneur des dieux et des déesses, et, après toutes ces divi-
« nités, en l'honneur de notre vénérable déesse (*Minerve*); je
« rendis même un double hommage à notre excellent roi. »

Ça donc serviteur, verse-moi à boire; mais que le vin se fasse plus sentir par sa saveur piquante, car nous ne parlons pas encore du nombre des cyathes. Montrons que les termes *cyathos*, *akratesteron* et *oinochoos* sont d'un usage ordinaire. Je vais d'abord

parler du mot *zooroteron*, ou *plus piquant*. Antiphane a dit dans son *Meilanion* :

> « Pour moi, je suis d'avis qu'il boive la coupe de la santé *, mais
> « de la main d'un échanson qui lui verse le vin *plus piquant*
> « (plus pur), *zooroteroo*. »

Et dans son *Lampon* :

> « Çà, toi Japix, verse du vin plus pur, *euzooresteron*. »

Éphippe écrit dans son *Éphèbe* :

> « Il présenta une coupe de chaque main, mais après y avoir versé
> « du vin *plus piquant* (plus pur), selon l'expression d'Homère. »

Quelques-uns prétendent que l'expression d'Homère :

> « Verse du vin *zooroteron*, »

ne signifie pas *pur*, mais *chaud*, dans le sens de *zootikon*, qui *vivifie*, ou de *zeesis* ** pris de *zéoo*, je *bous*, ce qui désigneroit la *chaleur*; d'autant plus qu'il est absurde de croire que, lorsque les convives sont à table, un jeune esclave viendra *** recom-

* Casaubon s'occupe ici d'une misère, et ne voit pas le texte corrompu qui a induit Daléchamp en erreur. Il faut lire, dans ce vers hexamètre, *metaniptrida* d'un seul mot. C'est le nom de la coupe (*metaniptris*) qu'on buvoit après s'être lavé, et qui étoit consacrée à l'*Hygiée*, ou *Santé*. Voyez Pollux, liv. 6, n°. 100.

** Je lis dans le texte *ee kai zeeseos*.

*** On se rappellera ici que le vin se servoit généralement mêlé avec l'eau.

mencer à mêler du vin avec une quantité d'eau plus ou moins grande.

A l'égard du mot *akratesteron* *, *plus pur*, d'autres prétendent que ce comparatif n'a que le sens du positif *akraton*, *pur*, comme *dexiteron*, plus droit, s'emploie pour le simple *dexion*, droit.

D'autres pensent que le mot *zooron* étant composé de *ooros*, qui signifie *année*, et de *zooa* **, qui désigne la grandeur en étendue ou en nombre, il a le sens de *polyetees*, c'est-à-dire, *vieux*, ou de *plusieurs années*.

Diphile dit, dans ses *Pœdérastes :*

« Verse à boire, esclave : par Jupiter, donne du vin plus pur
« (*euzooroteron* ***), car tout ce qui est noyé d'eau affadit le
« cœur. »

Cependant Théophraste dit, dans son *Traité de l'Ivresse*, que le mot *zooroteron* signifie *mélangé*; il s'autorise de ce passage d'Empédocle:

« Aussitôt les choses qui avoient appris à être immortelles de-

---

* Ce mot est le texte des deux premières éditions, et le sens l'exige absolument.

** Étymologie absurde.

*** Casaubon fait ce vers trop long; ôtez *ton*.

« vinrent mortelles, et celles qui étoient sans mélange furent « *zoora* *, *poignantes*, en changeant de manière d'être. »

A l'égard du mot *cyathos*, Platon le comique s'en est servi dans son *Phaon*, pour désigner le

---

* Casaubon s'arrête encore ici à ce que tous les lecteurs savent sur le verbe *manthanoo ;* mais il ne touche pas la difficulté qui se présente sur le mot *zooron.* Athénée dit, d'après Théophraste, que ce mot signifie *mélangé* dans les vers qu'il cite d'Empédocle : c'est une erreur. Si Athénée avoit su la véritable étymologie de *zooros*, il auroit vu que le mot *akreeton*, sans mélange, n'en présentoit pas le sens directement opposé. *Zoor* est un mot que les Grecs ont eu, soit de la Syrie, soit du Nord, et qui signifie *poignant, perçant.* Nous l'avons conservé dans notre mot *sur* pour *aigre*, *sauer* en Allemagne ; sens toujours relatif à la notion de *poindre*, *piquer*, *percer.* Les latins, disant *calices amariores*, pour du vin plus pur, rappeloient le sens original, mais sous le rapport d'une autre saveur. Voici donc l'idée d'Empédocle : « Les principes des êtres étoient de leur nature *akreeta*, ou *blanda* en latin ; mais en changeant de direction, ils sont devenus *poignans*, ou *zoora.* Agissant alors les uns sur les autres, avec cette qualité qu'ils contractèrent, il en résulta des mixtes sujets à se dissoudre et à former de nouvelles combinaisons, en vertu de l'affinité plus ou moins prochaine qu'ils pouvoient avoir entre eux, comme le dit Hippocrate dans les livres de *la Diète.* Ainsi ces principes, qui en eux-mêmes étoient indestructibles, devinrent sujets à toutes les altérations qu'on remarque dans la matière, par l'action qu'ils exercèrent les uns sur les autres. » *Zooron* n'indique donc pas un mélange, mais la cause même des différentes combinaisons qui se trouvent dans les mixtes. J'ai traduit, par *mortelles* et *immortelles*, ce qu'on doit entendre de la *destructibilité* et *indestrnctibilité*, car rien ne périt dans la nature, selon la juste réflexion d'Hippocrate. Les principes d'un corps qui meurt ne font que se séparer, dit-il, pour aller former d'autres combinaisons, parce que tout tend à l'*unité :* principe admirable.

vase avec lequel on puise le vin dans le cratère.

« Eux, ayant ainsi pris le *cyathe* par le haut du bord. »

Il dit dans ses *Députés :*

« Ces *cyathes* que vous dérobiez par-tout. »

Archippus dit, dans ses *Poissons :*

« J'ai acheté un *cyathe* de Dæsius. »

Aristophane emploie aussi le mot *kyathois* dans sa *Paix* *, pour désigner des *ventouses*, en parlant des *sugillations*, ou meurtrissures qu'avoient reçues les villes de la Grèce. Or, on dit que les sugillations disparoissent lorsqu'on applique dessus ces espèces de *cyathes*.

Xénophon parle aussi du cyathe, liv. 1 de sa *Cyropédie*. Cratinus, Aristophane en plusieurs endroits, Eubule dans son *Orthane* en font aussi mention. Phérécrate a dit dans ses *Rêveries :*

« Un cyathe d'argent. »

Timon a nommé les cyathes *arysanes*, dans le

* Je supplée en traduisant à ce que les copistes ont retranché du texte, ne laissant que le mot *hypoopiasmenai* qui n'est pas celui dont il s'agit. Voyez Aristophane, p. 661, il falloit au moins *kyathois proskeimenai.*

second paragraphe de ses *Silles*, en ces termes :

« Des *arysanes* qu'on ne peut jamais remplir de vin *. »

Il a pris ce nom du verbe *arysasthai*, puiser. On les appelle aussi *arystères*, et *arystiques*. Simonide dit :

« Personne, non personne n'a donné un seul *arystère* de lie. »

Aristophane dans ses *Guèpes* :

« Car je tenois ces *arystiques*. »

Phrynicus dans ses *Poastries* :

« Un gobelet, ou vase *arystique* (à puiser). »

C'est aussi de la même origine (*aryoo*, je puise) que vient le mot *arytaina*, cuiller ou instrument propre à puiser.

On appeloit aussi ce vaisseau *éphèbe*, comme on le voit dans le *Syngénique* de Xénophane.

Polybe, liv. 9 de ses *Histoires*, fait aussi mention d'un fleuve nommé *Cyathe*, près de la ville d'Arsinoé en Étolie.

Quant au mot *akratesteron*, Hypéride s'en est servi dans son discours contre Démosthène : Si quelqu'un buvoit du *vin pur*, il s'en trouvoit incommodé.

---

* Parce qu'on les vide sur-le-champ.

C'est

C'est selon l'analogie de ce mot que sont formés *aniaresteron*, plus douloureux; et dans les *Héliades* d'Eschyle, *aphthonesteran liba*.

« Une source abondante. »

Épicharme a dit dans sa *Pyrrha*, selon la même forme, *euoonesteron*, à vil prix; Hypéride dit *radiesteran polin*, une ville plus à l'aise *, dans son discours contre Démade.

Passons au mot *kerannyein*, mêler le vin pour le *servir*. Platon, *comme je viens de le dire*, s'est servi de ce mot dans son *Philèbe* : « Protarque, mêlons, en « rendant grace aux dieux, ou *en priant* les dieux. » Alcée dit dans sa *Noce sacrée* :

« Ils mêlent le vin, et le font disparoître sur-le-champ. »

Hypéride, dans son discours intitulé *Déliaque*, dit : « Les Grecs mêlent en commun le cratère ** *panionien*. »

Ceux qui versoient ordinairement à boire chez

---

* Le mot *radiesteran* a ici un sens très-vague. Il peut signifier *plus oisive*, *plus facile à obliger*.

** Mot relatif à la fête nommée *Panionie*, célébrée par toutes les villes grecques de l'Ionie, en l'honneur de Neptune. Hérodote, liv. 1, §. 142.

les anciens, étoient des jeunes-gens bien nés; comme le fils de Ménélas.

« Le fils de l'illustre Ménélas servoit à boire. »

Euripide avoit rempli la même fonction dans son enfance. C'est ce que rapporte Théophraste dans son *Traité de l'Ivresse* : « J'ai appris, dit-il, que le poète Euripide avoit servi le vin à Athènes, à ceux qu'on appelle *Orchestes*, et qui dansoient autour du temple d'Apollon *délien* : or, c'étoient les premiers citoyens d'Athènes *, et ils étoient vêtus d'habits **, de l'espèce des *theeraïques* ***. Cet

* Le texte est ici défectueux. Casaubon lisoit *toon prootoon paides outes Athenaioon ;* les enfans des premiers citoyens d'Athènes. Il auroit raison si cet usage étoit analogue à celui des Crétois. Pollux dit que les Crétois dansoient la *Pyrrique,* mais Stobée dit que c'étoient les enfans des Crétois; d'autres lisent *hoi prooteuontes toon Athenaioon ,* sens que j'ai suivi. Le lecteur choisira.

** Je lis *katenedyonto.* La proposition *kata* s'ajoute souvent aux composés, sans en changer le sens.

*** Pollux rappelle le vêtement *theeraion ,* liv. 7, n°. 48; mais n°. 77, *ibi .,* il dit *theeraion poikilon ,* et donne deux étymologies de ce mot. D'abord il le déduit de *Theera ,* île de la mer Égée, d'où seroit venue cette espèce de vêtement; ensuite il le prend de *theera ,* bête ou *animal ;* ce qui me paroît faux. Il faudroit *theriaques* non *théraïques*. L'épithète *poikilon ,* qui signifie *varié ,* ne nous apprend rien de précis. Casaubon entend par *théraïques , des peaux velues ,* et compare *ces danses aux lupercales ;*

Apollon *délien* est celui en l'honneur duquel on célèbre les *thargelies* : il reste même au Daphnephore du bourg de Philées un tableau relatif à ces circonstances. Hiéronyme de Rhode, disciple d'Aristote, rapporte la même chose dans un traité où il s'agit de l'ivresse.

La belle Sapho rappelle dans plusieurs passages son frère Larique, comme servant le vin aux Mityléniens dans le Prytanée. Chez les Romains, ce sont les enfans des meilleures maisons qui s'acquittent de cette fonction dans les cérémonies publiques religieuses; car les Romains ont imité les Grecs * de l'Étolie en tout, jusque dans le ton même de la voix.

---

mais les *Luperques*, ou prêtres de Pan, étoient nuds, à Rome, lors de cette fête. On concluroit, avec la même logique, que les premiers sénateurs de Rome dansoient les *lupercales*, parce qu'ils n'étoient vêtus que de *peaux velues* d'animaux, selon le poète qui les appelle *pelliti patres*. Il y avoit néanmoins quelque rapport entre cette fête et les *lupercales*, en ce que toutes deux étoient consacrées au soleil, et qu'elles étoient originaires de l'Égypte, d'où elles avoient passé en Grèce, et du Péloponèse à Rome. Au reste, si le mot *theeraïkon* indique *les animaux*, le mot *poïkilon* me feroit présumer qu'il s'agiroit d'habits de ces étoffes qu'on appeloit *zoota*, à cause des divers animaux formés dans le tissu. Tel étoit celui de ce Sybarite dont parle l'auteur des *Récits merveilleux*. Aristote, tom. 2.

* C'est ce que dit Quintilien, liv. 1, ch. 10.

Les anciens affectoient tant le luxe et la grandeur, que non-seulement ils avoient des échansons à table, mais même des *inspecteurs des vins.* Athènes avoit fait une charge publique de cette inspection. Eupolis en parle dans ce passage de ses *Villes :*

« Nous voyons actuellement nos armées commandées par ceux
« que vous n'auriez pas daigné nommer *Inspecteurs des vins.*
« O ville ! ô Athènes ! oui, tu es plus heureuse que sage ! »

CHAP. VII. Ces *œnoptes*, ou inspecteurs, étoient chargés d'examiner aux festins si les convives buvoient également. Or, cette fonction étoit assez médiocre, comme le dit l'orateur Philinus dans la cause des *Crocanides.* Ils étoient au nombre de trois, et c'étoient eux qui fournissoient aux convives les lumières nécessaires pendant le souper. Quelques-uns les appeloient aussi *yeux.*

Les jeunes-gens qui servoient le vin à Éphèse lors de la fête de Neptune, y étoient nommés *Tauroi*, selon Amérias. Les habitans de l'Hellespont se servoient du terme *epenkhyte* pour dire *échanson*, et appeloient *kreoodaisie* la *distribution des viandes*, ce qu'on dit vulgairement *kreoonomie ;* comme on le voit dans Démétrius de Scepse, liv. 26 de l'*Armement de Troie.*

Quelques-uns disent qu'Harmonie servoit le vin aux dieux; c'est le poète épique Capiton, originaire d'Alexandre, qui le rapporte dans le second livre de ses *Érotiques*.

Alcée produit aussi Mercure comme échanson; et Sapho dit:

> « Après cela, le crater d'ambroisie fut mêlé, et Mercure prenant
> « la coupe, servit à boire aux dieux. »

Les anciens donnoient encore le nom de *hérauts* à ceux qui remplissoient cette fonction. C'est ainsi qu'Homère dit:

> « Les hérauts portoient par la ville les offrandes destinées à ratifier
> « les sermens, savoir; deux agneaux et, dans une outre de peau
> « de chèvre, du vin qui réjouit le cœur, fruit de la terre. Le héraut
> « Idée portoit le cratère éclatant, et des coupes d'or. »

Il dit ailleurs :

> « Mais les vénérables hérauts amenèrent les offrandes destinées à
> « ratifier les sermens; ils mêlèrent le vin dans le cratère, et ver-
> « sèrent ensuite aux rois de l'eau sur les mains. »

Le nom de *héraut* se donnoit aussi aux cuisiniers, selon Clidème.

Quelques-uns ont attribué à Hébé la fonction de verser le vin aux dieux, peut-être parce qu'on donnoit aux salles des festins le nom d'*hébétéries*.

Ptolémée, fils d'Agésarque, qui a écrit l'histoire de Ptolémée Philopator, dit, dans son liv. 3, qu'une femme nommée *Clinée* versoit à boire à Ptolémée Philadelphe, et qu'il y avoit dans plusieurs places d'Alexandrie des statues qui représentoient cette femme, tenant à la main un vase nommé *rhyton**.

Après ces détails, Ulpien vida totalement son gobelet, en disant :

« A. Je porte cette rasade ** à tous mes parens que j'ai nommés,
« et je leur donne, en la buvant, le gage de mon amitié. »

Comme il buvoit encore, quelqu'un ajouta le reste du passage :

« Peste soit du reste, car je suis suffoqué. B. Mais bois, bois encore
« celle-ci. »

---

* Il sera parlé de ce vase à boire au Livre suivant.

** Je lis *hapasin* rapporté à *syggenesi*. On sait qu'on nommoit tous ceux à qui l'on buvoit. *Hapantas* me paroît même préférable au mot *hapasan* du texte. Le vers suivant a été troublé par les copistes. Il faut reprendre *pioon* trois lignes au-dessous, et refaire ainsi le vers :

Tois syggenesi pioon, to pistooma philias.

Le passage est ensuite terminé par un des interlocuteurs, qui ajoute, comme parlant pour Ulpien qui boit tout :

A. *Errhe to loipon ! pnigomai gar :* B. *All' epirrhophei.*

Ainsi un autre convive, qui est B dans ce vers, est supposé l'encourager, comme on le voit. La correction inepte de Casaubon est trop grande ici pour que je m'y arrête.

Ulpien, après avoir bu, dit : Or, messieurs, ce passage est du *Citharède* de Cléarque ; mais je donne cet avis-ci avec Amphis dans ses *Fileuses :*

« Que ce valet nous fatigue par des rasades réitérées. »

Ou comme dit Xénocrate dans ses *Jumeaux :*

« Toi, remplis ma coupe ; moi, j'aurai soin de te verser à boire.
« Il faut que l'amande * joue avec l'amande. »

Alors les uns demandant encore plus de vin, les autres voulant qu'on leur servît moitié eau, moitié vin ; en outre, quelqu'un rapportant que le poète Archippus avoit dit dans son *Amphitryon* corrigé :

« O ! malheureux, qui vous a servi *moitié eau, moitié vin ?*
« (*ison, isoo.*) »

Et Kratinus dans sa *Pytine :*

« Cet homme présente *moitié eau, moitié vin ;* mais moi je
« sèche de soif ! »

Tous les convives jugèrent alors qu'il falloit parler des différentes proportions d'eau et de vin que les anciens buvoient mêlés ensemble.

Or, quelqu'un prit la parole, et dit : Ménandre écrit dans son *Héros :*

« Prends un conge de vin détrempé, et bois-le entièrement. »

---

* Un service en vaut un autre.

Démocrite dit aussitôt : Mes amis, Hésiode conseille

« De verser d'abord trois parties d'eau, et d'y jeter une quatrième
« de vin. »

Cet avis a fait dire au poète Anaxilas, dans son *Nérée* :

« Assurément *, cela est bien plus agréable ; car je ne me suis
« jamais contenté de trois parties d'eau seulement sur une de vin. »

Alexis, dans sa *Tethys*, conseille des proportions encore plus sages pour le mélange :

« A. Tiens, voilà du vin. B. Eh bien ! le verserai-je pur ** ?

---

* Je lis ainsi ces deux vers :

Kai toi poly g' heedion tod' : ou gar an pote
Epinon egoo tri' hydatos, oinou d' hen, monon.

Monon se rapporte à *tria hydatos ;* mais *hen,* qui suppose *meros,* indique qu'il faut ici *tria* qui suppose *merec,* et c'est ainsi qu'il faut lire dans le vers d'Hésiode, qui commencera, il est vrai, par trois brèves selon les règles des grammairiens. Mais la première syllabe d'un vers est longue à la volonté du poète. Homère en fournit assez d'exemples. Je ne m'arrêterai pas aux rêves des grammairiens.

** Je lis ainsi le second vers, où *akraton* est régi par *egcheoo* précédent :

Akraton ? nai ! poly beltion hena kai tettaras.

Sous-entendez *kyathon* avec *hena,* et *kyathous* avec *tettaras.* Au vers 3 je lis *toion* pour *tauteen.* Je lis au dernier vers :

Lege ti ; kai diatribeen ge poieî en potoo.

C'est tout ce que je puis y voir de régulier. Casaubon se tait ; Adam n'est pas heureux. On peut aussi finir de cette manière, — *diat. poioomen en potoo ;* car les poètes font à leur volonté les diphthongues *oi ai* brèves, quand la mesure l'exige.

« A.

« A. Oh ! il vaut beaucoup mieux mettre quatre parties d'eau sur
« une de vin. B. Mais! ce ne sera que de l'eau. A. N'importe, bois
« le tel ; parle ensuite, et disserte pendant que nous serons à
« boire. »

Mais Dioclès dit, dans ses *Abeilles :*

« . . . . A. Comment faut-il mêler * le vin pour que je le boive?
« B. Quatre parties d'eau sur deux de vin. »

C'est peut-être ce mélange contre l'usage qui a donné lieu au célèbre proverbe.

« Ou boire *cinq* ou *trois*, ou non *quatre*. Or, ce proverbe signifie
« qu'il faut boire, ou *cinq* mesures d'eau sur *deux* de vin, ou *trois*
« mesures d'eau sur *une* de vin. »

Le poète Ion dit concernant ce même mélange, dans son ouvrage sur le *Vin de Chio* : « Le devin « Palamède * découvrit et prédit que la navigation « des Grecs seroit heureuse s'ils buvoient trois « cyathes d'eau sur un de vin. »

Ceux qui buvoient long-temps, mettoient cinq

---

* Adam rétablit bien ce texte :

« . . . . . *poos de kai kekramenon*
Pinein ton oinon dei me? tettara kai dyo.

** Quoique le sens de ce passage soit clair, la mesure des vers est toute troublée; ainsi je le laisse confondu avec la prose, comme il est dans le texte.

parties d'eau sur deux de vin. C'est pourquoi Nicocarès, faisant un jeu de mots, dit, dans son *Amymone :*

« Salut à toi, Oenomaüs *, avec *cinq* et *deux :* soyons d'accord,
« toi et moi, pour boire. »

Il dit quelque chose de semblable dans ses *Lemnienes*. Ameipsias écrit dans ses *Joueurs au cottabe.*

« Je suis Bacchus : entre nous tous buvons *cinq* et *deux.* »

On lit dans les *Chèvres* d'Eupolis :

« Salut à toi, Bacchus : ne boirons-nous pas *cinq* et *deux?* »

Ermippus écrit, dans ses *Dieux :*

« Ensuite, quand nous buvons, ou que nous avons soif, nous disons :
« Plaise au ciel que le vin soit mêlé convenablement ! B. Eh !
« bien, je vous en apporte, non de chez un tavernier; sans plai-
« santerie **, et c'est encore du mélange de *cinq* et *deux.* »

---

* Je prends ici *chaire* pour impératif, et je lis au second vers :

Sy men te kagoo symp. gen.

Ce qui donne la mesure juste. Le jeu de mots dont il s'agit est fondé sur le nom *Oenomaüs*, qui pris d'*oinos*, vin, et *maoo*, je desire, signifie avide de vin.

** Je lis avec Adam, *ouk apo kapeelou ;* d'autres liront à leur gré. Ces passages isolés sont autant d'énigmes aujourd'hui. Il suffit que le mélange de cinq parties d'eau sur deux de vin s'y trouve.

Mais dans Anacréon les proportions sont deux verres d'eau sur un de vin.

« Çà, valet, apporte-moi * la *célèbes*, afin que je boive à grands
« coups. Mets dix parties d'eau sur cinq de vin, de sorte que cela
« ne me rende pas insolent, et ne m'empêche pas de me livrer à
« toute ma joie. »

Puis continuant, il appelle *boire à la Scythe*, boire le vin pur :

« Çà, donne ** à boire, ne faisons plus de ce repas un festin
« scythe par le vacarme et les clameurs; mais en buvant, égayons-
« nous par d'agréables chansons. »

Les Lacédémoniens, selon Hérodote, liv. 6, n°. 84, disent que Cléomène, un de leurs rois, ayant fréquenté pendant quelque temps les Scythes, apprit avec eux à boire le vin pur, et devint maniaque par l'ivresse habituelle. C'est pourquoi ils se servent

---

* Je ne sais pourquoi Casaubon arrange si mal un passage qu'Henri Étienne avoit si heureusement rétabli, excepté les deux derniers vers. Voy. Anacréon, édit. 1598, pag. 528, *mihi*. Adam lit avec assez de vérité l'avant-dernier :

hoos anybristik' oosin

Je lis au dernier, en divisant seulement

Ana d'eu bassareesoo.

Le poète fait ici le composé *anabassarein*. Voyez mieux.

** Ce passage est à la suite du précédent, dans Anacréon.

du mot *episkythisai* *, pour dire *verse du vin pur.* Caméléon d'Héraclée rapporte aussi, dans son *Traité de l'Ivresse*, sur le témoignage des Lacédémoniens, que ce Cléomène Spartiate ayant fréquenté les Scythes, apprit avec eux à boire le vin pur, et devint maniaque. C'est pourquoi les Lacédémoniens disent *episkythison*, lorsqu'ils demandent du vin pur.

Achée ** introduit sur la scène, dans son *Aithon satyrique*, des Satyres fâchés de boire du vin détrempé.

« Y a-t-on mêlé la plus grande partie de l'Acheloüs ***? mais la
« joie ne permet pas **** de toucher de pareille boisson; car bien
« vivre, c'est boire à la scythe. »

Les libations faites sur les ***** tables par les

---

* Ce mot est un impératif moyen, non un infinitif, comme on le voit par *episkythison*, impératif actif dans le récit de Caméléon, qui est le même.

** Il manque au texte *eisagei.*

*** *Acheloia pocula*, pris pour l'eau simplement chez les latins.

**** Je lis *thixai* avec Pursan et Daléchamp; et *ganei* pour *genei*, en attendant de meilleurs textes. Cela fait au moins un sens soutenable. Au troisième vers, je lis *skythisti g' ekpien : boire* c'est *vivre*, a déja dit un poète dans notre auteur, comme Trimalcion dans Pétrone : *Vita vinum est.* Voyez *Petr.* ch. 34 et 72, *Burmanni.*

***** Les disciples faisoient des libations pour honorer leurs maîres. C'est ce que l'on doit conclure de ce passage, s'il est exact. Casaubon proposoit

disciples n'étoient pas d'un usage bien ancien du temps de Théophraste, comme il le dit dans son *Traité de l'Ivresse*. On ne répandoit anciennement de vin que celui qu'on offroit aux dieux; ensuite on en répandit au jeu du cottabe pour ceux ou celles qu'on aimoit. Or, ce jeu étoit fort en vogue, et venoit originairement de Sicile, comme le dit expressément Anacréon de Téos.

« Lançant le cottabe * de Sicile avec une inflexion de la main **.

---

akratoon, de vins purs, ou *eroontoon, des amans*. Cette dernière conjecture paroît assez vraie : les preuves en sont connues; mais *toon akratoon*, ou mieux *ton akraton* paroît mieux fondé. J'ai déja cité Silius pour prouver cet usage de répandre du vin sur les tables, à la fin des repas, en l'honneur des dieux; mais *epichysis* semble aussi indiquer l'usage de verser du vin sur les habits des bons amis, ou des convives qu'on avoit à côté de soi. J'en ai donné la preuve de Xénophon. Un luxe prodigue faisoit aussi répandre du vin sur le carreau : *mero tinget pavimentum*, dit Horace. Voilà tout ce qui est relatif au mot *epichysis*, quelle que soit la leçon qu'on adopte de ces trois, *akroatoon*, *akraton*, *eroontoon*.

* Casaubon doute du terme *daïzoon :* il est cependant bien expressif. Ce mot peint le jaillissement du vin qui, lancé avec force dans le plateau du cottabe, se divise en sautant de différens côtés, au moment où ce plateau est forcé par le coup de descendre pour aller frapper la tête du Manès qui est dessous. *Daïzoo* a aussi pour synonyme *diakoptoo, accabler*, déprimer avec violence. Si *daïzoon* n'étoit pas le vrai terme, il faudroit lire *rhaïzoon*, augmentatif de *rhaioo*, frapper en lançant : mais ne changeons rien. Il est plus expressif que *apheis* dans Pollux, liv. 6, n°. III, p. 635.

** Il falloit *fléchir* non-seulement la main, mais même la tourner d

Aussi voyons-nous que les *Scholies* * des poètes de l'antiquité, rappellent fréquemment ce jeu. Tel est, par exemple, celui de Pindare, qui dit :

« . . . . les graces des amours, enfans de Vénus, tandis que je
« m'enivre avec (en mangeant) un *chevreau d'hiver* **, et que
« *je lance* le cottabe pour le bel Agathon. »

---

manière qu'au moment où le vin qu'on lançoit du vase alloit frapper le plateau, le carpe se trouvât en haut, ou supérieurement. *Agkylee* suppose ici *cheiri ; ancnlata manu*. On a mal-à-propos pris *agkylee* pour le vase même qu'on tenoit, quoiqu'Athénée paroisse favoriser cette erreur. Voyez, sur ce jeu, Pollux, liv. 6, n°. 109 ; et Athénée, liv. 15, *initio*.

* L'auteur entre dans de grands détails à ce sujet, liv. 15, ch. 14, p. 693 du grec : nous les verrons.

** Les interprètes prennent ici le mot *cheimaros* pour *hiver*. Casaubon se taît. Je suis d'abord le sens littéral qu'y donne Hésychius. On sait par notre auteur, et par le *Schol.* d'Aristophane, que les Béotiens aimoient beaucoup la viande de chevreau ; mais le mot *cheimaros* signifiant aussi une *verge de bois* que l'on fiche, je l'entends dans le second sens que je prends, de ce qu'Ermippus appelle *rhabdos kottabikee*, liv. 15, ch. 2, p. 668 du grec. Cette verge se fichoit en terre ; on en posoit une autre dessus, en travers, ce qui faisoit une potence à deux bras, et mobile comme le fleau d'une balance : à chaque bras étoit suspendu un plateau, dans lequel il falloit jeter avec force le vin que chacun laissoit dans son verre. Ce plateau frappé alloit toucher la tête du Manès, comme je l'ai dit, et sonnoit. Mais Florent Chret. a dit tout ce qu'on peut desirer à ce sujet dans ses notes sur la *Paix d'Aristophane*, p. 645 : ainsi j'y renvoie. On consultera Meursius pour les autres formes de l'instrument du cottabe. Le vainqueur se nommoit *Methysokottabos*, mot auquel l'expression *Methyoon* de Pindare fait sans doute allusion. Si *kaloo* est un adjectif dans le passage, il faut sous-entendre

« *Ou* . . . . les graces des amours, enfans de Vénus, tandis que « je m'enivre en jouant avec la verge, lançant le cottabe pour le « bel Agathon. »

On offroit aux morts ce qui tomboit des tables; c'est pourquoi Euripide dit, en parlant de Sténobée, qui pensoit que Bellerophon étoit mort:

« Il ne lui échappoit rien des mains qu'il n'y fît attention, et aussi-« tôt elle disoit : C'est pour l'hôte corinthien. »

Les anciens ne s'enivroient pas *. Périandre exhortoit au contraire Pittacus à ne point s'enivrer, et à éviter toute débauche, de peur, lui disoit-il, que tu ne sois connu tel que tu es, et non tel que tu veux paroître : car si l'airain devient le miroir de la figure, le vin devient celui de l'ame. Les proverbes ** disent à ce sujet : « Le vin n'a pas de *gouvernail.* »

Xénophon, fils de Gryllus, soupoit un jour chez

---

apheis ; s'il est verbe, il indique que c'est au nom d'Agathon que le poète dit qu'il lance le vin, ou le cottabe; mais *cottabe ,* ou *kottabion ,* désignoit aussi le prix qui souvent se réduisoit à un baiser cueilli sur les lèvres de l'ami. Voilà au moins ce que Casaubon auroit dû remarquer sur ce passage.

* L'expression d'Homère, *oinobares ,* prouveroit le contraire.

** Texte, *les auteurs des proverbes : hoi paroimiazomenoi.* Ibid. *Gouvernail.* Le texte dit *pedalia* au pluriel, parce que les anciens en ont eu le plus souvent deux à leurs vaisseaux. Voyez la sixième classe des pierres gravées de Stosch par Winckelmann.

Denys de Sicile; l'échanson voulant le forcer de boire, Xénophon dit au tyran : « Quoi donc, Denys, le cuisinier habile qui nous sert diverses sortes de mets nous force-t-il de manger pendant le repas, lorsque nous ne le voulons point? Il se contente de nous servir honnêtement et en silence. »

Sophocle dit, dans un *Drame satyrique :*

« Oui, sans doute, être forcé de boire malgré soi, c'est autant
« souffrir que de ne pouvoir contenter la soif. »

L'effet du vin a aussi donné lieu de dire :

« Le vin fait danser un vieillard même malgré lui. »

Le poète Sthénélée a dit fort-à-propos :

« Le vin fait faire des folies aux plus sages. »

Phocilide écrit :

« Lorsque les coupes commencent à faire la ronde dans un repas,
« il faut demeurer assis, et mêler les charmes de la conversation
« au vin. »

Cet usage subsiste encore, il est vrai, chez quelques Grecs; mais depuis qu'ils ont commencé à goûter les délices de la volupté et de la mollesse, ils ont lâchement quitté les sièges pour s'étendre sur les lits. S'autorisant ensuite du repos et de l'indolence, ils se sont abandonnés sans réserve et sans égard

à

à l'ivresse, invités aux plaisirs par tous les attraits qu'une magnificence luxurieuse leur présentoit.

Hésiode dit aussi au sujet du vin, dans ses *Hoiai :*

« C'est ainsi que Bacchus a procuré aux hommes de la joie et de
« la haine *. Celui qui boit beaucoup, perd la raison dans le vin.
« Il lui lie les pieds et les mains, la langue et l'ame, sans qu'il s'en
« aperçoive, et le doux sommeil s'en *empare.* »

Théognis écrit :

« Je viens après avoir bu assez pour allier tous les charmes du vin
« à la raison ; je ne suis donc ni à jeun, ni ivre. Si un homme boit
« outre mesure, il n'est plus maître ni de sa raison, ni présent à
« rien. Il ne lâche que des absurdités, dont il rougit lorsqu'il est à
« jeun. Il se porte à tout, sans honte, dans son ivresse, au lieu
« d'être prudent et modéré comme auparavant. D'après ces avis,
« ne bois donc pas trop de vin. Lève-toi, et vas t'en avant d'être
« ivre. Que ton ventre ne te maîtrise pas, comme un journalier
« lâche et mercenaire. »

Le sage Anacharsis, montrant au roi des Scythes la vertu de la vigne et ses brins, lui dit : Si les

---

* J'aimerois mieux lire *achthos, poids.* On a dit *oinachthees*, comme *oinobarees* pour *ivre.* Les latins disoient, conformément à cette expression, *obruere vino.* Canonher, médecin, qui a si bien vanté les différentes vertus du vin sous le rapport de *la joie*, ne l'a pas moins fait connoître sous celui *du poids* dont il accable l'homme, liv. 3, ch. 3. Peu de lecteurs connoissent cet ouvrage, qui devroit toujours être à côté de celui de Baccius. C'est un *in*-8°. de 684 pages, sans l'épître dédicatoire, l'approbation et l'index : Anvers, 1627. On lira aussi avec utilité Salmuth sur Panciról, t. 5, §. *de Cellis.*

Grecs ne tailloient pas la vigne tous les ans, ces brins se seroient déja étendus jusqu'en Scythie.

Les statuaires et les peintres ont tort de représenter Bacchus ivre. Il n'est pas moins indécent de le promener ainsi sur un chariot au milieu des places publiques; en effet, c'est montrer aux spectateurs que ce dieu se laisse maîtriser par le vin. Or, quel homme honnête souffriroit d'être ainsi traduit publiquement? Si on représente Bacchus dans cet état, parce qu'il a fait connoître la vigne, on pourra donc aussi représenter Cérès moissonnant et mangeant du pain.

Au reste, je dirai ici qu'Eschyle mérite de justes reproches, pour avoir produit sur la scène, et dans la tragédie même, des personnages ivres : car ce n'est pas Euripide qui a le premier commis cette faute, comme quelques-uns le prétendent. En effet, Jason et ses compagnons paroissent ivres dans les *Cabires* d'Eschyle; mais le poète donnoit ses inclinations à ses héros. Eschyle avoit toujours une pointe de vin lorsqu'il composoit ses tragédies. Si l'on en croit ce que Caméléon nous dit de ce poète, Sophocle lui fit un jour ce reproche : « Eschyle, tu « fais bien, mais sans le savoir. » C'est aussi être

mal instruit que de prétendre que ce soit Épicharme, et, après lui, Cratès, dans ses *Voisins*, qui aient produit sur le théâtre un personnage ivre.

Nous savons qu'Alcée le poète lyrique, et Aristophane le comique, écrivirent leurs poèmes dans l'ivresse. Plusieurs autres personnages sujets à s'enivrer n'en ont combattu que plus valeureusement à la guerre.

Mais chez les Locriens Épizéphyriens, il y avoit une loi portée par Zaleucus, en vertu de laquelle il étoit défendu, *sous péine de mort*, de boire du vin, à moins que ce ne fût comme médicament et par l'ordre d'un médecin. A Marseille, une loi * ordonnoit aux femmes de ne boire que de l'eau; et Théophraste rapporte que cette même loi étoit aussi observée de son temps à Milet. A Rome **, la loi défendoit le vin aux esclaves, aux femmes libres, et aux adolescens jusqu'à trente ans.

---

* Athénée a cependant dit que les Marseillois étoient des gens efféminés. Mais Salmuth qui rappelle cette loi réfute solidement cette inculpation. Voyez Pancirol, t. 2, p. 231.

** Une dame romaine ayant forcé le tiroir où son mari serroit la clef du vin, fut condamnée à mourir de faim. Mecennius tua sa femme pour avoir bu du vin, et fut absous. Voyez Salmuth, *ibid.* t. 1.

On est choqué de voir Anacréon répandre l'ivresse dans toutes ses poésies; on lui reproche de se montrer dans ses vers comme livré à la mollesse et à la volupté; mais nombre de gens ignorent qu'Anacréon étoit un homme honnête, et toujours rassis lorsqu'il écrivoit, feignant d'être étourdi par les vapeurs du vin, lorsqu'il pouvoit * se montrer très-sobre et très-réservé.

D'autres, ignorant la vertu du vin, disent que c'est Bacchus qui rend les hommes insensés, et chargent ce dieu d'une atroce calomnie. Milanippide dit à ce sujet:

« Tous abhorrèrent l'eau, après avoir connu la vertu du vin qu'ils
« avoient ignorée. Les uns se mirent à boire précipitamment, les
« autres ne pouvoient déjà plus articuler les mots. »

Aristote dit, dans son *Traité de l'Ivresse*, que le vin qu'on a modérément fait bouillir enivre moins, parce qu'on en diminue la force par l'ébullition. Les vieillards, ajoute-t-il, s'enivrent promptement, parce qu'ils n'ont que très-peu de chaleur autour d'eux **. Les sujets très-jeunes, au contraire, sont

* Texte; lorsqu'il n'y avoit pas de nécessité.

** C'est l'expression littérale du texte; et elle n'est pas mal fondée. Il s'oblitère peu à peu nombre de ramifications vasculaires avec l'âge, à la

bientôt étourdis des vapeurs du vin, parce qu'ils ont beaucoup de chaleur interne. La chaleur du vin se joignant à la leur, toutes les facultés sont facilement interceptées.

Parmi les animaux, les cochons s'enivrent en se repaissant de marc de raisin. Il en est de même des corbeaux et des chiens, lorsqu'ils mangent de l'herbe qu'on appelle *oinoutta* *; du singe et de l'éléphant, en

circonférence du corps. Il y a afflue donc moins de sang, et de force vitale; ainsi les vieillards doivent être plus sensibles à l'impression du froid. Mais ce n'est plus directement ce défaut de chaleur à la circonférence qui est cause que les vieillards sont promptement ivres, c'est parce que les passages des extrémités artérielles étant en grande partie obstrués, le vin qui fouette le sang est forcé de se rendre avec lui avec plus d'affluence à la tête, où ils affectent violemment l'origine des nerfs, l'un par le volume de sa masse qui les comprime, l'autre par l'activité ou l'action de son principe acrimonieux. Si les jeunes gens sont promptement ivres, c'est l'effet de l'extrême sensibilité ou irritabilité de leur genre nerveux. Mais j'ai déja expliqué la cause de l'ivresse dans le premier volume.

* Ce mot signifie ailleurs une *maze* faite de farine de miel et de vin. Mais on présume qu'il indique ici la plante que Théophraste appelle *oinotheera*. *Hist.* liv. 9, chap. 21. M. Adanson la rapporte à la famille des *onagres*. Dioscoride la décrit aussi; mais Bod observe, p. 1174, qu'il lui donne une petite racine, tandis que Théophraste et Pline la font grande. V. M. Adanson pour la description, *Famill. XIII*, t. 2. La plante a eu son nom de l'odeur vineuse de sa racine, selon Pline, qui dit, *feras mitigat*, non pas *inebriat*. Néanmoins il paroît certain qu'Athénée indique ici l'*œnothère*, puisqu'il y fait allusion en disant qu'elle sert à prendre certains animaux. Casaubon se taît ici bien mal-à-propos.

buvant du vin. C'est pourquoi les chasseurs prennent les singes en leur laissant boire du vin avec lequel ils s'enivrent, et les corbeaux avec de l'*œnoutte*. Mais, dit Crobyle, dans son *Apolypuse :*

« Quel plaisir y a-t-il à s'enivrer sans intermission, et à ne vivre
« que pour se priver de la raison, le plus grand bien que l'epèce *
« humaine ait reçu ? »

Alexis dit aussi dans son *Phrygien* retouché ;

« Si l'ivresse pouvoit précéder la boisson, non, certes, aucun de
« nous ne boiroit de vin outre mesure **; mais comme nous ne
« nous attendons pas à être punis promptement d'avoir bu, nous
« avalons les verres de vin sans le détremper. »

Aristote rapporte que le mélange de trois cotyles de vin, *samagoraion* ***, suffirent pour enivrer plus de quarante hommes.

---

* Texte; que notre nature ait, etc.

** Je lis *metrou* pour la mesure même du vers. Il faut ici une *iambe*, ou *trois brèves*, non un *anapeste*.

*** *Samagoreion* est la leçon des imprimés, à compter de la première édition. Casaubon trouvoit *samagoneiou* dans les manuscrits, et *samageiron* dans l'épitome. Daléchamp conjecturoit avec toute vraisemblance, d'après ses textes, qu'il falloit lire *samagoraiou*, et l'entendoit d'un vin qui se vendoit sur le marché à Samos. Ce mot seroit formé de *Sam*, nom phénicien de Samos, selon Strabon, et d'*agoraios*, épithète qu'on donnoit aussi au beau pain qui se vendoit au marché d'Athènes. *Athenagoraios* auroit pu se former par la même analogie. La terminaison *eios*, *eiron*, de

Démocrite, après avoir fait ce récit, but un verre de vin, et dit : Si quelqu'un peut me contredire

---

notre mot, seroit donc une faute de copiste, pour *aios*, *agoraios* d'*agora*, marché. C'est ainsi qu'on lit mal, dans Suidas, *thercios*, et même, dans le *Scholiaste* cité par Kuster, *therios* pour *theeraios*, vêtement de l'île de *Theera* dont il a été parlé précédemment. Kuster n'a pas noté cette erreur au mot *amorgee* ou *amorgis*. Le sens de Daléchamp, que Casaubon paroit dédaigner, acquiert de cette manière toute la probabilité possible.

Mais on objectera peut-être, d'après Strabon, que Samos ne produisoit pas de vin, malgré son extrême fertilité. Soit : cela pouvoit être du temps de ce géographe. Il y avoit cependant un promontoire appelé le *Vignoble*, *Ampelos*. Le mont qui traversoit cette île en grande partie avoit même ce nom connu à la plus haute date. Or, d'où lui venoit-il, sinon des anciennes vignes? Les ravages réitérés, la servitude générale de cette île tant de fois conquise, et reprise depuis Polycrate jusqu'à l'empereur Auguste, pouvoient bien avoir fait négliger la culture de la vigne : ce qu'il y a de certain, est que Samos produit actuellement quantité de vins, dont on fait d'excellente eau-de-vie qui se vend dans l'Asie mineure et les autres îles de l'Archipel; ce qui prouve la vérité du proverbe ancien, selon lequel Samos eût produit du lait-de-poule, si on en avoit eu besoin, tant elle étoit réputée fertile.

Malgré tous ces détails favorables à Daléchamp, Casaubon produit, sans l'examiner, une leçon qu'il ne faut pas négliger. *Samagoncion* me paroît un de ces mots nombreux que les Phéniciens ont laissé chez les Grecs. Il désigneroit un vin mélangé de divers ingrédiens capables de le rendre très-capiteux, et même malfaisant. *Samagon* se retrouveroit dans l'arabe *samagia*, qui présente une idée analogue, ou la même. L'effet du vin dont parle le poète, ne seroit donc pas étonnant. Il ne le seroit même pas à l'égard du vin vendu à Samos, soit de la côte d'Éphèse, ou d'autres îles de l'Archipel, s'il étoit impregné de beaucoup de gypse dont on auroit imprudemment forcé la dose. Voyez, sur ce mélange, Dioscoride, Pline, Cass. Bassus, ou Baccius

avec raison, qu'il se fasse connoître; pour lors je lui répondrai par ce vers d'Évenus :

« Cela te semble ainsi ; je vois autrement. »

Mais puisque je me suis écarté de ce que j'avois commencé à dire sur les proportions d'eau et de vin que les anciens mêloient pour boire, je vais reprendre le même sujet, rappelant d'abord ce qu'a dit le poète lyrique Alcée. Voici ce passage :

« Verse, mêlant *un et deux.* »

Quelques-uns pensent qu'il ne parle pas ici de mélange; mais qu'étant réservé sur la boisson, il ne buvoit d'abord qu'un verre de vin pur, allant ensuite jusqu'à deux. Or, Caméléon du Pont (*qui l'entend ainsi*) montre qu'il ignoroit que le poète Alcée aimoit beaucoup le vin. En effet, on le trouve à boire en toute saison, et en quelque circonstance que ce soit. Voici ce qu'il dit : 1°. en hiver,

« La pluie tombe ; la tempête gronde sous le ciel ; le cours des
« fleuves * est suspendu par la gelée : dissipe le froid en faisant du

---

qui les réunit dans son *Traité des vins.* Du reste je préfère la leçon de Daléchamp, quoique peut-être la moins probable, en attendant de meilleurs manuscrits.

* Horace, qui a souvent imité Alcée, traduit en partie ce passage et les suivans.

« feu :

« feu : mêle-moi largement un vin vermeil, et pose-moi sous la « tempe un coussin mollet. »

2°. en été :

« Arrose ton poumon de vin ; car la canicule fait sa révolution ; « la saison devient insupportable, tout est altéré par la chaleur « brûlante. »

3°. au printemps,

« Déja j'ai *aperçu* les fleurs du printemps : mêle-moi donc « promptement (ajoute-t-il) un cratère de vin savoureux *. »

4°. dans les revers,

« Ne murmurons pas contre les coups du sort : ô ! Bacchis, en « vain nous abandonnerons-nous à la douleur. Le meilleur remède « est de nous enivrer en buvant d'excellent vin. »

---

* Les Grecs (et les Latins, à leur exemple) non-seulement mettoient du miel dans le vin pour l'édulcorer, ou lui ôter sa saveur dure, ils faisoient même un vin très-agréable avec du miel et de l'eau ; mais ce procédé-ci se perdit par la suite, et ce vin ne fut plus connu dans l'usage ordinaire, comme nous l'apprend l'auteur des *Récits merveilleux* attribués au philosophe Aristote, t. 2, pag. 1086, *in*-8°., édit. 1597. Ce vin devenoit sans doute le produit d'une fermentation que l'expérience avoit appris à conduire. Toute substance saccarinomuqueuse pouvant ainsi fournir une liqueur vineuse, il n'est pas plus étonnant de voir tirer de très-bon vin du miel, que de la canne à sucre, comme M. Dutrone-la-Couture vient d'en découvrir le procédé. Les vignes les plus médiocres donneront d'excellent vin, si l'on ajoute du sucre au jus du raisin pendant la fermentation.

J'ai rendu par *aperçu* le mot grec *epaïon*, dans ce passage. Les verbes *voir*, *sentir*, *entendre*, s'emploient l'un pour l'autre dans toutes les langues. Daléchamp lit mal-à-propos *epion*. Adam le suivoit.

5°. dans la joie, ou la prospérité,

« C'est maintenant qu'il faut boire, et faire malgré nous * quelque
« effort, car Myrsile vient de mourir. »

Il conseille ensuite, généralement, de planter de la vigne préférablement à tout autre arbre. Comment donc ** pouvoir regarder comme sobre sur l'article du vin, et se contentant d'un à deux verres de vin, un homme qui aimoit tant à boire ! Aussi Seleucus dit-il que cette pièce de vers dépose contre ceux qui interprètent *un* et *deux*, comme *Caméléon*. Le même poète dit encore ailleurs :

« Buvons : pourquoi éteindre les lumières ? Le jour n'a qu'un doigt
« de large ***. Sers-nous donc de grands verres ; ensuite tu les
« varieras ****, car le fils de Sémelé et de Jupiter a donné le
« vin aux hommes pour leur faire oublier les peines. Verse donc
« en mêlant *un et deux*, mais à pleins verres *****, et qu'une
« rasade chasse de la tête les fumées de l'autre. »

---

* Casaubon change ici mal-à-propos. On peut seulement demander si ce Myrsile étoit ennemi du poète.

** Le raisonnement qu'Athénée a fait pour justifier Anacréon pourroit valoir pour Alcée.

*** C'est-à-dire, passe rapidement. Ce passage se retrouve liv. 11, ch. 8, à la fin ; ou p. 481, ligne 2 du texte grec.

**** Le texte est altéré ici, et, liv. 11, je lis *cita poikillees*.

***** Texte, *pleais* ; mais liv. 11 *pleious*, qui indique *pleous*, en supposant *kyathous*.

On voit qu'il dit expressément de mêler *un sur deux ;* mais Anacréon veut encore le vin plus pur.

« Verse, dit-il, dans une *célèbe* bien nette *cinq et trois.* »

Philétaire, dans son *Térée*, indique *deux* d'eau sur *trois* de vin pur. Voici ses termes :

« Il semble qu'il a bu dans la proportion de *deux* sur *trois* de vin « pur. »

Phérécrate, dans sa pièce intitulée *Corianne*, parle de deux parties d'eau sur quatre de vin.

« A. . . . quitte cela *. Oh ! il ne t'a versé que du vin douceâtre « noyé d'eau. B. Oui, c'étoit de l'eau toute pure. A. Qu'as-tu donc « fait ? scélérat ! comment as-tu versé ? C. Deux d'eau. A. Ah le « butor ! et de vin, combien ? C. Quatre. A. Peste soit de toi ! tu « n'es bon qu'à verser à boire aux grenouilles ! »

Éphippe dit, dans sa *Circée :*

« A. . . trois sur quatre **. B. Mais tu boiras avec plus de sureté « beaucoup de vin bien détrempé. A. Par la terre ! oh ! je veux « trois sur quatre. B. Dis-moi donc, tu bois ainsi le vin pur ? A. Que « dis-tu-là ? »

---

* Il y a trois personnages dans ce fragment. C'est le valet qui sert son maître A. B, est un convive. Le sens étant clair je laisse les vers tels qu'ils sont.

** Texte, *treis pros tettaras ;* ce qui finissoit un vers. Le second commence à *oinou ;* le troisième à *hydarce ;* le quatrième est bien séparé. Du reste il n'y a rien à changer.

Timoclès indique quantité égale d'eau et de vin dans son *Konissale* * :

« Je te forcerai à dire la vérité à grands coups de vin étendu d'égale
« quantité d'eau. »

Alexis dit, dans sa *Dorcis*, ou *Flatteuse* :

« Je vous porte des santés ** à plein verre, avec autant de vin que
« d'eau. »

On lit dans la *Pourpre* de Timoclès, ou de Xénarque :

« Par Bacchus, tu avales ton vin avec autant d'eau. »

Sophile écrit, dans son *Enchiridion* :

« On servit continuellement du vin, étendu de moitié eau ; ensuite
« on demanda un plus grand verre. »

Alexis dit, dans son *Usurier*, ou le *Menteur convaincu* :

« A. Ne lui sers absolument pas de vin pur : entends-tu bien ?
« B. Faut-il donc qu'il y ait moitié eau, moitié vin ? A. A-peu-près.
« B. Fort bien. C. Voilà de bien bon vin ! de quel pays est ce
« Bromios *** ? A. Tu plaisantes, je crois : il est de Thase. Il est
« juste que les étrangers boivent le vin étranger, et les indigènes
« ceux du pays. »

---

* Ou *Priape*. Forcer à grands coups de vin est une expression qu'Horace a imitée, *torquere mero : vino tortus. Epist. Ars poët.*

** Je lis *tas philoteesias*, etc.

*** Texte ; ce *Bromios*, nom de Bacchus.

Le même dans son *Supposé*, ou *Bâtard:*

« Mettant à sec, et sans reprendre haleine, un verre de vin étendu
« de moitié eau, qu'il avale avec autant de délice que personne. »

On lit dans les frères de Ménandre :

« Quelqu'un éleva la voix, demandant qu'on versât huit et même
« douze *cyathes*, voulant *mettre les autres à bas.* »

Le poète se sert du mot *mettre à bas*, employant, pour marquer l'effet de l'ivresse, qui renverse les buveurs, le mot dont on se sert lorsqu'on abbat les fruits des arbres.

Alexis dit, dans son *Apokoptomène*, ou *Retranché :*

« Chéréas n'étoit pas le symposiarque, mais un bourreau qui,
« après avoir porté vingt santés avec autant de cyathes, moitié
« eau, moitié vin, demanda de plus grands verres. »

Diodore de Sinope présente ce passage dans sa *Joueuse de flûte :*

« Criton, lorsqu'on a bu * dix cyathes, la raison permet-elle de
« continuer à boire, chaque fois à plein verre, pendant le reste du
« repas ? Réfléchis donc bien à ceci. »

---

* Le premier vers est exact, quoiqu'il y ait un anapeste au second pied. Les exemples en sont fréquens dans nombre de passages cités des Comiques. Il faut lire au second vers, *ei men p. hek. endelecheoos t. p.* ; et au troisième, *p. t. l. tois logismois ex.*, pour *tous logismous ex.*

Hégésandre rapporte, dans ses *Commentaires*, un trait ſort spirituel de Lysandre de Sparte. Les vivandiers qui étoient à la suite de son armée, vendoient aux soldats du vin qui n'étoit presque que de l'eau : désormais, leur dit ce Général, vous aurez soin de vendre du vin mêlé avec de l'eau. Il vouloit ainsi les forcer d'acheter du vin très-pur, et capable de porter l'eau *.

Alexis dit quelque chose de semblable dans son *Ésope*.

« A. Solon, c'est une chose bien imaginée chez vous ** à Athènes.
« S. Quoi donc ? A. De ne boire que du vin étendu aux festins.
« S. Il est bien difficile de le faire autrement ; car il est déja mêlé
« sur les chariots de ceux qui le vendent ; non qu'ils envisagent
« trop leur intérêt, mais c'est par prévoyance, et pour ménager
« la tête de ceux qui l'achètent ; enfin, de peur qu'ils ne s'enivrent.
« A. Cela est-il ainsi ? S. Eh ! tu le vois : d'ailleurs il est d'usage
« chez les Grecs de ne boire qu'avec de petits verres, le plaisir
« étant de jaser et de folâtrer agréablement entre eux. Boire
« autrement, c'est se baigner dans le vin ; et autant vaut-il se tuer
« que de se servir de psyktères et de seaux pour avaler le vin. »

Mais boire jusqu'à l'ivresse, dit Platon, liv. 6 des *Lois*, si l'on excepte les fêtes du dieu qui a produit

---

* Ou mieux : il leur donnoit à entendre qu'ils ne vendoient que de l'eau.

** Je lis, *kompson par hymin touto g' estin oo Sooloon.*

le vin, c'est en général manquer à l'honnêteté : ce n'est même pas sans danger, sur-tout lorsqu'on se dispose à s'engager dans le mariage, circonstance où l'époux et l'épouse doivent montrer la plus grande circonspection, vu le changement considérable * de la vie qu'ils vont mener ensemble, et afin que leurs enfans naissent, autant qu'il est possible, de parens sobres et réservés : car ils ignorent toujours quel nuit ou quel jour a été conçu l'enfant qui doit naître d'eux.

Il dit encore dans ses *Lois*, liv. 11 : « Lacédémoniens, autant vous vous gardez de vous enivrer, autant les Lydiens, les Perses, les Carthaginois, les Celtes, les Ibériens, les Thraces et autres peuples sont abandonnés à l'ivresse. Les Scythes et les Thraces boivent toujours le vin pur, tant hommes que femmes, et en versent sur les habits ** des

---

* Le changement qui résulte de l'état du mariage, pour le physique, n'est pas une chimère. Il est prouvé que la femme vit en général plus long-temps avec un mari qu'une fille ou une veuve ; mais que l'homme veuf vit plus long-temps que la femme veuve, en supposant une conduite régulière de part et d'autre. La vie réglée peut donc améliorer l'état physique des époux, et l'irrégularité y porter préjudice.

** L'auteur a déja rappelé cet usage d'après l'*Anabasis* de Xénophon ; et j'en ai parlé dans une note précédente.

convives, pensant faire quelque chose de bien beau, et se félicitent ainsi réciproquement, en suivant avec zèle cet usage. Quant aux Perses, ils se livrent encore à d'autres agrémens voluptueux * que vous rejetez sévèrement.

CHAP. IX. Mais nombre d'autres buvoient beaucoup plus modérément que ceux-là **, et jetoient

---

* Par exemple, la licence qu'ils se permettoient avec les femmes, à la fin des repas, et leur passion brutale pour les catamites.

** Texte, *en taxei:* expression fort vague, outre le nombre de sens qu'a le mot *taxis*. Je construis *mallon de toutoon en taxei*, pour avoir un sens probable.

Quant au mot *alphita*, on peut l'entendre de *gruaux*. Casaubon, qui cite les médecins sans les entendre, ou qui copie Ægius sans en apercevoir le but, dit que ces gruaux donnent *plus virium*, plus de force au vin. On me traiteroit d'insensé si j'en disois autant. S'il avoit lu Hippocrate, il auroit appris que les alimens ne sont nutritifs qu'autant qu'ils sont devenus fluides par l'effet de la digestion : *de Alimento*. En conséquence de ce principe, les médecins qui avoient des malades qu'il falloit soutenir avec un peu d'alimens, ou des convalescens qu'il falloit commencer à nourrir, mêloient quelques substances farineuses (bouillies dans l'eau) avec un peu de vin ; elles devenoient ainsi *analeptiques et cordiales*. Tel est le but des passages cités par Casaubon, liv. 1, ch. 8, et auxquels il nous renvoie sans les entendre. Cette pratique des médecins fut adoptée par plusieurs personnes, comme avantageuse, mais non pour donner *plus de force vineuse au vin*. Le gruau d'avoine sur-tout, bouilli dans l'eau, et mêlé ensuite d'un peu de vin, est une excellente boisson analeptique pour les sujets d'un tempérament délicat. C'est le seul moyen que je trouvai pour me rétablir d'un épuisement excessif, aprés des études immodérées, il y a environ trente ans.

de

de la farine dans leur vin, comme le dit Hégésandre de Delphe. Mnésiptolémée avoit fait un recueil de ses lectures historiques, et y remarquoit que le roi Seleucus y buvoit du vin mêlé de farine. Épinicus en prit occasion de faire une comédie du nom même de Mnésiptolémée qu'il y persifla, se servant des mêmes termes que lui pour exprimer cette boisson. Il y dit donc :

« Voyant le roi Seleucus se régaler de vin enfariné, pendant un
« jour d'été, je me suis mis à écrire, et j'ai montré que ce fait tout
« ordinaire, et si peu important qu'il est, pouvoit être présenté
« avec certaine noblesse par mon talent poétique. Je mêlai donc,
« dans un gobelet de terre * vitrifiée, du vieux vin de Thase, un
« rayon savoureux de miel ** fait par l'abeille qui va paître sur les
« fleurs du pays d'Attique; puis y délayant de la farine, je m'en
« préparai une boisson lubréfiante pour dissiper l'ardeur de la soif. »

Le même rapporte que dans les îles Thérasies ***

---

* C'est-à-dire, *de verre*.

** Texte, *glykin*, rapporté à *esmon* qui est proprement l'essaim d'abeille; liberté que prennent souvent les poètes. Je lis dans ce même vers *akrologou* pour *akrolochou*, qui ne présente pas de sens. Le *g* et le *ch* sont souvent changés par les copistes, comme l'avoit observé Canter, *Rat. emendandi*. L'épitome porte *akrolophou*, mot qui supposé exact feroit allusion aux côteaux sur lesquels les abeilles alloient recueillir le miel. Casaubon lit à propos *ge phyreesas* au vers 9; mais *kateesimoosa* ne devoit pas l'arrêter.

*** Casaubon veut mal-à-propos retrancher ce mot, que reconnoît aussi N. le Comte dans ses manuscrits. L'auteur le met au pluriel, parce que cette

quelques-uns mêlent avec le vin un jaune d'œuf au lieu de farine, et que cette boisson passe pour être plus agréable que celle qui est à la farine.

Les Lacédémoniens ne connoissoient pas le verre de vin (*proposis*) qu'on buvoit à la ronde en se mettant à table, et ne se portoient pas de santé les uns aux autres, le verre à la main. C'est ce que Critias fait voir dans ses *Élégies*.

« C'est un usage généralement observé à Sparte que tous boivent
« à table * le vin dans le même vaisseau où il est présenté. On n'y
« porte pas de santé en nommant la personne à qui l'on boit, et
« l'on n'y fait pas circuler le verre à la ronde parmi les convives,
« en allant à droite. Mais les Lydiens . . . . ** ont pour usage
« de porter des santés en présentant les verres à droite, et de nom-
« mer celui à qui ils veulent boire. Après avoir ainsi bu, ils donnent
« libre carrière à leur langue sur des sujets obscènes, et s'énervent
« de plus en plus le corps; des nuages obscurs se fixent sur leurs
« yeux; l'oubli leur fait perdre de vue les égards qu'ils se doivent;

île, située entre Delos au nord et Crète au midi, fut séparée en deux par un tremblement de terre. Je lis ensuite *epipattontas* avec l'épitome.

* On sait que les repas s'y faisoient en commun, comme en Crète, et, encore plus anciennement, chez quelques peuples de l'Italie, où Aristote croit en voir l'origine, *Polit.*, liv. 6, ch. 10. Il reste encore en Flandre quelques vestiges de cet usage de boire au même verre; ce qui m'a fort déplu: mais je n'osai refuser le verre qu'un autre me présentoit après y avoir bu. Au reste cet usage a été presque général.

** Il manque ici la fin du vers 5, et le 6e.

« leur esprit s'égare ; leurs serviteurs se comportent avec insolence :
« enfin, ils se jettent dans des dépenses qui ruinent leurs maisons.
« Les jeunes Lacédémoniens, au contraire, ne boivent qu'autant
« qu'il faut pour que chacun d'entre eux quitte alors son bouclier,
« afin de se livrer à la gaieté, aux charmes d'une aimable conver-
« sation, où jamais on ne rit immodérément. C'est en buvant ainsi
« qu'on rend le vin utile au corps, à l'esprit, et qu'on ménage sa
« fortune : on est en état d'avoir de la postérité, et on s'abandonne
« avec avantage au sommeil, qui est comme le port du travail ;
« enfin, le vin fortifie alors la santé, ce précieux présent que les
« dieux font aux mortels, et l'on n'oublie pas la sagesse qui est
« toujours voisine de la piété. »

Il dit encore :

« La boisson poussée outre mesure, en saluant les convives, ne
« fait d'abord plaisir que pour affliger le reste de la vie. Mais la
« manière de vivre des Lacédémoniens est toujours uniforme :
« c'est boire, manger *publiquement* * avec modération ; être tou-
« jours en état de travailler. N'est-ce pas au contraire un dérègle-
« ment que de se surcharger le corps de vin pendant le jour! »

On appelle *philoinos*, en grec, celui qui aime le vin ; *pholopotees* celui qui se plaît à boire, et *philokoothoonistees*, celui qui se met ** souvent en débauche

* Texte, *pros to phanen :* leçon qui ne me satisfait pas assez, mais meilleure que les corrections de Casaubon et des autres.

** Ce mot est différencié des autres par le simple *koothoon*, nom d'un vase propre aux Spartiates : de là le verbe *koothoonizein*, boire au *koothoon*, faire la débauche. Celui qui aime le vin doux ne doit cependant pas être appelé *philoinos*, selon Aristote, *Probl.* §. 3, n°. 27 ; mais *philozlykys*.

avec le vin. Nestor, trois fois vieux, comme on dit, étoit celui qui buvoit le plus des héros : car il étoit plus que tout autre adonné au vin, sans excepter même Agamemnon, à qui Achille reproche de boire immodérément. A la veille même du combat le plus sanglant, Nestor ne s'abstenoit pas de boire. C'est ce qu'Homère fait entendre dans ce vers:

« Le cri tumultueux * des combattans fut entendu de Nestor, tout
« occupé qu'il étoit à boire. »

C'est même de Nestor seul que le poète a décrit le vase à boire; comme Achille est le seul dont il ait commenté le bouclier. En effet, Nestor ne quittoit pas son vase dans les expéditions militaires, comme Achille ne paroissoit pas sans son bouclier, « dont la gloire, disoit Hector, brilloit jusqu'au ciel. » Ce ne seroit même pas se tromper que d'appeler ce vase de Nestor la *coupe de Mars*, selon le *Cénée* d'Antiphane, qui s'y exprime ainsi :

« Il demanda tout craintif ** la coupe, arme de Mars, selon
« Timothée, et le javelot bien poli. »

---

* *Iliad.* liv. 14, vers 1. Quant au vase de Nestor il en sera parlé plus à propos au livre suivant de notre auteur.

** Je lis avec Daléchamp, dans ce passage obscur, *ectei deilos*, de *aiteoo*. Le mot *oplos*, arme, se disant particulièrement du bouclier, il paroît

Comme Nestor aimoit le vin, Achille lui fit présent d'une coupe aux jeux des funérailles de Patrocle *, mais non qu'il y eût remporté quelque chose; d'ailleurs, Achille n'a-t-il pas aussi donné une coupe au pugil qui avoit été vaincu, soit parce qu'il aimoit à boire, car la victoire n'accompagne pas les buveurs, vu le relâchement total que leur cause le vin; soit parce qu'il avoit soif : or, c'est sur-tout la soif qui devient préjudiciable à ces gens, en leur abattant les bras lorsqu'ils veulent les porter contre leur adversaire. D'un autre côté, Eumèle reçut pour prix une cuirasse, arme faite pour la sureté, car il avoit fait une chute dangereuse en courant, et s'en étoit tiré avec peine **.

---

que Timothée vouloit dire que cette coupe de Nestor eût pu servir de bouclier, tant elle étoit grande. C'est tout ce que je vois ici. Je laisse les autres conjectures : elles ne valent pas mieux que celles-ci.

* *Iliad.* liv. 23, vers 616. — Après *agooni* je lis *ouch hoti enikeesen*, avec Pursan. C'est dit Homère, parce que Nestor aimoit à boire; ensuite je suppose, conformément à l'idée de l'auteur, *alla kai ouchi toon. pyktee e. d. ho A ?* Homère, *ibid*, vers 699, supposant dans le pugil le même amour du vin que dans Nestor, lui fait aussi donner une coupe, etc. — Au reste, voilà tout le sens qu'on peut trouver dans ce passage, plus altéré que Casaubon ne le croit. Sa correction ne rétablit rien.

** Je suis Casaubon, *kai ouk amochthei;* autrement il n'y a plus de sens. L'épitome présente encore une leçon plus probable, savoir *amychtheis*

J'observerai qu'il n'y a pas de desir plus pressant que celui de la soif; c'est pourquoi Homère appelle Argos *Polydipsion* *, voulant marquer l'ardent desir

---

pour *eumychtheis*, qu'on y lit, mais sans y apercevoir un sens clair. La correction est d'ailleurs autorisée par le vers 395, *ibid.* Ainsi il faut traduire, « et avoit été déchiré en plusieurs endroits. » Quant à la cuirasse qu'il obtint, voyez v. 560, *ibid.*

* Ce mot pris d'Homère, *Iliad.* 4, v. 171, a donné lieu à plusieurs disputes chez les anciens grammairiens grecs. M. Bitaubé l'a omis dans son texte et dans ses notes. Strabon s'est mêlé de la querelle, liv. 8, §. *Argos.* Les uns l'ont pris à la lettre pour *altérée, privée d'eau*, ou *n'ayant que peu d'eau.* Strabon cite quelques vers d'auteurs inconnus qui appuient ce sentiment. D'autres ont dit que la ville n'avoit que peu d'eau potable, celle des puits, tandis que la campagne des environs avoit de l'eau en abondance. C'étoit le cas de la Hollande, où au milieu des eaux, dit Douza, il n'y a pas d'eau à boire, si l'on excepte celle des citernes. Mais Strabon prétend qu'on doit diviser ce mot en *poly d'ipsion*, et prendre ces termes dans le sens de *polyblaberon, poly diaphthoron*, comme l'expliquent Eustathe et les *Scholies* de l'édition d'Homère que M. de Villoison vient de publier à Venise. Ces *Scholies* présentent aussi le sens de *très-desirée*, comme Strabon et Athénée. Les détails d'Eustathe tendent plus à prouver le sens littéral, quoiqu'il rapporte le sentiment de Strabon. Je crois que c'est le sens le moins admissible.

Mais d'autres observent que les campagnes des environs d'Argos étoient autant de marais et de prairies, pendant certain temps, après la saison des pluies; ce qui en faisoit d'excellens pâturages : que c'est pour cette raison qu'Homère la nomme *Hippobotos*, et après lui Horace, *Argos aptum equis:* que cette ville en avoit pris *une grenouille*, comme les anciens Toscans, pour un de ses symboles; l'autre étoit un *loup.* Voyez Winckelman, *Pierres gravées*, p. 550. Mais lorsque la chaleur se faisoit sentir, toute la campagne

que les Grecs avoient de revoir cette ville depuis long-temps, car la soif prise généralement pour

---

étoit désséchée, et comme brûlée ; de là l'épithète de *polydipsion, très-altérée.* On croit qu'Argos doit s'entendre là de tout le Péloponèse, et qu'ainsi le sens de *très-altérée* y convient d'autant moins qu'il y avoit beaucoup de rivières dans cette péninsule. Voilà les opinions. Si j'en adoptois une, ce seroit pour tenir à la lettre, d'après ce vers d'Hésiode que cite Eustathe.

Argos anydron eon Danaos poieesen enydron.

Ce qui confirme le sens littéral *altérée.*

Mais disons deux mots du second symbole. Le loup étoit, chez les Argiens, ou le symbole du soleil, comme il le fut chez plusieurs autres peuples dont il reste des médailles, ou quelques traditions historiques ; ou c'étoit une allusion au mot *arg* même qui signifioit *loup* chez plusieurs anciennes nations. L'histoire obscure des premières colonies grecques nous donne les Argiens pour une peuplade de brigands toujours prêts à piller ou tromper leurs voisins, et dont la mauvaise foi étoit devenue un proverbe. Ces sauvages ne pouvoient donc prendre un emblême plus convenable que celui du *loup* qui ne vit que de déprédations. Le mot *arg*, et avec le *digamma*, ou double *W*, ou avec l'aspirée *h*, est encore connu dans plusieurs langues, pour signifier *méchant, loup, meurtrier ; arg, harg, warg, wurg.* Lorsqu'on bannissoit un homme, chez les Goths et les Francs, la sentence étoit *wargus esto*, qu'il soit loup, c'est-à-dire, qu'on pouvoit le poursuivre par-tout, et le tuer si on le rencontroit dans le pays d'où il avoit été banni. C'est ce que nous voyons dans la loi *Salique*, où Eccart n'a pas compris ce mot. La peuplade d'Argos étoit un débranchement des Pelasges, peuples venus du nord. Les *Inscriptions runiques* prouvent que les peuples du Nord se sont souvent jetés sur la Grèce. J'en ai fait imprimer une, bien remarquable, dans les *Lettres Américaines* de M. Carli. Les uns s'y fixèrent en se confondant avec les Colons Égyptiens, et les Asiatiques qui y étoient passés : les autres retournèrent dans leurs climats.

desir, donne généralement la plus grande envie de jouir de la chose desirée. C'est ce qui fit dire à Sophocle :

« Quelques sages réflexions que vous produisiez à celui qui a soif,
« vous ne lui en ferez pas plus de plaisir si vous ne lui donnez *
« pas à boire. »

Archiloque a dit :

« J'ai autant d'envie ** d'en venir aux mains avec toi, qu'un
« homme pressé par la soif desire de boire. »

Et Anacréon :

« Car tu aimes les étrangers ; permets-moi donc de boire à ma
« soif. »

Un des poètes tragiques a dit au *sens figuré* :

« Je t'ordonne d'arrêter ta main altérée de sang. »

Xénophon, dans sa *Cyropédie*, liv. 3, fait ainsi parler Cyrus : « *J'ai soif* (je brûle d'envie) de vous accorder cette faveur. » Platon dit, dans sa *République* (liv. 8) : « Il me semble *** que quand une ville

---

* Casaubon change mal-à-propos *mee* en *ee*.

** Texte, *ereoo*, j'ai envie, je desire, est un verbe de forme ionienne, qui est mal-à-propos douteux pour Casaubon. Les Ioniens disoient de même *horeoo* pour *horaoo*, je vois ; *chreomai* pour *chraomai*, je me sers, etc.

*** Voyez ci-après, ch. 12, p. 443 du texte grec, à la fin, où ce passage est complet. Casaubon n'a pas saisi le sens de ce texte, en voulant ici *tee*

« républicaine

« républicaine à *soif de* (desire ardemment) la « liberté, si par hasard elle n'a que de mauvais « échansons pour la régler, et qu'elle boive beau- « coup plus de vin pur qu'il ne lui en faut, etc. »

Protéas le Macédonien buvoit beaucoup, comme le rapporte Éphippus dans sa *relation de la Sépulture d'Alexandre* et *d'Éphestion;* cependant ce Protéas a joui d'une santé robuste, quoiqu'ayant l'habitude de boire si considérablement. Il arriva donc qu'Alexandre demanda un gobelet de deux conges, et en goûta pour saluer Protéas à qui il le présenta. Celui-ci le reçut, et complimentant beaucoup le roi, il le but de manière à être applaudi de tous les assistans. Peu-à-près, Protéas demanda le même gobelet, en goûta pour saluer le roi à qui il le présenta. Alexandre le prit et le but courageusement; mais, loin de pouvoir le supporter, il baissa la tête sur l'oreiller en lâchant le vase de ses mains. Pris de maladie par cette *indiscrétion*, il en mourut, et ce fut, dit-on, l'effet de la vengeance de Bacchus *,

---

polei, nom substantif, pour *tychee,* verbe, qu'on ne peut changer, et qui se lit encore ch. 12, dans ce même texte de Platon.

* Corrigez *meenisantos* dans le texte. Dans les *Théories grecques,* Bacchus le Thébain est différent de l'Égyptien et de l'Arabe; mais les Grecs ont tout

irrité contre Alexandre de ce qu'il avoit pris et ruiné la ville de Thèbes, sa patrie.

Alexandre étoit très-adonné au vin, de sorte que quelquefois il s'enivroit, et dormoit deux jours et deux nuits de suite : c'est ce qui est prouvé dans les journaux de sa vie, écrits par Eumène * de Cardie, et Diodote d'Érythrée.

Ménandre écrit dans son *Flatteur* :

« A. Mon cher Struthia, j'ai bu dans la Cappadoce un *Condy* **
« d'or tenant dix *cotyles*, et je l'ai vidé trois fois plein. B. Vous
« avez donc bu plus que le roi Alexandre. A. Ma foi ! tout autant.
« B. Cela est bien glorieux ! »

Nicobule, ou l'auteur qui a publié ses écrits sous ce nom de femme, rapporte qu'Alexandre soupant chez un Thessalien nommé Médéus, avec dix-neuf autres convives, fit raison à chacun, lorsqu'on lui porta la santé, buvant lui seul autant que tous en

---

confondu. Bacchus, ou *le Soleil*, en Égyptien *P-ach*, *roi* et *soleil*, n'étoit qu'un. Les Hébraïzans du dernier siècle ont été chercher ce mot dans *Barchus*, fils de Cus ; comme si la bible étoit la source de toutes les fables. En ce cas, ce seroit un bien pauvre livre.

* Un des Lieutenans d'Alexandre : mais ce Diodote n'est connu qu'ici.

** Nom d'un vase à boire chez les Perses. Voyez liv. XI, et Pollux, liv. 6, ch. 16. Le sens de ce passage est clair ; ainsi je laisse le texte tel qu'il est.

particulier; mais qu'en quittant la table, il ne tarda pas à se mettre au lit.

Callisthène, le Sophiste, se trouvant à un repas chez Alexandre, refusa de boire à son tour le gobelet qui venoit à lui. Quelqu'un lui disant: Pourquoi donc ne bois-tu pas? Il est fort inutile, répond Callisthène, que je m'oblige de recourir à Esculape après avoir bu en Alexandre *. C'est ce qu'assurent Lyncée de Samos dans ses *Mémoires*, Aristobule et Charès dans leurs *Histoires*.

Darius, celui qui tua les prêtres (usurpateurs du thrône), eut ce qui suit pour épitaphe **.

J'AI ÉTÉ EN ÉTAT DE BOIRE BEAUCOUP DE VIN, ET DE LE BIEN PORTER.

Selon Ctésias, il n'est pas permis au roi de s'enivrer chez les Indiens. Chez les Perses, au contraire, le roi peut s'enivrer certain jour; c'est lorsqu'on sacrifie à Mithra. Voici ce qu'en écrit Douris, liv. 7 de ses *Histoires* : « Il n'y a que la seule fête que les Perses célèbrent en l'honneur de Mithra, dans laquelle

* Ou la dose d'Alexandre. Plutarque rapporte ce même trait, et lit *Alexandron* dans le traité où il parle de *réprimer la colère*. C'est ce que les interprètes ont noté.

** Cette épithaphe paroît bien suspecte.

le roi soit libre de s'enivrer, et de danser *la persique.* Du reste, aucune autre personne de l'Asie ne s'enivre ce jour-là, et tout le monde s'y abstient de danser, car il faut observer que les Perses s'appliquent autant à la danse qu'à l'équitation, et pensent que le mouvement nécessaire pour cette première occupation donne la facilité d'exercer la force du corps avec grace et régularité. »

Mais Alexandre étoit si enclin à l'ivrognerie, dit Carystius de Pergame, dans ses *Mémoires Historiques*, qu'il se livroit à cette débauche sur un char traîné par des ânes; ce que les rois de Perse faisoient aussi; mais d'un autre côté Alexandre en étoit devenu indifférent pour les femmes. Aristote dit, dans ses *Problèmes physiques*, que ces gens * n'ont qu'un sperme aqueux. Selon les lettres d'Hiéronyme: « Théophraste dit aussi qu'Alexandre étoit peu propre aux ébats amoureux. Sa mère Olympias (du consentement de Philippe) fit coucher auprès de lui une courtisane Thessalienne, nommée Callixine, femme d'une rare beauté, car ils craignoient qu'Alexandre

* Aristote donne cette raison-ci, *Probl.* §. 3, n°. 10 : « *Hoti poly estin en autois to hygron kai apepton ;* » parce qu'ils ont, dit-il, beaucoup d'humidité crue. Mais cette théorie est mal fondée.

ne fût impuissant; mais elle fut obligée de lui faire les plus pressantes sollicitations pour l'engager à passer dans ses bras. »

Philippe, père d'Alexandre, n'étoit pas moins ivrogne, selon le rapport de Théopompe, liv. 6 de ses *Histoires*. Dans un autre endroit du même ouvrage, il dit : « Philippe étoit fougueux, et s'exposoit témérairement au danger, tant naturellement que par l'ivresse, car il buvoit beaucoup; et souvent, quoique pris de vin, il voloit au secours des siens, et les tiroit de danger. Le même historien parlant, liv. 53, de ce qui se passa à Chéronée, et de la manière dont il invita à souper les ambassadeurs Athéniens qui se présentoient, ajoute que ces ambassadeurs s'étant retirés, Philippe envoya chercher aussitôt plusieurs de ses amis, et fit appeler des joueuses de flûte, Aristonicus le Citharède, Dorion le joueur de flûte, et tous les autres qui buvoient ordinairement avec lui. Il se faisoit par-tout accompagner de tels personnages, ayant d'ailleurs soin d'être pourvu de quantité d'instrumens tant pour les repas que pour ses assemblées. Comme il étoit grand buveur, et d'un caractère pétulant, il avoit avec lui nombre de bouffons, de musiciens, et autres gens analogues

pour le faire rire par leurs propos. Ayant donc passé toute la nuit à boire et à s'enivrer, à mener grand bruit *, il permit à tout ce monde de se retirer comme il faisoit déja jour **, et alla continuer sa débauche chez les ambassadeurs d'Athènes.

Selon les *Commentaires Historiques* de Carystius, lorsque Philippe s'étoit proposé de s'enivrer, il disoit: « Il faut boire; c'est assez qu'Antipatre soit sobre. » Comme il jouoit aux dez, quelqu'un lui dit : Voici Antipatre qui vient. Philippe fort embarrassé poussa l'abaque sur le lit.

Théopompe range, parmi les buveurs et les ivrognes, Denys le jeune, tyran de Sicile, à qui le vin avoit fort obscurci la vue. Aristote rapporte, dans sa *République de Syracuse*, que ce tyran étoit quelquefois ivre pendant trois mois, et que sa vue en avoit été fort affoiblie. Théophraste a dit que les amis de ce prince, vils flatteurs de la tyrannie, fai-

* Je garde *pataxas*, avec les premières éditions et les textes de N. le Comte. Ce mot, dont nous avons fait *tapager*, terme vulgaire, convient bien à la conduite de Philippe; ainsi je laisse *paixas* à Casaubon.

** Pursan et Daléchamp lisent ainsi : *Hoos idein eti koomazonta auton tous presbeis toon atheenaioon.* Je ne sais où ils ont pris cette leçon, qui n'est pas à rejeter.

soient semblant de ne pas voir, souffrant même à table qu'il leur conduisît les mains aux mets qu'on servoit et aux verres à boire, comme s'ils ne les apercevoient pas; ce qui leur fit donner le nom de *Dionysocolax* *.

Nysée, tyran de Syracuse, et Apollocrate étoient pareillement grands buveurs. Ils étoient fils de Denys l'ancien, comme Théopompe le rapporte liv. 40 de ses *Histoires*. Or, voici ce qu'il écrit de Nysée : « Ayant succédé (à Denys) dans la tyrannie de Syracuse, il fut mis en prison pour être condamné à mort. Prévoyant qu'il n'avoit que quelques mois à vivre, il les passa dans la bonne chère et le vin. » Selon le même historien, liv. 39, Apollocrate, fils de Denys le tyran, étoit un homme effréné, livré à l'ivrognerie. Ses flatteurs mettoient tout en œuvre pour l'indisposer contre son père, autant qu'il étoit possible. Il ajoute qu'Hipparinus, autre fils de Denys, étant devenu souverain, fut égorgé lorsqu'il étoit ivre.

Il parle encore ailleurs de Nysée : « Fils de Denys

---

* Le texte porte *Dionysokolax*, comme liv. 6 : c'étoit le nom des prêtres de Bacchus. Le jeu de mot étoit fort ingénieux. Casaubon veut mal-à-propos *Dionysiokol.*

l'ancien, et devenu maître absolu du gouvernement de Syracuse, il se fit faire un chariot auquel on atteloit quatre chevaux, et se vêtit d'un habit de diverses couleurs. Il s'abandonna au plaisir de la bonne chère et du vin, ne respecta ni jeunes garçons, ni femmes, et s'abandonna enfin à tous les désordres ordinaires à de tels souverains. » Voici ce qu'il dit de Timolaüs le Thébain, liv. 45. « Quelque grand qu'ait été le nombre des hommes livrés habituellement à d'infâmes débauches et à l'ivrognerie, je pense qu'il n'y a jamais eu d'homme revêtu d'une partie de l'autorité publique, plus intempérant, ni plus gourmand, ni plus esclave des plaisirs que ce Timolaüs, comme je l'ai dit ailleurs. » Le même parlant, liv. 23, de Charidème d'Orée, à qui les Athéniens donnèrent le droit de cité, nous le peint ainsi: « On le vit se comporter d'une manière si licencieuse et si impudique, qu'il étoit toujours pris de vin, osant déshonorer les femmes des plus respectables citoyens. Il poussa même l'effronterie jusqu'à demander au sénat des Olynthiens, un jeune garçon, d'une très-belle figure et d'un port charmant, qui avoit été fait prisonnier de guerre avec Derdus de Macédoine. »

On compte aussi parmi les grands buveurs certain

Arcadion,

Arcadion. Je ne sais si c'est celui qui devint ennemi de Philippe *. Au reste, sa passion pour le vin est prouvée par l'épigramme suivante que Polémon a placée parmi celles qu'il a écrites sur les différentes villes.

« Dorcon et Charmyle ont élevé ce monument, près du chemin
« public, à leur père Arcadion, le grand buveur. Passant, cet
« homme mourut d'avoir bu du vin pur, plein un large gobelet. »

Une autre épigramme nous apprend que certain Érasixène ** buvoit aussi beaucoup.

« Un gobelet de vin bu deux fois plein emporta publiquement
« Érasixène, ce grand buveur. »

Alcétas le Macédonien ne buvoit pas moins, selon les rapports d'Ariste de Salamine, et de Diotime d'Athènes. On le surnommoit même l'*entonnoir*, parce que se mettant un entonnoir dans la bouche

---

* Il a été parlé de celui-ci liv. 6.

** Érisixène, selon les textes de le Comte, ce qui revient à ceux de Casaubon. Je lis, avec Pursan et Daléchamp, *ton batyn*, etc., pour *ou batyn* qui est contre l'intention de l'auteur. Casaubon trouve cette correction bien fondée, et la rejette ensuite; sans doute parce qu'elle étoit de Daléchamp. Il aime mieux contredire Athénée. Adam lisoit ensuite *helousa* pour *echousa*; mais *echein* a ici le sens d'*eschein*, empoigner, tenir ferme; comme dans Pindare, *eroos gar esche*; l'amour le tenoit.

il avaloit sans interruption le vin qu'on y versoit. Telle fut la cause de ce sobriquet, dit Polémon.

Il a été dit précédemment que Cléomène de Lacédémone aimoit à boire son vin pur ; mais Hérodote écrit qu'il se tua de sa propre épée étant ivre.

Le poète Alcée aimoit aussi à boire, comme je l'ai rapporté. Baton de Sinope a fait un ouvrage touchant le poète Ion, et y assure qu'il étoit passionné pour les femmes et le vin ; mais Ion avoue lui-même, dans ses *Élégies*, qu'il aimoit Chrysille de Corynthe, fille de Télée, laquelle fut aussi aimée de Périclès d'Olympie, selon ce que rapporte Téléclide dans ses *Hésiodes*.

Xénarque de Rhode fut surnommé *la Métrète*, à cause de sa passion pour le vin. Euphorion le poète épique en fait mention dans ses *Chiliades*.

Charès de Mitylène, qui a écrit l'histoire d'Alexandre, y raconte que Calanus, philosophe Indien, s'étant jeté dans un bûcher embrâsé, y mourut ; mais Alexandre lui fit célébrer des jeux funèbres, où l'on disputa même le prix de la musique par des chants destinés à la louange de ce philosophe. Comme les Indiens aiment le vin, il invita aussi

les grands buveurs à disputer entre eux à qui boiroit le plus. Le premier prix étoit un talent d'argent, le second trente mines, et le troisième dix. De tous ces buveurs il en mourut sur-le-champ trente-cinq qui eurent les sens glacés. Peu après, il en périt encore six autres dans les tentes. Celui qui remporta la victoire fut un nommé Promachus; il avoit bu quatre conges de vin pur.

Selon Timée, Denys le tyran, lors de *la fête des conges*, proposa pour prix une couronne d'or à celui qui, le premier, auroit bu un conge de vin; et ce fut le philosophe Xénocrate qui l'eut le premier achevé. Prenant la couronne d'or avec soi, lorsqu'il se retira, il l'a mit à l'Hermès, ou Mercure, qui étoit devant le vestibule, et auquel il avoit coutume de mettre toutes ses couronnes de fleurs, lorsqu'il s'en retournoit au soir chez lui. Cette action lui acquit beaucoup de gloire.

Quant à la fête des conges, voici ce qu'en dit Phanodème : « On célébroit cette fête à Athènes. Le roi Démophoon eut dessein de recevoir Oreste, qui venoit d'arriver dans cette ville; mais ne voulant pas l'admettre aux cérémonies sacrées, ni qu'il eût comme les autres aucune part aux libations, parce

qu'il n'avoit pas encore été jugé *, Démophoon fit fermer les lieux sacrés, et donner à chacun en particulier un conge de vin, promettant une *galette* pour prix à celui qui le premier auroit bu son conge. Il fit savoir aussi que, lorsqu'on auroit fini de boire, personne ne déposeroit dans les lieux sacrés les couronnes que chacun avoit sur la tête, parce qu'on s'étoit trouvé sous le même toit avec Oreste; mais qu'il falloit en entourer le conge dans lequel on auroit bu, et porter ainsi la couronne à la prêtresse dans le terrain sacré des *Limnes* **; ensuite il permit d'achever les sacrifices dans le temple. » C'est depuis ce temps-là que l'on nomma ce jour la fête des conges. Les Athéniens ont coutume d'envoyer le jour de cette fête des présens et des récompenses aux Sophistes, qui de leur côté invitent leurs amis pour les régaler,

* Concernant le meurtre de sa mère. J'ai déja cité, au sujet de ce meurtre, le monument qui nous en reste, et que M. Arnold Heer a heureusement expliqué, en le faisant graver à Rome, 1786.

** Lieu particulier d'Athènes, où il y avoit un temple de Bacchus bâti par Thésée, selon la tradition. C'étoit-là que se célébroient les anciennes *Lénées*, ou fêtes de ce dieu, dans le mois de novembre. Quatorze prêtresses âgées y remplissoient les fonctions sacrées. Au reste voyez, sur la fête des *Conges*, Meurs., *Græc. Fer.*; ou Potter, *Antiq. Græc.*

comme le dit Eubulide le Dialecticien dans sa pièce intitulée les *Comastes :*

« Tu fais le Sophiste, coquin que tu es! mais pour avoir un souper *
« délicieux, il ſaudroit que la fête des Conges te procurât quel-
« ques présens, ou quelque salaire. »

Antigone de Caryste, qui a écrit la vie de Denys d'Héraclée, surnommé *Métathémène* **, rapporte que ce Denys faisant avec ses domestiques la fête des conges, et ne pouvant à cause de sa vieillesse goûter tous les charmes d'une jolie femme que ces gens lui avoient amenée, se tourna vers les convives, et leur dit, avec ce vers d'Homère :

« Non, je ne puis tendre *** : qu'un autre prenne à son tour. »

Depuis sa jeunesse, Denys avoit été extrêmement passionné pour les femmes, selon ce que dit Nicias de Nicée dans son *Traité des Successions*, et se

* Tel est le sens de ce passage que Daléchamp a mal rendu, et sur lequel Casaubon se tait mal-à-propos.

** C'est-à-dire, en langage chrétien, *Apostat*, parce qu'il avoit quitté Zenon pour suivre la doctrine d'Épicure, qui assurément étoit infiniment préférable.

*** Il s'agit, dans Homère, du nerf ou de la corde de l'arc que les amans ne purent tendre. C'est ce que dit Léodès, *Odyss.* liv. 21, vers 152. Le lecteur entend l'équivoque.

livroit même indifféremment aux filles publiques. Étant un jour sorti avec quelques amis, il passa devant une maison où il y avoit des grisettes, à qui il devoit quelques pièces de cuivre de la veille; sans scrupule il allonge le bras, et les leur donne en présence de tous ceux qui étoient là.

Anacharsis, philosophe Scythe, se trouvant chez Périandre, où il y avoit un prix de proposé au plus grand buveur, le demanda comme s'étant enivré le premier de toute l'assemblée, disant que si l'on étoit vainqueur à la course en arrivant le premier au but, on devoit aussi être regardé comme tel, lorsqu'on parvenoit le premier à s'enivrer *, ce qui étoit le terme de la boisson.

Lacydès et Timon, l'un et l'autre philosophes, ayant été invités pour deux jours chez quelques amis, et ne voulant pas se refuser à quelque complaisance pour les convives, burent assez largement. Or, Lacydès se retira le premier jour avant Timon, sentant déja les vapeurs du vin lui monter à la tête. Timon le voyant sortir, lui dit, avec ce vers d'Homère,

« Nous avons acquis une grande gloire : le courageux Hector est
« mort sous nos coups. »

---

* Voilà sans doute un singulier philosophe.

Le lendemain Timon ayant porté la santé à Lacydès ne put vider d'un trait tout le gobelet qu'on lui présenta. Lacydès voyant qu'il buvoit à plusieurs reprises, lui dit à son tour :

« Ce sont les enfans des pères infortunés, qui osent se présenter
« devant mon bras valeureux. »

Voici ce qu'Hérodote raconte dans son second livre au sujet de Mycérinus, roi d'Égypte. Ce prince ayant appris des devins qu'il ne vivroit pas long-temps, se fit préparer beaucoup de lampes pour être allumées à nuit tombante *, et se mit à boire, et à se divertir, sans intermission le jour et la nuit; passant tantôt dans les marais, tantôt dans les bocages, et par-tout où il apprenoit qu'il y avoit des assemblées de jeunes gens qui buvoient, et il buvoit ainsi par-tout. Le même rapporte qu'Amasis, autre roi d'Égypte, étoit aussi grand buveur.

Hermias de Méthymne dit, liv. 3 de son *Histoire de Sicile*, que Nicotélès de Corinthe aimoit passionnément le vin. Phanias d'Érèse, qui a écrit un ouvrage sur les tyrans punis de mort, y rapporte que

---

* Je suppose ici, avec le texte d'Hérodote, §. 133, *anapsanta auta*. Le but de Mycérinus étoit de doubler le nombre des jours, en passant les nuits sans dormir. Il éludoit ainsi la prédiction.

Scottas *, fils de Créon, et petit fils de Scottas l'ancien, ne buvoit pas moins; qu'il revenoit des festins porté sur un siége par quatre hommes, et se rendoit ainsi chéz lui.

Selon Phylarque, liv. 6 de ses *Histoires*, le roi Antiochus aimoit beaucoup le vin, s'enivroit, et se tenoit le plus souvent au lit, se réveillant vers la nuit pour recommencer à boire. Ivre la plupart du temps, à peine se trouvoit-il jamais assez libre de vin pour jeter un coup d'œil, en passant, sur les affaires publiques. Voilà pourquoi il avoit auprès de lui, pour gouverner son royaume, Ariste et Thémison de Chypre, deux frères qu'il aimoit.

Antiochus, surnommé Épiphane, qui avoit été donné en otage aux Romains, étoit aussi adonné au vin. Ptolémée Évergète en parle liv. 1 de ses *Commentaires;* mais voici ce qu'il en dit dans le cinquième : « S'étant abandonné aux débauches et à l'ivrognerie des Indiens, il dissipa des sommes considérables, et s'il lui en restoit encore après les folies qu'il avoit faites pendant le jour, il le jetoit

* Léopard, liv. 3, ch. 14, proposoit ici *Scopas*. Casaubon l'indique aussi, d'après lui sans doute. D'autres lisent *Scotas*. On trouve aussi *Kottas*. Voyez Élien, *Var. Hist.*, liv. 2, ch. 41.

au

au hazard, ou au milieu des rues dans lesquelles il s'arrêtoit, disant, *attrape qui peut :* ayant ainsi jeté cet argent il s'en alloit. Souvent il erroit çà et là seul, couronné de roses, et couvert d'une robe (*tebenne*) d'étoffe d'or; ayant, sous l'aisselle, des pierres qu'il lançoit sur ceux qui le suivoient. Il alloit se laver aux bains communs de la ville, déja tout parfumé.

Un particulier, l'ayant un jour rencontré, lui dit : O roi ! que vous êtes heureux de sentir si bon ! Eh bien ! répondit Antiochus, joyeux de ce salut, je vais t'en donner au-delà de tes desirs. Aussitôt il lui fit répandre sur la tête une petite urne où il y avoit plus de deux conges de parfums épais ; de sorte qu'une multitude de gens du plus bas peuple vint se rouler sur ce qui étoit tombé à terre. L'endroit étoit même devenu si glissant qu'Antiochus tomba, quoiqu'il ne fît qu'en rire. Plusieurs de ceux qui étoient au bain ne purent non plus éviter de tomber.

Polybe appelle ce prince *Épimane*, c'est-à-dire furieux, non *Épiphane*, liv. 26 de ses *Histoires*, et le surnomme ainsi à cause de ses actions extravagantes. Non-seulement il se lioit avec les particu-

liers ; il buvoit même avec les étrangers qui se trouvoient à la ville, et les gens du plus bas étage. S'il apprenoit que plusieurs jeunes gens se fussent réunis pour faire un repas entre eux, il s'y trouvoit avec un vase de parfums et des musiciens ; de sorte que la plupart se levoient et prenoient la fuite à la vue de cette conduite étrange. Souvent il quittoit son manteau royal, et couvert d'une *tebenne* il parcouroit la place publique.

Le même historien * nous le peint ainsi, liv. 31 : « Donnant des combats gymniques à Antioche, il invita à ces spectacles les Grecs de toutes les provinces, et nombre de personnes qui voudroient y venir d'ailleurs. Une foule de monde s'étant rassemblée dans les gymnases, il leur donna des parfums de safran, de canelle, de nard, de marjolaine et de lys, pour s'en frotter. Les ayant ensuite invités à des repas, il fit servir tantôt mille tables, tantôt quinze cents avec l'appareil le plus somptueux. Or, il présidoit à tout le service, et en régloit l'ordre ; se tenant aux entrées pour introduire les uns, faire placer les autres, et marchant même devant

---

* L'auteur répète ce qu'il a dit liv. 5, ch. 5.

ceux qui apportoient les mets. Passant après cela de différens côtés, tantôt il s'asséyoit dans un endroit, tantôt se mettoit à côté des convives. Quelquefois quittant brusquement la bouchée ou le verre qu'il tenoit, il se levoit d'un saut, et parcouroit tous les rangs des convives, recevant debout les santés qu'on lui portoit, soit d'un côté, soit de l'autre. En même temps il alloit jouer avec les comédiens, les bouffons, qui l'enlevoient et le portoient caché sous un voile; puis le mettoient à terre, comme s'il eût été un des leurs. Dès que la symphonie se faisoit entendre, on voyoit un roi, animé par le bruit des instrumens, sauter, danser, folâtrer au milieu des baladins; de sorte que chacun en rougissoit. »

Un autre Antiochus, celui qui fit la guerre contre Arsace en Médie, aimoit autant le vin, comme le rapporte Posidonius d'Apamée, liv. 16 de ses *Histoires*. Ayant été tué, Arsace dit en l'ensevelissant: « Antiochus, la témérité et l'ivresse t'ont précipité, lorsque tu t'imaginois avaler le royaume d'Arsace dans de grands verres de vin. »

Antiochus, surnommé le Grand, dont les Romains renversèrent le trône, selon le rapport de Polybe, liv. 20, étant passé à Chalcis, ville d'Eubée,

s'y maria, âgé de cinquante ans, après avoir fait deux entreprises considérables, comme il le publia lui-même; l'une de rendre la liberté à la Grèce, l'autre de faire la guerre aux Romains. Étant donc devenu amoureux d'une jeune Chalcidienne dans le moment où il devoit s'occuper de la guerre, il ne songea qu'à ses noces, à boire, et à se donner du bon temps. La jeune personne étoit fille de Cléoptolème, un des citoyens distingués de Chalcis, et surpassoit toutes les autres personnes de son sexe en beauté. Ainsi il célébra ses noces dans cette ville, où il passa tout l'hiver sans faire la moindre réflexion sur les circonstances où il se trouvoit, et nomma sa jeune épouse *Eubée*. Vaincu dans cette guerre, il se réfugia à Éphèse avec elle.

CHAP. XI. Polybe nous apprend encore, liv. 2, qu'Agron, roi d'Illyrie, tout joyeux d'avoir vaincu les Étoliens, ce peuple si fier, se livra à la boisson selon son inclination naturelle, aux plaisirs de la bonne chère, et qu'il mourut d'une pleurésie. Le même dit, liv. 29, que Gention, autre roi des Illyriens, s'abandonna pendant sa vie à des désordres affreux par son penchant pour l'ivrognerie, passant les

jours et les nuits à boire. Il tua Pleurate son frère, qui devoit épouser la fille de Ménunius, épousa lui-même cette jeune personne, et régna sur ses sujets avec cruauté.

Il écrit aussi, liv. 33, que Démétrius s'étant retiré secrètement de Rome, où il étoit en ôtage, régna sur la Syrie, où il se livra à la boisson, pendant la plus grande partie du jour. Oropherne, qui régna peu de temps sur la Cappadoce, selon le même historien, liv. 32, ayant perdu de vue les usages de son pays, y introduisit la licence de l'Ionie, et les désordres des *artisans* * de Bacchus.

Le divin Platon défend donc bien à propos, dans son second livre des *Lois*, de faire même goûter du vin aux enfans jusqu'à l'âge de dix-huit ans, parce qu'il ne faut pas donner de jour au feu. Il permet un peu de vin depuis cet âge jusqu'à trente ans; mais il veut qu'un jeune homme se garde absolument de prendre du vin jusqu'à s'enivrer. Lorsqu'il est arrivé au terme de quarante ans, s'il se trouve à quelques festins, il invoquera les dieux; mais il adressera sur-tout ses prières à

---

* Il a déja été parlé de ce corps d'hommes licencieux.

Bacchus, lui demandant d'être favorable à la fête et aux amusemens * de la vieillesse; en faveur de laquelle il a donné le vin pour égayer l'austérité de cet âge, et comme un puissant moyen de nous rajeunir à certain point; en outre, de faire oublier le chagrin. Il dit plus loin : c'est une opinion généralement répandue que ce dieu eut la cervelle troublée par sa belle-mère Junon. Voilà pourquoi il inspire une fureur bacchique, et toute espèce de danse extravagante. Il n'a donc fait présent du vin que pour cet effet, et comme par vengeance.

Le poète Phalæque parle ainsi d'une femme ivrognesse, qu'il nomme Cléo dans ses *Épigrammes :*

« Cléo a donné à Bacchus sa robe de couleur de safran, à fonds
« d'or, dont elle s'habilloit habituellement, parce qu'elle a toujours
« pu se distinguer dans les festins, et que personne, ni seul, ni
« secondé par d'autres, n'a pu tenir contre elle le verre à la
« main. »

Or, on sait que les femmes ne haïssent pas le vin. Xénarque fait paroître fort plaisamment sur la

---

* Texte, *teleteen ;* mot consacré aux initiations et aux cérémonies religieuses. A quarante ans on passoit dans la classe des hommes faits. Je lis ensuite, avec Pursan, *kath'heen tois anthr.* Autrement il n'y a plus de sens.

scène une femme qui fait le plus grand serment. Voici le passage de son *Pentathle :*

« Puissé-je mourir de ton vivant, mon enfant, après avoir bu du « vin libre *, si, etc. »

Polybe dit, liv. 6, qu'il est défendu aux femmes romaines de boire du vin, proprement dit; mais qu'on leur permet le passum, liqueur faite de raisins presque secs, et semblable pour le goût au vin doux d'Égosthène **, et à la malvoisie. C'est donc avec ce vin qu'elles étanchent la soif lorsqu'elle les presse; mais il est impossible qu'une femme romaine boive du vin sans qu'on s'en aperçoive. D'abord elle n'a jamais le vin sous sa direction; ensuite, elle doit baiser sur la bouche, et tous les jours, ses parens, ceux de son mari, jusque même aux cousins, la première fois qu'elle les voit dans la journée. Il ne lui reste donc d'autre parti à prendre que de s'en

---

* C'est-à-dire, après avoir été affranchie. Cette femme ivrognesse dit ici *du vin,* au lieu *d'eau :* voyez liv. 3, ch. 34. Il faut nécessairement ajouter *si,* etc., pour avoir le sens requis. Cette femme fait une imprécation, souhaitant de ne pas même jouir de l'avantage de la liberté, en supposant qu'elle l'obtienne jamais, si ce dont elle veut parler arrive, ou n'arrive pas; car nous ignorons son but.

** Ville des Mégariens.

abstenir, ne sachant si elle ne rencontrera pas quelqu'un d'entre eux. On voit que si elle en avoit seulement goûté, il n'y auroit pas besoin d'accusateurs.

Alcime de Sicile dit, dans un de ses livres intitulé l'*Italie*, que les femmes ne boivent généralement pas de vin, pour la même raison.

Hercule étant venu dans le territoire de Crotone, fut pris de la soif, et alla vers une maison située le long du chemin. S'en étant approché, il y demanda à boire. Le hasard voulut que la femme du maître de la maison ouvrît en cachette un tonneau de vin : « En vérité, dit-elle à son mari, vous seriez bien sot d'aller ouvrir ce tonneau pour un étranger. Non, ne lui offrez que de l'eau. » Hercule qui se tenoit près de la porte ayant entendu ce propos, loua beaucoup le mari de l'intention qu'il avoit eue : « Mon ami, lui dit-il ensuite, retourne sur tes pas, et va examiner ton tonneau. » Cet homme, étant rentré chez lui, trouva le tonneau changé en pierre. Ce prodige est encore à présent pour les femmes de la contrée, ce qui leur fait regarder comme une chose honteuse de boire du vin.

Mais

Mais Antiphane montre, dans son *Akontizomène*, comment les femmes grecques se comportoient à l'égard du vin.

« . . . . . . A. Ma foi, j'ai pour voisin un tavernier *. Lorsque « j'arrive toute altérée, cet homme le sait bientôt, et il me mêle « du vin, où il n'y a ni trop, ni trop peu d'eau. Je m'en aperçois « bien en buvant. »

Voici ce que se disent des femmes dans la *Mystide* du même poète :

« A. Ma chère, veux-tu boire un coup? B. Eh ! cela ne me feroit « pas de mal ! apporte-moi donc. On dit même qu'on peut boire « trois rasades en l'honneur des dieux. »

On lit dans la *Danseuse* d'Alexis :

« A. Tout va bien pour les femmes, quand elles ont du vin à boire « à leur aise. B. Eh bien, par nos deux divinités ** ! nous en « aurons autant que nous voudrons; et si doux, à faire couler, si « mur, qu'il n'aura plus de dents; enfin, du plus vieux ***; un « vin des dieux ! A. Oh ! j'embrasse *ma vieille* Sphinx, qui s'ex- « plique **** ainsi par énigmes, etc. »

---

* Conférez, sur ces taverniers, Eunapius, *Vie d'Ædesius*, p. 38, etc.

** Cérès et Proserpine; celles qu'Eunapius désigne par le seul mot duel, *theain*, dans la *Vie de Maxime*, p. 75.

*** Je lis *agan geroon ge, daimonios*, avec Adam, pour avoir un sens supportable.

**** Je lis *legei* pour *lege*.

Le même, dans son *Deux-fois-affligé* (*dis penthoûnti*), fait mention de certaine Zopyre :

« Et cette Zopyre qui est un vrai broc de vin. »

Antiphane écrit, dans ses *Bacchantes :*

« Car, cela étant, un homme ne se rend-il pas malheureux lorsqu'il
« se marie ailleurs qu'en Scythie ? Ce n'est que là qu'il n'y a pas
« de vigne. »

Xénarque dit, dans son *Pentathle :*

« Pour moi, j'écris le serment d'une femme * dans du vin. »

Platon s'exprime comme il suit, dans son *Phaon*, en exposant tout ce que le vin fait faire aux femmes :

« Femmes, plût au ciel que le vin fût à-présent votre vice, comme
« il l'étoit autrefois ! car il me paroît que votre esprit n'est plus
« chez le tavernier, comme le disoit le proverbe. Mais puisque
« vous voulez voir Phaon **, il y a beaucoup de cérémonies préli-
« minaires à remplir auparavant ; et les voici. D'abord on me

---

* Les Grecs disoient ordinairement, *écrire un serment dans l'eau*, pour signifier que c'étoit un serment inutile, ou non prononcé : mais Xénarque dit *dans du vin*, pour mieux se moquer des femmes à qui le vin fait tout oublier, et que d'ailleurs il traduit ainsi sur la scène, comme autant d'ivrognesses. Du reste, voyez Érasme, *Adag.*, col. 790, à l'article *Inanis opera.* On disoit encore, *écrire sur la cendre*, dans le sens de cet article.

** On sait que Phaon, déja très-vieux, reçut de Vénus un pot de parfum avec lequel il recouvra la jeunesse, et devint si beau qu'il fit tourner la tête à toutes les femmes qui le voyoient.

« consacre, à moi * nourrice des enfans, un *gâteau mâle* **, fait
« de farine non moulue, un enchyte, seize grives entières ***
« assaisonnées de miel, douze morceaux de lièvres pour la Lune,
« et autres choses : or, tout ceci n'est pas cher. Écoutez donc; il
« faut, pour Orthane, trois demi-mesures de truffes; à Konissalé,

---

* Il paroît que c'est Hécate qui parle ici. Le poëte l'appelle *Kourotrophos*, épithète que lui donne deux fois Hésiode dans sa *Théogonie*, parce qu'elle étoit censée présider à la naissance des hommes et des bestiaux.

** Texte, *enorchees*, qui signifie un gâteau fait en forme de *phalle*, avec les *testes*. *Enchyte* est une autre espèce de gâteau coulé dans un moule.

*** Je lis *memigmenai*, non *diamemigmenai*. Quant à ces morceaux de lièvres, on se rappellera que cet animal étoit un des symboles de la fécondité. L'auteur en a déja donné la raison. La lune étoit censée présider à la fécondation de tous les êtres animés par son influence humide : c'étoit l'Io, l'Isis de l'Égypte. Mais on regardoit particulièrement la chair de lièvre comme propre à faire engendrer de beaux enfans. Quant à l'orthane, on sait que c'est le *phalle*, ou la partie naturelle de l'homme. Les truffes passent encore pour très-spermatiques. Les parastates sont ici les *testes*. Le plat de baies de myrthe, cueillies le matin, rappelle ici les caroncules myrtiformes de la partie sexuelle de la femme. On les veut le matin, pour ne pas sentir l'odeur des lampes. On sait ce que veut dire *faire toilette* chez les femmes. La propreté sied par-tout, particulièrement dans le sexe. Les chiens et les chasseurs seront connus de ceux qui entendent les mots *lenones*, *mangones*, soit hommes, soit femmes. Je ne m'arrêterai pas aux noms des compagnons d'Orthane. Le lecteur instruit sait pourquoi. On voit donc que ce passage concerne directement les deux sexes, et l'action même de la jouissance : ce que personne n'avoit entendu. Je pourrois développer davantage les idées : c'en est assez; tout est clair. Laissons faire de mauvais vers à Casaubon; il étoit fait pour cela. Je suis bien sûr qu'il n'a pas entendu ce que veulent dire ici *célès*, *le sac*, et *les théelymes*; mais cela est trop sale. J'ai mis sur la voie. Les vers sont très-faciles à rétablir dans leur mesure.

« et aux deux *Parastates*, un petit plat de baies de myrthe,
« cueillies le matin, car les dieux n'aiment pas l'odeur des lampes;
« un tourteau à gruger pour les chiens et les chasseurs; à Lordon,
« une poignée d'épis; à Kybdase, un triobole; et au héros Célès,
« le sac et les theelymes. Voilà donc les dépenses qu'il y a à faire.
« Or, si vous apportez tout cela, vous entrerez; autrement, c'est
« en vain que vous avez bonne envie de vous faire *bien aises.* »

Axionicus dit, dans sa *Philine :*

« Croyez une femme qui vous dit qu'elle ne boit pas d'eau. »

CHAP. XII. Les écrivains ont cru devoir faire mention de peuples entiers adonnés au vin. C'est ainsi que la nation des Tapyres étoit si passionnée pour le vin qu'elle n'employoit que le vin seul, pour se déterger la peau par des frictions, comme le rapportent Bæton et Amyntas; le premier dans l'ouvrage intitulé *Campemens d'Alexandre;* le second dans un ouvrage analogue intitulé *Campemens.* Ce Bæton étoit arpenteur * d'Alexandre. Ctésias rapporte la même chose dans son *Traité des Tributs de l'Asie.* Cependant ces Tapyres étoient, selon lui, des hommes d'une très-grande équité.

Armodius de Léprée dit, dans ses *Lois* des Phigaliens, que ce peuple aimoit le vin. Il étoit voisin

* On peut dire ingénieur, celui qui déterminoit le local de ces campemens.

des Messéniens, et changeoit de demeure par habitude. Phylarque écrit, dans son liv. 6, que les Byzantins étoient si ivrognes qu'ils alloient coucher dans les tavernes, prêtant à intérêt et leurs lits et leurs femmes, et qu'ils ne pouvoient, même en songe, soutenir le son d'une trompette guerrière *. Leur ville étant attaquée par les ennemis, ils n'eurent pas assez de courage pour rester sur les remparts. Léonidès, qui étoit à leur tête, fut contraint d'y faire établir des tavernes sous des tentes pour les y fixer; mais à peine put-il obtenir qu'ils ne quittassent pas leurs postes, si l'on en croit ce que rapporte Damon, dans son ouvrage sur Byzance. Ménandre parle ainsi de cette ville, dans son *Arrephore*, ou dans sa *Joueuse de flûte* :

« Byzance **, tu rends ivrognes tous les marchands étrangers ;
« c'est toi qui nous a fait boire toute la nuit, et même une

---

* Ou ennemie. Voyez Élien, *Var. Hist.*, liv. 3, sur ces Byzantins et les Tapyres.

** Lisez ainsi ces vers :

Pantas methysous tous emporous aei poieis
Byzantion : holeen epinomen dia se nykta ;
Kai sphodr'akraton oinon : hoos ge moi dokoo
Anist., etc.

« large dose de vin pur. Voilà pourquoi il me semble que je me
« lève avec quatre têtes. »

Éphippe raille, dans son *Busiris*, les Argiens de Tirynthe, sur leur ivrognerie. Voici ce qu'il fait dire à Hercule :

« Par tous les dieux ! ne sais-tu pas que je suis Argien de Tirynthe ?
« Or, ces Argiens ne vont jamais au combat sans être ivres; aussi
« tournent-ils toujours le dos. »

Eubule a dit, dans son *Agglutiné*, que,

« Les Milésiens sont insolens lorsqu'ils sont pris de vin. »

Polémon, dans ses *Épigrammes sur les Villes*, parlant des Éléens, s'exprime ainsi dans une épigramme :

« Élis s'enivre, et ment : telle est la maison de chaque particulier,
« telle doit être aussi toute la ville. »

Théopompe dit, au sujet des Chalcidiens fixés en Thrace, liv. 22 : « Ils méprisèrent les meilleures lois, et se livrèrent sans réserve à la boisson, à l'oisiveté, et à une intempérance extrême. » En général, les Thraces sont tous adonnés au vin. Voilà pourquoi Callimaque a dit de quelqu'un :

« Quant à lui, il avoit en horreur de boire à larges rasades, comme
« les Thraces; il se contentoit d'un petit gobelet. »

Théopompe s'exprime ainsi au sujet des habitans

de Méthymne, liv. 50 : « Ils prenoient avec grand appareil la nourriture dont ils avoient besoin, et buvoient assis ; mais ne faisant rien qui répondît à cette somptuosité. Cléomène s'étant emparé de la souveraine autorité les fit renoncer à cette manière de vivre. Il ordonna même de noyer dans des sacs quatre des matrones qui faisoient l'infâme état de débaucher des femmes libres, et alloient par la ville magnifiquement parées (Hermippe raconte un pareil fait de Périandre dans son ouvrage sur les *Sept Sages*).

Le même Théopompe dit, dans sa seconde *Philippique*, que les Illyriens mangent et boivent assis ; menant leurs femmes aux banquets. Elles se font un honneur d'y porter la santé à ceux des convives qu'il leur plaît de saluer. Après les repas elles ramènent leurs maris avec elles. Les Illyriens vivent tous fort mal. Lorsqu'ils se disposent à boire ils se serrent le ventre avec de larges ceintures ; d'abord ils le font modérément, mais lorsqu'ils boivent plus largement ils se serrent davantage avec cette ceinture.

Les *Ariaioi* *, dit le même, ont à leur service

* Casaubon lit *Ardiaioi*, nom d'une nation de l'Illyrie, fondé sur ce

trois cent mille *Prospelates*, gens d'une condition analogue à celle des Ilotes. Ils se rassemblent tous les jours par coteries, et boivent sans retenue. En général, ils sont intempérans sur le boire et le manger. Les Celtes, étant en guerre avec eux, et ayant appris leur déréglement, firent savoir dans toutes les tentes que les soldats eussent à préparer le repas le plus splendide, mais qu'en même temps on mît dans les mets certaine plante capable de donner des tranchées, et de lâcher violemment le ventre. Ceci ayant été exécuté, les *Ariées* périrent, les uns devant les Celtes, dans les douleurs intestinales dont ils furent pris; les autres en se précipitant dans les rivières, ne pouvant plus tenir à leur cours de ventre.

Après ces longs détails que donna Démocrite sur tant de faits particuliers, Pontien prit la parole, et dit : « Oui, sans doute, le vin doit être regardé

---

que les Celtes en étoient voisins. Je sais que les Celtes Iapides n'étoient pas loin de cette contrée. Mais les textes étant tous d'accord sur *Ariaioi*, ne peût-on pas entendre ici quelque peuple Thrace, car cette province a été nommée *Aria*; ainsi le texte seroit exact : au reste, le lecteur choisira. Je devois faire cette remarque, d'autant plus qu'il y avoit des Celtes voisins des Thraces, si ceux-ci même n'en étoient pas un ancien débranchement; ce qu'on pourroit conjecturer, quoique d'autres les croient *Slaves*.

comme

comme la cause seconde de tous les maux * dont il vient d'être parlé. C'est le vin qui produit l'ivresse, la déraison; qui donne lieu aux insolences et aux injures. C'est donc avec raison que le poète Denys, surnommé *Calchus*, appeloit *rameurs de gobelets*, dans ses *Élégies*, ceux qui prenoient du vin ** avec tant d'indiscrétion : »

« Il y avoit de ces gens qui font avancer le vin avec la chiourme
« de Bacchus; vrais matelots des festins, et *rameurs de gobelets.* »

A ce sujet ***.....

« , . . . car ce qu'on aime ne se laisse pas perdre . . . . »

Alexis, dans sa *Kouris*, fait ainsi parler un de ses interlocuteurs, au sujet d'un homme qui buvoit trop :

« Quant à mon fils ****, tel vous le connoissez depuis peu de

---

* Corrigez, dans le texte, *deinoon*, avec les anciens textes, pour *deipnoon*.

** La leçon de l'épitome de Casaubon est vraie.

*** Il y a ici une lacune : le passage qui suit est probablement la fin d'un vers hexamètre de Denys.

**** Ces vers, confondus par Casaubon avec la prose, n'ont besoin que d'être divisés. Je les lis ainsi :

Ho men oun emos hyios hoion hymeis artioos
Eidete t. g. O. tis, ee
M. t., ee k., ee tis Pinoklees
M. g. oud. het. ho d' het. (*t. an*
Tychoim'onomasas?) *b. ar. g.*
Authr.

Je lis seulement *Pinoklees*, que le sens exige, pour *Timoklees* qui ne dit

« temps, tel il est réellement. C'est un *Œnopion*, ou un *Maron*,
« ou un *Capèle*, ou un *Pinoclès*; car il s'enivre, et ne fait pas
« autre chose. Quant à l'autre, car quel nom lui donner? on l'ap-
« pellera, si l'on veut, glèbe, charrue, enfant de la terre. »

C'est donc une passion bien déplorable que celle du vin, mes chers amis. Ainsi Alexis, dans une pièce qu'il a intitulée *Opoora*, du nom d'une courtisanne, a très-bien dit contre ceux à qui le vin est si nuisible *:

« Quoi, tu bois tant de vin pur, étant déja plein, et tu ne vomis pas! »

Dans son *Dactylion* il dit:

« Enfin, l'ivrognerie est le plus grand mal, et ce qu'il y a de plus
« funeste pour l'homme. »

On lit dans son *Intendant*:

« Beaucoup de vin fait faire de grandes fautes. »

Crobyle écrit dans son *Apolypuse*:

« Quel plaisir y a-t-il donc à être toujours ivre? à se priver de sa
« raison pendant la vie, le plus grand bien que la nature nous ait
« donné? »

Il faut donc éviter l'ivresse. En effet, dit Platon, liv. 8 de sa *République*, qu'une ville démocratique

---

rien ici. Je laisse la correction d'Adam, *men onoma* pour — *mi onomasas* qui est entre deux parenthèses. — Par fils de la terre, entendez un *rustre*, ou un *campagnard*.

* Je lis ici *blaptonta* rapporté à *oinon*.

soit altérée de la liberté, et qu'ayant pour la régler des échansons * inhabiles, elle boive trop de vin pur, il arrive qu'elle se révolte contre ces chefs, s'ils ne sont pas très-indulgens et ne lui accordent pas une pleine liberté, parce que dès-lors elle les regarde comme des scélérats qui tendent au gouvernement oligarchique ; mais elle insulte aussi ceux qui demeurent subordonnés aux magistrats. -- Le même écrit, dans ses *Lois*, liv. 9 : Il faut que le gouvernement d'une ville soit mêlé dans d'aussi justes proportions que la liqueur d'un cratère, où le vin, qu'on y verse, bouillonne s'il est livré à lui-même ; mais lorsqu'il est tempéré par un autre dieu sobre, l'agréable mélange qui en résulte en fait une boisson salubre et modérée. L'ivresse est toujours suivie de l'insolence ; voilà pourquoi Antiphane fait dire dans son *Arcadie :*

« Papa, un homme ** sobre et rassis ne doit pas être injurieux,

---

* On a vu précédemment ce passage moins étendu.

** Ce passage est dans un grand désordre : quant à la mesure des vers, il ne faut pour les rétablir que retrancher les additions des copistes. Voici comme je les lis :

. . . . *oute gar*
Neephonta dei pater paroinein oudamon ;

« et lorsqu'il a besoin de prendre du vin, il ne faut pas qu'il perde « en même temps la raison. Si un homme s'autorise d'un malheu- « reux argent, et prend un ton fier et insolent, qu'il aille au « privé, il s'y verra semblable à tous les autres hommes, s'il jette les « yeux sur les indices de la vie, et s'il fait attention au battement « des artères qui s'élèvent et baissent alternativement ; car c'est « ce qui règle toute la vie physique. »

Outh' hotan, homen pinei deee noun ekcheein.
Hostis de meizon ee kat' anthroopon phronei,
Mikroo pepoithoos athlioo nomismati,
Eis aphodon elthoon pasin auton opsetai
Homoion, an skopee biou tekmeeria,
Phlebas th' opee pheront' anoo te kai kathoo.

Les mots *ta toon iatroon, ceux des médecins*, en parlant des signes, sont une glose marginale. Chacun sait que les médecins font beaucoup d'attention aux selles des malades : il étoit donc inutile de l'ajouter. *Phlebas* indique, au vers 8, les artères qui s'élèvent et baissent selon la systole et la diastole du cœur : c'est ce que l'auteur indique par *anoo te kai kathoo.* Les anciens désignoient souvent les artères par le mot *phlebs.* Quelques-uns les nommoient *veines battantes.* L'antiquité n'y reconnut d'abord que certain principe spiritueux. Quelques passages d'Hippocrate font voir qu'il y reconnoissoit du sang, et qu'il en croyoit même la piqûre dangereuse. Celse a eu la même idée, et Galien le démontra publiquement. Au reste, ceux qui ne sont pas médecins trouveront de quoi s'instruire à ce sujet dans Aulugelle, liv. 18, chap. 10. Je laisse de côté les médecins ; mais j'observerai que ce passage nous indique combien les anciens faisoient déja attention au pouls, à une époque si reculée. M. Zimmermann a cependant avancé qu'Hippocrate même n'y avoit presque pas pris garde. J'ai prouvé contre lui, par nombre de passages, que ce grand médecin en avoit au contraire marqué toutes les différences essentielles. Voyez le *Traité de l'Expérience*, ouvrage allemand que j'ai publié, en trois volumes, en françois.

Le même blâmant, dans son *Éole*, les excès auxquels se portent ceux qui boivent beaucoup, dit :

« Macarée devenu passionnément amoureux d'une de ses sœurs,
« maîtrisa quelque temps sa passion malheureuse, et sut se contenir ; mais ne prenant plus pour guide que le vin qui rend les
« mortels téméraires, il brava ses sages réflexions précédentes, et
« se levant la nuit, il exécuta le projet qu'il avoit médité. »

Aristophane a dit fort ingénieusement que le vin étoit le lait de Vénus :

« Le vin, lait de Vénus, est doux à boire. »

En effet, quelques-uns sentent vivement l'aiguillon de l'amour lorsqu'ils en prennent beaucoup.

Hégésandre de Delphes a donné l'épithète d'*exoinos* à quelques personnes; voici son passage : « Coméon et Rodophon, qui avoient été magistrats à Rhode, étoient *exoinoi*, ou passionnés pour le vin. » Coméon persifloit Rodophon sur sa passion pour les jeux de hasard.

« O vieillard ! les jeunes joueurs de hasard te donnent bien du
« mal ! »

Mais Rodophon, de son côté, lui reprochoit son amour pour les femmes et son incontinence, ajoutant qu'il ne s'abstenoit même d'aucune injure.

Théopompe, liv. 16 de ses *Histoires*, parle ainsi

d'un autre Rhodien : « Hégésiloque étoit non-seulement devenu inutile à sa patrie par son ivrognerie et les jeux de hasard, ayant même perdu toute considération parmi ses concitoyens; mais on lui reprochoit en outre ses déréglemens, ses débauches, tant parmi ses amis que parmi les autres habitans. »

Le même, parlant ensuite de l'oligarchie qu'Hégésiloque avoit établie avec ses amis, ajoute : « Ils déshonorèrent même nombre de femmes bien nées, et mariées avec les premiers personnages de la ville. Ils corrompirent aussi plusieurs, tant enfans que jeunes gens. Enfin, ils poussèrent l'incontinence jusqu'à oser jouer entre eux, aux dez, des femmes de citoyens, convenant réciproquement que celui qui amèneroit le moins de points aux dez procureroit à celui qui avoit vaincu, telle femme de bourgeois, qui avoit été désignée entre eux pour être l'objet de leur lubricité, et cela sans pouvoir alléguer aucune excuse; arrêtant que le vaincu l'amèneroit ou de gré, s'il pouvoit la persuader, ou de force. Quelques autres Rhodiens jouoient à ce jeu de hasard, mais celui qui s'y distingua, et s'en amusa le plus souvent, fut cet Hégésiloque, qui osa se mettre à la tête du gouvernement.

CHAP. XIII. Mais parlons d'Anthéas de Linde. Il se disoit parent de Cléobule, un des sept Sages de la Grèce, selon ce que rapporte Philodème, dans son ouvrage sur les Sminthiens de Rhode. Étant déja vieux, et vivant à son aise, il avoit du talent pour la poésie; il passa toute sa vie dans des plaisirs bacchiques, s'habillant même comme Bacchus, et entretenant à ses dépens une troupe licencieuse de suppots. Soit de jour, soit de nuit, il sortoit à la tête de sa troupe bacchique. Ce fut cependant lui qui imagina * le genre de poésie prosaïque, qui consistoit dans une nouvelle manière de composer les mots qu'il lioit ensemble; poésie qu'Asopodore de Phlionte fit ensuite valoir dans ses *Iambes prosaïques*. Anthéas fit aussi des comédies et autres pièces de poésie dans le même genre, avec lesquelles il préludoit à ses chœurs *phallophores* ** qui les répétoient.

---

* Rhodigin traduit ce passage, liv. 7, chap. 4, à la fin, sans citer son auteur : « *Antheas Lindius poësis ex compositis nominibus excogitasse* « *dicitur primus, quâ posteà Asopodorus phliasius sit usus.* » Ce qui ne nous explique rien.

** Portant un phalle. Voyez liv. 14, p. 639 du grec.

Ulpien *, qui avoit entendu patiemment ces détails, les interrompit en disant : « Mais, aimable Pontien, où trouve-t-on le mot *paroinos* (insolent à la suite de l'ivresse) ? » Pontien lui répondit, avec ce passage du charmant Agathon : « Tu m'assommes par tes demandes et ta nouvelle manière d'abuser à loisir de la conversation. » Mais puisqu'il est décidé que nous devons tous te rendre raison, je te rappellerai ce qu'Antiphane a dit dans son *Lydien :*

« Colchis, homme insolent (*paroinos*).

Et toi toujours insolent (*paroinoon*), à la suite de ton ivresse, tu ne saurois même te tenir dans de justes bornes, et tu ne réfléchis pas qu'Eumène de Pergame, neveu de Philétaire, roi de cette même ville, mourut d'ivresse, comme le rapporte Ctésiclès, liv. 3 de ses *Chroniques;* mais il n'arriva pas la même chose à Persée **, qui fut vaincu par les Romains. Il n'imita en rien les désordres de son père Philippe. On ne le vit pas livré sans réserve

* Ces réflexions d'Ulpien avoient probablement été placées plus haut.

** L'auteur tire ce passage de son porte-feuille, pour avoir occasion d'amener ce qu'il cite de Timon et d'Alcée.

aux

aux femmes, ni au vin; au contraire, il buvoit avec modération à ses repas; les amis qu'il avoit avec lui se comportoient de même, comme le dit Polybe, liv. 26.

Mais toi, Ulpien, tu bois sans mesure, ou pour parler avec Timon de Phlionte, tu es un *Arrythmopote*, car c'est ainsi qu'il appelle, liv. 2 de ses *Silles*, ceux qui boivent sans modération.

« Un rustre bouvier, plus emporté que Lycurgue, qui tailla en
« pièces les *arrythmopotes* de Bacchus, renversa les *rhytes* * et
« les *arysænes* qui jamais ne pouvoient demeurer pleines. »

Car je ne dirai pas de toi que tu ne fais que *buvoter*, ou que tu es *potikos*; car Alcée se sert de ce mot dans ce passage de son *Ganymède* **....

Mais que l'ivresse nous trouble la vue, c'est ce qu'a clairement montré Anacharsis en prouvant qu'elle nous fait prendre une fausse idée des choses. Un des convives qui se trouvoient à table avec lui, ne put s'empêcher de lui dire : Anacharsis, tu as épousé une bien laide femme! Je le pense de même, répondit-il; mais, toi valet, emplis-moi un verre de vin pur, et je la rendrai belle.

---

* Il a été parlé de ces vases : voyez l'index général, ou le liv. XI.

** Ce passage manque.

Après ce discours, Ulpien, portant une santé à quelqu'un de la compagnie, dit : Çà, mon cher, pour parler comme Antiphane dans ses *Campagnards*,

« A. Bois toute cette rasade sans te reprendre *. B. La dose est « un peu forte. A. Non, quand on entend le métier. »

Bois donc, camarade, dit Ulpien; mais n'avalons pas toujours à pleins verres. Le même Antiphane dit dans son *Blessé* :

« Mais entremêlons cela de quelques discours, et même joignons-y « de temps en temps quelque couplet de chanson. »

Tel est, par exemple, ce couplet qui commence ainsi ** :

« Le changement plaît en tout, excepté dans un seul cas ***, etc. »

Oh ! à présent, donne-moi du vin, *restaurateur des forces*, comme dit Euripide. Mais, Ulpien, ce n'est

---

* Casaubon gâte ce vers, et laisse le suivant altéré. *My* est commun dans *kammysas*. Lisez *pine*, pour *ekpine*; le vers sera exact. Au suivant, il faut *hoos tis*, non *hostis*.

** Il faut *legousa*.

*** Ce cas est la mort, selon Daléchamp : soit. On ne sait réellement si tout cet endroit étoit en vers ou en prose. On y sent certaine mesure, malgré le dérangement. Mais je ne me suis attaché qu'au sens qu'il étoit possible d'en tirer. Adam en a voulu faire des vers; mais ce sont ses vers, non ceux du texte. Passons outre.

pas Euripide qui a dit cela; c'est certain Philoxène: assurément. Eh! répond Ulpien, qu'importe, mon ami? Quoi! tu épilogues pour une seule syllabe! Je voudrois bien savoir, dit l'autre, quel est l'auteur qui a dit *pithi* (pour *pine*) *bois*. Ah! mon cher, répond Ulpien, tu as tant bu que tu as la vue trouble. Voici ce mot dans les *Ulysses* de Cratinus :

« Tiens, prends maintenant, et bois (*pithi*); alors demande-
« moi mon nom. »

Antiphane dit, dans sa *Mystis*, ou la *Femme initiée* :

« A. Mais toi, bois (*pithi*). B. Oh! point de refus, certes. Par
« tous les dieux! la forme de ce gobelet a je ne sais quoi qui me
« charme, et digne de la fête brillante que nous célébrons. Jusqu'à-
« présent nous n'avons bu que dans des saucières de terre! mais
« mon cher gobelet, puissent les dieux combler * de bien l'ouvrier
« qui t'a fait avec tant de symétrie ** et de fermeté! »

Diphile écrit, dans son *Bain* :

« Verse tout plein *** : enveloppe-toi, et bois (*pithi*) en l'hon-
« neur du dieu; car, mon père, ces biens nous viennent de Jupiter
« qui préside à l'amitié. »

---

* Je lis, pour la mesure du vers, *agatha polla hoi theoi.*

** Je lis *t. s. te k' as. onn.*

*** Je lis, avec Adam, pour fin de vers, *mesteen ekcheon;* et au suivant, *to thneeton*, etc. Daléchamp observe à propos que celui qui faisoit les cérémonies sacrées se couvroit la tête.

Ameipsias dit, dans son *Avare* (ou sa *Fronde*) *pheidooni* (ou *sphendonee*).

« Après avoir troublé le lièvre marin, bois * (*pithi*). »

Ménandre dit, dans ses *Joueuses de flûte* :

« A. Verse jusqu'à pleine satiété, Sosila ; et si tu as jamais ** bu,
« bois (*pithi*) à la santé de tous ; car mal-à-propos . . . . »

---

* Ce passage se trouve sans le nom de l'auteur, liv. 9, ch. 14, pag. 400 du texte grec, lettre C, où le texte porte *Lagon*, Ionien, pour *Lagoon* ; mais on y lit *peithei* pour *pithi*. Ne pouvant décider ce que vouloit dire *peithei*, après ce qui précédoit, j'ai présumé, sans autre réflexion, qu'il s'agissoit de la pêche au trident, et j'y ai indiqué *peire*, perce, ou *plekte*, frappe. Ici l'auteur dit *pithi*, bois; ce dont on ne voit pas non plus d'abord la liaison. Cependant ce texte-ci peut s'entendre sans rien changer. Les naturalistes anciens et modernes conviennent que les émissions qui s'échappent du lièvre marin, sur-tout si on le regarde fixement, causent un soulèvement d'estomac ; à plus forte raison si on le touche du bout du doigt : on a même dit, seulement avec un bâton. C'est donc ici un personnage qui, pour engager son ami à boire, lui suppose des nausées, en lui rappelant l'effet du lièvre marin. Tu as remué sans doute un lièvre marin, bois vîte. Voyez les détails curieux de Cyprian, *de Piscibus*, *Mollibus*, etc., p. 3034 *seq.* Érasme, *Adag. Lepus.* On voit combien Daléchamp est loin de la pensée. *Lagoon* est régi par *taraxas*, non par *pithi* qu'il faut mettre entre deux virgules. Le conseil de Daléchamp tendoit à empoisonner infailliblement celui à qui il le fait donner dans sa version.

** Lisez ici *een dee*, pour *eedee*, qui ne fait aucun sens ici. Le vers finit à Sosila. Rangez ainsi la partie du second, *nyn pasi pithi : kakoos gar.* L'auteur laisse le reste, ne voulant produire que le mot *pithi*. Le lecteur peut passer ces détails sur le mot *pithi*, *pine*, *pie* ; cela ne pouvoit plaire qu'à des Grecs.

Si l'on se sert du mot *piomai* au second futur, pour dire je *boirai*, il faut ne pas écrire *pioûmai*; mais faire *i* de *pi* long, car c'est ainsi qu'il se lit dans ce verbe, qu'Homère a employé au pluriel (*piomen*) *nous boirons*, ou *prendrons une boisson faite avec une plante.* Aristophane écrit dans ses *Chevaliers* (*pietai* pour *pieitai*).

« Jamais il ne boira au même verre. »

Mais ailleurs il dit *piêe* avec un circonflèxe, comme pris sans doute de *pioûmai.*

« Tu boiras (*piêe*) aujourd'hui le vin le plus amer *. »

Quelquefois on fait *i* bref comme Platon le comique dans ses *Femmes Aph'hieroon* **.

« Ni quiconque dissipera *** (*ekpieitai*) en boisson les biens
« d'elle. »

Le même écrit, dans son *Syrphax :*

« Et vous boirez (*piesth'*) beaucoup d'eau. »

---

* Le plus pur : *calicem amarissimum,* selon les Latins même.

** En latin, *à sacris :* expression qui indique des prêtresses, ou qui exerçoient quelques fonctions sacrées.

*** Il faut *ekpieitai chremata,* comme l'avoit pensé Adam. »

Ménandre a employé le mot disyllabe *piein* dans son *Enchiridion :*

« Je veux avant tout forcer cette sacrilège à *boire, piein.* »

Il a dit aussi *pie*, bois, et *pine*.

« Prends et *bois* (*pie*) aussi. »

Quant à toi *, *dit Ulpien*, *propithi*, porte mon ami la santé à celui-ci, afin qu'il la porte à un autre, et que ce soit la santé qu'Anacréon appelle *hospitalière*, car ce poète lyrique s'exprime ainsi :

« Mais elle égaloit ** par ses clameurs le mugissement des ondes
« avec la bruyante Gastrodore, en buvant *largement* la santé
« *hospitalière* ***. »

C'est ce que nous appelons *anisoone* ****. Mais toi, bois sans rien craindre, car tu te garantiras ainsi de tomber en arrière. En effet, Simonide dit que

---

* Ces textes confondus par les copistes sont si peu importans que chacun peut les arranger à son gré.

** Je lis *hee de*, pour *meede*, avec Adam.

*** *Epestios* et *epistios* ont le même sens : on peut choisir. C'étoit la santé qu'on buvoit en remerciant le maître de la maison où l'on étoit traité.

**** *Anisoona*, mot dont le sens est absolument inconnu, s'il est exact. Je soupçonne que pour répondre au mot *kathachydeen*, l'auteur a écrit *brysoona scaturiginem-salientem*, une source jaillissante. Voyez mieux si vous pouvez.

ceux qui boivent du vin, *liqueur* qui chasse les soucis, ne peuvent éprouver cet accident. Ceux, au contraire, qui boivent de la bierre (du *vin d'orge*) qu'on appelle *pinon*, tombent en arrière, selon ce que rapporte Aristote dans son *Traité de l'Ivresse.* Voici ses termes : « Mais c'est un accident *
« que produit particulièrement le vin d'orge appelé
« *pinon*, car ceux qui sont pris de toute autre
« liqueur enivrante tombent indifféremment de
« tout autre côté, soit à droite, soit à gauche, ou
« endevant ou à la renverse. Il n'y a que ceux
« qui s'enivrent de *pinon* qui tombent en arrière et
« à la renverse. »

CHAP. XIV. Quelques-uns appellent *bryton* le vin d'orge, comme Sophocle dans son *Triptolème.*

« Mais ne pas introduire ** dans le corps de *bryton* terrestre. »

---

* L'auteur a déja cité ce passage, mais moins étendu. L'observation est mal fondée.

** Texte, *ou dyein.* Cette leçon constante de deux mots, étoit aussi celle de plusieurs manuscrits qu'avoit N. le Comte. Il prend le sens du verbe *dyein*, de celui de *dyce*, malheur, accident, et traduit, *non miserè afficere.* Casaubon dit donc à faux que la plupart des manuscrits lisent d'un seul mot *oudyein*, dont il veut faire *oudicin* qui n'a aucun sens ici. *Dyein*, dans les écrits d'Hoppocrate, s'est dit pour *introduire* des alimens dans le

Archiloque écrit :

« Cette femme *malade*, ou *fatiguée* du travail, étoit courbée
« comme un Thrace, ou un Phrygien qui rejette par la gorge le
« *bryton* qu'il avoit avalé. »

Eschyle fait mention de cette boisson dans son *Lycurgue :*

« Après cela il buvoit du *bryton* qu'il laissoit clarifier avec le
« temps, et il avoit * un air de grandeur dans sa maison qu'hono-
« roit sa valeur. »

Hellanicus écrit, dans son ouvrage sur les *Fondations des Villes :* Ils se font le *bryton* avec des racines, comme les Thraces avec de l'orge. Hécatée dit, liv. 2 de sa *Périégèse*, que les Égyptiens sont *artophages*, ou mangeurs de pain; et il ajoute qu'ils moulent de l'orge pour en faire une boisson; et qu'ils en préparent une autre sous le nom de *parabia*, avec du millet et de la conyse; en outre, qu'ils se frottent d'huile ** tirée du lait. Tels étoient

---

corps, comme je l'ai prouvé ailleurs, d'après les manuscrits de ses ouvrages. Ce mot signifie donc ici *boire*, et non pas *lancer à terre*. Quant à *chersaios*, il désigne ici une liqueur qui n'est pas tirée directement du suc d'un fruit, mais d'un grain farineux, ou du *malt*. C'est un terme de mépris dans ce passage ; le contraire est *autophyees*.

* Texte, *semnokoptein*, trancher du grand : c'est notre expression même.

** C'est-à-dire, du *beurre*.

alors

alors les usages *; mais de notre temps, dit Ion de Chio dans ses *Élégies*,

« Bacchus se fait préférer à tout; il est chéri des Thyrsophores ;
« c'est lui qui donne lieu à toutes les conversations; il réunit les
« assemblées générales de la Grèce ; il préside aux festins des Rois.
« Depuis que la vigne s'est chargée de grappes, après avoir élevé
« son brin caché en terre, et entrelacé ses provins sur sa souche
« fleurie, le *soleil* (l'œil du ciel **) en vit sortir nombre d'en-
« fans qui d'abord furent muets, mais qui se firent entendre en
« tombant *** les uns sur les autres. Lorsqu'ils sont réduits au
« silence, on en extrait un nectar qui fait la seule félicité des
« hommes, et devient un remède naturel et général pour rétablir
« la joie. *Cette liqueur* a pour enfans les festins, les parties de
« plaisirs, les chœurs : or, ces avantages n'ont été connus que par
« le vin, dont l'empire s'est étendu par-tout. Bacchus, toi qui en
« es le père, toi qui es agréable à ceux qui aiment les couronnes,
« et qui présides aux festins joyeux des hommes, salut à toi, dieu
« charmant; accorde-nous un siècle de bonheur, de bien boire,
« bien jouer, et d'être irréprochables. »

---

* Ceux qui voudront plus d'instructions sur les bierres ou boissons spiritueuses factices des anciens, consulteront Baccius, à la fin de son *Traité des vins*. Quant aux modernes, le meilleur ouvrage qu'on peut lire est celui qu'a publié, en Anglois, M. Richartson, sur-tout la traduction allemande que vient d'en donner, en 1788, le célèbre chymiste Crell, avec d'excellentes observations.

** C'est l'expression du texte. Voyez Gebelin, *Hist. relig.* du calendrier, sur cette expression.

*** Lorsque le vin bout dans la cuve.

Amphis introduit sur la scène un buveur qui parle ainsi dans ses *Philadelphes :*

« Je trouve bien plus louable la vie que nous menons nous autres
« buveurs, que celle de vous autres, qui n'avez ordinairement de
« raison que sur le front. Cette prétendue prudence, toujours
« occupée à combiner, ne laisse rien entreprendre * qu'avec une
« lâche timidité; mais celle qui ne raisonne pas avec ce scrupule
« sur ce qui peut résulter d'une entreprise, fait, au contraire, tout
« avec autant de vigueur.

CHAP. XV. Ulpien alloit ajouter quelque chose à ces détails, lorsque Émilien prit la parole : « Il est temps, Messieurs, dit-il, de nous occuper des *Griphes*, afin de mettre un peu d'intervalle entre ce que nous avons à dire sur les vases ** à boire;

---

* Philosophes. On peut rappeler ici ce que Boccalini dit à l'honneur des Allemands, *Ragua. di Parnas.*, cent. 2, 28 : « Dissero anco che i Tedeschi, « che tanto affettavano il glorioso nome d'armigeri, quanto ad ogniuno era « noto, non potevano con patienza ascoltare i consegli, e le deliberationi « de gli uomini sobrii per l'ordinario pieni di timidità, et di una vitiosa cir- « conspettione, velata col manto della prudenza. Ma perche li volevano « generosi ed arditi, non permettevano che alcuno consegliasse la sua patria « a digiuno; ma dapoi che col molto vino bevuto, altri prima il cuore havea « infiammato di generosità, propria virtù del vino, più essendo cacciar la « timidità del cuore, che levare il guidicio dell' intelletto. »

** C'est le sujet du livre XI.

mais n'en parlons * pas selon la tragédie de Callias d'Athènes, intitulée la *Grammaire.* Examinons d'abord la définition du *Griphe*, et laissons de côté ce que Cléobuline de Linde proposoit dans ses *Énigmes :* Diotyme l'Olympien **, notre ami, en a suffisamment parlé; mais voyons ce que les poètes comiques en disent, sans oublier la punition de ceux qui ne les résolvoient pas. »

Larensius dit alors : Cléarque de Soli définit ainsi le Griphe : « C'est un problème badin dont on propose de trouver le sens sous la condition d'une récompense, ou d'une punition. »

CHAP. XVI. Ce même Cléarque dit dans son ouvrage sur les *Griphes*, qu'il y en a sept différentes espèces. La première consiste dans l'une ou l'autre lettre de l'alphabet *** ; comme lorsque nous demandons un nom de poisson, ou de plante, qui commence par A. Il en est de même lorsqu'on demande un mot dans lequel il y ait ou non telle

* Rendez au texte la négation *ou* qui est dans les manuscrits et les premières éditions.

** D'Olympie en Pamphylie.

*** Ce jeu alphabétique est connu chez nous.

lettre; tel est le griphe où le *sigma* ne se trouve pas, et sur lequel Pindare a fait une ode; comme si l'on avoit proposé un semblable griphe à mettre en poésie lyrique. On appelle griphe *en syllabe* lorsqu'on propose une chose en vers dont la première syllabe soit *ba*, comme *basileus*, *roi;* ou la dernière soit *nax*, comme *Callianax*, nom propre; ou dont la première ou la dernière soit *léon*, comme *Léonides* et *Thrasyléon*. Nous appelons griphes *dans les noms*, lorsqu'il s'agit d'un nom simple ou composé de deux syllabes, dont la forme tient du tragique, ou du vulgaire; ou dans lequel il n'y ait pas de nom de divinité, comme *Cléonyme*, ou dans lequel il y ait un nom de divinité, comme *Dionysius;* soit que ce composé présente un seul nom de divinité, ou plusieurs comme *Hermaphrodite;* ou qu'il commence par *Dios*, nom de Jupiter, comme *Dioclès*, ou par celui de *Hermès* (Mercure), comme *Hermodore;* ou qu'il se termine en *nicos* *. Ceux qui ne répondoient pas à la demande étoient obligés de boire le verre dont on étoit convenu.

C'est ainsi que Cléarque a défini le griphe; mais

* Comme *Dæmonicos*, nom propre.

c'est à présent à toi Ulpien de deviner quel étoit ce verre qu'on devoit boire.

CHAP. XVII. Quant aux griphes, voici ce qu'en dit Antiphane dans sa *Knoithis*, ou son *Gastroon :*

« Pour moi, je pensois autrefois que ceux qui ordonnoient à table « d'expliquer un griphe, extravaguoient ouvertement, et parloient « pour ne rien dire ; comme, par exemple, lorsque quelqu'un « proposoit aux convives, chacun à son tour, d'expliquer *qu'est-ce* « *qu'un homme porte, et ne porte pas ;* j'éclatois de rire comme « d'une ineptie, et d'une chose qui ne peut être, de quelque « manière que je la considérasse. C'étoit, selon moi, une question « purement captieuse; mais je vois actuellement qu'il y a de la réa- « lité dans cette demande. En effet, *supposons*-nous dix à table, et « qui contribuons chacun pour notre part aux frais d'un repas, nous « *portons* cette somme, et cependant personne ne la *porte* lui seul « en particulier. Il est donc clair qu'on peut porter ce qu'on ne « porte pas. Or, voilà ce que veut dire ce griphe ; et cela me paroît « fort juste. Mais il est des gens qui donnent ici un sens admirable « à ce griphe, en ne déposant pas d'argent pour leur écot ! Or, on « peut dire que certain Philippe * étoit vraiment heureux à cet « égard. »

Le même dit, dans son *Aphrodise :*

« A. Si j'ai à vous parler d'une marmite, dois-je vous dire que « c'est une marmite, ou un vase à corps creux, modelé sur une « roue qui tourne, formé de terre, et cuit dans un autre ventre **

---

* Sarcasme violent, mais qui n'a eu de force que du temps du poète.

** Un four.

« issu de la même mère, qui fait macérer * dans son sein, où il « les tient étouffées, les chairs juteuses des tendres nourrissons « nouvellement nés du troupeau. B. Par Hercule, tu m'assommes! « que ne me dis-tu clairement que c'est *une marmite de viandes?* « A. Vous avez raison; mais voulez-vous le *thrombe* ** qui a coulé « des chèvres bêlantes, mêlé avec les ruisseaux *** de la jaune abeille, « enfermé sous la couverture applanie d'une vierge, fille *** chaste « de Cérès, et délicieusement parée de guipures ***** sans nombre « artistement arrangées? ou, vous dirai-je tout simplement, voulez- « vous une tourte au fromage et au miel? B. Oui, sans doute, dis-moi « *une* tourte. A. Vous demanderai-je si vous voulez la sueur d'une « source bacchique? Dis-moi tout net *du vin*. B. Mais j'omettois « le fluide de couleur gris clair, de nature de rosée. A. Dis-moi « plutôt *de l'eau*. B. Vous demanderai-je si vous voulez l'odeur « de la canelle qui s'évapore dans l'air. A. Non, dis-moi *du par-* « *fum;* et peste ****** soit de toi! ne t'avise plus de me rien dire de « semblable, et contre le bon sens, parce que ce jargon paroît plus « noble, comme plusieurs le disent, tandis qu'il ne signifie rien, « et ne tend qu'à tout obscurcir par ces expressions entortillées. »

Voici un des griphes qu'Alexis propose dans son *Songe:*

« A. Il n'est ni mortel, ni immortel; mais il tient de l'un et de

---

* Je lis *diapettousan*, pour avoir un sens. *Diktyousan* n'en fait aucun.

** Grume de sang, ou lait caillé. Il s'agit ici de fromage.

*** Le miel vierge.

**** Pâte faite de fleurs de farine.

***** Bandes, ou autres ornemens de pâte dont on couvre la surface des tourtes.

****** Je ne change rien. Il faut suppléer *es* avant *makran*. Du reste, les vers de ce passage sont dans un trop grand désordre pour chercher à les rétablir, le sens en est clair; ce qui nous suffit.

« l'autre, de sorte qu'il ne vit ni comme homme, ni comme dieu ;
« mais il est toujours produit de nouveau, pour disparoître chaque
« fois. Il est invisible, et cependant chacun le connoît. B. Femme,
« tu me bernes avec tes énigmes. A. Je dis cependant des choses
« fort simples, et qu'il est facile d'entendre. B. Mais, quel sera
« donc l'enfant qui ait une pareille nature. A. Eh ! ma fille, c'est
« *le sommeil*, qui fait cesser toutes les peines des mortels. »

Eubule propose de pareils griphes dans son *Sphingokarion*, et en donne lui-même l'explication :

« A. Il en est un qui parle sans langue, et dont le nom est tou-
« jours le même, mâle et femelle; dispensateur des vents domes-
« tiques, tantôt velu, tantôt lisse; disant aux gens des choses
« qu'ils n'entendent pas, et tirant un ton * d'un autre; il est un
« et multiple, invulnérable, lors même qu'on le perce. C. Qu'est-ce
« donc que cela ? A. Quoi, Callistrate, tu es embarrassé ? eh !
« c'est l'*anus*. C. Tu plaisantes ! eh quoi ! ne parle-t-il pas sans
« langue ? n'a-t-il pas le même nom pour tous les individus ! ne se
« perce-t-il pas sans être blessé ? il est d'ailleurs velu ou sans poil.
« Que veux-tu de plus ? n'est-il pas le gardien de vens innom-
« brables ?

En voici un sur l'*ichneumon* :

« Il a les yeux de l'attelabe **, le museau allongé, et le corps
« couvert d'un poil dur ***. C'est un animal courageux, et qui
« détruit le principe des petits qui ne sont pas encore formés. »

---

* Texte, *nome*. J'ai expliqué ce mot.

** Espèce de *sauterelle*.

*** Je laisse de côté les rêves de Casaubon. *Amphiknephalos* est le vrai terme. Ce mot est composé de *knephalos*, qui signifie ici le poil dur dont

« C'est l'ichneumon d'Égypte. En effet, s'il rencontre des œufs « de crocodile, il les brise avant que le germe soit devenu animal, « et les détruit totalement : comme il a le museau * très-pointu, « il peut percer en dessous **, et ensuite déchirer en mordant. »

En voici un autre qu'il explique aussi :

« *Je connois tel qui étant jeune est pesant, mais qui devenu « vieux vole légèrement sans ailes, et empêche de voir la « terre.* »

« Il s'agit *** ici des poils qui sont sur le réceptacle du chardon. « Lorsque cette partie velue est encore jeune, elle est fixée à la « semence; mais lorsque cette semence tombe, ce duvet s'envole » par sa légèreté, sur-tout s'il est soufflé par les enfans. »

---

ce rat de Pharaon est couvert. Il se prend, en général, pour ce que nous appelons un *calus*, ou pour *la bourre* des matières filamenteuses. Cet animal a le poil aussi rude que celui du loup. *Amphi*, pour *peri*, marque le contour, comme *amphialos*, *amphiesma*, etc. *Amphiknephalos* exprime donc le poil dur dont le contour de cet animal est garni; ensuite Casaubon a mieux aimé trouver deux têtes à ce rat, que de consulter au moins les anciens. Il y auroit vu que cet animal n'a pas de tête *à la queue*, et qu'il ne se bat pas avec *cette queue*, mais qu'ayant le museau très-sensible, il le couvre avec *sa queue* lorsqu'il se bat. Il y en a de plusieurs espèces. On consultera les naturalistes.

* *Amphistomos* répond ici à *prostomos*, signifiant *effilé*, tant à la mâchoire supérieure qu'à l'inférieure.

** L'animal avec lequel il se bat. Les inepties de Casaubon font rougir ici le lecteur. Oppien seroit ici un pauvre guide, s'il avoit dit ce que Casaubon prétend en conclure ; mais notre docteur ne l'a pas compris. Il y a autant d'erreurs que de mots dans tout le commentaire qu'il fait.

*** Ces vers sont d'Eubule qui explique le griphe.

Autre :

Autre :

« Il est une statue * qui tourne sa base par en haut, et qui bâille par
« en bas, percée de la tête au pied, et se terminant par une pointe
« ouverte : elle enfante des hommes qui sortent chacun par son
« anus ; les uns obtiennent du sort la vie, les autres ont pour par-
« tage d'errer de différens côtés, et l'on dit que chacun garde
« soigneusement ce qui lui est échu. »

Or, que cela soit relatif à l'urne des suffrages, c'est ce que vous jugerez vous-mêmes; ainsi je ne rapporterai pas tout ce qui est dans Eubule.

CHAP. XIX. Antiphane dit, dans ses *Problèmes :*

« A. Un homme jeta un filet ** sur un grand nombre de poissons,

---

* L'entonnoir, ou espèce de trémie qu'on posoit sur l'urne où l'on jetoit les suffrages. Cet entonnoir étoit posé dans l'ouverture de l'urne. L'ensemble est appelé *statue* qui enfante des hommes, parce que les suffrages qui en sortoient décidoient de la vie de ceux qu'on jugeoit, ou de leur exil. Il n'y avoit pas d'appel ; c'est ce qu'indique le dernier vers que Casaubon abandonne, quoiqu'il fût si facile de le rétablir :

Hot'ti d' hekastos echei touton ge legousi phylattein.

Touton est pour *touto :* on peut lire *toutous.*

** Casaubon est plus heureux sur le sens de ce passage : il s'agit d'un fou qui fait de grosses dépenses pour une fille de joie qui le joue. Ce fou a recours à un courtier qui lui en amène une autre, et qui vient de bon gré ; car dit l'auteur : « *La perche* suit volontiers *la mélanure.* » Par perche, entendez la grisette bien parée. La perche est remarquable par ses couleurs brillantes, blanches et rouges. *Mélanure* se dit d'un poisson qui a la queue noire. Ce mot répond ici à *melampyga;* l'allusion se fait assez sentir.

« se promettant le plus heureux succès, et après de grandes dé-
« penses il ne tira qu'une perche; l'ayant même manquée, un
« muge lui en amena une autre de même grandeur: d'ailleurs, la
« perche suit volontiers la melanure (l'*oblade*). B. Un muge,
« un homme, une oblade; mon ami, je n'entends rien à ce que
« tu dis; car tu parles pour ne rien dire. A. Eh bien! je vais * te
« le faire entendre clairement: — « Il est quelqu'un qui ayant donné
« ce qui lui appartient **, ne sait pas à qui il l'a donné, après
« l'avoir donné, et celui qui l'a n'a rien reçu ***. B. Un homme
« qui en donnant n'a pas donné, qui ayant n'a rien, ma foi, je n'y
« conçois rien. A. Eh! voilà justement ce que dit le griphe; car
« ce que vous savez, vous ne le savez pas actuellement, non plus
« que ce que vous avez donné, ni ce que vous avez reçu en revanche.
« B. Voilà donc à quoi cela se réduit? Eh bien! je veux aussi pro-
« poser un griphe. A. Dites — B. Une pinne **** et un surmulet,
« poissons médiocres, doués de la faculté de parler, dirent beau-
« coup de choses; mais ils ne parlèrent, ni de ce qu'ils pensoient
« dire, ni à qui ils croyoient parler: d'ailleurs, celui à qui ils par-
« loient n'entendoit rien de ce qu'ils disoient; mais pendant tout
« leur babil Cérès les . . . . l'une et l'autre. »

---

* L'auteur a omis l'explication; mais nous n'en avons pas besoin après la note que l'on vient de lire.

** Un homme qui dit à un autre une chose inintelligible ne lui donne rien, en ce qu'il ne lui apprend rien: celui qui l'entend n'a rien non plus, en ce que la chose qu'on lui donne, ou communique, est inintelligible pour lui.

*** Adam lit bien *toon ouden edekto*, etc.

**** Il s'agit de coquillages, et de poissons enfarinés qu'on fait frire, et dont la chair *sifle* et *bruit* dans la poële: voilà comme ils se parlent, sans savoir ce qu'ils disent, ni à qui ils le disent. *Epitrepsei* n'a pas de sens ici.

Antiphane, dans sa *Sapho*, fait proposer plusieurs griphes à cette femme, sur la scène. Voici ce qu'il dit :

« Il est un être femelle qui sauve ses enfans dans son giron : or,
« ces enfans qui sont muets font entendre distinctement leur voix,
« tant sur la mer houleuse, que sur tout le continent, aux mortels
« à qui il leur plaît, même à ceux qui étant absens ne peuvent
« l'entendre, ou qui sont privés du sens de l'ouie. »

Quelqu'un résout ainsi ce griphe :

« A. Quant à cet être femelle * dont tu parles, c'est une ville :
« les enfans qu'elle nourrit dans son sein sont les orateurs, qui en
« criant font passer ici, par mer, des présens, des bords de l'Asie et
« de la Thrace ; tandis qu'ils se les partagent, et qu'ils s'injurient
« réciproquement, le peuple est assis près d'eux en silence, sans
« rien entendre, ni rien voir. B. Mais, mon père, comment, par
« tous les dieux ! un orateur peut-il être muet, à moins qu'il n'ait
« été repris trois fois de justice? A. Ma foi, mon fils, je croyois
« avoir deviné juste ; au reste, parle. »

Ensuite le poète fait résoudre le griphe par Sapho, même en ces termes :

« Or, l'être femelle est une lettre : elle porte dans son sein les
« caractères de l'alphabet comme autant d'enfans, qui, quoique
« muets, parlent de loin à ceux qu'ils veulent : si même quelqu'un

---

* Ceci n'est pas l'explication, mais un violent sarcasme lâché à cette occasion contre les orateurs d'Athènes qni se vendoient au plus offrant, et étoient assez souvent repris de justice.

« se trouve là *, et qu'il se place à côté de celui qui lit, n'en-
« tendra-t-il pas ces enfans parler? »

Diphile dit, dans son *Thésée*, que trois jeunes filles de Samos se proposèrent différens griphes en buvant, lors des fêtes d'Adonis, et entre autres celui-ci : *Quelle est la chose la plus forte ?*

« Pour moi, dit la première, je dis que c'est le fer, et je le prouve, « en ce qu'avec le fer on détruit, on coupe, on travaille tout. Moi, « dit la seconde, qui étoit fort considérée, je dis que le forgeron « est encore beaucoup plus fort que le fer, puisqu'il le travaille, le « courbe tout dur qu'il est, l'amollit pour l'employer à ce dont il « a besoin. Oh ! pour moi, dit la troisième, je soutiens que c'est « le *Peos* **, et pour preuve c'est qu'avec cela, *on pœdique* le « forgeron *** qui gémit sous le poids du travail. »

Achée d'Érétrie, poète qui polissoit bien ses vers, répand néanmoins çà et là quelque obscurité dans ses expressions ; comme dans son *Iris Satyrique*. En effet, il y dit :

« Un pot **** de parfum, pour se oindre, étoit suspendu à une

---

* Il faut le supposer sourd, pour répondre aux derniers termes du griphe.

** Synonyme de *Phallos*. *On pœdique* veut dire *perforant*.

*** Anacréon plus délicat décide en faveur de la beauté.

**** L'auteur ajoute l'épithète *lithargyros*. Je crois que ce mot désigne le *mica*. J'ai déja dit qu'on voit des vases antiques où ce minéral brille avec tout son éclat.

« *curbis spartiate* * roulée, mais non écrite. Il appelle la lanière,
« d'où étoit suspendu ce pot, *curbis spartiate non écrite*, ou
« *scytale lacédémonienne non écrite.* »

Les Lacédémoniens rouloient un cuir blanc autour d'un bâton, et y écrivoient ensuite ce qu'ils vouloient, comme l'a suffisamment expliqué Apollonius de Rhode, dans ce qu'il a écrit concernant Archiloque. Stésichore s'est aussi servi du mot *lithargyreos* dans son *Hélène* :

« Un bassin de *litharge* à laver les pieds. »

Ion, dans son *Phénix*, ou *Cœnée*, appelle le *gui* la sueur du chêne :

« Je me nourris moyennant une toile tissue de lin d'Égypte, la
« sueur du chêne **, des brins coupés aux buissons, et le piège que
« je tends aux animaux. »

Ermippe dit, dans son ouvrage sur les *Disciples*

---

* Le *Schol.* d'Aristoph., p. 601, sur *les Oiseaux*, et Aulugelle, liv. 17, ch. 19, ont expliqué cette *curbis*. C'étoit une lanière blanche de certaine largeur, qu'on rouloit tout le long d'un bâton, et sur laquelle on écrivoit alors; après quoi on la dérouloit. Pour savoir ce qui étoit écrit sur la lanière, il falloit la rouler sur un bâton de même grosseur, afin que les lettres qui se trouvoient partagées se rapprochassent, et présentassent un sens suivi. Les officiers à qui l'on confioit les secrets d'Etat dans les provinces, ou à l'armée, avoient un bâton de même grosseur que celui qui restoit à Lacédémone : du reste, il faut ici l'ablatif, comme le présente l'épitome.

** Des gluaux.

d'Isocrate, que Théodecte de Phasèle étoit très-habile à deviner le sens des griphes que l'on proposoit, et qu'il en proposoit lui-même aux autres avec beaucoup d'esprit; tel est celui-ci sur l'ombre : « Il y a, disoit-il, un être très-grand à sa naissance, et lorsqu'il meurt, mais très-petit à la fleur de son âge. » Voici le passage :

« Rien de ce que produit la terre, nourrice de la nature, rien de
« ce qui est dans la mer, aucun mortel même n'a un semblable
« accroissement dans les membres; mais cet être * qui au premier
« instant de sa production est très-grand, à la fleur de l'âge très-
« petit, redevient encore plus grand dans la vieillesse, tant pour
« la forme, que pour la taille. »

Le même parle encore énigmatiquement du jour et de la nuit, dans sa tragédie intitulée *Œdipe*.

« Il y a deux sœurs, dont l'une enfante l'autre, et qui à son tour
« en est reproduite. »

Voici un avis énigmatique que Callisthène ** rapporte dans ses *Helléniques :* « Les Arcadiens assiégeoient Cromna ***, petite ville située près de

---

* L'ombre est grande au soleil levant, la plus petite à midi, et très-grande au soleil couchant.

** Celui-ci étoit de Sybaris en Italie.

*** Je lis *Cromna*, comme ci-après.

Mégalopolis. Hippodamus, Lacédémonien, un des assiégés, voulant indiquer par énigme à ses concitoyens quel étoit l'état de la ville, dit au messager que les Lacédémoniens y avoient envoyé, d'ordonner à sa mère de délier sous dix jours la figure de femme qui étoit liée dans le temple d'Apollon, qu'autrement on ne pourroit plus la délier si on laissoit passer ce temps. Ce fut ainsi qu'il lui indiqua clairement ce qu'il vouloit dire. Cette figure étoit celle d'une femme qui représentoit la faim dans un tableau qu'on avoit placé près du trône d'Apollon. Tout le monde comprit donc que les assiégés pourroient soutenir encore dix jours la faim à laquelle ils étoient réduits. Les Lacédémoniens, instruits de cet état, envoyèrent les plus puissans secours aux habitans de Cromna.»

Il y a encore nombre d'autres griphes analogues; tel que celui-ci :

« J'ai vu un homme qui agglutinoit de l'airain * avec du feu sur
« un homme, et il y étoit si bien collé, que l'un et l'autre étoient
« *synaimes* **. »

---

* Ce sont des ventouses.

** Équivoque qui signifie *parens*, et *ensanglantés*. L'auteur suppose qu'il y eut *scarification*; ce qui ne se fait pas toujours. Casaubon fait ici un verbeux commentaire bien inutile; mais il est toujours grand dans les petites choses.

Or, ceci indique l'application des ventouses. En voici un de Panarce. C'est Cléarque qui le rapporte dans son ouvrage sur les *Griphes* :

« Un homme qui n'est pas homme frappe avec du bois qui n'est « pas bois, un oiseau perché qui n'est pas oiseau, d'un coup de « pierre qui n'est pas pierre. »

Ce sont ici, un eunuque, une férule, une chauve-souris, de la ponce. Platon, liv. 5 de ses *Lois*, observe que ces philosophes qui s'occupent de subtilités ressemblent à ceux qui disputent dans les festins sur de vaines questions ambiguës, telles que l'énigme que se proposent les enfans sur le jet de pierre de l'eunuque, la chauve-souris, et sur celui à qui et par qui le coup a été porté.

Démétrius de Byzance nous rapporte aussi, dans son liv. 4 sur les *Poètes*, quelques réflexions énigmatiques de Pythagore *, qui reviennent à ces griphes. Comme :

« Ne mange pas le cœur. »

C'est-à-dire, ne t'abandonne pas au chagrin.

« N'attise pas le feu avec une épée. »

---

* J'ai déja parlé de ces symboles faussement attribués à Pythagore, et de ceux qui les ont commentés.

C'est-à-dire,

C'est-à-dire, garde-toi d'irriter davantage un homme en colère : car le *feu* signifie la colère; l'*épée*, la querelle par laquelle on l'irrite, ou l'attise.

« Ne passe pas l'équilibre du fléau de la balance. »

C'est-à-dire, évite, déteste même l'avarice, ou la cupidité en tout, et observe l'égalité.

« Ne suis pas le grand chemin. »

C'est-à-dire, ne suis pas l'opinion du vulgaire, car le commun des hommes dit toujours sa pensée au hasard. Suis donc plutôt le droit chemin en prenant la prudence pour guide.

« ne t'assieds pas sur le boisseau. »

C'est-à-dire, ne t'arrête pas uniquement à ce qui concerne le jour présent, mais porte toujours tes vues sur le suivant, car la fin et le dernier terme de la vie est la mort. Ainsi ne vois pas approcher ce terme avec inquiétude et tristesse.

CHAP. XX. D'autres se sont amusés de griphes semblables à ceux de Théodecte, tels que Droméas de Coos, selon Cléarque, Aristonyme le *Psilocithariste* *; en outre, Cléon, surnommé le Mimaule,

* Celui qui jouoit de la cithare simple, ou à quatre cordes. Le *Mimaule*

acteur, qui fut le meilleur mime de tous ceux de l'Italie, et qui représentoit sans masque *, car il vainquit même Nymphodore au *mimaule* dont je viens de parler. Le crieur Iscomachus se le proposa pour modèle. Celui-ci jouoit ses mimes au milieu des cercles publics; mais lorsqu'il eut acquis certaine renommée, il représenta en s'associant avec des prestigiateurs. Or, voici quelques-uns des griphes qu'il proposoit : « Un campagnard ayant trop mangé s'en trouvoit incommodé. As-tu mangé jusqu'à vomir, lui demande le médecin ? Non, répond-il, mais jusque dans le ventre ** ». -- Une pauvre femme ayant mal au ventre, le médecin lui dit : En tiens-tu *** pour tes neuf mois ? Comment ? dit-elle; moi, grosse ! qui depuis trois jours n'ai rien mis dans mon ventre.

étoit celui qui représentoit des mimes au son de la flûte, en suivant la mesure avec ses gestes.

* Texte, avec sa propre figure. On verra, dans Ficoroni, les masques d'usage pour les différentes pièces de théâtre, ou scéniques.

** Ou dans l'estomac : propos qui étoit trop plat, aussi bien que le suivant, pour être rapporté ; mais il faut des ombres dans un tableau.

*** Texte, en tiens-tu dans le ventre : expression ordinaire en grec, pour *être grosse*.

« On compte * aussi Aristonyme parmi ceux qui « ont dit quelques bons mots saillans. »

Le poète Sosiphane persifloit le comédien Céphisoclès en lui reprochant d'avoir une large bouche **. Je t'aurois déja jeté des pierres aux cuisses, lui disoit-il, si je n'avois craint d'en faire pleuvoir sur les assistans.

Voici un très-ancien propos qu'on peut bien rapporter au caractère des griphes : « Qu'est-ce que nous enseignons tous sans le savoir pertinemment? » On y ajouteroit aussi : « Quelle chose n'est nulle part et partout. » -- En outre : « Quelle chose est la même dans le ciel, sur terre et dans la mer? Dans ce dernier cas, l'équivoque est dans l'identité du nom, car on trouve l'ours, le serpent, l'aigle et le chien, au ciel, sur terre et dans la mer. Quant à ce qui n'est nulle part, et par-tout, c'est

---

* Je suis Daléchamp qui a traduit par conjecture. Le texte n'a point de sens. N. le Comte l'a même passé.

** Casaubon veut lire ici *euryprookton,* sans autorité. Il n'a pas vu que large bouche étoit une allusion au vice de Lesbos : *lesbiazein* ou *fellare* sont la même chose. Martial a bien distingué ces deux infamies, liv. 7, E. 9: *Pædicatur Oros, fellat Linus.* Quant au mot *ischia* dont Casaubon s'autorise pour tout troubler, ce mot est absolument contre lui; mais *nequid nimis in re tàm turpi.*

le temps, car il est par-tout, et n'est fixé en aucun lieu par sa nature; mais la première de ces questions est relative à l'ame que nous avons. Chacun en instruit son prochain sans en connoître la nature.»

Mais pour revenir à Callias d'Athènes, dont il a été question ci-devant *; cet écrivain, qui est un peu antérieur à Strattis, a fait une pièce intitulée la *Théorie de la Grammaire*, où il suit cet ordre-ci.

Le prologue de cette pièce est composé des élémens littéraires, et il faut le dire en énonçant les lettres, et selon toutes les lettres ** : il le ter-

---

* Voyez ci-devant chap. XV, où il est dit avoir fait une *tragédie*, non la *théorie de la gram.*

** C'est le texte; *kata tas pasas graphas :* mais ou cette leçon est fausse, ou il faut corriger ainsi, plus bas dans le texte grec, même page, lettre F, lig. 4. L'auteur y écrit *kata tas paragraphas*, en renvoyant à l'autre leçon. L'une et l'autre doivent donc être la même, puisqu'elles doivent présenter la même idée. Cependant j'ai traduit ici le texte tel qu'il est. Casaubon, qui se sauve à la faveur des noms d'auteurs qu'il indique sans rien expliquer, nous dit qu'on saura ce que veut dire *paragraphai*, en lisant Héphestion, les interprètes grecs des poètes tragiques, et d'Aristophane. D'abord j'observe qu'il emploie mal-à-propos *paragraphai*, qui signifieroit *des exceptions*, en terme de jurisprudence. Il faudroit *paragraphoi*, puisque Triclinius sur Sophocle et le *Schol.* d'Aristophane, act. 2, sc. 1, écrivent *paragraphos* au singulier. Je dis ensuite que la leçon *kata tas paragraphas* est fausse dans Athénée, et qu'il n'y a ici aucun rapport avec les figures que formoient les acteurs, selon les circonstances, en se présentant sur telle ou telle ligne. Il s'agit

mine * par une espèce de catastrophe, en récitant de suite toutes les lettres : « *Alpha*, *beeta*, *gamma*, *delta*, *epsilon* **, *zeeta*, *theeta*, *ioota*, *kappa*, *lambda*, *my*, *ny*, *xy*, *ou*, *pi*, *rhoo*, *sigma*, *tau*, *ypsilon*, *phi*, *chi*, *psi*, jusqu'à *oo*. » Ensuite un chœur de femmes réunissant une consonne avec chaque voyelle prises par ordre alphabétique, les chante régulièrement sur certaine mesure, comme *beeta*, *alpha* (*ba*), *beeta*, *epsilon* (*be*), *beeta eeta* (*bee*), *beeta ioota* (*bi*), *beeta omicron* (*bo*), *beeta ypsilon* (*by*) *beeta oomega* (*boo*). Suivant le chant et la même mesure à l'antistrophe, le chœur passe au *gamma*, ou *gh*, avec les mêmes voyelles, comme *gamma a* (*ga*), *gamma e* (*ghe*), *gamma ee* (*ghee*),

---

seulement, dans le premier passage, de la division du prologue, selon l'ordre de toutes les lettres, c'est-à-dire, que le premier mot de chaque vers devoit commencer par une telle lettre de l'alphabet, en suivant par ordre jusqu'à la dernière : c'étoit une espèce d'acrostiche ; et cette suite seule de lettres devoit se réciter par ordre, et sans interruption à la fin du prologue. Or, le poete dit, à la seconde leçon, qu'il faut faire la même division à l'égard des voyelles : c'est donc aussi les prononcer *kata tas pasas graphas*, et non *kata tas paragraphas*. On voit donc comment Casaubon se sauve lorsqu'il n'entend rien.

* Je lis *poioumenos*, ou il n'y a plus de sens.

** J'ai ajouté *epsilon*, et *zeeta*, pour *theou gar eige* qui ne dit rien. Adam étoit de cet avis très-sensé. Au reste, j'en avertis; mais tous ces détails sont si peu intéressans, si obscurs même, que le lecteur ne doit pas s'y arrêter.

gamma i (*ghi*); *gamma o* (*go*), *gamma y* (*ghy*), *gamma oo* (*goo*). Il en est de même des autres syllabes pour lesquelles on doit toujours observer la même mesure *, et la même modulation dans les antistrophes....

..... De sorte qu'Euripide prit delà l'idée d'après laquelle il composa toute sa *Médée*, et y adapta aussi le même chant; comme cela est évident. On dit même que Sophocle, ayant assisté à la représentation de cette pièce, osa diviser les parties de son *Œdipe* en suivant le même mètre **; *pouvant s'en appliquer à lui-même ces paroles.*

« En agissant ainsi ***, je ne me fais aucun tort, ni à toi,
« convaincu (*de l'avoir imité*).

Ainsi ce fut de lui que tous les autres poètes, comme il paroît, prirent l'usage des antistrophes qu'ils introduisirent dans leurs tragédies.

---

* Adam lisoit ici *hèkastote* pour *hekastos to te*. Je suis sa conjecture.

** Lisez *toode metroo*, ou *autoo too metroo*. Adam.

*** Daléchamp traduit le texte à la lettre, et il a bien fait, quoiqu'il n'en ait pas vu le but. Casaubon le blâme, sans y rien entendre; autrement il n'auroit pas voulu placer ici le passage entier de l'Œdipe, v. 340. C'est Athénée qui met ici dans la bouche de Sophocle un de ses propres termes, comme pour le disculper de son imitation. Adam s'est aussi trompé: cependant il a au moins senti que Casaubon ne savoit ce qu'il disoit.

Lorsque le chœur a cessé de chanter, Callias fait donc paroître la scène des voyelles, qu'il faut encore énoncer en les divisant de manière qu'elles paroissent par lettres seules, chacune l'une après l'autre, comme il l'avoit fait auparavant *à l'égard des consonnes;* afin d'observer autant qu'il étoit possible un exact parallélisme dans la représentation du poème *.

« Femmes, il faut dire ** (*alpha*) *a* seul, et (*ei*) *e* seul pour le
« second; vous direz (*eeta*) *ee* seul pour le troisième. Je dirai donc-

---

* Je lis *poieematos* que le sens exige, non *poieesantos.*

** Voici comment il faut lire ces vers, en observant auparavant que *ei* est le nom de l'*epsilon; hou* bref celui de l'*omicron,* qui s'écrivoit même pour la diphtongue *ou,* comme on le verra dans les doctes remarques de Taylor sur les marbres de Sandwich, pour n'en pas citer d'autres; ensuite que *loisthion* ne fait que deux syllabes par une crase. *Ta* dans *hepta* est long au vers 6, avant *ph.* lettre double.

Alpha monon oo gynaikes, ei te deuteron
Monon legein chree; kai triton monon g' ereîs
Eet', ara pheesoo to tetarton aû monon ioota:
Pempton ou monon, to th' hekton y monon lege:
Loisthion de phanoô soi oo to ton hepta phoonoon;
Hepta monon en metrois, etc.

En metrois est une expression qu'il faut remarquer; l'auteur voulant dire que *oo, mega,* long, n'est une voyelle différente de l'*o* bref que par la quantité ou mesure, comme *eeta* ne diffère d'*epsilon* que par la même raison; ainsi cela ne fait réellement que cinq voyelles.

« pour le quatrième (*ioota*) seul, *i*; pour le cinquième (*ou*) *o*;
« dis *y* seul pour le sixième; mais je te montrerai *oo* pour la der-
« nière des sept voyelles; sept, dis-je, pour la mesure. »

Cette femme, après avoir dit cela, le répète une seconde fois.

Callias est le premier qui ait indiqué par des traits, dans des *vers iambiques*, un mot un peu polisson pour le sens, mais d'une manière fort claire. Voici comment il s'explique :

« Femmes, je suis grosse; mais, ami de la pudeur, je vais vous
« indiquer par des traits le nom de l'enfant que vous pouvez
« attendre. Figurez-vous une longue ligne droite du milieu * de
« laquelle part, de chaque côté, une petite ligne qui s'élève en
« se fléchissant vers le bas; ensuite vient un cercle * qui a deux
« petits pieds. »

C'est de là, comme on pourroit le présumer, que Mæandrius l'historien a pris l'idée qu'il a rendue plus crûment dans son *Exhortation*, en s'écartant un peu de celui qu'il imitoit.

Euripide paroît aussi s'être amusé à désigner le nom de Thésée par des traits. C'est un pâtre qui

---

* C'est la lettre *psi* Ψ. — Le cercle est l'*oo* long capital, Ω; il faudroit ensuite l'indication des traits de la lettre A pour faire *psooa* qui signifie un *vent* dont cette femme se dit grosse. Les copistes l'ont omise; mais Daléchamp a bien vu. La conjecture de Casaubon est une ineptie.

indique,

indique, comme il suit, le nom de ce héros, sans savoir la valeur des traits qui le composent.

« Pour moi, je ne connois pas les lettres, mais je vais en indiquer « les formes et les traits particuliers. D'abord, c'est un cercle « comme mesuré au tour, et qui a un point dans son milieu « (Θ, *theeta*); la seconde est composée d'abord de deux lignes « droites, qu'une autre transversale sépare ensuite par le milieu « (H, *eeta*); la troisième est comme roulée en boucle de cheveux « (C, *sigma*); la quatrième est une ligne qui s'élève droite, et « sur laquelle s'appuient obliquement trois autres lignes (E, *epsi-* « *lon*); mais il n'est pas facile d'indiquer clairement la cinquième, « car ce sont deux lignes qui s'éloignent l'une de l'autre, après « s'être réunies en un point à la même base (Υ, *ypsilon*); quant « à la dernière, elle est semblable à la troisième (C) *. »

Agathon, le poète tragique, a fait la même chose dans son *Télèphe;* un homme qui ignore la valeur des lettres (ou qui ne sait pas lire), indique ainsi comment il faut écrire le nom de Thésée :

« Le premier signe de l'écriture étoit un cercle marqué d'un point « au milieu, Θ; le second, deux lignes droites accouplées, H; le « troisième étoit semblable à un arc ** scythe, Σ; ensuite étoit

* Ces lettres réunies font ΘHCEΥC, *Theeseus.* On a eu tort de supprimer l'ancienne forme C du sigma, pour mettre dans ce texte sa forme plus moderne, Σ, dont il va être parlé.

** Le dos de ce sigma imite, à certain point, la forme de l'arc qu'on voit sur nombre de monumens et de médailles : c'est l'arc scythe, qui se faisoit d'un bois léger, mais dont la fibre étoit très-liée. On faisoit une rainure en queue d'aronde, tout le long du dos, et on y faisoit entrer de force une verge

« placé obliquement un trident, E; deux lignes alloient se joindre
« sur un trait, Υ; et le dernier étoit le même que le troisième, Σ *. »

Théodecte le Phasélite introduit sur la scène un rustre qui ne sait pas lire, et qui indique ainsi le nom de *Thésée :*

« Le premier signe étoit un œil tendre circulaire, Θ; le second,
« deux lignes absolument de même mesure, mais jointes au milieu
« par une règle horisontale, H; le troisième ressemble à une boucle
« de cheveux roulés, C; vient ensuite un trident qui se présente posé
« obliquement, E; le cinquième, sont deux lignes qui ont la même
« mesure et la même hauteur, mais qui viennent se joindre à une
« même base, Υ; le sixième est une boucle telle que je l'ai décrite
« au troisième, C. »

Sophocle a imité cela dans son *Amphiaraüs satyrique*, où l'acteur forme les lettres en dansant **.

Néoptolème de Parium dit, dans son ouvrage sur les *Épigrammes*, qu'on voyoit à Chalcédoine le tombeau du sophiste *Thrasymaque*, sur lequel étoit cette épigramme.

« Mon nom est *Theeta* *** *Rhoo*, *Alpha*, *San*, *Y*, *My*,

---

de corne amollie à la fumée de l'eau bouillante. On sent que cet arc une fois sec, et tendu par des gens tels que les Scythes, devoit fouetter un trait avec une force extrême. Tel étoit le *cydonium cornu* si vanté dans les poètes.

* En grec, avec le sigma rentrant Σ, ΘΗΣΕΥΣ.

** Ceci doit être remarqué.

*** Ces lettres, sans leur nom, font *Thrasymachos*, ΘΡΑΣΥΜΑΧΟΣ.

« *Alpha, Chi, Ou, San.* Ma patrie est Chalcédoine, et ma pro-
« fession la sagesse. »

Castorion de Soli, au rapport de Cléarque, avoit fait en l'honneur de Pan un poème où chaque pied des vers étoit renfermé dans un mot seul, de sorte qu'ils pouvoient être les uns avant ou après les autres à volonté.

« Pan *, qui fais paître les bêtes, et qui habites le mont, ou pays
« montueux d'Arcadie, où règne un dur hiver, vu les neiges qui
« s'y amoncèlent en tombant, je vais faire entendre par-tout tes
« louanges dans cette pièce de vers d'une ingénieuse invention, et

---

* Casaubon devoit sentir à la lecture que ce sont ici de petits vers dimètres, ou de quatre pieds, et que chaque mètre devoit avoir onze lettres, écrits avec les caractères de la langue; qu'ainsi on doit lire dans Athénée, *hendekagrammatos*, non *dekagr.* La mesure étoit facile à rétablir. Les voici:

Se, ton bolois niphoktypois
Dyskeimeron naionth' horon,
Theeronome Pan, chthon' Arkadoon,
Kleisoo graphee teede se sophee,
Pany klyt' epee syntheis, anax,
Dysgnoosta mee sophois klyen,
Moosopole theer, charitotonon
Meiligm' hieis, etc.

Charitotonon, au vers 7, est une idée heureuse d'Adam. On voit que le reste étoit facile à remettre en ordre, et que chaque mètre est de onze lettres grecques. *Chthona*, au vers 3, et *horon*, mont *ménale*, sont au même régime par apposition. L'auteur appelle ce dieu *Theer*, ou *Ferus*, à cause de ses pieds de chèvre.

« que je compose de manière qu'ils seront difficiles à entendre pour
« les ignorans. Animal, suppôt des muses, (moi) faisant entendre
« de tendres accens pleins de graces . . . . »

Et ainsi du reste où il suit la même marche. Or, transposez les parties à volonté vous aurez toujours la même mesure; comme,

« *Se ton bolois niphoktypois ;* ou
« *Se ton bolois dyskeimeron ,* etc. »

Car il faut observer que chaque *mètre*, ou mesure est de *onze lettres*. On peut aussi quitter cette marche et en prendre une autre; de sorte qu'après avoir placé les mots, on puisse leur faire occuper plusieurs autres places, en transposant ainsi ces deux vers.

« *Metron phrason moi ton podoon , laboon * metron.* »
« *Laboon metron moi ton podoon , metron phrason.* »

Et ces deux autres qui les suivent :

« *Ou boulomai gar toon podoon metron labein.* »
« *Labein metron gar toon podoon ou boulomai.* »

---

* Ces deux mots manquoient au vers; du reste, ces vers *recurrens* seroient encore susceptibles de plusieurs autres transpositions. Les modernes se sont aussi amusés de ces jeux. On connoît ce vers :

Tot tibi sunt dotes virgo quot sidera cælo ,

dont un poète a fait mille vingt-deux autres vers, en changeant seulement les mots de place. Cæsius, qui le rapporte dans sa *Minéralogie ,* liv. 2, ch. 1, p. 140, produit d'autres combinaisons, dont le nombre est bien plus étonnant.

Voici le sens de ces quatre vers :

« Dis-moi la mesure des pieds, en prenant la mesure. »
« En prenant la mesure des pieds pour moi, dis la mesure. »
« Car je ne veux pas prendre la mesure des pieds. »
« Car prendre la mesure des pieds, je ne le veux pas. »

CHAP. XXI. Selon le même Cléarque, Pindare ayant fait une ode sans la lettre *S*, ou *San*, comme un griphe qui avoit été proposé dans le genre lyrique, plusieurs en furent choqués, soit qu'ils en regardassent la composition comme impraticable pour eux, soit qu'ils ne goûtassent pas ce genre. Pindare fit alors une pièce de vers dans laquelle il dit :

« Jadis étoient proscrits les chants mols * et efféminés, les hommes
« *rejetoient* aussi le *san*, *s*, comme profane. »

On peut donc noter ces observations contre ceux qui prétendent qu'on attribue mal-à-propos à Lasus d'Hermione une ode où la lettre s ne paroît pas, et qu'il a intitulée les *Centaures*. Tel est aussi l'hymne

* Je traduis, en supposant *schoinotenees t' aioida*, avec Casaubon, et je suppose, pour le sens, *eeripon*, verbe qui a pour nominatif *anthroopoi*. Ce verbe se prend en sens neutre et actif; cependant je préfère la leçon *apo stomatoon* dans ce passage, liv. II, ch. 5, p. 467, du texte grec; alors *eeripe* seul suffit, sans supposition. Ceux qui voudront d'autres conjectures, qui n'apprennent rien, liront Casaubon.

que le même a fait sans *s* en l'honneur de *Cérès d'Hermione* *, comme le dit Héraclide du Pont dans son troisième § sur la *Musique*. En voici le commencement :

« Je chanterai la jeune *Deemeeteer* ** , femme de *Clymène*. »

Mais on peut encore produire ici d'autres griphes. *Tel est celui-ci :*

« Je suis né à *Phaneros ;* l'eau salée environne ma patrie, et ma
« mère est fille du nombre. »

Ceci indique l'île de *Délos*, nom qui répond à *Phaneros* , dont le sens est *manifeste*. Or , Délos est au milieu de la mer. Sa mère est *Latone*, fille de *Koios*, ou *Cœüs*, mot qui, chez les Macédoniens signifie *nombre*. Tel est celui-ci sur la *Tisane:*

« Bois le suc de l'orge mondé que tu auras fait renfler. »

Quant au mot *tisane* (*ptisane*) , il est formé de *ptissein* *** et *anein*.

---

* L'autenr écrit *Cérès Hermione*, liv. 14, ch. 5, p. 624 du grec. Pausanias a détaillé ce qui concerne cette Cérès. *Corinth.*, p. 78.

** Un des noms de Cérès. *Clymène*, un des noms de Pluton, sur lequel voyez Phornutus, chap. dernier, et l'*Anthologie*, liv. 3, §. 25, ép. 9. La ville d'Hermione fut renommée par la mort du brigand Procuste que Thésée y fit périr. Voyez Bachet sur Ovide.

*** Comment Athénée a-t-il pu s'occuper de pareilles puérilités!

Sur le limaçon. Ce griphe est rapporté dans les *Définitions* de Teucer.

« Il y a un animal sans pieds, sans épines, sans os, dont le dos
« est couvert d'écaille, et les yeux regardent en se prolongeant,
« pour se raccourcir ensuite. »

Antiphane rappelle celui-ci dans son *Amoureux de lui-même :*

« A. Des tourteaux, dont la chair a la blancheur du lin : m'en-
« tends-tu ? B. Eh ! ce sont des fromages. »

CHAP. XXII. Anaxandride écrit, dans sa *Laide :*

« Il vient de découper, et dompte à présent, dans des marmites *
« de terre *bruyantes au feu*, de longs morceaux de corps. »

C'est ce que Timothée dit un jour, messieurs, pour signifier une *marmite.*

Timoclès a dit, dans ses *Héros :*

« A. Lorsqu'on eut enlevé la nourrice de la vie, l'ennemie de la
« faim, le gardien de l'amitié, le médecin de la boulimie qui ôte
« toutes les forces, je veux dire *la table.* B. Juste ciel ! quel détour,
« tandis qu'il peut dire en bref *la table.* »

Platon le comique fait mention, dans son *Adonis*, d'un oracle rendu à Cinyras au sujet d'Adonis son fils. Voici ce qu'il dit :

« O ! Cinyras, roi des Cypriotes poilus *à l'anus* **, il t'est né un fils

---

* Texte, dans des *bruyans au feu* (de terre) : quelles fadaises !

** Texte, *dasyprooktos*, ce qui désignoit la force, comme *melampyge.*

« qui est à la vérité le plus beau, le plus admirable de tous les
« hommes; mais il sera possédé de deux démons, dont l'un femelle *
« sera poussé par lui furtivement à la rame, et l'autre le poussera. »

L'auteur entend Vénus et Bacchus par ces deux démons, car l'un et l'autre ont aimé Adonis.

Asclépiade dit, dans ses *Sujets de Tragédies*, que l'énigme du Sphinx étoit conçue en ces termes:

« Il y a sur terre un Etre ** à deux, à trois, enfin à quatre pieds,
« et qui n'a qu'une voix. De tout ce qui se meut sur terre en ram-
« pant, ou qui traverse l'air ou la mer, il est le seul qui change de
« nature : mais lorsqu'en marchant il s'appuie sur plus de pieds, la
« célérité de ses membres diminue en proportion. »

On peut regarder aussi comme un griphe ce que Simonide a renfermé dans les vers suivans, selon ce que Chaméléon d'Héraclée dit, dans son ouvrage concernant Simonide :

« Le père d'un bouc, animal qui vit de différentes pâtures, et un
« misérable poisson, près l'un de l'autre combattoient, en s'oppo-
« sant chacun la tête; ayant reçu l'enfant de la nuit dans leurs
« paupières, ils ne vouloient pas que le ministre du roi Bacchus,
« et qui tue le bœuf, prît de la nourriture. »

Les uns disent que c'étoit une inscription qui se trouvoit sur un ancien don suspendu dans un temple

---

* Ceci n'a pas besoin d'explication.

** Cette énigme, où il s'agit de l'homme dans ses différens âges, est connue.

de

de Chalcis, et qu'on y avoit formé le bouc et le dauphin, dont il s'agit dans ces vers. D'autres pensent que c'étoient un bouc et un dauphin sculptés sur le côté où l'on tend les cordes d'un psaltérion, et que par le *tueur de bœuf*, et Bacchus, il faut entendre un dithyrambe. D'autres l'interprêtent ainsi: On immole un bœuf à Bacchus dans la ville de Julis, et c'est un jeune homme qui doit le frapper avec une hache. La fête approchant, on avoit envoyé la hache à la boutique d'un taillandier. Simonide *, encore jeune, étoit allé chez cet ouvrier pour y prendre la hache; mais il le trouva endormi, et aperçut une outre et un cancre ** posés au hasard, mais ayant l'un devant l'autre les parties antérieures. De retour, il proposa donc à ses amis le problème qui vient d'être rapporté. Le père du bouc étoit l'outre; le misérable poisson, le crancre; l'enfant de la nuit, le sommeil; le tue-bœuf et le ministre de Bacchus, la hache.

Simonide a fait une autre épigramme qui embarrasse ceux qui ne sont pas versés dans l'histoire:

« J'ordonne à celui qui ne veut pas soutenir le combat de la

---

* Étoit natif de Julis.

** Il s'agit ici d'une tenaille.

« cigale de donner un grand repas à Épée de Panopée *. »

On rapporte que Simonide, s'étant arrêté quelque temps à *Cartheia*, y enseigna l'art de former les chœurs de musique. Sa salle étoit dans la partie haute de la ville, près du temple d'Apollon, et loin de la mer. Simonide, non plus que les autres, ne pouvoit avoir d'eau que de la partie basse, où il y avoit une fontaine. Or, c'étoit un âne qui apportoit cette eau. L'animal en avoit été nommé Épée, parce que, selon la fable, c'étoit un homme de ce nom qui apportoit de l'eau aux Atrides pendant le siége de Troie; ce qui avoit même fait le sujet d'un tableau consacré dans le temple d'Apollon. Le poète Stésichore en a aussi parlé dans ce passage:

« La fille de Jupiter eut pitié de lui, qui portoit toujours de l'eau
« aux rois. »

Cela étant ainsi, on dit que Simonide établit pour loi que celui des chanteurs qui ne se trouveroit pas présent à l'heure dite fourniroit à l'âne un chénix d'orge; qu'ainsi le poète disant : « Celui qui ne soutient pas le combat de la cigale, l'avoit entendu de

---

* Ville de la Phocide. — *Cartheia*, petite île près de Delos. On a aussi dit que Simonide y étoit né. Il ne faut pas confondre ce nom avec *Carteia*, l'ancienne *Tartesse* en Espagne.

celui qui refuseroit de chanter; qu'en outre, *Panopiade* étoit *l'âne*, et le *grand souper*, un chénix d'orge. »

Voici un griphe analogue, de Théognis :

« Un mort marin vient de m'appeler à la maison, resonnant avec
« une bouche humaine quoique mort. »

Il veut parler du limaçon de mer.

Ce sont encore des espèces de griphes que de dire des choses par des mots qui feroient autant de noms d'hommes. Tel est *Aristonique*, qui s'entend de la *force pour vaincre* dans le combat.

En voici encore un fort répandu.

« Cinq hommes se rendirent au même lieu sur dix vaisseaux en
« course : ils combattirent au milieu des pierres, sans pouvoir en
« arracher une, et mouroient de soif, ayant de l'eau plus haut que
« le menton *. »

Il étoit d'usage à Athènes d'imposer certaine peine à ceux qui ne donnoient pas la solution d'un griphe; ou ** même de les obliger de boire un

* La solution qu'on donne de ce griphe a quelque vraisemblance; cependant elle ne plaît pas à Casaubon : je l'approuve ici ; elle ne me plaît pas non plus. Il s'agit, dit-on, de cinq athlètes, qui entre eux avoient dix souliers; ce sont les dix vaisseaux : d'autres entendent ceci des dix mains. Ils étoient sur un sol, ou pierreux, ou pavé, ayant le visage couvert d'eau ou de sueur. Il faut avouer qu'il n'y a guère d'esprit dans ce griphe, si c'en est là le sens.

** Je lis ici *ce ge*, pour *ei ge* qui n'a aucun sens. Ce qu'on jetoit dans le

verre de vin *mélangé*, comme le rapporte Cléarque dans sa *Définition du griphe*.

Voici ce que le même écrit dans le premier § de ses *Proverbes :* « Il n'est pas étranger à la philosophie de s'occuper des griphes. Les anciens les regardoient même comme un moyen de prouver une belle éducation. En effet, ils en proposoient dans les repas, non comme on le fait de nos jours, en demandant sans rougir : « Comment faut-il s'y prendre pour avoir le plus de plaisir en amour? quel est le poisson le plus friand? quel est le vrai temps pour le manger à son point? quel est celui qu'on doit préférablement manger après l'*arcture*, les pleiades, ou après la canicule? La récompense de la solution est un baiser digne d'aversion pour ceux qui ont une ame délicate, et la peine imposée un verre de vin qu'ils avalent *pur*, et dont ils sont plus flattés que du soin de leur santé. Or, tout cela ne convient qu'à ceux qui ne font leur lecture que des ouvrages de

---

vin étoit de la saumure, comme il est dit plus loin, et selon le rapport de Pollux, liv. 6, ch. 19, n. 108. Selon Hésychius, c'étoit un verre de vin *pur* qu'on obligeoit de boire : est-ce parce que ces vins *purs* avoient beaucoup d'amertume, comme je l'ai déja prouvé? mais en même temps il est en contradiction avec les détails suivans de Cléarque, qui fait donner le vin *pur* à celui qui trouvoit la solution.

Philénis * et d'Archestrate, et qui, en général, ne se sont occupés que de ces écrits voluptueux, connus sous le nom de *Gastrologies.* »

« Mais on se proposoit autrefois de semblables questions, plutôt en rapportant un vers iambique auquel un autre devoit répondre par un semblable vers d'un poète, et qui revînt à ce dont il s'agissoit; de sorte que chacun étoit obligé de rapporter sur-le-champ un vers. Outre cela, chacun étoit obligé de réciter un passage aussi long qu'on le lui prescrivoit, et de remarquer tout ce qu'il y avoit à noter sur les lettres et les syllabes. Il falloit aussi dire le nom de chacun des chefs des Grecs devant Troie, ou des Troyens; le nom d'une ville de l'Asie commençant par la lettre qu'on avoit indiquée; de sorte que le suivant devoit y répondre par le nom d'une ville de l'Europe, et ainsi les autres tour-à-tour, par celui d'une ville de la Grèce, ou des Barbares. C'est ainsi que ce jeu devenoit comme un examen, qui faisoit preuve de l'aptitude que

* Philénis, Éléphantis, Cyrène furent trois femmes des plus lubriques. Je soupçonnerois que l'Aretin a eu de son temps un ouvrage de l'une ou de l'autre. On a cependant voulu justifier Philénis d'avoir traité des matières aussi licencieuses, comme on l'a vu.

chacun avoit pour les sciences. Après ces jeux, on couronnoit les vainqueurs dont on célébroit la renommée, récompense la plus flatteuse pour ceux qui sont sensibles aux attraits d'une amitié mutuelle. »

Voilà donc ce que Cléarque a dit à ce sujet, et sur les questions qu'il faut se proposer à table. Je pense qu'on peut encore y comprendre ce qui suit. Par exemple, réciter un vers d'Homère commençant et finissant par la même lettre *a*, de sorte qu'un autre convive soit obligé d'en rapporter aussitôt un, ou plusieurs autres qui commencent et finissent de même; tels sont ceux dont voici le sens (et qui commencent et finissent par *a*).

> « Mais elle s'arrêtant * (ou étant) auprès, lui dit rapidement
> « ces paroles. »
> « Çà, donne le fouet et les rênes éclatantes. »
> « Des boucliers bien ronds, et de petites rondaches légères. »

Ou l'on citera des vers iambiques comme ceux qui renferment ce sens :

> « On peut appeler homme de bien celui qui sait supporter la
> « bonne fortune. »
> « C'est être vraiment homme de bien que de savoir bien soutenir
> « l'adversité. »

---

* Il faut nécessairement lire l'original. Ceux qui n'entendent pas le grec passeront ces détails.

Ou ces vers d'Homère qui commencent et finissent par la lettre *e*.

« Il trouva le glorieux et brave fils de Lycaon. »

« Puisque je ne pouvois me trouver dans notre ville. »

Tels sont aussi ces iambes :

« Dercyle, la pauvreté est quelque chose de bien méprisable. »

« Sachez régler votre vie selon vos facultés. »

Ou ces vers d'Homère qui commencent et finissent par *ee* :

« Minerve aux yeux brillans lui ayant ainsi parlé, s'en alla. »

« La charmante Vénus tomba aux genoux de Dionée. »

Vers iambique :

« Ne vous fiez qu'après l'expérience à la foi de vos amis. »

Vers d'Homère commençant et finissant par *i* :

« Que chassés d'Ilion ils périssent sans être ensevelis et sans
« jamais être nommés. »

« Hippolochus m'a engendré, et je me dis hautement son fils. »

Vers commençans et finissans par *s* :

« De tous les Grecs, nommerois-tu même Agamemnon. »

Iambique :

« C'est le propre de l'homme sage de supporter courageusement
« l'adversité. »

Vers commençant et finissant par *oo:*

« Comme, lorsqu'un nuage s'élève de l'Olympe jusqu'au ciel. »

Iambique :

« J'ai l'ame élevée, et prête à braver tout évènement. »

On proposera aussi des vers où la lettre s ne se trouve pas :

« Je veux donner tout cela, et y ajouter encore de ce que j'ai chez « moi. »

En outre, des vers dont la première et la dernière syllabe forment un nom d'homme :

« (AIas) * *Ajax* de Salamine amena douze *vaisseaux* (neeAS). »

« (PHYleides) Phylide qu'engendra, le chéri de Jupiter, Phy- « LEUS. »

« (Ieeteer) le brave *médecin* Podalire, et macha OON. »

Il y a encore d'autres vers d'Homère dont la première et la dernière syllabe forment le nom d'un vase, ou d'un instrument, ou de toute autre chose; comme *OLMOS*, un *mortier* pour piler.

« (OLlymenoon) les Grecs périssant, il avoit la plus amère dou- « leur dans *le cœur:* thyMOS. »

---

* AI du commencement et AS de la fin sont AIAS, nom d'Ajax. On réunira de même les extrêmes des deux vers suivans, pour avoir *Phyleus* et *Ion,* noms propres ; et ainsi des autres.

Ou

Ou *MYLOS*, un moulin à bras :

« (MUtheitai) il dit à propos ce que penseroit *tout autre :* alLOS. »

Ou *LYREE*, une lyre.

« (LYgros) étant chagrin, craignant d'avoir un plus grand mal
« *à souffrir :* epauREE. »

Ou d'autres vers qui, par leur première et dernière syllabe, forment le nom d'un comestible; comme *ARTOS*, du *pain :*

« (ARgyropeza), Thétis *aux pieds d'argent*, fille du marin
« *Vieillard :* geronTOS. »
« (MEE) *ne* * me demande pas de détails sur ces choses, et *ne*
« *fais pas de questions :* metalLA. »

Après cette digression assez longue sur les griphes, il faut dire quelle peine subissoient ceux qui ne résolvoient pas le griphe proposé. Ils étoient obligés de boire un verre de vin où l'on avoit mêlé de la saumure, et même il falloit le boire tout d'un trait, comme nous l'apprend Antiphane dans son *Ganymède :*

« A. Eh ! vous me faites là des questions bien embarrassantes !
« B. Je vais donc t'ordonner bien *clairement* de me dire *prompte-*

---

* MEE seul est la négation *ne*, et joint à LA de la fin du vers, il en résulte MEELA qui signifie *brebis, bestiaux.* »

« *ment* si tu sais quelque chose de l'enlèvement de l'enfant, ou tu « vas être pendu. A. Est-ce donc un griphe que vous me proposez, « en me demandant si je sais quelque chose de l'enlèvement de « l'enfant? Que veut donc dire * cela? (B. Holà, quelqu'un: qu'on « me donne une corde, et bien vîte.) A. Ma foi, je n'en sais rien. « Mais cette corde, est-ce ** pour me punir? B. Non, certes; car « il ne faut apporter ici qu'un verre de saumure. Or, sais-tu com- « ment il te faut le boire. A. Moi? B. Oui, toi. A. Comment? ne « puis-je pas donner caution? B. Non; il te faut mettre les mains « derrière le dos, et tirer sans reprendre haleine. »

Telles furent les réflexions que nos Savans firent sur les griphes; mais comme la nuit nous surprend, remettons à demain à parler des *vases à boire*, en rappelant par articles suivis ce qu'ils en ont dit. En effet, je dirai comme le *Philothyte* de Métagène, que je veux varier les discours épisodiques de mon ouvrage, afin de régaler le théâtre de nombre de nouveaux plats, en parlant au livre suivant des *vases* à boire.

---

* Le valet dit cela de côté, et achève, encore de côté; *ma foi, je n'en sais rien*. Puis se tournant vers son maître, il lui dit: *Mais*, etc. Et plus loin, *se dei tod' expinein*.

** Je lis *toutoo*, avec Pursan; mais au vers suivant, *parapherein*.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

Mon cher Timocrate,

« Quel sera * donc le début des discours que nous allons tenir ? »

pour me servir des termes du comique Céphisodore. Rassemblés de bonne heure, et même avec empressement, au sujet des vases à boire, nous étions tous assis **, lorsqu'Ulpien entama la conversation, car personne n'avoit encore parlé.

* Ceci fait un vers iambique que Casaubon confond mal-à-propos avec la prose. Ce Céphisodore étoit de Thèbes.

** Casaubon étoit embarrassé ici mal-à-propos. *Katheemenoon* doit s'entendre de chaque convive qui se plaçoit sur un siége en arrivant. On attendoit assis le moment de se mettre à table : alors on se couchoit sur des lits. Voilà pourquoi Ulpien dit plus bas : *Mais, mes amis ; çà couchons nous*, etc. On voit donc pourquoi Athénée dit : nous étions encore tous assis lorsqu'Ulpien, etc. c'est-à-dire, qu'il entama la conversation avant qu'on fût à table. L'auteur dit que les convives se réunissent ici pour parler *des vases*. Ce sujet, qui sera fort indifférent pour certaine classe de lecteurs, devient des plus intéressans pour les amateurs de l'antiquité, qui font même des vases antiques le plus bel ornement de leurs cabinets. En effet, qui peut voir sans étonnement la précieuse collection que M. Hamilton a consignée dans le musæum de Londres; mais laissons parler le plus célèbre antiquaire, à l'occasion des seules pierres gravées qui en représentent. « L'*article des* « *vases*, qui sembleroit ne devoir donner lieu qu'à admirer le goût, la

« Mes amis, les princes soupent assis chez Adraste; mais Polyide, sacrifiant sur le chemin,

---

« finesse, et l'excellence de la gravure des pièces que nous y avons, ne laisse pas « de renfermer la matière de beaucoup d'érudition. Le lecteur en sera aisément « convaincu pour peu qu'il se rappelle l'onzième livre d'Athénée, où l'on « voit combien il y a à rechercher sur les vases, dont le luxe tient une place « si considérable dans l'histoire des mœurs des anciens. On sait assez déja à « quel excès arrivoit le luxe de leurs tables, et combien ils nous ont surpassé « pour tout ce qui regardoit la grandeur, le poids, le travail, la qualité, et « la variété des pièces qui formoient l'appareil de leurs *buffets* et de leurs « *crédences* (*kylikeion*) *armarium poculorum, repositaria, abaci.* Les « anciens avoient des vases, des flacons, des urnes et des coupes de toutes « les espèces, en pierre, en verre, en terre cuite, et en métal; et par-tout « c'étoit du recherché, et des choses de mode. Leurs gobelets gravés et « ciselés par Mentor, et par d'autres artistes du premier ordre, étoient des « pièces d'un prix infini, de même que leurs seaux et autres vases corin- « thiens. Leurs tasses, garnies de pierreries, valoient également de très- « grandes sommes; et enfin leurs vases de crystal de roche, d'onyx, et d'autres « sortes de pierres précieuses, étoient des morceaux où se trouvoient réunis « les phénomènes de la nature et les efforts de l'art. C'est parmi ceux-ci « qu'étoient compris leurs fameux vases murrhins que de riches voluptueux « acquirent au prix de 70 et même de 300 talens, et que quelques savans » ont pris pour de la porcelaine; jusques-là, que le célèbre dactyliographe « françois (*Mariette*), renchérissant sur les idées des autres, s'est imaginé « assez plaisamment d'y voir le caractère même de la peinture chinoise, « tandis que pourtant, parmi les monumens de l'antiquité qui nous sont « parvenus, on n'a jamais observé aucun fragment de porcelaine, et qu'il « est fort probable que les Romains n'en ont jamais connu l'usage. La suite « de nos pierres gravées doit donc représenter une grande partie de tous ces « vases; et en les examinant avec attention, on pourroit y reconnoître presque

retient Pétée qui passoit par-là, et le fait coucher sur l'herbe, puis rompant quelque branchage garni de ses feuilles, il lui en fait une table, sur laquelle il lui présente de la victime qu'il venoit de sacrifier. Autolycus étoit pareillement assis à table lorsqu'à son retour chez les riches habitans d'Itaque, la nourrice d'Ulysse le plaça sur lui, car on soupoit alors assis. »

« Il y trouva l'enfant de sa sœur nouvellement né. Euryclée le lui
« posa sur les genoux, comme il étoit assis, et finissoit son souper. »

D'ailleurs, la nourrice plaça l'enfant *sur les genoux*

« tous ceux dont parlent les convives qu'Athénée met sur la scène, p. 479.
« Quant aux vases murrhins, ils durent être d'une agathe précieuse, où la
« nature et l'art, pour les faire tels que le luxe les vouloit, devoient avoir
« fait de grands efforts. Une pièce d'une semblable agathe, propre à être
« travaillée, et à former un vase de trois setiers, si par hasard on la trou-
« voit, seroit encore aujourd'hui un morceau de grand prix; ce morceau,
« qui pour le faire travailler au tour, et par un artiste du premier ordre,
« demanderoit des années de travail : ce seroient les années d'un maître de
« qui on paie souvent les momens fort cher; et de plus, il faudroit mettre
« en compte le péril de se rompre, etc. etc., pag. 507, des *Pierres grav. de*
« *Stosch.* Brotier étoit de l'opinion de Winckelmann. Voyez son *Pline.* Caylus
« s'est laissé abuser par Mariette, au sujet des vases murrhins; ainsi l'on ne
« doit pas s'en rapporter à lui, lorsqu'il dit : « J'avoue que ces preuves m'ont
« convaincu (que ces vases étoient *de porcelaine, et qu'ils venoient* de
« l'Inde); Académ. 4°. *Inscript.* t. 23, *mém.* p. 353. Ce mémoire de Caylus
« sur les vases antiques n'en est pas moins précieux. »

d'Autolycus, non *à côté de ses genoux;* mais, mes amis, ne nous amusons pas; couchons-nous à l'instant sur les lits, afin que Plutarque boive à plein verre à la santé de tout le monde, après nous avoir dit sur les vases à boire ce qu'il nous en promet.

Plutarque prit alors la parole, et dit : « Je sais que c'est Simonide, le poète d'Amorgos, qui, le premier, s'est servi du mot *poteeria*, pour des *vases* à boire. »

Voici ce qu'il dit, dans ses *Iambes :*

« Les vases à boire * (*poteeria*) dont on se sert à table l'ont fait « périr. »

* J'observerai ici que *poteerion* a un sens un peu général, et désigne souvent le vase même dans lequel on buvoit; souvent aussi tout vase destiné à servir la boisson qu'on présentoit : il se trouve employé pour le *cratère*, où l'on mêloit l'eau et le vin; mais le mot *ekpooma* ne désigne jamais que le vase même avec lequel on buvoit : voilà donc ce qui m'a obligé de répéter souvent le mot *poteerion,* singulier ou pluriel, afin d'éviter toute équivoque, quelque fatigante que soit cette répétition; mais elle étoit nécessaire. — Casaubon cite ici Pollux, liv. 6, n°. 99, où l'on trouve *tode poteerion Ioon ekalesen.* Il s'agit ici du *bombylios,* en françois *biberon,* vase en usage chez nous, pour allaiter les enfans. Voyez le petit ouvrage de M. Baldini, médecin de Naples, sur *la lactation,* au défaut de nourrices. Casaubon et Jungermann se sont trompés, faute de prendre garde que le mot *kaleoo* signifie aussi *faire mention simplement d'une chose :* Pollux dit donc qu'Antisthène a parlé du *bombylios,* vase ainsi nommé, en conséquence du bruit que le

L'auteur de l'*Alcméonide* emploie aussi le mot *poteeria* dans ce passage :

« Il fit étendre les cadavres de ceux qui avoient été tués, sur un « large lit de gazon, et mit à leur tête des feuillages verts, des « *vases à boire* (*poteeria*) et des couronnes. »

Or, ce mot est pris de l'action * même de *boire*, de même que le mot *expooma*, dont les Attiques se servent pour désigner un vase à boire, soit de l'eau, soit du vin.

Aristophane dit, dans ses *Chevaliers :*

« Lorsqu'il aura saisi de son bec crochu ce stupide dragon (*hæma*- « *topote*) buveur de sang **. »

Il dit dans la *même pièce :*

« Bacchis se servoit même souvent du *poteerion.* »

Phérécrate dit, dans sa *Tyrannie :*

« Elle seule vaut mieux que mille *poteerion.* »

---

liquide fait en sortant; et qu'Ion a aussi fait mention de ce vase à boire; non pas qu'Ion l'a nommé le premier. C'est donc mal-à-propos que Jungermann vouloit retrancher *Ion* dans Pollux; mais c'est Casaubon qui l'a induit en erreur.

* *Posis* est un nom verbal pris de la seconde personne du parfait passif. *Poteerion* vient de la troisième, et *ekpooma* de la première. La racine est l'ancien *póoo* pour *pinoo.*

** L'auteur ne considère ici que les deux dernières syllabes *potee* pris de *póoo.* Voyez Aristoph. *Chevali.* act. 1, sc. 2, p. 298.

On lit dans Anacréon :

« Je suis devenu (*oinopote*) buveur de vin. »

On lit même dans Homère un verbe formé de ce mot :

« Énée *, que sont devenues les menaces que tu faisois en pré-
« sence des chefs Troyens, le verre à la main? *oinopotazoon.* »

Sapho écrit, au liv. 2 de ses *Poésies :*

« Belle Iphis **, il y avoit une quantité innombrable de *poteerion.* »

Alcée dit :

« Après avoir bu (*ek poteerioon*), la plupart *** s'assirent à côté
« de Dinomène. »

Mais on adore en Achaïe *Cérès poteeriophore*, dans le territoire de la ville d'Anthée, comme le rapporte Autocrate, dans le liv. 2 de ses *Relations de l'Achaïe.*

CHAP. II. Mais il y a ici une question que vous ne pouvez éviter d'examiner avant de faire le dénombrement des vases à boire (*poteerioon*) dont ce

---

* *Iliad.*, liv. 20, v. 84.

** Je laisse à Casaubon son inepte correction, qui suppose deux fois *ephee*, et je lis *kala Iphis.*

*** Je lis *pleunes* éolique, pour la fausse leçon *poones.*

buffet (*kylikeion*) est rempli. Quant au buffet, on l'appelle aussi *skeuotheekee*, ou *armoire à vases* (mais d'autres emploient * le mot *kylikeion*). Aristophane écrit, dans ses *Laboureurs* :

« Il est tendu au devant comme le rideau d'un buffet: *kylikeion.* »

On trouve aussi ce mot dans le *Melilot* d'Alexandride, et dans la *Léda* d'Eubule, où il parle ainsi :

« Il brisa, tous ensemble, les vases à boire qui étoient dans le
« buffet (*kylikeioo*), comme s'il venoit d'offrir des libations. »

Le même écrit, dans sa *Psaltrie* :

« C'est lui qui nous a inventé les buffets : *kylikeia.* »

Et dans sa *Sémélée*, ou *Bacchus* :

« Il y avoit dans le buffet un mercure de pierre bien proprement **
« entretenu, uniquement par ostentation. »

---

* Comme Athénée fait ici une digression très-longue, j'ajoute ce qui est en parenthèse pour lier ses détails, qui autrement paroîtroient un écart. Il reprendra la question aux mots, *mais pour revenir à la q.*, etc.

** Je lis *ektetrimmenos* au masculin, rapporté à mercure. *Lampron* est un adverbe pour *lamproos.* M. de Villoison Diatribe, pag. 82, lign. dern., *Anecd. græc.* : voyez ensuite *eugmasi* n'est pas pour *euchais*, prières. Ce régime du datif, avec *pros*, dans le sens de cet idiotisme, est ordinaire. Casaubon devoit au moins relever ici Daléchamp qu'Adam suivoit aussi.

Cratinus, le second, dit, dans son *Chiron:*

« Je reviens de chez les ennemis à la maison *, après nombre
« d'années; je retrouve à peine mes parens, les gens de ma tribu,
« ceux de ma bourgade, et je parviens à me faire inscrire dans le
« registre public (*kylikeion*) : enfin, Jupiter est encore le dieu
« tutélaire de ma maison, celui de ma tribu ** ; et je paie les im-
« pôts que je dois. »

Mais pour revenir à la question qu'il s'agit d'examiner, voyons donc si les anciens buvoient dans de grands *vases : poteeriois.*

Dicéarque de Messène, disciple d'Aristote, dit, dans ce qu'il a écrit au sujet d'Alcée, que les anciens ne se servoient que de petits *vases* (*poteeriois*), et qu'ils buvoient leur vin beaucoup détrempé; mais, si je m'en souviens bien, Chaméléon d'Héraclée dit, dans son *Traité de l'Ivresse :* « Il n'est pas étonnant

---

* Le premier vers est exact; le second étoit facile à rétablir. *Heekoo syngeneas, phrat. k. d.;* il falloit donc les distinguer de la prose. Quant à *kylikeion* du troisième vers, c'est une équivoque badine de l'acteur qui appelle le registre public *un buffet* (*à mettre des vases* à boire), mais en faisant allusion au mot *mneemoneion,* monument, document; noms que quelques écrivains ont donné à ce registre. J'aimerois cependant mieux lire ici *kylikion,* pris pour le vase même à boire; le vers y seroit aussi exact. Il faut conférer ici Pollux, liv. 6, n°. 108.

** Ajoutez *teloo* à la fin du vers 4, pour le compléter: le vers 5 commençoit par *ta telee.*

que

que les gens puissans et riches préfèrent la débauche du vin à tout. Ne connoissant pas de plaisir plus honnête, ni plus facile à prendre, c'est avec raison qu'ils ont sur-le-champ recours au vin. Voilà pourquoi les grands vases sont devenus particuliers aux gens puissans; mais cet usage n'est pas ancien, et ce ne sont pas les Grecs qui l'ont imaginé; mais on sait qu'il est nouvellement venu des Barbares. En effet, ceux-ci, privés de toute éducation, s'abandonnent sans discrétion au vin, et veulent des mets aussi recherchés que variés; mais aucun lieu de la Grèce, aucun tableau, aucun monument ancien ne nous apprend que l'on eût fait autrefois un grand *vase à boire*, *poteerion*, si ce n'est lors des temps * héroïques, car ce n'est qu'au héros qu'on donnoit le *rhyton*; ce qui semble présenter une difficulté à quelques-uns: à moins qu'on ne dise qu'on les a représentés avec le *rhyton*, pour désigner leur apparition *subite* ** et imprévue: en effet, l'antiquité supposoit ces

* Le texte est équivoque. Les Attiques usant des mots terminés en *kos*, pour les simples, comme *techtonikos* pour *techtoon*, ne pourroit-on pas prendre ici, avec Daléchamp, *heeroikois* pour *heeroosi?* V. l'anonyme attique dans la Diatribe de M. d'Ansse de Villoison, *Anecd.* Il sera parlé plus loin du *rhyton* dans son ordre alphabétique. V. sur les *Héros*, L. Gyrald, Vigener, *Philostrat.*

** Texte, la *célérité* de leur apparition. Le mot *oxyteeta* est pris d'*oxys*

demi-dieux violens, prêts à frapper, la nuit sur-tout plus que le jour. Comme on a voulu attribuer ces faits violens à leur ivresse, on les a représentés buvans avec ces grands vases; et pour moi, je pense que c'est avec raison qu'on a nommé *puits d'argent* tout grand *vase à boire; poteerion.* »

Mais ces détails de Caméléon me semblent montrer qu'il ignoroit que le *cissybion* *, dans lequel Ulysse présente à boire au cyclope Polyphême, n'étoit pas un petit vaisseau, car un homme de cette taille n'auroit pas été abattu par le vin, pour l'avoir vidé trois fois: il y avoit donc alors de grands vases à boire; à moins qu'on n'attribue cette ivresse à *la force* du vin, dont Homère parle, il est vrai; ou à ce que le cyclope qui vivoit en grande partie de lait n'étoit pas accoutumé à l'autre boisson. Peut-être aussi,

---

qui signifie *pointu, rapide, prompt*. Le *rhyton*, qui fut d'abord une corne de bœuf, Plin. XI, 37, étoit terminé en *pointe*; voilà donc à quoi l'auteur feroit allusion. J'ai déja dit qu'on regardoit les héros comme des génies malfaisans, dont on craignoit beaucoup les apparitions: ainsi, l'on voit que l'histoire des revenans remonte bien loin: l'ame ou l'ombre de Patrocle qui apparoît à Achille le prouve. Quant aux vases qu'on donnoit particulièrement aux héros, Winckelmann remarque à propos que leur forme dépendoit du caprice des artistes. *Pierr. grav.*, p. 289, n°. 1769.

* Voyez Bruyerin, *de Re cibar.*, liv. 3, ch. 9, vers la fin.

en le supposant grand, étoit-ce un de ces vases des Barbares, enlevé parmi les dépouilles des Ciconiens.

Mais que dirons-nous donc du vase de Nestor, qu'un jeune homme pouvoit à peine lever, tandis que Nestor, quoique déja très-âgé, le levoit sans peine? Or, Plutarque va nous dire quelque chose * sur ce vase. (*Il est donc temps de nous coucher sur les lits. Dès qu'ils furent couchés*):

Mais, Messieurs, dit Plutarque, pour parler avec Pratinas, poète de Phlionte, si je vais vous parler de *vases*, *kylikoon*,

« Ce n'est pas qu'en homme insidieux ** je cherche à me procurer
« un champ bien labouré, ni que je desire un *gobelet, kyphos,* »

Ni que je sois un de ces (*kylikranes*) Cylicranes, que le comique Ermippus badine dans ses *Iambes*, en ces termes :

« Chemin faisant, je vins dans le pays montueux *** des Cylicranes:
« j'y vis donc Héraclée, qui certes est une très-belle ville. »

* Voyez plus loin, ch. 12 de ce livre. Le passage d'Homère est, *Iliad.* liv. 11, vers 631 seqq. Ce qui est ici en parenthèse (*Il est,* etc.) est une répétition due aux copistes.

** Il n'y pas de sens ici, si on ne lit pas *enedreuoon,* pour *androon* dû aux copistes. Je suis le sens de ma correction. Je laisse *eroon* à Casaubon, et je lis en outre *aulakismeneen* avec l'Épitome.

*** Texte absurde, *spleenopedon,* pour lequel je lis *spilopedon. Spilos*

Or, ces Cylicranes sont les Héracléotes qui habitent au pied du mont Œta. Selon Nicandre de Thyatire, ils furent ainsi nommés d'un certain *Kylix* *, Lydien, un de ceux qui accompagnèrent Hercule dans ses expéditions. Skythinus de Téos en parle ainsi dans son ouvrage intitulé *Histoire* : « Hercule, ayant pris Eurytus et son fils, les tua, parce qu'ils exigeoient des tributs des Eubéens ; il pilla et ravagea les Cylicranes, et bâtit dans leur pays la ville d'Héraclée, qu'on appela aussi Trachinie. Polémon, dans le premier §. de l'ouvrage qu'il dédie à Adée et à Antigone, rapporte qu'entre les habitans d'Héraclée, située au pied du mont Œta et au-dessous de Trachinie, il y avoit les Cylicranes qui étoient venus de Lydie avec Hercule, et les Athamanes qui ont eu jusqu'à ce jour leurs quartiers dans cette ville; mais que les Héracléotes, ne les ayant admis que comme des étrangers, ne leur donnèrent aucune part au gouvernement. Quant aux *Cylicranes*, ils eurent ce

---

se dit de toute éminence, soit de terre, soit de roche, et même d'une île quelconque. Casaubon voit ici *oinopedon*, fort mal-adroitement. Le mot que je rends au texte désigne on ne peut mieux le local dont il s'agit.

* C'est le mot *kylix*, un *calice*, qui amène ici le nom de ces gens-là. Voyez plus bas la mauvaise étymologie de l'auteur.

nom, parce qu'ils avoient la forme d'un *gobelet* *, *kylix*, tracée par des incisions sur l'épaule.

Je sais aussi que quelques Lydiens Nomades ne possèdent rien qu'un calice, ou *gobelet*, *kylix*, un sabre et une cruche à l'eau. Ils ont pour maisons des loges portatives formées de tiges *d'Anthericum* **, et elles n'ont d'étendue que ce qu'il leur en faut pour donner de l'ombre. Ces Nomades les portent par-tout où ils vont.

Il y a aussi dans l'Illyrie un lieu renommé, que l'on appelle *Cylices* ***, où l'on dit qu'est le tombeau de Cadmus et d'Harmonie, selon le rapport de Phylarque, liv. 22 de ses *Histoires*.

---

* Il falloit un Grec oiseux pour trouver cette étymologie. *Kylicrane* est composé de deux anciens mots slaves qui signifient *roche-mont*. Il étoit possible que ces gens se fissent des figures sur l'épaule, imprimées dans la peau même, puisqu'on a trouvé cet usage dans presque toutes les parties des deux hémisphères, et tout récemment aux îles Pelew découvertes par le Capitaine Wilson; mais en déduire le nom de *Cylicranes*, c'est la dernière absurdité.

** Plante de la classe des *Scilles*, et de la famille des *Liliacées*.

*** C'est encore le mot *kylix* qui nous vaut ce trait d'antiquité. Quant au tombeau de Cadmus, conférez Eustathe sur Denys Periég., où Eustathe dit que Cadmus vint mourir en *Illyrie*, comme le dit aussi Hygin, *fab.* 6; mais ce pays n'eut ce nom que d'Illyrius, fils de Cadmus, selon les mythologistes.

Polémon, parlant du Morychus * de Syracuse, rapporte ceci : « A l'extrémité de l'île, du côté du temple d'Olympie, hors des murs, il y a un foyer. On met à la voile en partant de cet endroit là, après avoir rempli un *gobelet*, *kylix*, et l'on avance en mer jusqu'à ce qu'on ne voie plus le bouclier qui est sur le haut du temple de Minerve : l'on jette alors ce gobelet de terre cuite dans la mer, après y avoir mis des fleurs, des rayons de miel, de l'encens vierge, et autres aromates avec cela. »

CHAP. III. Mais je m'aperçois que la joie commence à régner à votre table, comme parle le poète Xénophane de Colophon.

« Déja le sol de la salle ** est propre, chacun a les mains bien

---

* Je préférerois ici *du Morycheion*, temple de Bacchus adoré sous le nom de *Morych*, mot phénicien qui a encore ses racines dans l'Arabe, où il signifie *vigne fertile*, ou jus d'un fruit qu'on tire au clair; chant, etc. : idées relatives à la vendange et à ses plaisirs. Lorsqu'on célébroit la fête de ce Bacchus *Morychus*, on barbouilloit sa statue avec du vin doux, et du jus de figues. Voyez Virgile, *Éclog.* 6, 22; et Taubmann, *ibid.*

** On le nettoyoit bien à cause du vin qu'on y répandoit : *Carchesia Baccho fundit humi*, dit Virgile. Voyez Taubmann, p. 414; et Burmann sur Pétrone, ch. 28, not. p. 99 seq.

« nettes, les *gobelets, kylikes* *, sont rincés : tous les convives « ont leurs couronnes sur la tête. L'un présente dans une coupe « un parfum d'une odeur exquise : le cratère est là rempli de la « source de la joie. Un autre tient le vin tout prêt, et dit qu'il ne le « quittera pas sans y faire raison; c'est un vin délicat qui parfume « par son bouquet ** tous les pots. Au milieu de tout ceci, l'en- « cens flatte l'odorat par les émissions de sa vapeur naturelle; il y « a de l'eau fraîche, d'une saveur agréable et pure; des pains d'une « couleur dorée sont sous la main; la table riante est chargée de « fromage et de miel pur *** : l'autel qui est au milieu même de « la salle, est paré de fleurs de tous côtés. La musique et les chants « retentissent dans toute la maison; mais il faut que des gens sages « commencent par célébrer les louanges de la divinité, et ne fassent « entendre alors que des paroles saintes et de bon augure. Ils doivent « demander, en faisant des libations, de pouvoir toujours se main- « tenir dans les termes de la justice ; d'ailleurs cela est plus « facile **** que d'*être injuste*. Ce n'est pas un crime que chacun « boive autant de vin qu'il peut en prendre, pour s'en retourner « chez lui sans être accompagné d'un serviteur, lorsqu'il n'est pas « trop âgé; mais louons ***** l'homme qui en buvant commu-

---

* Le mot *kylikes* nous a encore valu ce beau fragment; car l'auteur vouloit seulement produire ce mot.

** Il s'agit peut-être du vin *Anthosmias* dont il a été parlé.

*** Entendez ceci du miel vierge ou en rayon. L'autel dont l'auteur parle étoit consacré au dieu tutélaire de la maison, ou à Jupiter-Sauveur, ou, chez les Romains, au génie du Prince. On y offroit les prémices du repas; on y brûloit aussi à la fin les langues consacrées à Mercure.

**** Belle réflexion : tout ce morceau est bien beau.

***** Texte, *ainein;* infinitif pour impératif. Casaubon change mal-à-propos.

« nique des choses dignes d'être retenues, et celui qui fait sentir le « prix de la vertu. Laissons-là ces combats des Titans et des géans, « de même que ces rixes sanguinaires des anciens Centaures, autres « inepties *, dont on ne tire aucun avantage ; mais usons toujours « de cette prévoyance dont les suites sont si heureuses. »

Le charmant Anacréon dit dans une de ses pièces :

« Je n'aime pas celui qui, buvant à larges rasades à côté d'un cra- « tère, parle de querelles et de funestes guerres ; mais celui qui, « entremêlant les aimables faveurs des Muses et de Vénus, me rap- « pelle aux charmes de la joie. »

Ion de Chio ** écrit :

« Salut à notre roi, notre père et notre sauveur. Que des serviteurs « échansons nous mêlent le vin dans des aiguières d'argent : qu'avec « ce pot d'or un autre fasse couler de ses mains le vin sur le sol « de l'appartement. Faisons avec pureté de cœur des libations à « Hercule, Alcmène, Proclès, aux descendans de Persée, en com- « mençant par Jupiter. Buvons, jasons : que le chant ne cesse de « la nuit. Çà, que quelqu'un danse, et qu'il prélude de plein gré « à la joie ; je veux dire celui à qui est destinée la charmante épouse, « et qu'il boive plus largement que les autres ! »

---

* Je lis *oud' allas phledonas*, comme Casaubon ; mais au dernier vers je traduis dans le sens de *teen de promeetheieen*. Le texte incomplet porte *theoon prom*. Casaubon lisoit *theoon de prom.*, en faisant *theoon* d'une seule syllabe. Quoique cela ne soit pas inusité, puisqu'on voit une *crase* semblable, au premier vers de l'*Iliade*, je me suis réglé par le sens : au reste, on suivra Casaubon si l'on veut. Le sens seroit : *Mais approuvons toujours la providence des dieux ;* ce qui ne revient guère à ce qui précède. Je suis donc l'idée d'Adam. *Echein* est dans un sens impératif.

** Les imprimeurs ont ici troublé le texte grec. On en voit l'ordre par le sens.

Les

Les *Sept Sages* se rassembloient aussi pour boire; car, dit Théophraste, dans son *Traité de l'Ivresse*, le vin égaie l'humeur morose de la vieillesse. Ainsi qu'aucun homme sensé ne nous porte envie, nous qui sommes réunis pour ces conversations bacchiques: il auroit tort assurément; car pour parler avec les *Tarentins* d'Alexis, nous ne faisons injure à personne du voisinage.

« . . . . . . mais ne sais-tu pas que ce qu'on appelle *vivre* n'est « qu'un terme adouci, par manière de parler, et sous lequel on « flatte le malheureux sort de l'homme? au reste, qu'on dise que « j'ai bien ou mal jugé, je ne répondrai rien. Pour moi, après avoir « bien réfléchi, je me suis convaincu que tout étoit absolument « folie chez les hommes. Dans cette vie, nous sommes toujours « comme hors de notre patrie. Nous sortons, pour ainsi dire, de « la mort et des ténèbres, pour nous rendre à une assemblée géné- « rale, et nous y amuser en jouissant de la lumière qui nous éclaire; « de sorte que celui qui a le plus ri et bu davantage, jouissant d'ail- « leurs plus que tout autre des plaisirs de Vénus, pendant le temps « qu'il lui est permis de le faire, et qui a eu meilleure part au « festin de cette assemblée; celui-là, dis-je, s'en retourne avec le « plus de plaisir à son vrai domicile. »

La belle Sapho disoit aussi :

« Viens, Vénus; verse un mélange de nectar dans ces *gobelets* « (*kylikessi*) au milieu de ces festins, pour ces amis, pour les « miens et les tiens. »

Il faut ajouter à ces détails qu'il y avoit diffé-

rentes manières de boire, particulières à certaines villes, comme le montre Critias. Voici ce qu'il dit en parlant de la république de Lacédémone : « L'habitant de Thase et celui de Chio le boivent dans de grands *gobelets* (*kylikoon*) en passant le vase à droite; celui de l'Attique le présente de même, mais on y boit dans de petits gobelets. Quant à celui de la Thessalie, il porte la santé dans de grands vases (*ekpoomata*) à qui il lui plaît; mais chez les Lacédémoniens chacun boit du vase qui est à côté de lui, et c'est un esclave qui lui verse à boire autant qu'il en veut. » Anaxandride rappelle ainsi, dans ses *Campagnards*, l'usage de boire en présentant toujours le vase à droite.

« A. De quelle manière êtes-vous maintenant disposés à boire ?
« parlez. B. Quoi ! de quelle manière nous voulons boire ? eh ! de
« celle qu'il vous plaira. A. Voulez-vous donc, papa, dire à celui
« qui va boire de présenter le vase à droite. B. Dire qu'il le pré-
« sente à droite ? eh ! autant vaut-il parler à un mort. »

Quant aux vases à boire, bannissons d'ici ceux de terre cuite; car Ctésias rapporte que ceux qui sont disgraciés du roi chez les Perses ne se servent que de ces terres cuites. Chérile, le poète épique, dit :

« Je tiens un morceau bien précieux ! c'est le débris d'un gobelet

« tout brisé dans le naufrage de plusieurs convives que le soufle de « Bacchus a jetés, comme il arrive souvent, sur la côte de l'injure. »

Je sais cependant que les *vases à boire* de terre cuite (*ekpoomata*) plaisent assez souvent; tels sont ceux qu'on nous apporte de Coptos, car ils sont faits d'une terre cuite, pétrie avec des aromates. Aristote dit, dans son *Traité de l'Ivresse :* « Les *petites marmites* (*chytrides*) qu'on appelle *rhodiaques*, ou de Rhode, se servent dans des débauches de vin, tant pour l'agrément que parce qu'étant échauffées elles donnent au vin qu'on y boit une qualité moins enivrante. On les forme en faisant bouillir ensemble dans l'eau, de la myrrhe, du *schoenanthe* *, et le vin qu'on en verse enivre moins. » Il dit dans un autre endroit : « Les *chytrides* de Rhode se font, en mettant cuire ensemble de la myrrhe, du jonc (ou la fleur du jonc) odorant, du safran, du baume, de l'amomon, de la canelle, de sorte **

* Rhodigin, liv. 27, ch. 27, et Dalechamp traduisent ici *junci flore :* il s'agiroit donc du jonc qui a l'odeur de la rose. Voyez Dioscoride, liv. 1, ch. 15. Conférez *Gale Pharmacolog.*, supplément. Lisez ensuite *paracheontes eis autas ton oinon*, ou bien *parachythentos ex autoon tou oinou hetton m.*, etc. Il faut l'un ou l'autre, ou il n'y a pas de sens.

** Mettez, dans le texte, la virgule après *pneumata*, en sous-entendant *orgoonta*. Le mot *petton* suppose *auta*, selon l'usage de ces idiotismes.

que le vin qu'on en verse et qu'on boit calme non-seulement l'ivresse, il assoupit même les feux de l'amour. »

Mais nous ne devons pas boire en insensés, en considérant ce grand nombre de vases, où l'art brille autant que la variété en est charmante. Quant je dis *insensés*, je me rappelle ce que Chrysippe dit de la *Folie*, dans l'introduction de son *Traité des choses bonnes ou mauvaises* : « Nombre de personnes appliquent ce nom à bien des choses. C'est ainsi qu'on entend dire *gynæcomanie*, *fol amour* pour les femmes, *ortygomanie* *, *fol amour* pour les cailles; quelques-uns appellent même *doxamanes* ceux qui sont *avides de gloire*, comme ils donnent le nom de *philogynes* aux *gynæcomanes*, et celui de *philornithes* aux *ornithomanes*, ou amateurs passionnés d'oiseaux. En effet, ces mots ** signifient la même chose; de sorte que ce ne seroit pas improprement qu'on nommeroit ainsi les autres choses. Assurément, les mots *philopsos* et *opsophagos* présentent la même idée qu'*opsomane*, ou *avide de poisson*, et *philoinos* la

* Ce qui suit sembleroit indiquer qu'il faut lire ici *ornïthomanie*.

** C'est-à-dire, *philos*, et *manees* dans ces composés.

même qu'*oinomane* passionné pour le vin, et ainsi d'autres semblables; en effet, il y a donc vraiment de la folie dans ces gens-là, puisqu'ils errent emportés par leur folle passion, et s'écartent si loin de la vérité.

Pour nous, imitons ce qui se fait à Athènes, et buvons à petits verres en entendant ces bouffons, ces baladins, et autres gens de semblables talens. Or, voici ce qu'en dit Philochore : « Les Athéniens n'assistèrent d'abord aux spectacles des jeux bacchiques, qu'après avoir dîné et bu, et ils les regardoient ayant une couronne sur la tête. Pendant toute la scène, on leur versoit du vin *s'ils en avoient besoin*; on leur apportoit aussi des friandises à gruger. Lorsque les chœurs entroient on leur présentoit à boire, et après le spectacle on leur en versoit encore à leur sortie. Phérécrate le comique, dit-il, assure que jusqu'à son temps on n'assistoit pas au spectacle à jeun.

Mais Phanédème rapporte que les Athéniens tirent du vin doux à leurs tonneaux, et le portent au temple de Bacchus qui est aux Limnes *, où ils le

---

* Lieu déja indiqué.

présentent au dieu et boivent à sa santé ; que c'est de cet usage que Bacchus ſut appelé *Limnéen*, le vin doux y ayant été pour lors mêlé la première ſois avec de l'eau ; et si l'on a nommé les sources d'eau *nymphes* et nourrices de Bacchus, c'est parce que l'eau mêlée avec le vin en augmente la quantité. Ainsi, joyeux de ce mélange, les Athéniens chantèrent Bacchus, dansèrent en chœurs, le célébrèrent en l'appelant *Euanthes*, *Dithyrambe* *, *Baccheutes*, et *Bromios*.

Théophraste dit aussi, dans son *Traité de l'Ivresse*, que les Nymphes sont vraiment les nourrices de Bacchus. En effet, la taille de la vigne lui fait répandre beaucoup d'eau ; d'ailleurs, elle pleure aussi naturellement **.

---

* Les Grecs et les Latins ont inutilement voulu expliquer ce mot par des étymologies grecques ; c'est le mot égyptien, mais déſiguré, *tithrambo*, qui, comme l'explique bien Jablonski, signifie *iram concitans*, ou *irâ furens*. De là l'idée de *fureur bacchique*, et de *Bacchus furieux* chez les Grecs et les Latins. Le caractère des poèmes *dithyrambiques* indique assez que je ne me trompe pas. Voyez *Panth. Egypt.*, part. I, p. 105 seq.

** Cela est vrai, si on la taille un peu tard, ou si la sève est trop abondante. Cette eau qui en découle par une taille trop tardive l'épuise : elle est excellente pour les yeux ; mais elle ne peut se garder sans devenir ſétide : alors il ſaut la jeter.

C'est conformément à ces idées qu'Euripide appelle un des chevaux du soleil

« L'*ætops* * du vin qui aime les fleurs : celui qui fait mûrir sur
« les ceps le raisin qu'on vendange en automne : c'est pourquoi les
« mortels appellent le vin *æthops.* »

Ulysse présenta aussi, dans *Homère*,

« Du vin rouge qui réjouit le cœur, en remplissant une coupe
« (*depas*), et y mêla de l'eau dans la proportion de vingt à un :
« une odeur agréable se répandoit du cratère. »

Timothée dit, dans son *Cyclope :*

« Il versa (*dans le cratère*) plein une coupe (de lierre) d'une
« ambrosie noire, spumeuse et pétillante, ensuite vingt coupes
« d'eau, et il mêla ainsi la nymphe (l'*eau*) avec ce vin qui venoit
« de couler du raisin. »

Je sais qu'il y a des gens amis des Banquets, et qui sont moins fiers de leurs richesses que des

---

* Mot qui à la lettre signifie de *couleur de feu*, et répond ici à *Aethon*, nom d'un des chevaux du Soleil, dans Ovide. Le poète n'envisage ce cheval que relativement à l'effet de sa chaleur. *Bacchiou* est ici pour *oinou*, comme dans le passage d'Antiphane que nous a conservé l'épitome. Voyez le fragment qui va suivre. Quant à *philantheos, qui aime les fleurs*, ce mot est relatif aux couronnes de fleurs qu'on posoit sur les vases, en portant une santé ; à celles qu'on se mettoit sur la tête, comme Anacréon en demande plus loin ; aux fleurs mêmes qu'on jetoit dans le vin ; à l'usage des suppôts de Bacchus, comme Satyres, Bacchantes, qui se couvroient de fleurs dans les orgies. Voyez Spanheim, Cæs. de Julien : *Preuves*. Pascal., *de Coron.*

vases nombreux d'or et d'argent qu'ils possèdent. On peut compter parmi eux ce Pythéas Arcadien, natif de Phigalie. Il ordonna même *, en mourant, à ses parens de faire mettre sur son tombeau:

« Ce monument est celui de Pythéas, honnête homme et prudent,
« qui posséda un nombre infini de *gobelets*, d'or, d'argent et de
« brillant *electre* **, et même plus qu'aucun mortel n'en posséda
« avant lui. »

C'est ce que rapporte Armodius de Léprée dans son ouvrage sur les *usages et coutumes* des Phigaliens.

Mais voici ce que Xénophon dit, liv. 8 de sa *Cyropédie*, en parlant des Perses : « Et s'ils ont beaucoup de vases à boire (*ekpoomata*), ils s'en font un sujet d'ostentation, ne rougissant même pas de les avoir eus par des voies manifestement injustes; car l'injustice et l'amour d'un vil gain sont extrêmes chez eux. »

Ulysse prononce des imprécations contre ses fils à cause de ses *vases à boire* (*ekpoomata*), comme

---

* Texte : « Qui n'hésita pas de charger ses parens de, *etc.* »

** Le mot *electre* doit s'entendre du *succin*, non du métal composé dont parle Pline. Hélène consacra un vase d'*electre*, de la grosseur d'une de ses mamelles, dans un temple de l'île de Rhode. Bruyerin n'a pas omis ce trait, liv. 3, ch. 9.

le

le dit l'auteur de la Thébaïde cyclique, où l'on voit qu'ils lui avoient servi ces vases contre son gré. Voici ce qu'il dit :

« Mais Polynice aux cheveux blonds, ce divin héros, dressa d'abord
« la table pour Ulysse : elle étoit d'argent, et venoit de Cadmus *
« soumis aux ordres des dieux. Après cela il remplit une belle coupe
« d'or, d'un charmant vin; mais Ulysse, s'appercevant qu'on lui
« servoit les vases respectables qui venoient de son aïeul, en fut
« extrêmement fâché : prononçant aussitôt des imprécations ter-
« ribles contre ses deux fils (il fut entendu de la déesse *Érinnys*),
« il souhaita qu'ils se disputassent son héritage ** paternel (*son*
« *patrimoine*), et qu'ils fussent toujours en guerre, et les armes
« à la main, l'un contre l'autre. »

Cæcilius le rhéteur, natif de Calacte ***, rapporte, dans son ouvrage sur l'*Histoire*, qu'Agathocle, roi de Sicile, montrant à ses amis ses vases (*ekpoomata*) d'or, leur dit : Ces vases **** à boire ont été faits des vases de terre que je modelois autrefois.

On voit aussi, dans les *Larisses* de Sophocle,

---

* Ulysse étoit fils de Laïus, fils de Labdacus, fils de Polydore, fils de Cadmus.

** Je lis, avec Adam, *patrooan heeen*. La correction de Casaubon est insoutenable ; mais il faut lire *dasainto*, si l'on garde *hoi* : autrement il faut *hois* dans le sens de *toutois* et *dasaito*, rapporté à *Érinnys*.

*** Texte, *kalee-aktee*, à la lettre, *beau rivage*. Calacte étoit une ville maritime de la Sicile; mais dont on ignore la position.

**** Ce trait est connu par d'autres écrivains.

qu'Acrise avoit beaucoup de vases à boire, *ekpoomata*, comme le dit ce tragique.

« *Acrise* fait publier à tous les étrangers qu'il donnera des jeux « gymniques, où il exposera, pour prix des vainqueurs, des chau- « dières de cuivre battu, des plats creux en placage * d'or, et des « vases à boire (*ekpoomata*) entièrement d'argent, au nombre « de deux fois soixante. »

Posidonius nous apprend, liv. 26 de ses *Histoires*, que Lysimaque le Babylonien, ayant invité à souper Himère, tyran de Babylone et de Seleucie, lui et trois cents autres personnes, donna à chacun des convives, lorsqu'on eut desservi, un vase à boire (*ekpooma*) pesant quatre mines, et qu'après avoir fait les libations *d'usage*, il leur porta la santé à tous, et leur donna les vases à boire (*poteeria*) pour les emporter.

Anticlide d'Athènes, liv. 16 des *Retours*, parlant d'un nommé *Gras* qui, avec d'autres rois, envoya sur une flotte une colonie à Lesbos, rapporte ce qui suit : « Il leur découvrit un oracle qui leur « ordonnoit de jeter à la mer, pendant leur naviga- « tion, une jeune fille, qu'ils offriroient à Neptune; « mais, ajoute-t-il, quelques habitans de Méthymne « parlent ainsi de cette jeune fille jetée à la mer:

* C'est ici le vrai sens de *chrysokolla*; le même que *chrysokolleeta*.

« -- Un des chefs, qui l'aimoit, nommé Énallus, « plongea aussitôt dans l'intention de sauver la jeune « fille; l'un et l'autre, absorbés par les flots, dis- « parurent. Or, quelque temps après que Méthymne « eut été peuplée, Énallus s'y présenta, et fit con- « noître comment ils avoient été sauvés; ajoutant « que la jeune fille habitoit alors avec les Néréides; « que quant à lui, il menoit paître les chevaux de « Neptune; mais qu'un flot s'étant élevé, il l'avoit « suivi en s'y plongeant, et qu'il étoit ainsi sorti « des eaux ayant à la main une petite coupe * « ronde fort ancienne, dont les anses étoient brisées, « et sur le contour de laquelle il étoit écrit en onze « lettres d'or, grecques, *Dios Sooteeros*, *de Jupiter-* « *Sauveur;* qu'en outre, l'or en étoit si éclatant, que « le leur comparé avec celui-là ne différoit pas du « cuivre, ou même que ce n'étoit pas autre chose **. »

---

* Winckelmann, ce célèbre antiquaire, croit que cette tradition fabuleuse a donné lieu d'imaginer l'amour voguant sur un vase, page 141, n°. 757. Cette idée me paroît trop éloignée des anciennes théories, d'autant plus que le vase dont il parle est une amphore. Ce n'est donc qu'un symbole qui rappelle la réunion de Bacchus et de l'Amour, qui réunis exposent souvent la pudeur à faire naufrage.

** Je lis ici *ouk allo*, comme il le faut : *o. allou* ne fait aucun sens ; l'Épitome omet totalement *ouk allou men oun.*

CHAP. IV. *Extrait de ce chapitre, conservé dans l'Épitome d'Hoeschelius et dans celui de Jean Lévinius, tel que Casaubon l'a fait imprimer, chapitre IV de ses notes, sans le traduire.*

On regardoit autrefois comme un très-grand honneur de posséder des vases à boire (*ekpoomatoon*). Achille avoit aussi un vase d'un travail admirable, et qu'il conservoit précieusement. Aucun autre que lui n'y buvoit *, et il ne s'en servoit pour faire des libations à aucune divinité qu'à Jupiter. Priam, qui rachète le corps de son fils Hector, au prix de tout ce qu'il avoit de plus précieux, offre à Achille une coupe (*depas*) d'une rare beauté. Jupiter, qui prend la figure d'Amphytrion, donne aussi à Alcmène un vase à boire (*poteerion*) pour prix de la conception d'Hercule.

« Alcmène reçoit le vase d'or, et le contemple aussitôt avec admi-
« ration. »

---

* Il faut effacer *theoon* de ce texte absurde, qui fait dire à l'auteur : « Aucun autre, ni même des dieux, ne buvoit dans ce vase, ni ne faisoit des libations à un autre dieu qu'à Jupiter. » Casaubon devoit consulter Homère, *Iliad.* liv. 16, v. 226 : au moins faudroit-il *androon* pour *theoon ;* mais ce n'est pas la véritable erreur. L'abréviateur a sans doute resserré le texte d'Homère qu'Athénée avoit cité entier : ainsi il faudroit lire *ou te pinesken ap' autou, ou te teoo spendeske theoon*, etc. Quant au vase que Jupiter donna à Alcmène, voyez Winckelmann, p. 488, n°. 111.

Stésichore dit qu'Hercule traverse l'Océan * dans son *vase à boire* (*poteerioo*) ; qu'il s'en servit même pour le franchir et aller enlever les bœufs de Géryon **. Nous connoissons aussi par l'histoire le vase à boire (*poteerion*) de l'arcadien Bathyclès, qui le laissa pour présent à celui qui fut appelé le sage par excellence entre les Sept de la Grèce; mais nombre de potiers de terre font le vase de Nestor, car plusieurs écrivains en ont donné des détails.

En effet, les dieux aiment le *poteerion ;* aussi se saluent-ils les uns les autres dans des vases (*depaessi*) d'or.

Il faut, dit-on, se comporter avec modération à l'égard du vin, non en débauché, et ne pas boire à grands coups selon l'usage des Thraces. On doit,

---

* Fable due aux théories physiques de l'ancienne Égypte, et mal comprise chez les Grecs. Je l'ai expliquée, p. 462, dans la lettre où j'ai prouvé la nullité du déluge de Deucalion. Voyez *Lettr.* sur l'Amérique de M. le Comte Carli, t. 2. Winckelmann, qui produit quelques antiques relatives à ces théories, n'en a pas senti le vrai sens.

** Autre fable née de ces mêmes théories. *Géryon* ou le Soleil ne sont qu'un. Le génie du Soleil est ici confondu avec l'astre même, comme je l'ai montré dans les notes des lettres italiennes que je viens de citer.

au contraire, savoir allier la raison * au vin, comme le moyen de se conserver en santé.

Les anciens débauchés se plaisoient beaucoup à voir des traits historiques gravés sur leurs vases. Cimon et Athénoclès se sont sur-tout distingués dans cet art de graver.

Les anciens se servoient aussi de vases où il y avoit des pierreries incrustées.

Ménandre fait même quelque part mention de vases gravés en relief **. Antiphane en parle aussi :

« Les autres couvrent ***, avec l'écume d'un vin très-vieux, la
« coupe plaquée en or ; ils la vident sans cesse en la faisant cir-
« culer toute pleine *parmi eux*, et la montrent renversée sans
« dessus dessous. »

Nicomachus dit à quelqu'un :

« Ouvrier en or, puisse-tu dorer **** ma coupe ! »

---

* Ou joindre l'agrément de la conversation au vin, comme, etc.

** Lisez *torenton*, non *torneuton*. Cette faute reparoît continuellement dans les auteurs.

*** Casaubon abandonne ces quatre vers où l'on trouve un très-bon sens en lisant seulement *skioosi* pour *skia kai* au second vers, et *estrammenon* pour *estrammenois* (faute de terminaison ordinaire) au quatrième. Virgile rend l'expression *couverte d'écume*, dans ce passage, *ille impiger hausit spumantem pateram*, etc.

**** On liroit ainsi ce vers complet avec Adam.

Oo chrysoplasta chrysóois emon depas,

Philippide écrit :

« Mon cher Trophime * ! si tu avois vu les vases, tout en or, qu'on
« avoit fait exprès ; oui, par le ciel, c'étoit quelque chose de magni-
« fique ! pour moi, je fus extasié en les voyant. Il y avoit des cra-
« tères et des barils d'argent plus grands que moi. »

Parménion envoyant à Alexandre une lettre dans laquelle il résume le détail des dépouilles qu'on avoit faites sur les Perses, lui dit : « Il y a en vases d'or soixante-treize talens, et douze mines ** pesant de vases d'or à boire ; en vases à boire enrichis de pierreries, 56 talens babyloniens, et 34 mines pesant. »

Il étoit d'usage chez les anciens de verser d'abord l'eau dans le vase à boire, et après l'eau le vin. Xénophane dit à ce sujet :

« Si tu verses à boire, ne mets pas d'abord le vin dans le calice ou
« *gobelet* (*kyliki*); mais premièrement l'eau, et le vin par dessus. »

Anacréon dit aussi :

« Valet, donne de l'eau *** , donne du vin ; donne-nous ensuite
« des couronnes de fleurs, afin que je ne lutte pas contre l'amour. »

---

* Casaubon devoit distinguer de la prose ces trois vers où il ne manque rien ; retranchez seulement *kai* au dernier.

** L'Épitome de Lévinius portoit 52 mines. Ces variations sont très-ordinaires dans les nombres exprimés par les signes, non par les mots.

*** Ce sont quatre vers anacréontiques qu'il falloit séparer.

Hésiode avoit dit avant lui :

« Verse d'abord trois parties d'eau de source claire et courante,
« puis mets-y une quatrième partie de vin. »

On lit dans Théophraste : « Chez les Grecs, on mêloit anciennement le vin tout autrement que de nos jours ; en effet, on ne versoit pas l'eau sur le vin, mais le vin * sur l'eau, afin d'user d'une boisson bien détrempée, de sorte qu'après en avoir bu, on fût moins avide de ce qui pouvoit rester, et l'on en employoit la plus grande partie au jeu du cottabe. »

Les graveurs en relief les plus renommés furent Athénoclès, Cratès, Stratonicus, Myrmécide de Milet, Callicrate Lacédémonien, et Mys dont nous connoissons une *tasse d'Hercule*, et sur laquelle on voyoit gravé le sac de Troie, avec cette inscription :

« Parrhasius a fait le dessin ; Mys l'a gravé. Je représente la haute
« Ilium que les Grecs prirent . . . . . »

En Crète, ceux que l'on aime sont très-considérés. C'est à qui y enlèvera plutôt qu'un autre des enfans mâles ; c'est même un deshonneur pour un beau

* Winckelmann rappelle une cornaline qui confirme cet usage, p. 289, n°. 1769.

garçon

garçon de n'être pas aimé *. On y appelle *parastathentes* ceux qu'on a ainsi enlevés. On leur donne une robe, un bœuf et un vase à boire, *poteerion*. Ils portent même cette robe dans un âge plus avancé, afin de montrer qu'ils ont mérité de la considération.

« . . . . . . mais vois les hommes lorsqu'ils ont un verre de vin;
« alors ils sont riches, ils font de grands gains, ils gagnent leurs
« procès, ils sont au comble de la félicité, ils offrent tous les ser-
« vices à leurs amis. »

En effet, le vin pris en partie de plaisir semble donner plus d'étendue à l'ame, la nourrir, l'élever; il échauffe, anime l'esprit, suggère de nouvelles réflexions, et comme dit Pindare,

« C'est alors que les soucis fatigans de l'homme abandonnent le
« cœur ; nous voguons tous au gré de l'illusion qui nous trompe,
« dans un océan de richesses. Celui qui n'a rien se trouve dans
« une opulente fortune, et les riches s'imaginent ** l'être encore
« davantage. »

Il ajoute ensuite:

« Vaincus par *des traits de vigne*, ils ont d'un autre côté l'ame
« plus grande, plus élevée. »

---

* Meursius suppléera par son île de Crète au commentaire dont on me dispensera ici.

** Il faut supposer ici *plousiooteroi*, après *plouteontes*, pour avoir un sens.

ANKYLEE.

L'ankyle est un vase à boire (*poteerion*) dont on se sert au jeu du cottabe. Cratinus a dit :

« C'est la mort même que de boire du vin lorsqu'il y a de l'eau :
« qu'il y ait tout au plus autant de l'un que de l'autre. Buvant deux
« conges de vin pur, elle lance *, de sa main fléchie, les latages
« au Priape de Corinthe, en prononçant le nom de celui pour qui
« elle joue. »

Bachylide dit :

« Tendant son bras d'albâtre lorsqu'elle lance le latage pour la jeu-
« nesse, de sa main qu'elle avoit fléchie. »

Ceci nous fait comprendre ce qu'Eschyle entendoit par *cottabes ankyletes* **.

On a aussi dit des traits *ankyletes* ou courbes, à demi-courbes; mais l'expression *ap'ankylees* vient

---

* J'ai déja observé que le mot *ankylee* désignoit moins un vase que la flexion de la main qui devoit être ramenée en dedans, puis tournée de manière que la paume se trouvât supérieurement, et le cul du vase en haut. Lorsqu'on lui avoit donné cette position, on tendoit le bras en lançant le vin du vase dans le plateau qui devoit aller toucher le *manès*. Meursius, qui a rapporté tous les passages des anciens relatifs au cottabe, paroît n'en avoir pas bien saisi plusieurs, et ne s'être même pas aperçu de quelques vices des textes qu'il cite. Voyez ses *Jeux de la Grèce*. Il est inutile que je m'y arrête.

** Lancés en fléchissant la main, comme la réflexion suivante le prouve.

de ce qu'on *infléchissoit* la main droite; mais si le vase ou gobelet a été nommé *ankylee* *, c'est parce qu'on infléchissoit la main droite en lançant le cottabe, car les anciens étoient extrêmement attentifs à lancer le cottabe avec grace et dextérité. Plusieurs mettoient plus de gloire à cela qu'à bien lancer un javelot. La dénomination est donc venue de la position que l'on donnoit à la main pour lancer, avec grace, le vin dans le plateau du cottabe. Or, on pratiquoit des salles exprès pour ce jeu.

AIAKIS.

On trouve dans Timachidas le mot *aiakis*, pour désigner certain *gobelet.*

AKATOS.

L'*akatos* étoit un vase à boire de la forme d'une gondole. Épicrate en parle :

« Laisse de côté ces *petits akates* (*gobelets*) ; prends-en de plus
« grands; mets-moi cette vieille ** en fagot près de la hune;

---

* Ceci est supposé par l'auteur. Aucun passage n'est assez précis pour le prouver. L'auteur reviendra plus en détail sur ce jeu.

** C'est l'expression dont nos marins se servent pour dire, *plier* totalement

« tends toute cette nouvelle, et fais-lui bien prendre le vent; donne « un mouvement libre et prompt à la rame. Lâche tous les cables, « et laisse jouer les pieds à l'aise. »

AOOTON.

L'*aooton* étoit chez les Cypriotes un vase à boire, selon Pamphile, et comme l'explique Philétas, un vase *sans anses.*

AROKLON.

L'*aroklon* * est une *coupe*, dans Nicandre de Colophon.

ALEISON.

Aleison et *depas* sont l'un et l'autre le nom d'une même *coupe.*

---

une voile, et la lier à la vergue lorsqu'on ne s'en sert pas. Ce passage est une équivoque. On voit que l'auteur parle ici d'une *vielle femme* et d'une *jeune fille*. L'équivoque présente un autre sens : « Mets-moi cette vieille près de la gondole, ou du *carchesium*, qui signifie aussi la *gabie*, la hune, et tends *la jeune*, ou *la voile neuve.* » Mais c'est assez d'explication. Ce vase a eu son nom de l'*akation*, portant 25 personnes. Voyez Baïf, *de re navali;* L. Gyrald, *de Navigiis*, ch. 18. Je lis ensuite *eutrepee*, non *entrepee*. Le mot *podas* qui suit est encore une équivoque ; il se prend pour les cordages qui servent à fixer les voiles pour prendre le vent (*versoria* dans Plaute), et ici les pieds qu'on voit à la Chloé de Longus sous l'ombrage.

* Je m'arrêterai plus loin à ces explications. On voit que les Grecs n'ont pas connu le vrai sens de ces mots.

Homère dit de Pisistrate dans l'*Odyssée* :

« Il versa du vin dans une *coupe* d'or, *depaï.* »

Et plus loin, en parlant de Télémaque :

« C'est pourquoi je te donnerai un *aleison* d'or. »

Il dit encore ailleurs :

« Il donna à Télémaque un beau *depas.* »

Or, Asclépiade de Myrlée fait cette réflexion : « Il me semble que le *depas* étoit analogue au vase qu'on appelle *phialee*, ou coupe, car on s'en sert pour faire des libations. C'est dans ce sens qu'Homère appelle *depas* le vase avec lequel Achille faisoit des libations à Jupiter seul. On l'appelle *depas*, ou parce qu'on le présente à *tous* (*pasi*) ceux qui veulent faire des libations, ou qui veulent boire ; ou parce qu'il présente deux ouvertures, ce qui doit s'entendre des anses. On l'appelle *aleison*, soit parce que ce vase est très-*lisse* (*leion*) ou *poli ;* soit parce qu'on y *réunit* (*alizetai*) de la liqueur en certaine quantité ; mais qu'il ait eu deux anses, c'est ce qui est manifeste par ce passage. »

« Il étoit près de prendre ce bel *aleison* d'or *à deux anses.* »

Le poète y joint aussi l'épithète d'*ampikypellon*,

voulant indiquer seulement qu'il étoit tout *amphikyrton ;* mais Silénus entend par ce mot que ce vase étoit sans *anses.* D'autres, prenant *amphi* dans le sens de *peri*, disent que ce mot là indique que ce vase étoit fait de manière qu'on pouvoit y boire de tous côtés. Parthénius l'entend de la courbure qu'on avoit donnée aux anses ; le mot *kyphos* ayant, selon lui, le même sens que *kyrtos* ou courbe; mais Anicète dit que *kypellos* désigne la *phialee*, ou *coupe ;* que le nom *amphikypellon* a le sens d'*hyperphialon*, *hypereephanon* et *kalon*, c'est-à-dire, magnifique *, pompeux et beau ; à moins, ajoute-t-il, qu'on ne prenne le mot *aleison* de *a* privatif et *leios*, c'est-à-dire, non *lisse*, non *poli*, vu l'embellissement très-varié qui en rendoit la surface rude au toucher.

Pisandre dit qu'Hercule donna un *aleison* à Telamon pour prix de la valeur qu'il avoit montrée dans son *Expédition contre la ville de Troie.*

Il y avoit des vases qu'on nommoit les uns *corne d'Amalthee*, les autres *eniautos* **.

---

* C'est le sens qu'ont ici ces mots.

** Signifie *année*, ou toujours semblable à lui-même ; mais l'auteur ne dit pas pourquoi ces vases ont eu ce nom. L'Epitome a sans doute trop écourté tous ces détails.

AMPHOOTIS.

L'*amphootis* est selon Philétas un vase de bois dont les campagnards se servent pour traire le lait, et même pour boire.

AMYSTIS.

Amystis désigne proprement la boisson que l'on prend tout d'un trait, et sans rejoindre les lèvres *. On donne aussi ce nom aux vases avec lesquels on peut boire à l'aise; et l'on emploie l'expression *exemystise*, dans le sens de boire sans reprendre haleine; comme on le voit dans Platon le comique :

« Débouchant une urne brillante de liqueur qui parfumoit l'odorat,
« il en versa sur-le-champ dans le ventre creux d'un gobelet ;
« ensuite il l'agita et la but pure, sans même reprendre haleine,
« *exemystise.* »

L'*amystis* devoit se boire tandis qu'un autre chantoit quelques vers dans un intervalle déterminé; ce qui ne laissoit que très-peu de temps, comme on le voit dans Ameipsias :

« A. Joue-moi un air de flûte; et toi, chante : moi, je vais boire,
« pendant que tu joueras de ta flûte. B. Çà donc, prends l'amystis.

---

* D'autres disent, sans cligner une seule fois les yeux.

« D. *L'homme* * *né mortel n'a pas besoin de tant de choses ;*
« *il suffit qu'il aime et qu'il mange.* A. Oh ! tu te contentes de
« trop peu. »

ANTIGONIS. SELEUKOS. PRUSIS.

L'*antigonis* avoit pris son nom du roi *Antigonus*, comme le *seleucos* du roi *Seleucus*, et la *prusis* du roi *Prusias*.

ANAPHAIA.

Ce mot désignoit chez les Crétois un vase à *boire chaud*, ou de *l'eau chaude*.

ARYBALLOS.

C'est un vase à boire, large par le bas, et qui se rétrécit par le haut, comme des bourses qu'on ferme en tirant les cordons. La ressemblance a aussi fait donner à ces bourses le nom d'*aryballes*. Aristophane en parle dans ses *Chevaliers*.

« Te répandre sur la tête de l'ambroisie avec un *aryballe* **. »

---

* Ce qui est en italique est ce qu'on chantoit. Dès que l'autre avoit fini de boire, il disoit : *Oh !* etc., pour prouver qu'il avoit bu.

** Le *Scholiaste* d'Aristophane l'entend uniquement d'une bourse faite d'un tissu, et il prend l'ambroisie pour une substance *solide*, non *fluide*. Aristoph.,

Mais

Mais l'*aryballe* ne diffère pas beaucoup de l'*arystique*, et l'on peut le prendre d'*aryoo*, je puise, et *balloo*, je jette ou répands. On appelle aussi *arystis* une aiguière; comme on le voit dans Sophocle :

« Coquine que tu es, puissent les dieux t'abîmer ! toi qui, ayant
« ainsi les *arystis* à ta disposition, t'es si bien régalée avec ! »

Il y a aussi en Ionie une ville nommée *Arystis*.

ARGYRIS.

L'*argyris* est un vase à boire fait non-seulement d'argent.... Anaxilas dit :

« Et boire dans des *argyris* d'or. »

BATIAKION.

Les mots *batiakion*, *labronios*, *tragelaphos*, *pristis* sont des noms de vases à boire. La *batiakee* est une coupe de Perse. Parmi les lettres qu'Alexandre écrivit aux Satrapes de l'Asie, il y en a une où l'on trouve ce qui suit : « Trois batiaques d'argent doré, cent soixante-seize condys d'argent, et trente-deux autres en placage d'argent; une *tisigite* d'argent,

---

p. m. 351. Nous avons vu que l'ambroisie a été regardée comme un aliment solide.

trente-deux cuillers d'argent doré; une tablette d'argent à serrer les légumes; un pot à servir le vin en argent, travaillé et varié à la façon des Barbares, vingt-neuf autres petits vases à boire de différentes formes, d'autres petits vases à boire, tels que des rhytes, des *baties* et des *lykurgos* en or plaqué; des thymiatères et des assiettes.

BEESSA.

La *besse* * est chez les Alexandrins un vase à boire plus large par le bas, et qui se rétrécit par le haut.

BAUKALIS.

La *baucalis* est aussi un vase d'Alexandrie, comme on le voit dans Sopatre le poète parodique.

« La *baukalis* à quatre cercles **. »

Le même dit ailleurs :

« Il est agréable de boire le matin, dans une *baucalis*, de l'eau où
« l'on a délayé du miel, lorsqu'on est tourmenté par la soif extrême
« qui résulte de la crapule. »

---

* Il sera parlé plus loin de la *besse*, ou *bèze*, espèce de corne, et de plusieurs autres vases.

** Ou à quatre *moulures*, ou côtes.

Or, ajoute-t-il, les Alexandrins travaillent le verre de manière qu'ils lui font prendre toutes les formes qu'ils veulent pour en faire différens vases, imitant ainsi la forme des vases de terre qu'ils se procurent de toutes les contrées. Lorsque Cassandre fonda la ville de Cassandrie, Lysippe, le sculpteur, le voyant, dit-on, fort avide de vaine gloire, et jaloux de produire quelque poterie d'une nouvelle invention, à cause des vins de Mendès qu'on tiroit en quantité de cette ville ; Lysippe, dis-je, lui présenta nombre de poteries de formes différentes ; et prenant quelque chose de chacune il lui en fit un vase d'une figure qui lui fut particulière.

BIKOS.

Xénophon dit, liv. I de son *Anabase*, que Cyrus envoya des *bikos* vides à demi. Or, le *bikos* * est un vase à boire analogue à la coupe que nous appelons *phialee*, selon Pollux de Parium.

---

* Vase qui avoit des anses. On appeloit aussi *bikos*, un pot de terre dans lequel on saloit des poissons ou des viandes.

BOMBYLIOS, ou *Biberon.*

Le *bombylios* * étoit un thériclée de Rhodes. Socrate donne ainsi quelque idée de la forme de ce vase : « Les uns seront délivrés ou guéris en buvant dans une coupe (*phialees*) autant qu'ils voudront; les autres en recevant ce qui tombera goutte à goutte du *bombylios*. On donne aussi ce nom à un animal.

BROMIADES.

Ce mot désigne un vase à boire (*ekpooma*) semblable aux *scyphes* ** les plus alongés.

GRAMMATIKON.

C'étoit un vase quelconque sur le contour duquel on avoit gravé des lettres, ou une inscription. Alexis dit à ce sujet :

« Je vais d'abord t'exposer la forme extérieure de ce vase à boire :

---

* Il a été parlé précédemment du *bombylios*. Ce mot désigne aussi une espèce d'abeille, le *bourdon*. Les grammairiens distinguent le vase en posant l'accent sur *os ;* pour désigner l'insecte, ils le placent sur *by*. Il sera parlé du *thériclée* plus loin.

** Il sera parlé plus loin du *scyphe*. Sa forme étoit assez indéterminée. Voyez Burmann sur Pétrone, p. 262.

« il étoit rond, très-petit, antique, ayant les anses fort endomma-
« gées. Il y avoit, tout autour, des lettres qui formoient cette ins-
« cription :

DIOS SOOTEEROS: *de Jupiter-Sauveur* *.

CHAP. V. Nous avons vu à Capoue en Campanie un semblable vase à boire, portant des lettres gravées ; il étoit d'argent, et consacré à Diane. On l'avoit formé sur la description qu'Homère fait de celui de Nestor. On y voyoit même les vers en lettres d'or incrustées, comme si c'eût été celui de ce héros.

Achée le poète tragique fait ainsi parler des Satyres, dans son *Omphale*, au sujet d'un vase sur lequel il y avoit des lettres.

« Ce *scyphus* (gobelet) d'un dieu m'invite depuis long-temps,
« me montrant les lettres *d*, *i*, la troisième est un *o*; ensuite je
« vois *n*: à côté suit *y*. *S* et *o* ** m'annoncent qu'ils ne doivent
« pas s'absenter de l'autre extrémité. »

---

* Je répète cette fin du fragment, pour lier les détails de l'auteur où elle se trouve aussi ; et je commence ensuite le chap. V.

** *O* est ici pour *ou*, finale de *Dionysou*, nom de Bacchus. L'auteur va en dire la raison. Le lecteur pourra voir les remarques de Tailor sur l'usage de *o* pour *u*, ou même pour *ou*, dans ses marbres de Sandwich. Conférez sur-tout les détails de M. d'Ansse de Villoison, *Prolegom. Homer. Venet.*, p. 49. Je laisse de côté les corrections que Casaubon a faites à notre

On voit qu'il manque *u* après *o* dernière lettre indiquée, parce que les anciens, qui employoient *o* dans sa valeur naturelle, s'en servoient aussi lorsqu'ils avoient à écrire la diphthongue *ou.* Ils employoient de même *u* seul lorsqu'ils en prononçoient le son particulier, et lorsqu'il se trouvoit suivi de la lettre *i*, qui y étoit supposée jointe. Voilà donc pourquoi les Satyres, qui parlent dans le passage précédent, indiquent le nom *Dionysou*, en mettant un *o* pour la dernière syllabe, et prouvant ainsi qu'il faut supposer *u* après *o*, afin de complèter le mot *Dionysou.*

Quant à la lettre *s*, que les Satyres nomment *san* dans ce passage, les Doriens l'énonçoient ainsi, et ils en ont suivi l'usage. Les musiciens, comme Aristoxène le répète plusieurs fois, évitoient même la lettre *s* ou le sigma, parce que c'est une lettre dure, et dont le sifflement * ne s'accorde pas avec l'accompagnement de la flûte. Ils y joignoient le

---

passage grec, faute de le bien entendre. Je lis seulement *too y* pour *tou y* au vers 3. Du reste, le texte est mal divisé dans l'imprimé : on le ponctuera selon ma version qui est de toute exactitude.

* Le lecteur s'apercevra que je paraphrase un peu, pour mieux faire comprendre l'auteur.

plus qu'ils pouvoient le son de la lettre *r*, parce qu'il se lie plus facilement dans les articulations. C'est pourquoi les chevaux marqués d'un sigma étoient pour eux des chevaux *samphoras*. Aristophane dit dans ses *Nuées* :

« Tu n'en mangeras pas, ni toi, ni ton cheval de trait, ni ton
« Samphoras *. »

Pindare dit:

« Jadis on proscrivoit le chant qui n'avoit pas un caractère mâle,
« et le *san* (*s*) étoit en conséquence banni de la bouche. »

Eubule parle aussi, dans sa *Jeune Fille*, du vase portant des lettres sous le même nom de *grammatikon*, qu'on lui donnoit.

« Je hais ce vase à boire *portant des lettres* (*grammatikon*) ;
« mon fils ** est parti ayant une semblable petite coupe. »

---

* Aristophane, *Nuées*, act. 1, sc. dernière, à la fin. Le *Scholiaste* observe qu'on disoit *samphoras*, et *sapphoras* en parlant des chevaux marqués de la lettre *s* ou *san*. J'ai déja cité le vers 22 de la même comédie. Le *Schol.* y rappelle aussi *koppatias*, nom des chevaux marqués d'un *koppa* ; on conférera, sur ces marques, Winckelmann, qui indique une *agathe-onyx*, où l'on voit un cheval marqué du *koppa*, etc., p. 543, *Pierres grav.* de Stosch. Aristophane parle encore du *samphoras* dans ses *Chevaliers*.

** Il est inutile de vouloir rétablir des vers sans des débris suffisans. Adam terminoit le premier vers par *epei*, et commençoit le second par *heteron homoion*, etc. Le sens est bon.

Or, on fait nombre d'autres vases semblables à celui-là.

GYALAI

Philétas dit, dans ses *Ataktes*, ou *Dissolus*, que les Mégariens appellent *gyalai* les vases à boire, *poteeria* *. Parthénius écrit, dans son *Traité des Mots* qu'on prend des historiens : « La *gyale* est une espèce de vase à boire, comme l'écrit Marsyas dans ce passage. » -- « *Lorsque* ** *le roi entre dans la ville, le prêtre d'Hercule va au-devant de lui, tenant certaine* gyale *pleine de vin; alors le roi la prend et fait des libations.* »

DEINOS, ou DEINIAS.

Ce mot est aussi un nom de vase à boire. Denys de Sinope, faisant le détail des vases à boire (*poteerioon*) dans sa *Conservatrice*, parle de celui-ci en ces termes :

« A. Femme, combien n'y a-t-il pas d'espèces de beaux thériclées!
« B. Oui, il y en a de deux cotyles, de trois, et le grand *deinos*
« qui tient une métrète : le *cymbium* (*gondole*), les *scyphes*
« (*gobelets*), les *rhytes* (*faits en forme de corne*). A. Ma foi,
« cette vieille ne voit que des vases à boire, et pas autre chose. »

* Il faut lire *tina*, *certains* vases.

** Je distingue la citation.

Cléanthe

Cléanthe le philosophe dit, dans son *Traité du Transport des dénominations*, que le thériclée et le *deinias* ont eu leur nom de leurs inventeurs. Seleucus, écrivant que le *deinos* est une espèce de vase à boire, cite ce passage de la *Médée* de Strattis :

« Sais-tu, Créon, à quoi ton crâne ressemble? pour moi je le sais;
« c'est à un *deinos* percé vers le bas. »

Archédicus, introduisant sur la scène, dans son *Diamartanonte*, un serviteur qui parle de filles de joie, lui fait dire :

« J'amenai ces jours derniers Nicostrate, cette grivoise au nez si
« crochu, et qu'on a surnommée *Scotodine*, parce qu'elle vola
« autrefois un *deinos* dans l'obscurité (*skotoo*). B. Quoi, un
« *deinos* * ! mais cela est affreux ! (*deinon*). »

Le mot *deinos* désigne aussi une espèce de danse, comme le montre Apollophane dans ce passage de sa *Daulis* :

« Cette *deinos* ** est bien *deinos*, *pénible* ; de même que le
« *calathisque*. »

Télésille l'Argienne appelle aussi *deinos* l'aire

---

* L'auteur joue sur le mot *deinos* qui désigne le vase dont il s'agit, mais qui, comme adjectif, signifie *fâcheux*, *affreux*, etc.

** L'auteur a indiqué à propos qu'il s'agit d'une danse ; car le passage n'en fait pas mention, tel qu'il est.

d'une grange. Les Cyréniens donnent même ce nom à un bassin dans lequel on se lave les pieds, comme le rapporte Philétas dans ses *Attiques*.

DEPASTRON.

Silène et Clitarque, dans leurs *Gloses*, disent que l'on nomme les vases à boire *depastra* chez les Clitoriens; mais voici ce qu'en dit Antimaque de Colophon dans sa *Thébaïde* :

« (*Ils exécutèrent*) ponctuellement * tout ce qu'Adraste leur
« avoit ordonné de faire. Ils versèrent de l'eau dedans, et du miel
« vierge, les mêlant attentivement dans un cratère d'argent.
« Aussitôt ils présentèrent, à la main, des *coupes* (*depastra*) à
« chacun des princes grecs qui étoient à manger; ensuite ils en
« versèrent dans une aiguière d'or, pour faire les libations. »

Il dit ailleurs :

« Que l'on présente aux autres ** un cratère tout d'argent, ou des
« (*depastra*) coupes d'or, qui sont en réserve chez moi. »

---

* Daléchamp lit ici *epoichoménois* au datif, et le rend par *advenis* aux étrangers. Adam se trompe avec lui; il faut l'accusatif, comme le porte le texte, et rapporté aux serviteurs dont le poète avoit sans doute parlé. *Epoichomenous* est le participe d'*epoichestai ergon ti*, s'occuper d'un ouvrage, et l'exécuter.

** Je garde le texte *allois*, nonobstant Daléchamp.

Plus loin il ajoute :

« Et des *depastres* d'or, et une petite *célébès* * pleine de miel, qui
« lui sera plus avantageux. »

DAKTYLOOTON.

C'est ainsi qu'Ion appelle un vase à boire dans son *Agamemnon*.

« Mais il remportera un prix digne de la course ; c'est un vase
« à boire, *dactylote*, et qui n'a pas été atteint du feu. C'est le
» grand prix de la course ** que propose Pélias, et l'ouvrage de
« Castor. »

Épigène entend le mot *dactylote* d'un vase à boire qui a deux oreilles, et dans lesquelles on peut insinuer les doigts de chaque côté. D'autres entendent par ce nom un vase qui a dans son contour

* Il sera parlé de la *célébès*, vase ainsi nommé de sa continence. *Kalab, rassembler, réunir, contenir;* dans l'orient. On verra plusieurs autres vases désignés par le sens de *contenir*.

** Je garde *drameematos* que Casaubon veut changer, faute de réflexion; ensuite il falloit qu'il fût bien léger pour ne pas voir que *podoon* est régi par *athlon*, et que *ergon Castoros* désigne un ouvrage de Castor, ancien artiste, qui avoit fait ce vase. Casaubon traduit : *C'est l'ouvrage des pieds de Castor;* en ce que, dit-il, Castor l'avoit gagné à la course. *Spectatum admissi risum teneatis !* et voilà ce grand Casaubon qui a sa tête à ses pieds. Mais Daléchamp avoit bien traduit : c'étoit une raison pour que Casaubon ne le suivît pas.

des figures * qui sont comme des doigts, ou des figures en relief semblables à celles des vases à boire de Sidon. Enfin, d'autres veulent que ce soit un vase dont la surface est totalement lisse. L'auteur a dit *non atteint* du feu, selon l'expression d'Homère, qui dit :

« Il déposa un chaudron *apyre.* »

C'est-à-dire, qui n'avoit pas été, ou qui n'alloit pas sur le feu : ou c'est un vase destiné à mettre de l'eau froide, ou fait pour boire de l'eau froide. Quelques-uns l'entendent d'une *corne même.* En effet, on dit que les bœufs du pays des Molosses ont des cornes extrêmement grandes et grosses. Théopompe raconte comment on en prépare des vases à boire, et l'on peut en conclure avec vraisemblance que Pélias en avoit un semblable. Or, Iolcos, où le prix de ce jeu fut proposé par Pélias, est proche de la Molossie.

Mais Didyme, qui commente cette pièce, dit qu'il vaut mieux avouer qu'Ion a mal entendu ce vers d'Homère :

« Il assigna pour prix, au cinquième, une *phialee* à deux anses
« qui *n'alloit pas au feu* (*apyrooton*).

---

* Texte, *typous ;* mot vague ici. Le mot *dactylote ,* dont les Grecs oublièrent le vrai sens, est encore devenu plus obscur pour nous.

Car il a pensé qu'il s'agissoit là d'un vase à boire (*ekpooma*); mais c'est un vase très-large, analogue à un chaudron, et propre à recevoir de l'eau froide. Ce vase étoit dactylote, en ce qu'il présentoit intérieurement des canelures * dans son contour, dans lesquelles ceux qui prenoient le vase pour boire mettoient les doigts. Mais quelques-uns donnent le nom de *phialee apyrootos*, à une corne faite pour boire, car elle est *apyre*, ou faite sans employer le feu. Il n'y auroit cependant pas d'erreur à dire que la *phialee* étoit un vase à boire, *ekpooma*. Philémon,

---

* Je lis *koiloteetas* au pluriel. Si cette explication de Didyme avoit quelque chose de vrai, j'entendrois par *dactylote* un vase tel que celui que je vis dernièrement. Il étoit très-ancien, fait en terre d'un gris cendré, n'ayant pas d'anse, pouvant se poser sur le cul. Ce vase, un peu élevé sur sa base, avoit, dans sa dimension en longueur, des impressions dans lesquelles on pouvoit coucher un doigt; ce qui avoit été fait avant que la terre fût cuite. Mais ces *cavités*, ou *canelures*, partoient un peu au-dessus du fond, et ne se prolongeoient pas jusqu'au bord. J'entreverrois l'explication de Didyme, s'il ne disoit pas que les *canelures* qu'il suppose étoient *intérieurement*; ce qui veut dire seulement dans l'intérieur, car le vase dont je parle en présente intérieurement et au dehors. J'ai vu nombre de figures de vases antiques, avec des *canelures* intérieures; mais c'étoient des plats, tels qu'on peut en voir dans le *Musæum Romanum* de la Chausse, ou des bassins. Seroit-ce le calice cannelé dont parle Winckelmann, p. 496, n°. 147? Mais l'incertitude des Grecs sur ce mot m'oblige d'avouer que je n'entends pas le *dactylote*, s'il ne signifie pas *cannelé*.

dans ses *Noms*, *ou Gloses Attiques*, écrivant d'abord *kalpis*, selon l'ordre des mots de son ouvrage, ajoute pour explication : « C'est un vase à boire (*ekpooma*) dactylote, et ayant deux anses, une de chaque côté, dans lesquelles on peut insinuer * les doigts; d'autres veulent que ce soit un vase qui a circulairement des formes de doigts. »

ELEPHAS.

C'est ainsi qu'on appeloit certain vase à boire, comme le dit Damoxène dans sa pièce intitulée, *celui qui s'afflige lui-même* (*Authoo penthoûnti*):

« A. Si ce vase ne te suffit pas, voici un esclave qui vient apporter
« l'*éléphant*. B. Bons dieux ! qu'est-ce donc que cela? A. Un *rhytos*
« à deux sources **. B. De quelle grandeur ? A. Il tient deux

---

* Lisez *dieirein*, comme Casaubon.

** C'est-à-dire, à deux cornes. On voit sur plusieurs antiques ces cornes doubles, à un même vase dont le corps est formé par une tête d'animal, ou même par la partie antérieure du corps d'un animal. Winckelmann en rapporte deux exemples, p. 260, n°. 1607. Le bout de chaque corne étoit percé, mais bouché. On emplissoit le vase, et l'on débouchoit ces bouts pour boire. Les cornes simples étoient quelquefois terminées, à leur petit bout, par une tête d'animal, comme on le voit dans le *Musæum Roman.* de la Chausse, p. 67; alors on buvoit par la large extrémité de la corne; ou l'on mettoit une anse à ces cornes, et l'on s'en servoit pour verser le vin, *ibid.* p. 103. Il est peu de monumens anciens, représentant des repas, où l'on ne voie

« conges ; c'est un ouvrage d'Alcon. C'est avec ce vase qu'il me « porta autrefois la santé avec plaisir *, étant à Cypsèles. »

Épinicus fait aussi mention de ce vase à boire dans ses *Supposées*. Je citerai son témoignage quand je parlerai du *rhytos*.

EPHEEBOS.

Philémon d'Athènes dit, dans ses *Noms*, ou *Gloses Attiques*, qu'on appelle ainsi le vase à boire nommé autrement *embasikoiton* **. Stéphanus le comique en parle dans ce passage de son *Philolacon : ami de Lacédémone :*

« A. Le roi lui porta une bourgade pour santé. B. Voilà une « santé *** bien nouvelle ! Que lui est-il arrivé de ce verre de

---

des cornes à boire. On s'en est servi jusque vers les derniers temps du bas-empire. On a même représenté l'amour s'enivrant avec une corne. Bruyerin observe, d'après Plutarque, qu'on porta de ces vases en forme de corne au triomphe de Paul-Émile, liv. 3, ch. 9. Voyez *Tragelaphes*, plus loin.

* Le Comte lit ici *Adaios*, nom propre en françois. *Hadeoos* seroit pour *heedeoos*, avec plaisir. L'autre sens sera : « C'est avec ce vase qu'*Adée* me porta autrefois la santé étant à Cypsèles. »

** En latin, *cynædus*. Le lecteur me dispensera d'une note, qu'il trouvera très-étendue dans le Pétrone de Burmann, ch. 24, p. 81, où il explique tout ce qui est relatif à ce mot, si injurieux aux Francs. Voyez *Lex Salic.*

*** Casaubon laisse ce second vers en désordre ; lisez :
Kainon ! ti nyn touto gegone to poteerion ?

« vin ? A. Certaine bourgade située près de *Thuria* *. Quant à moi,
« Sosie, je n'ai de passion que pour les vases de Rhode **, et les
« *éphèbes*, quoique peu maniables. »

HEEDYPOTIDES.

Selon Lyncée de Samos, les Rhodiens *** imaginèrent ces vases à boire pour les opposer aux thériclées des Athéniens, qui firent ces vases de cette forme, et très-pesans ; ainsi uniquement pour les riches. Les Rhodiens, au contraire, firent leurs *hedypotides* très-légères, afin que les gens peu aisés pussent s'en procurer pour l'appareil. Épigène fait mention des *hedypotides* dans ce passage de son *Héroïne* :

« Des réfrigérans, des gondoles, un cyathe, quatre *rhytes*, trois
« *hedypotides*, une passoire **** d'argent. »

---

* Lisez *teen Thourian ;* le vers sera exact. Thurie étoit une ville de Messénie, auparavant *Aipeia*. Il ne faut pas la confondre avec Thurium en Italie. Voyez Scalig., *Chron. Euseb.*

** Texte, *ho diakas*. Casaubon enfante *eis tas diabolas, aux calomnies*. Lisons avec Adam, *eis tas rhodiakas*, et la correction sera indubitable, malgré la morgue de notre docteur.

*** Texte, *fabriquèrent.*

**** Latin, *colum*. On délayoit le vin dans l'eau suffisante, et même souvent chaude ; ensuite on le faisoit couler par cette passoire qui étoit telle que les nôtres, mais percée de trous très-petits ; alors on mettoit le vin rafraî-

Sémus

Sémus dit, liv. 5 de sa *Déliade*, qu'on voyoit suspendue dans le temple de Délos, une hédypotide d'or qui avoit appartenu à Échenique, femme de cette île. Il en fait encore mention liv. 8. Cratinus le jeune dit :

« Douze *hedypotides* de chez Archephon. »

HEERAKLEION.

Pisandre écrit, liv. 2 de son *Héraclée*, que ce vase étoit une *tasse* (*depas*) dans laquelle Hercule passa la mer, et qu'elle avoit appartenu au Soleil *, mais qu'Hercule l'avoit eue ensuite de l'Océan. Les poètes et les historiens n'auroient-ils pas imaginé par badinage de faire naviger Hercule dans un vase

---

chir. On a vu que tous les vins anciens étoient fort épais; aujourd'hui même en Italie on ne sait pas faire le vin. On vient cependant de publier dans cette contrée deux ouvrages intéressans à cet égard. Les théories m'en paroissent bien vues (avril 1789).

* Voyez ma lettre sur Deucalion, citée précédemment. Les Grecs étoient vraiment des enfans sur l'origine des anciennes théories et l'histoire du globe, comme le disoit le prêtre Égyptien à Solon, dans le *Critias* de Platon. J'aurois une note trop longue à écrire sur toutes les fables que rapporte Athénée, d'après ses auteurs. Si Casaubon avoit vu clair ici, il auroit excusé les poètes grecs et les historiens, loin de les traiter de fous, et il auroit encore moins apostrophé les Manichéens, qui n'ont rien de commun avec ces théories; mais il n'y voyoit rien.

à boire, de ce que ce héros aimoit les plus grands de ces vases? Mais Panyasis dit, liv. 1 de son *Héraclée*, que ce fut de Nérée qu'Hercule reçut la tasse du soleil, et qu'il s'en servit pour passer par mer à Érythie. Nous avons déja dit qu'Hercule étoit un des grands buveurs. Stésichore nous apprend, dans le passage suivant, que le soleil étoit porté au couchant dans un vase à boire :

« Le Soleil, fils d'Hyperion, s'embarqua dans une coupe d'or,
« pour traverser l'Océan, et arriver dans les retraites obscures de
« la nuit vers sa mère *, sa jeune épouse et ses chers enfans.
« Aussitôt ce fils de Jupiter s'enfonça dans un sombre bocage de
« lauriers. »

Antimaque parle ainsi de cette tasse :

« L'illustre Érythie faisoit partir à ce moment le Soleil dans une
« coupe très-commode **. »

---

* Sa mère étoit *Aethra*, ou la lumière; il eut pour femme Clymène, ou l'inondation, autrement les eaux dans lesquelles tous les élémens du chaos fluoient avant que l'amour séparât tous les êtres, et les rapprochât pour en perpétuer l'existence. On peut voir toute sa généalogie dans Hygin, et les autres mythologistes, dont les théories bien entendues présentent aussi bien l'ensemble de l'univers, que tous nos physiciens.

** Je garde *euchreoo*, avec les textes écrits de N. le Comte et les premières éditions; ainsi je laisse de côté Casaubon et Daléchamp. Winckelmann observe à propos que les anciens pensoient qu'il eût été peu convenable à la

Eschyle dit aussi dans ses *Héliades :*

« Là, au couchant *, est *la coupe* (*depas*) de ton père, faite par
« Vulcain, et dans laquelle, traversant le vaste espace des flots
« qui s'élèvent en montagnes, il poursuit sa course rapide, et
« arrive ici en fuyant le milieu des ténèbres de la nuit si désirée
« *des mortels*, et traînée par des chevaux noirs. »

Mimnerme dit, dans ses *Nains*, que le Soleil se rend en dormant vers l'Orient, dans un lit d'or, que Vulcain lui a fait exprès pour cet usage, et indique, quoique indirectement, la cavité de la tasse où il repose.

« La fatigue est tous les jours le sort du Soleil, et il n'a jamais aucun
« repos, non plus que ses coursiers, depuis l'instant où l'Aurore

---

majesté des dieux de voyager autrement que dans une barque. *Euchreoo* revient à cette idée; d'ailleurs, quelle voiture plus commode pour dormir, comme Mimnerme y fait dormir le Soleil?

* Il est visible que ce discours s'adresse à une des *Héliades* ou fille du Soleil. Adam m'a paru très-bien lire ce passage que Casaubon laisse confondu avec la prose, et qu'il gâte encore plus par une mauvaise correction. Le premier vers n'y est pas complet, quoique le sens le soit avec ce qui suit : le second vers commence à *heephaisto.* ; — le troisième, à *polyn*, — et il y faut lire *pheredromon :* le quatrième, à *ood' eisi, huc venit*, et j'y lis ensuite *propheugoon :* le cinquième commençoit à *nyktos.* — On lira *dysmaisi* au premier, et on conservera *himertas, désirée*, au cinquième. Cette épithète se donne souvent à la nuit, et elle ne peut être d'un copiste. Les manuscrits de le Comte, le Farnèse, les premières éditions ne varient pas; ainsi je laisse *hieras*, qui est ici de la forge de Casaubon.

« aux doigts de roses, quittant l'Océan s'élève sous la voûte du ciel;
« car aussitôt un lit profond, de l'or le plus brillant, qui fait l'objet
« de ses désirs, et forgé de la main de Vulcain, le transporte au-delà
« de l'Océan. Il vole sur la surface de l'onde, et, dans le sein du
« sommeil, il passe rapidement du chœur des Hespérides * en
« Éthiopie, où s'arrêtent son char rapide et ses chevaux, jusqu'à
« ce que l'aurore, mère du crépuscule, arrive. Là, le fils d'Hypé-
« rion monte sur un autre char. »

Théoclyte dit, liv. 2 *des Heures*, que le Soleil traverse la mer dans une *chaudière* ** ; mais l'auteur de la *Titanomachie* l'avoit dit avant lui. Phérécyde, après avoir parlé de l'Océan, ajoute : « Mais Hercule, tendant son arc contre lui, prêt à lâcher la flèche, le Soleil lui ordonne d'arrêter; Hercule intimidé arrête, et le Soleil, pour récompense, lui donne la *tasse* d'or, qui le porte lui et ses chevaux ***, lorsque franchissant l'Océan, pendant la nuit, il se rend vers l'aurore où il se lève. Aussitôt Hercule

---

* Elles étoient filles de la nuit, selon Hésiode : leur nom l'indique.

** Nous avons vu précédemment que le mot *lebees* désigne aussi une *grande tasse*.

*** Texte, *ho auton ephorei*. Adam lisoit *phorei ;* mais Daléchamp rend bien le terme du texte, *ferre solet*. Ces temps passés attiques désignent l'usage, la coutume, ou la persévérance d'une chose dans le même état, et se rendent par le présent. J'observerai que dans ces détails on voit le génie du soleil confondu avec l'astre dont il fait la fonction : cela est très-ordinaire.

part dans cette tasse pour Érythie; mais l'Océan *, dont il fait la première fois l'épreuve, lui paroissant soulever les flots pour en battre la tasse, Hercule s'apprête à décocher ses flèches; aussitôt l'Océan, craignant son courroux, ordonne aux flots de se calmer. »

CHAP. VI. EETHANION.

Voici ce qu'Hellanicus écrit, dans ses *Égyptiaques*: « Il y a dans les salles à manger des Égyptiens une jatte de cuivre, un cyathe de cuivre et un *Ethanion* ** de cuivre. »

HEEMITOMOS.

Pamphile dit, dans ses *Gloses*, que c'est un vase à boire (*ekpooma*) qui a eu son nom de sa figure chez les Attiques ***.

---

* Je lis *auton kymainein ph.*, non *kymainei.*

** Mot phénicien qui a dû signifier un vase à gros ventre, selon le sens de ce mot. Casaubon vouloit le chercher dnns le grec; mais il a hésité avec raison. C'étoit un de ces calices ventrus dont parle Winckelmann.

*** Ce mot indique la moitié d'un tout, ou d'une mesure. C'étoit probablement un de ces vases qui font la moitié d'une sphère ou les deux tiers, tels que ceux que j'ai vus en verre, et très-antiques. Ils étoient sans pied. On en fait de pareils actuellement.

THEERIKLEIOS.

C'est un *calice* (*kylix* *) rétréci sur les côtés, assez profond, ayant de courtes anses, comme le calice ordinaire. Ne seroit-ce pas dans un *thériclée* qu'Alexis fait boire Hercule, lorsqu'il dit, dans son *Hésione* :

« Devenu plus traitable, quoiqu'avec peine, il demanda une *kylee*,
« puis la prenant, il la vida plusieurs fois de suite jusqu'à la der-
« nière goutte; de sorte qu'on peut dire, selon le proverbe, cet
« homme est vraiment une outre, un sac. »

Théophraste montre clairement que le thériclée est un *calice*, en disant dans son *Histoire des Plantes au sujet** du térébinthe* : « On en fait des *calices thériclées*; de sorte que personne ne peut les distinguer

* Conférez Winckelmann sur le mot calice, p. 494, n°. 137. Je ne crois cependant pas que *kylix* soit venu de *kylioo*, je fais tourner. Tous les vases faits à la roue du potier devroient donc avoir ce nom. Je le regarde comme diminutif de *kylee* suivant, mot du nord qui se retrouve aussi dans quelques langues de l'Orient, pour désigner une mesure d'une assez grande capacité, soit pour les liquides, soit pour les fluides. Il a aussi désigné le *crâne*. On sait que nombre de peuples buvoient dans le crâne de leurs ennemis. C'est de *kulcé* que vient le *culeus* des Latins.

** Théophr. *Hist.* liv. 5, ch. 4. Thériclée, potier de terre, avoit inventé des vases d'une terre noire, susceptible d'un très-beau poli; et c'est en cela qu'il étoit difficile de les distinguer à l'œil, ou au tact, des thériclées faits du térébinthe de Syrie qui étoit noir.

de ceux de terre. Ce fut, selon lui, *Thériclès*, potier de terre, natif de Corinthe, qui imagina cette espèce de calice, qui en porta le nom. Il étoit contemporain d'Aristophane le comique. »

Théopompe fait aussi mention de ce calice dans sa *Némée* :

« A. Viens ici, fidèle enfant de Thériclès : charmante figure ! quel
« nom te donnerons-nous ? Oui, tu es le miroir * même de la
« nature. Lorsqu'on te sert tout plein, je ne désire plus autre chose.
« Quant à toi, vieille Théolyte, je t'abhorre ! TH. Eh ! mon cher !
« pourquoi m'appelles-tu vieille ! A. Comment veux-tu que je t'ap-
« pelles ? TH. *Comment ?* Viens vers moi, Théolyte ! viens vers
« la jeune compagne de ton esclavage ! voilà comme on parle hon-
« nêtement. Çà ! verse à boire. A. Mais tu veux me tenter ?
« TH. Oui. A. A quel dessein ! TH. Je veux te porter une santé
« délicieuse. A. Est-ce après avoir bu autant qu'il te plaira ? ou
« me donnes-tu à boire d'abord ? »

Cléanthe parle aussi du *thériclée* dans son *Traité du Transport des Noms* : « Il en est ainsi de toutes ces

---

* Je lis *ar' eis* au vers 3. — Le texte du huitième vers est si altéré, que chacun peut le lire à son gré. Voici ce que j'y conçois de plus direct :

Speison t' alloos. Peiras me. Nai ! Toiouto ti ?

Je lis *ge* pour *de* au neuvième, et ainsi le dixième :

Piousa d'hoposon thymos an soi ? ee emoi
Paradousa to prooton ?

Ce sont deux femmes esclaves qui se parlent. Je laisse Casaubon qui n'a rien compris au vers 10, et a passé le vers 8 sous silence.

inventions et autres semblables, telles que le *théniclée*, le *deinias* *, *l'iphicratis*, qui indiquoient ceux qui en ont été les inventeurs; ce qui subsiste encore actuellement; et s'il y a des inventions qui ne rappellent pas les auteurs, c'est que le nom aura été un peu trop changé : mais, comme dit le proverbe, il ne faut pas croire le premier venu **. »

D'autres disent que le *thériclée* a été ainsi nommé des peaux des bêtes sauvages (*theerioon*) qu'on y figuroit. Pamphile d'Alexandrie croit que ce nom vient de *theeras klonein*, *poursuivre*, *presser* des *bêtes sauvages*, parce que Bacchus répandoit du vin avec cette espèce de vase sur les animaux ***.

Antiphane fait aussi mention de ce vase dans ses *Semblables :*

« Lorsqu'on eut soupé (car je veux lier ici ce qui se fit dans « l'intervalle)

* Nous avons vu plus haut le *deinias* rappelé comme *vase*. Dans Pollux, liv 7, ch. 9, et Hésychius, c'est une espèce de chaussure, de même que l'Iphicratis et autres chaussures auxquelles on a transporté le nom des inventeurs. Voyez les notes du Pollux; rangez ensuite le texte dans cet ordre : *Tauta gar synistorei tous proterôn heurontas.*

** Je ne vois pas ici là liaison de cette réflexion.

*** Casaubon veut lire ici *speudonta* pour *spendonta* du texte; mais il n'y a plus de sens : en effet, que veut dire *speudonta kat' autoon*. On sent au contraire la vérité en gardant *spendonta k. a.* Il pressoit ses tigres en leur versant du vin sur le corps, au lieu de les fouetter.

« l'intervalle) et qu'on vit paroître le *théricléé* de Jupiter-Sauveur,
« instrument rempli de liqueur écumante et délicieuse de Lesbos *.
« Chacun le prit de la main droite, pour boire la santé de ce dieu. »

Eubule écrit, dans son *Dolon :*

« Moi ! je n'ai jamais rincé un vase ! eh ! j'ai rendu cette tasse plus « pure que Thériclès ne rendoit ses calices brillans lorsqu'ils étoient « *neufs.* **. »

Et dans ses *Joueurs de dez :*

« Déja *ils prenoient* un de ces *thériclées* d'une grande capacité, dont « l'écume montant par dessus les bords se répandoit sur les mains « des buveurs, et leur faisoit mener grand bruit. C'étoit un vase « noir, tourné en perfection, qui comme une source jaillissoit rapi- « dement : rincé avec soin, il jetoit au loin un reflet brillant de sa « surface, sur laquelle un lierre se répandoit de tous côtés. »

---

* Le texte porte *trypheras, apo Lesbou semnoponou, stagonos,* etc. Casaubon, et Adam qui le suit trop souvent, lisent *semnopotou ;* mais cette correction est un peu légère : le *t* et le *p* sont confondus à chaque instant dans les manuscrits grecs ; jamais la lettre *n* ne se trouve pour le *t*. Je lis donc *semnotonou,* mot qui fait allusion aux *excellens musiciens* de cette île. L'histoire rapporte que des Lesbiens appelés à Lacédémone y calmèrent une grande sédition par *leur chant grave et affectueux ;* ce qui est le vrai sens de *semnotonos :* ainsi le poète honore ici Lesbos, à deux égards, pour son excellent vin et pour ses habiles musiciens.

** Lisez *neoi* avec Adam ; *een* est pour *eesan.* M. de Villoison a noté cette forme *een* pour *eesan. Proleg. Homer.,* pag. 58. Si on rapporte l'adjectif à Thériclès il faut garder le texte, et lire : *Que Thériclès dans son jeune âge ;* ou, *que Thériclès,* lorsqu'il commença à faire ses vases.

Ararus, ou Eubule, en parle ainsi dans son *Campylion :*

« O terre à potier ! Thériclès te modela un jour en dilatant le fond
« de tes flancs creux. Sans doute qu'il connoissoit bien le naturel
« des femmes, car elles n'aiment pas boire dans de petits vases. »

Alexis dit, dans son *Chevalier :*

« Et un calice de *Thériclès*, dont le bord étoit couronné d'or;
« car ce n'étoit pas un de ces vases communs. »

On lit dans son *Epaque* (ou *Hippisque* *) :

« Il avala du vin pur, plein un thériclée très-large, et de la plus
« grande taille **. »

Timée nomme le *calice*, *thériclée*, dans ce passage du liv. 28 de ses *Histoires :* « Certain Polixène, un de ceux qui furent députés par la ville de Taormine, revint ayant reçu de Nicomède, entre autres présens, un *calice thériclée.* »

Adæus, parlant de la *Disposition*, pense que le *thériclée* est le même vase que le *carchesium ;* mais

---

* *Épaque* est la leçon de tous les textes actuels. *Hippisque* est la conjecture de Casaubon.

** Je lis *hypertheousan*, de grandeur excessive, ou qui surpassoit tous les autres. Casaubon n'est pas heureux avec *hyperbryousan*, qui s'écarte trop du faux texte *hypar thyousan.* Les Latins ont dit de même *præcurrere* pour *surpasser.*

Callixène montre clairement, dans son *Histoire d'Alexandrie*, que ce vase étoit différent : « Dans cette pompe, les uns portoient des *thériclées*, les autres des *carchesium.* » Je dirai plus loin ce qu'étoit le *carchesium.*

Il y avoit aussi un *cratère* qu'on appeloit *thériclée.* Alexis en parle dans son *Cycnus.*

« Au milieu étoit un *cratère thériclée*, plein d'un nectar blanc
« très-vieux, et couvert d'écume. Je le pris, le vidai, le nétoyai
« jusqu'à le rendre bien brillant; puis le posant solidement sur sa
« base, j'y arrangeai des branches de lierre portant son fruit, dont
« je le couronnai. «

Ménandre a fait le mot *thériclée* féminin, en grec, dans sa *Femme enthousiaste :*

« A demi-ivre, il avala *la thériclée* *. »

Et dans son *Ménagyrte*, ou *Prestigiateur :*

« Lui portant la santé avec *une thériclée* de trois cotyles. »

Dioxippe dit, dans son *Phylargyre*, ou *qui aime l'argent :*

« A. J'ai actuellement besoin de *la grande thériclée.* B. Je sais

---

* Il y a donc une transposition plus haut, puisqu'Alexis l'a déja fait féminin : d'ailleurs, il faut lire ici *meseen*, avec N. le Comte, pour *meseos*, et traduire : « Déja ivre, il avala une demi-thériclée. » On liroit peut-être encore mieux *mesteen*, la thériclée pleine. Lisez *teen therikl.* au passage suivant.

« cela. A. Et des rhodiaques; car c'est dans ces sortes de vases que
« j'ai coutume de boire avec plaisir, et *largement* *. »

Polémon, parlant de la citadelle d'Athènes **, a dit *theerikleia* au neutre pluriel : « Néoptolème y consacra, ou suspendit des thériclées d'or dont le pied étoit de bois. » Apollodore de Géla, dans ses *Philadelphes*, ou son *Apocarteroon* ***, fait de suite mention de tapis, de vases d'argent, de *thériclées* ornés de reliefs, et d'autres vases à boire très-riches.

Aristophane écrit, dans sa pièce intitulée *Philonide:*

« C'est pourquoi notre maître me présenta dernièrement, pour
« récompense de mes services, le large ventre d'un de ces thériclées, bien tourné, tout couvert de l'écume d'un vin délicieux
« mêlé avec égale quantité d'eau : or, je ne doute pas que c'est
« parce qu'il avoit bien reconnu ma fidélité. Enfin, m'ayant bien fait
« boire, il me déclara femme libre. »

Théophile n'a pas oublié ce vase dans sa *Béotienne:*

« Mais il mêle, comment crois-tu? on ne peut mieux, certes, un
« de ces calices thériclées de terre, contenant quatre cotyles, et

---

* Casaubon rend ce vers encore plus mauvais; j'y lis, *aischea te*. Le seul mot *te* ajouté fait le vers et le sens. *Aischea* est un adverbe pluriel neutre qu'il faut garder : il est ici pour *anaidoos*.

** Nous avons perdu ce traité. Meursius en a fait un qui y supplée à certain point.

*** Ce mot est le participe d'*apokarterein*, se laisser mourir d'inanition.

« la liqueur s'y couvre d'écume en bouillonnant. Non, par la terre!
« jamais Autoclès * n'a appuyé son bras avec tant de grace sur
« l'articulation de l'épaule. »

Et dans ses *Prœtides* :

« Il apporte dans la salle un calice thériclée contenant plus de sept
« cotyles, pour porter la santé de *la bonne fortune*. »

ISTHMON, ou ISTHMION.

Pamphile rapporte, dans son ouvrage sur les *Noms*, qu'on appelle *isthmon* certain vase à boire **.

---

* Casaubon a eu peur de faire ici *ingens facinus*, et il a passé ce texte singulièrement obscur. Il est évident qu'il s'agit ici d'un *discobole*, ou d'un homme qui jouant au disque, et ayant la main gauche appuyée sur le genou, devoit en même temps appuyer le plus qu'il pouvoit l'*humerus* droit sur l'extrémité de l'omoplate, et la faire ainsi reculer autant qu'il pouvoit, afin de lancer avec plus de force le disque qu'il tenoit à la main droite ; mais les Grecs étoient jaloux de faire tout avec des graces. C'est de cette position de l'épaule que le disque étoit appelé *katoomadios diskos, discus ab humero jactatus*, comme l'observe savamment l'immortel Winckelmann, p. 459, n°. 21, de ses *Pierres gravées*. Il est donc à-présent facile de rétablir les derniers vers de ce passage qui ne devoit pas être indifférent pour Casaubon, s'il avoit eu le moindre goût.

Houtoos, ma teen geen ! eurythmoos teen dexian
Areeren oomoo . . . . . .

On peut laisser *tee dexia* et *oomon*. Ceci jette en même temps du jour sur les détails de Winckelmann.

** On voit encore quelques-uns de ces vases anciens resserrés dans leur milieu, s'élargissant ensuite vers la bouche.

KADOS.

Simmias désigne ainsi un vase à boire, en rapportant ce passage d'Anacréon :

« J'ai dîné en rompant une croûte d'itrion, et j'ai bu un *cade* *
« de vin. »

Épigène dit, dans son *Mneemation*, ou *petit Monument sépulcral :*

« A. Des cratères, des cades, des holcées **, des *krounia ;* il y a
« aussi des *krounianes :* mais qu'est-il besoin de vous détailler
« tout ? vous le verrez de vos propres yeux. B. Mais ne dis-tu pas
« que Pixodare, le fils du roi, est arrivé ? . . »

On lit dans les épigrammes d'Hédyle :

« Buvons, car le vin nous suggérera peut-être quelques vers nou-
« veaux, délicats, coulans comme le miel. Çà donc, qu'on m'ar-
« rose de *cades* de Chio, et dis : Hédyle, livre-toi à la joie ; je
« n'aime pas à vivre en vain, *c'est-à-dire,* sans bien boire. »

---

* C'est proprement un *baril,* ou un vase à boire de cette forme. Il a aussi désigné le *scyphus*. Martinius en donne les différens sens : *Lexic. Philolog.,* édit. 1697.

** Vase en forme des anciens vaisseaux ronds, autrement *gauloi*. C'étoient les vaisseaux marchands. Voyez l'excellente dissertation de M. de Pastoret sur la marine des Rhodiens ; L. Gyrald, chap. 18 ; A. Gell., liv. 10, chap. 25 ; Baïf, ch. 1. Nous verrons plus loin les *krounia,* ch. 8. L'auteur qui ne vouloit produire que le mot *cade,* a suivi le passage plus loin.

Et dans une autre :

« Pasisoclès boit jusqu'à la nuit, et depuis la nuit jusqu'à l'aurore,
« en vidant quatre *cades ;* ensuite il s'en va précipitamment où
« ses pas le conduisent ; mais en buvant, il surpasse le poète de
« Sicile par le charme de ses vers et la force de l'expression. Les
« graces y brillent avec éclat ; ainsi, mon cher Pasisoclès * écrit
« et boit. «

Clitarque dit, dans ses *Gloses*, que les Ioniens appellent *cade* certain petit vase de terre. Hérodote parle de *cade* ** de vin de palmier, dans sa troisième *Muse.*

---

* Adam lisoit *philee ,* ma chère, pour *phile ,* mon cher. Il devoit se rappeler que les poètes font longues à leur gré les syllabes aux cesures, à la première et dernière de leurs vers. Si les grammairiens avoient fait cette observation, quant à la première syllabe, ils auroient moins vu de vers *acéphales* chez les anciens.

** Hérodote, liv. 3, ch. 20. Il s'agit des présens que Cambyse demanda aux Éthiopiens; une robe de pourpre, un collier de *filet d'or tors ,* des bracelets, un cade de vin *phoinikeion* (de palmier). Polyen nous apprend qu'on servoit tous les jours au dîner du roi de Perse moitié de vin de palmier et moitié de vigne : *Stratagêmes ,* liv. 4, ch. 32.

Quant au *collier de filet d'or tors ,* Virgile le rappelle, *Éneid.* liv. 5, v. 559.

it pectore summo
Flexilis , obtorti per collum , circulus auri.

J'ai vu le sens de ce passage derniérement chez M. l'abbé de Tersan, chanoine de St. Honoré. Un petit mercure en bronze, d'un travail achevé, porte autour du cou un filet d'or ainsi tors, terminé par deux petites poires qui viennent se rendre au haut de la poitrine. On me passera cette note qui explique les textes de Virgile et d'Hérodote.

KADISKOS.

Philémon * écrit, dans l'ouvrage cité précédemment, que ce mot désigne un *vase à boire*. C'est selon Anticlide un vase dans lequel on place les statues de Jupiter Ctésien, comme il l'écrit dans son *Exégétique* : « Voilà donc comment il faut poser sur la « base les statues de Jupiter *Ctésien*. ** Fermant le « couvercle

* Étienne le Noir lit ici *Polémon*, et il le faut.

** C'étoit la divinité invoquée sous le rapport particulier de *protectrice des biens* ou du trésor du père de famille. Voyez Harpocration et L. Gyrald; mais le passage d'Anticlide est si altéré qu'on ne peut y voir aucun sens. Falloit-il poser la statue, qu'on *révéroit* ou *consacroit*, sur le couvercle du cadisque lorsqu'on l'avoit fermé? ce que semble indiquer le mot *epitheematounta*; mot que les Lexiques ont repris sur la foi d'Athénée. Je sais qu'il est, ou paroît, formé régulièrement, comme du génitif *haimatos* on a fait *haimatóoo*, j'ensanglante; mais avec cette supposition la chose ne devient pas plus claire. En effet, il faut répandre de l'ambroisie : est-ce sur la statue, ou dans le *cadisque?* Hésychius explique ce mot-ci, en disant que c'étoit un *vase*, ou une *boîte* quelconque destinée à serrer les choses sacrées : en ce cas, on peut croire que la statue qu'on en retiroit se posoit sur le couvercle fermé, et que le cadisque servant d'autel où étoit posée la statue, on y répandoit l'ambroisie, mais on immoloit aussi une victime; ce que ni l'auteur, ni Casaubon n'observent pas. Un monument singulier semble rappeler l'usage de ces *cadisques*, pour conserver des objets de piété : c'est celui qu'a fait graver le docte Bianchini dans son *Histoire Universelle*, et qui est relatif à l'histoire d'un déluge. C'est vraiment un petit baril, ou *cadisque*, dans lequel on renfermoit l'abrégé de tout ce qui étoit dans l'arche de Noé; mais

« couvercle d'un cadisque neuf à deux anses que
« l'on entoure de bandelettes de laine blanche, on
« fera pendre de l'épaule droite et du front (de la
« statue) quelque étoffe ou bande couleur de safran,
« telle qu'on la trouvera, et l'on versera de l'ambroi-
« sie. Or, par ambroisie il faut entendre ici de l'eau
« pure, de l'huile, et toutes sortes de fruits, que
« l'on y mêle (*emballetai*) aussi. »

---

ce monument a été suspecté avec raison, vu les ruses dont les moines se sont servis pour abuser de la crédulité des peuples. Quant à notre passage, Casaubon l'a recomposé sur l'Épitome et sur le texte même; mais il en a mal saisi le sens, faute de savoir que plusieurs anciens vases étoient ornés de bandelettes qui partoient de leurs anses, et il a mis aux oreilles de la statue ce qui étoit un ornement même du vase : c'est ainsi que Théocrite couronne plus loin sa *célèbe* avec la plus fine laine. En supposant que la statue se mettoit sur le couvercle du *cadisque*, voici comme l'auteur peut avoir écrit : *Kadiskou kainon diooton epitheematounta, stepsai ta oota erioo leukoo ; kai ek tou oomou tou dexiou te kai ek tou metoopou ti krokinou artheenai, ho, ti an heurees.* On voit que je conserve tout le texte, excepté *artheenai* que je lis pour *estheenai.* On peut lire ensuite avec Casaubon, *kai ekcheai ambrosian ;* mais je préférerois *kai ekchetai ambrosia,* parce qu'*ischetai* semble l'exiger par sa forme. Winckelmann a rappelé ces cérémonies d'usage en l'honneur de Jupiter Ctésien, au sujet d'un vase analogue représenté sur une cornaline, p. 496, n°. 145. J'observerai en outre qu'Alberti a eu tort d'admettre, dans son *Hésychius,* l'idée de Casaubon, qui dérivoit *kadiskos* du mot hébreu *kadasch.* C'est une puérilité qui ne méritoit pas d'être citée.

Straton le comique fait mention du *cadisque* dans sa *Lemnomède ;* voici ses termes :

« (*La santé*) de Mercure, que les uns boivent en versant le vin « du *prochydion* *, et d'autres du *cadisque*, en le mêlant avec « égale quantité d'eau. »

KANTHAROS.

Ce mot est aussi employé pour désigner un vaisseau avec lequel on navige. Ameipsias montre que le *canthare* étoit un *vase à boire* lorsqu'il dit, dans ses *Joueurs au Cottabe :*

« La mère apporte des saucières et des *canthares* **. »

Alexis dit, dans son *Cratevas*, en parlant d'un homme qui buvoit dans une taverne :

« Ensuite j'aperçois certain Hermaïsque qui renversoit *** le « *canthare* de ces gens-là : près delà étoient ses tapis et son « panier. »

---

* Winckelmann, loc. cit.

** Il faut encore voir ici Winckelmann, p. 482; le *Musæum Capitolin.*, t. 3; Macrobe, liv. 5, ch. 21; Pline, liv. 39, §. 60 qu'il cite. On voit sur un ancien monument la forme du cantharus dans les Cæs. de Julien, par Spanheim; *Preuves*, p. 100. C'est un pot à une anse comme nos pots de faïence, mais dont la bouche est étroite. Ce monument est fort curieux.

*** C'est-à-dire, qui le vidoit totalement. C'est ainsi que Virgile a dit, *Énéid.*, liv. 9, vers 165:

Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.

Eubule, dans son *Pamphile*, parle plusieurs fois du *canthare* :

« Mais moi, comme il se trouvoit en face de la maison une nou-
« velle et grande taverne, j'y attendis la nourrice de la jeune fille,
« après avoir dit au tavernier de me donner un conge de vin d'une
« obole, et de me servir à côté un grand canthare. »

Il dit dans un autre passage :

« Il y a déja du temps que ce canthare demeure vide et sec. »

Et ailleurs :

« A. Mais elle, prenant en même temps le canthare, elle le fit
« disparoître *. De quelle grandeur pensez-vous qu'il étoit,
« Arésias? Ar. Fort grand; et elle a mis ce canthare à sec si
« promptement. »

Voici ce que dit Xénarque dans son *Priape* :

« Çà, valet, verse-moi dans ce vase d'argent, dans ce vase pro-
« fond; allons, dis-je, verse dans ce *canthare*. »

Et ailleurs :

« Çà, valet, verse; verse, dis-je, par Jupiter! dans ce canthare **. »

Epigène écrit, dans son *Héroïne* :

« Ha! malheureux que je suis! les potiers ne font plus de ces grands
« canthares : ce ne sont plus que de petits vases, bien polis, il est

* Elle le vida totalement.

** Je lis, avec Adam, *nee di' eis ton kantharon* : le sens et la mesure l'exigent.

« vrai; mais qu'ils semblent ne faire que pour les avaler plutôt que « le vin. »

Sosicrates dit, dans ses *Philadelphes :*

« Un vent léger, qui frisoit la surface de l'onde, amena doucement « et joliment la canthare de la fille de Sciron, sans qu'il fût besoin « de toucher au *cordage* * qui fixoit la voile.

Phrynicus parle du canthare dans ses *Comastes :*

« Ensuite Chérestrate **, qui vit si régulièrement en faisant chez « lui des vases de terre, gémissoit (de voir avaler) cent canthares « de vin par jour. »

Nicostrate écrit, dans son *Calomniateur : Diaboloo :*

« A. Mais, est-ce un vaisseau à vingt bancs de rameurs, ou un cygne, « ou un *canthare ?* car si je vous demande cela, c'est parce que « c'est moi qui ai soin de tout. B. C'est absolument un cygne-can- « thare, pot composé de l'un et de l'autre. »

Ménandre écrit, dans son *Nauclère :*

« A. O Straton ! voici enfin Théophile qui nous est arrivé après

---

* Texte, *podi*. J'ai déja expliqué ce mot, qu'un savant de nos jours auroit dû consulter. Il n'auroit pas vu, dans la *vorsoria* de Plaute, la *boussole :* car *pous* en grec ne signifioit que *vorsoria* chez les marins latins : ensuite il faut lire *korees* au vers 2. Le passage est une équivoque. *Canthare* et *selinon* (*apium* en latin) ont désigné dans le langage vulgaire, *ce que je n'ose nommer,* dit une de nos chansons : le *Jardin* de Toinon.

** Je lis *epeita* pour *eita,* et supposant *houtos,* avec Adam, devant *Chairestratos,* on a deux vers réguliers, et une partie du troisième incomplet. Corrigez *en* pour *ean,* faute typographique du texte. Adam proposoit *eelken* pour *eklaien,* mais cela ne s'accorde pas avec *soophronoos.*

« avoir franchi la mer Égée. Quel avantage * pour moi de t'ame-
« ner le premier ce fils sain et sauf, et en outre ce canthare doré.
« STR. Quel canthare entends-tu ? A. Eh ! le vaisseau. »

Peu-à-près il dit :

« Le navire, me dis-tu, est arrivé à bon port ? B. Oui, ce navire,
« le mien ; celui, dis-je, qu'a construit Calliclès, et dont le nommé
« Euphranor de Thurie est le pilote. »

Polémon, dans son ouvrage sur les *Peintres*, dédié à Antigonus, dit qu'Hippée fit en pierre, aux noces de Pirithoüs, un pot à verser le vin et un *kypellon*, dont il recouvrit les bords en or ; mais que quant aux lits, il les fit de sapin, sans pieds, et les orna de tapis de divers dessins, etc. Les vases à boire étoient des *canthares*. Au plancher supérieur étoit suspendu une lampe dont la lumière se répandoit en se divisant selon certain nombre de becs.

Philétaire dit, dans son *Achille*, que ce vase à boire fut nommé *canthare* du nom du potier qui l'inventa.

« A. Pelée. B. Mais Pelée c'est le nom d'un potier, d'un pauvre

---

* Adam, faute de comprendre l'idiotisme, *es kalon !* comme *es mega ; es oligon*, lisoit *ees k.*, selon le dialecte dorien, ou *ees* pour *esti ;* mais c'est une erreur dont je préviens. Je lis au vers 4, *prootos t' agoo soi*. Macrobe, *Saturn.* liv. 5, ch. 21, lit *d' egoo ;* ce qui me met sur la voie. Casaubon n'a pas compris ceci. Macrobe complète le dernier vers ; mais il ne fait qu'un sens suspendu.

« malheureux faiseur de lampes de terre, et non, par Jupiter! celui
« d'un roi. »

Antiphane a écrit, dans sa *Béotienne*, que

« Le cantharus est aussi un ornement * de femme. »

KARCHEESION.

Callixène de Rhode nous apprend, dans ce qu'il a écrit sur Alexandrie, que le *carchesium* est un vase alongé, un peu resserré vers son milieu, ayant des anses qui s'étendent jusqu'à son fond. Ce vase un peu long a peut-être eu son nom de sa longueur. Or, il est fort ancien, puisque Jupiter ayant joui d'Alcmène lui en donna un pour prix de cette jouissance, comme le rapportent Phérécyde, liv. 2, et Hérodore d'Héraclée. Asclépiade de Myrlée dit qu'on l'a ainsi nommé de certaine partie de la mâture des navires, car la partie inférieure du mât se nomme le *talon*; c'est celle qui tombe dans le *leenos* **; la partie près du milieu se nommoit *tracheelos*, *le*

* *Ou* nécessaire à la toilette des femmes. Dans Aristophane, ce mot signifie aussi *pot-de-chambre*.

** C'étoit chez les anciens le réceptacle du pied du mât, le plus souvent mobile. La *carlingue* répond à cela dans nos vaisseaux.

cou, et l'on appeloit *carchesium* * celle qui approchoit de l'extrémité supérieure. C'est à ce point qu'étoit garrotée l'antenne ou vergue qui se plongeoit avec un peu d'inclinaison de l'un et l'autre côté du mât. Au-dessus étoit ce qu'on appelle communément le *thoorakion*, tout quadrangulaire, excepté à ses parties supérieure et inférieure, car ces deux parties saillent un peu en ligne droite. Au-dessus du thoorakion s'élève en diminuant de grosseur la partie du

---

* Cette partie du mât a pris son nom de *la hune* qui y étoit établie. On entend par-là une espèce de plate-forme soutenue en dessous par de petites pièces de bois arrêtées au mât. On élève sur cette plate-forme une balustrade, ou cage, qui règne dans tout le contour, et où l'on peut placer certain nombre d'hommes. Il paroîtroit que c'est cette balustrade, ou cage, qu'Asclépiade appelle le *thoorakion*, et qu'il suppose carrée. Cependant Macrobe, qui traduit ce passage d'Asclépiade, ne parle pas du *thoorakion* dans sa version. Seroit-ce donc une interpolation faite à notre texte ! Pollux auquel on ne doit se fier qu'à-demi, confond le *thoorakion*, la *quenouille*, le *charchesion*, ou il s'est très-mal expliqué en disant que la dernière partie du mât est ainsi appelée. Baïf est inexact, p. 37. Eustathe est mieux fondé à dire que le *thoorakion* étoit la petite voile qu'on mettoit à la partie qui se levoit au dessus de la hune, et c'est le sens que j'ai suivi dans la description du vaisseau de Ptolémée. Du reste, conférez Macrobe, liv. 5, ch. 21 ; et Pollux, liv. 1, n°. 91. Quant au mot *karcheesion*, pris comme nom d'un vase à boire, voyez Winckelmann, p. 488, n°. III, où il faut lire *rétréci*, au lieu de *évasé* : c'est le *compressum* de Macrobe qui décrit ce vase *rétréci dans son milieu*, et ayant des anses très-minces qui s'étendoient de la bouche à la base.

mât que l'on appelle *eelakatee*, ou la quenouille *. Sapho parle aussi des *carchesium*.

« Ils tenoient tous des *carchesium*, et ils firent des libations, sou-
« haitant tout le bonheur possible au gendre. »

Sophocle écrit, dans sa *Tyroo* :

« Qu'il y avoit au milieu une table couverte de mets et de *car-*
« *chesium*. »

Ajoutant :

« Que des dragons s'étant approchés de la table se jetèrent sur les
« mets et les *carchesium*. »

En effet, il étoit d'usage chez les anciens de servir sur les tables des vases où le vin étoit déja mêlé avec l'eau, comme le fait Homère.

Quant au *carchesium*, il a eu son nom des aspérités *miliaires* **, et l'on dit *karcheesion* pour *kercheesion*, changeant *a* en *e*. C'est aussi relativement à l'idée de ces aspérités qu'Homère donne à ceux qui sont abbatus par la soif l'épithète de *karchaleoi*, *âpres*, *désséchés*.

Charon de Lampsaque rapporte, dans son *Traité* des

* La partie qui s'élevoit encore au dessus de la petite voile mentionnée se nommoit le *fuseau*.

** En forme *de graine* de millet. Cette étymologie et les raisonnemens suivans sont pardonnables à un Grec.

des Limites, qu'on gardoit encore de son temps à Lacédémone la coupe (le *carchesium* *) que Jupiter donna à Alcmène, lorsqu'il se travestit en Amphytrion.

KALPION.

Le *kalpion* est une espèce de vase à boire d'Érythre **, selon Pamphile; je pense que c'est le même que le *scaphion*, ou *petite gondole*.

KELEBEE.

Anacréon rappelle ce vase à boire.

« Çà, valet ***, donne-moi une *célèbe*, afin que je porte la santé,
« et sans reprendre haleine ; ainsi, mêle dix cyathes d'eau avec
« cinq de vin. »

On est incertain sur l'espèce de ce vase, ou si tout vase à boire ne se pourroit pas nommer *célèbe*, comme formé de *cheoo*, je verse, et de *loibee*, liqueur que l'on verse, ou de *leibein*, *verser*. Or, on employoit ce dernier mot particulièrement pour tout

* Voilà une relique dont Baillet n'auroit sans doute tenu aucun compte.

** Ville d'Ionie.

*** Ces quatre vers d'Anacréon sont divisés, comme il le faut, dans les éditions de ce poète.

fluide quelconque, et c'est aussi de là qu'on a pris le mot *lebees*, *chaudron*, *marmite*, *grand plat*. Selon Clitarque et Silène, *célèbe* est le nom par lequel les Éoliens désignent un vase à boire; mais selon Pamphile, c'est le vase à boire à l'eau chaude qu'on appelle *célèbe*. Nicandre de Colophon dit, dans ses *Gloses*, que l'on appelle ainsi un vaisseau de berger destiné à mettre du miel; et il se fonde sur ce qu'Antimaque, natif de la même ville, écrit, liv. 5 de sa *Thébaïde* :

« Que les hérauts présentent aux dieux *une outre* remplie de vin
« très-rouge. »

Et dans un autre passage :

« Mais prenant un *celebeion amphithète* * plein de miel, le meil-
« leur qu'il y eût. »

Il dit encore ailleurs :

« Des coupes (*depastra*), un *celebeion* plein de miel, auquel on
« n'avoit pas encore touché, et le meilleur qu'il eût. »

Il est donc évident qu'il met ici *celebeion* pour un vase quelconque, puisqu'il a nommé auparavant des vases à boire sous le nom de *depastra*, ou grandes coupes.

---

* Il sera parlé plus loin du mot *amphithète*.

Théocrite de Syracuse écrit, dans sa *Pharmaceutrie* * :

« Couronne la *célèbe* de la plus fine laine de brebis. »

Euphorion dit aussi :

« Soit que tu aies puisé de l'eau dans quelque fleuve avec une
« *célèbe.* »

Anacréon dit :

« Une servante, tenant une *célèbe* de trois cyathes, verse un vin
« délicieux. «

Denys, *le mince*, expliquant le poème lyrique que Théodoridas ** a fait sur l'amour, dit que le mot *célèbe* se met, ou se prend pour désigner *un vase droit*, comme le prusias et le thériclée ***.

KERAS.

On rapporte que les premiers hommes burent dans des cornes (*kerasi*) de bœufs, et que c'est de cet usage qu'on a représenté Bacchus avec des cornes, et que plusieurs poètes l'ont nommé *Taureau* ****.

---

* *Éclog.* 2, vers 2.

** Je lis *to tou Theodoorida eis ton,* etc. Ce poète étoit de Syracuse.

*** Il sera parlé plus loin du *prusias.*

**** Je ne m'arrêterai pas à réfuter cette étymologie. Bacchus est un nom

On le voit à Cyzique sous la forme du taureau.

Pour prouver qu'on buvoit autrefois dans des cornes, il suffit d'observer qu'en parlant de *mêler* le vin avec de l'eau, on dit *kerasai* de *keras*, et le vase dans lequel on mêle le vin, se nomme *krateer*, mot formé de *keras*, comme si l'on disoit *kerateer*, pour indiquer que la boisson se verse dans une corne. L'art de préparer les *cornes à boire* subsiste même encore actuellement: or, quelques-uns les appellent *rhytes* *, et nombre de poètes nous représentent

---

égyptien qui a désigné l'ame de la nature, et ensuite le soleil qui en a été l'emblème. Le mot *al*, qui a été celui du premier être, ou de l'être universel, a signifié, selon ses différentes formes, *dieu*, *taureau* et *serpent*. C'est probablement de ces équivoques qu'on a pris, presque chez toutes les anciennes nations, le *taureau* et le *serpent* pour emblèmes de la divinité. M. Knight, qui a dit d'excellentes choses sur cet emblème de Bacchus, devoit faire attention à cette circonstance; elle auroit levé plusieurs de ses doutes, ou auroit éclairci plusieurs de ses assertions. J'ai vu avec peine que, dans un ouvrage aussi précieux que son *culte de Priape*, tantôt il généralise trop, tantôt trop peu. Il ne paroît pas suffisamment instruit des théories primitives qui ont été les mêmes par tout le globe : néanmoins son ouvrage m'a levé plusieurs doutes, par ses heureux rapprochemens ; mais *hic piscis non est omnium*. Quant aux Grecs, ce sont, à l'égard des théories primitives, des enfans, dont le babil est quelquefois précieux, lorsqu'on sait l'entendre.

* Il en sera parlé dans un article particulier.

les anciens, buvans dans des cornes. Pindare, parlant des *centaures*, dit :

« Lorsque ces *animaux* * eurent connu la force *indomptable* ** « de ce vin délicieux, à l'instant ils jetèrent le lait de dessus les « tables, et buvant sans discrétion dans des cornes d'argent ils per- « dirent la raison. »

Xénophon racontant, liv. 7 de son *Anabase*, le repas qui fut donné chez Seuthès, y parle ainsi de *ces cornes* : « Lorsque Xénophon et ceux qui l'accompagnoient furent entrés chez Seuthès on s'embrassa réciproquement, et l'on se présenta des *cornes pleines* de vin, selon l'usage des Thraces. Le même parlant des Paphlagoniens, liv. 6, dit : S'étant cou- « chés sur des lits d'herbes, ils soupèrent, et burent « dans des vases de cornes. »

---

* On sait que les *Centaures* sont représentés, moitié *cheval*, moitié *homme*. Le mot *pheer* se trouve dans Pindare, pour *theer*, au sujet de Chiron. J'ai montré ailleurs que le mot *kentaur*, ou mieux, selon l'idiome original égyptien, *kenthor*, signifioit la nature, ou Vénus productrice. Voilà pourquoi on voit sur plusieurs monumens les Centaures sous la forme de *femelles*. Voyez mes deux lettres à la fin de celles de M. le Comte Carli.

** Texte, *odaman*; je lis *adamnan*, dont le neutre *adamnon* se trouve dans Hésychius. Casaubon a lu *androdamanta* comme conjecture dans les notes d'Ægius; ensuite il nous met le texte de Pindare en vers. Il devoit au moins en dire la mesure; il auroit avantageusement démenti Horace qui dit que Pindare *fertur numeris lege solutis*; mais Casaubon étoit bien sûr de n'être pas contredit sur le rythme.

Eschyle, dans ses *Perrhœbes*, nous les représente ainsi, se servant de cornes au lieu de vases.

« Des embouchures d'or * ajoutées à des cornes d'argent faites au « marteau. »

Sophocle dit aussi dans sa *Pandore* :

« Et quand il aura bu ** plein la corne d'or, elle serrera ce vieil-« lard dans ses bras délicats. »

Ermippe écrit, dans ses *Parques* :

« Sais-tu *** ce que je voudrois que tu fisses ? ne me donne pas « à-présent ce (*calice*) ; mais verse-moi à boire encore une seule « fois dans cette corne. »

L'orateur Lycurgue dit, dans son discours contre Démade, que le roi Philippe portoit la santé dans des cornes à ceux pour qui il avoit de l'amitié. Théopompe nous apprend, dans sa seconde *Philippique*, que les bœufs de Péonie, ayant de grandes

---

* Je lis ici *prosbebleemena*, comme il le faut.

** Je lis au premier vers *ekpionta*, et au second *geronta*, avec Adam ; cependant *gemonta* peut rester ; ce seroit alors : « Quand il aura bu plein une corne d'or, et sera bien rempli, elle le serrera, etc. »

*** Rétablissez ainsi ces iambes où il ne manque rien.

. . . . *oistha nyn*
Ho moi poieeson ? teende nyn mee moi didou,
Ek de keratos aû piein hapax dos moi monon.

cornes, capables de tenir trois et quatre conges, les rois de cette contrée en font faire des vases à boire, dont on recouvre les bords en or, ou en argent.

On lit dans le souper que décrit Philoxène de Cythère : « Ils burent un vin tel que le nectar, dans des vases d'or, faits à l'imitation de la partie la plus large de grandes cornes *. »

Les Athéniens faisoient aussi des cornes d'argent, avec lesquelles ils buvoient; c'est ce que l'on trouve écrit dans les *Dénombremens des choses vendues publiquement par autorité de justice;* comme on le voit sur la colonne élevée dans la citadelle parmi les effets qu'elle indique : « Une corne, vase à boire, d'argent et contournée. »

KERNOS.

Il y a aussi le *kernos*, vase de terre qui contient plusieurs petits cotyles qui y sont agglutinés : il y

* Texte, *protomais*, la partie la plus large, ou la première section de la corne : cependant cette idée ne me satisfait pas, vu que *protomais* peut signifier simplement *formes :* dans des vases d'or *en formes* de cornes. Je suppose *megaloon* avec Casaubon. Adam lisoit *prostomiais ;* ensuite il écrit *teleoon*. Je rappelle sa conjecture qui pourra suggérer à d'autres la vraie leçon que je ne vois pas ici. — *Protomais* pris pour *formes*, et *megaloon* pour *te alloon*, me paroissent cependant être le texte le plus probable.

a dans ces cotyles des pavots blancs, du ſroment, de l'orge, des pois, de la gesse, des cicerolles, des lentilles; celui qui portoit ce vase pouvoit manger de tout cela, comme s'il eût porté le vœu *, selon ce que dit Ammonius, liv. 3 *des autels et des sacrifices.*

KISSYBION.

Le *cissybion* est un vase à boire qui n'a qu'une anse. Néoptolème de Parion dit, §. 3 de ses *Gloses*, que ce mot désigne un vase fait de lierre ** dans l'Andromède d'Euripide.

« . . . . les bergers accoururent tous en foule, apportant, les uns
« un scyphus de lierre plein de lait, pour se refaire de la fatigue;
« les autres, de la liqueur *charmante* *** de la vigne. »

Or, ajoute-t-il, c'est du *cissybion* qu'il est parlé au sujet de cette assemblée rustique à laquelle un vase de bois convient particulièrement.

Selon Clitarque, les Éoliens donnent au scyphus

---

* Voyez plus loin au mot *kotyle*. — Lisez seulement ici *eisi* pour *phasi*.

** Serenus Sammonicus a dit :

Mollibus ex hederæ tornantur pocula lignis.

Le lierre, comme je l'ai déja remarqué, peut devenir un moyen arbre, même assez gros.

*** Texte, *joyeuse*, ou qui porte à la joie.

le

le nom de *cissybion*. Marsyas dit que ce nom appartient au *kypellon*, qui est un vase de bois; Eumolpe, que c'est une espèce de vase qu'on fit peut-être d'abord de bois de lierre; mais Nicandre de Colophon * écrit, §. 1, de ses *Étoliques :* « Lorsqu'on fait les sacrifices de Jupiter Didyméen, on offre les libations avec des feuilles de lierre (*kissou*), et c'est de là que les anciens vases à boire ont été nommés *cissybion.* » Homère en parle aussi:

« Tenant aux mains un *cissybion* de vin rouge. »

Asclépiade de Myrlée remarque qu'aucune personne, même d'un état médiocre, ne se servoit de *scyphus*, ni de *cissybion* dans les villes; ces vases étoient ceux des porchers, des pâtres et des campagnards. Voilà pourquoi le poète en donne un à Polyphème et un à Eumée.

Il semble que Callimaque s'est trompé dans l'application qu'il fait des noms de vases, en disant d'un étranger qui logeoit ordinairement chez lui, mais avec qui il se trouvoit à manger chez Polis Athénien :

« En effet, il refusa de boire pure une *amystis* tout d'un trait;

---

* Conférez Macrobe, qui traduit aussi ce passage, liv. 5, ch. 21.

« il aima mieux un petit *cissybion :* mais moi, voici ce que je « lui dis lorsque l'*aleison* * étoit présenté la troisième fois à la « ronde. »

En disant que l'*aleison* est le même que le *cissybion*, il n'emploie plus les mots dans leur véritable sens.

On présumeroit avec vraisemblance que le *cissybion* fut d'abord un vase de lierre fait par des bergers. D'autres en prennent l'étymologie de *cheistai* dans le sens de *contenir*; comme Homère a dit :

« Ce seuil ** nous *contiendra* bien nous deux (*cheisetai*). »

La retraite du serpent, et qui *contient* cet animal se nomme aussi *cheiee*. On a même dit *cheetion*, pour désigner le cornet qui contient les dez à jouer. Denys de Samos écrit ***, dans son *Cycle historique*, que le *cissybion* d'Homère est le même que le *cymbion*. Voici ses termes : « Et Ulysse, lui voyant faire

---

* On ne voit pas que le poète prenne ce vase pour le précédent. Le passage est donc mutilé.

** *Odyssée*, liv. 18, vers 18. Daléchamp ne s'est pas rappelé Homère ici.

*** Lisez *Milet* pour *Samos*. Il s'agit de Denys à qui Suidas attribue *un Cycle historique en sept livres.* Le texte *en tois peri*, etc. vient de *en too ϛ p.* Le ϛ ayant été mal formé en haut est devenu *s*, et l'on a écrit *en tois* pour *en too ϛ*, dans *le sixième livre :* ma correction est certaine. Voilà ce que Casaubon devoit observer. Les premières éditions et N. le Comte portent mal *kyklopos* pour *kyklou*.

ces choses, remplit de vin un *cymbion* qu'il lui donne à boire. »

KIBOORION.

Hégésandre de Delphes rapporte ceci : « Le poète Euphorion soupoit un jour chez un des membres du Prytanée; celui-ci lui montrant quelques *ciboires* qui paroissoient faits avec beaucoup d'art, et d'un grand prix, comme on n'avoit pas épargné le vin, Euphorion, qui se trouvoit ivre, prit un de ces *ciboires*, et pissa dedans. »

Selon Didyme, le *ciborion* est une espèce de vase à boire, et peut-être même de ceux qu'on appelle *scyphion*, parce qu'ils sont rétrécis par le bas comme les *ciboires* de la fève d'Égypte *. »

KONDY.

C'est un vase à boire asiatique. Ménandre dit, dans son *Flatteur*, qu'il contient dix *cotyles*.

« Et dans la Cappadoce **, ô *Struthia!* j'ai un condy d'or tout
« plein. »

---

* Il en a été parlé. On aura d'amples détails dans le *Lexic. Philolog.* de Martinius. On en voit autour de la statue du Nil, aux Tuileries.

** Je rends ce passage, comme il doit l'être, d'après le liv. 10, ch. 9, vers la fin. Il ne fait aucun sens ici.

Hipparque écrit, dans ses *Anasoozomenes*, ou *Sauvez du danger* :

« A. Tu fais attention à ce soldat! mais pourquoi? car de l'argent
« je suis sûr qu'il n'en a pas. B. Eh bien! il a un petit tapis char-
« mant, de diverses couleurs, où l'on voit des figures de Perses et
« des gryphons terribles, tels que ceux de la Perse. A. Peste soit
« de toi! coquin que tu es! B. Mais il y a aussi un *condy*, un
« réfrigérant, une *gondole* (*cymbion*). »

Nicomaque écrit, §. 1, de son ouvrage sur les *Fêtes de l'Égypte*, que le *condy* est un vase de Perse *. « A son origine, il étoit formé comme le globe céleste d'où, dit Ermippe l'astrologue, les dieux manifestent leurs merveilles, et envoient sur terre les principes de sa fertilité, et voilà pourquoi on s'en sert dans les libations. »

Pancrate dit, §. 1, de sa *Conchoreeide* :

« Mais lui ayant versé du nectar d'un *condy* d'argent, il tourna ses
« pas pour aller dans un pays étranger. «

KONOONIOS.

Istrus, disciple de Callimaque, §. 1, de son

---

* Casaubon défigure tout ce passage. En voici l'ordre indiqué par les premières lettres de chaque mot, et par les mots qu'il faut lire : *T. d. k. e. m. p. : t. d. a. een hoos ho kosmos, ex hou, pheesin Herm. ho astr. toon theoon*, etc.

ouvrage sur *la Ville de Ptolémaïs d'Égypte*, dit: « Une couple de calices de *Conon*, et une couple de *thériclées* ayant un couvercle d'or. »

KOTYLOS, le cotyle.

Les *cotyles* * sont des vases à boire qui n'ont qu'une anse, et dont Alcée fait mention. Diodore **, dans ses remarques sur Lycophron, dit que ce vase à boire (*ekpooma*) est très-commun à Sicyone ***, et semblable à un bassin profond dont on se sert pour se laver; que d'ailleurs on en voit çà et là avec une anse. Ion de Chio rappelle ce vase en disant :

« Un cotyle plein de vin. »

Ermippe écrit, dans ses *Dieux :*

« Il apporta d'abord un cotyle, comme le gage des voisins. »

Platon dit, dans son *Jupiter irrité :*

« Il apporte un cotyle. »

Aristophane, dans ses *Babyloniens*, Eubule dans

---

* Winckelmann prend pour caractère du cotyle de n'avoir qu'une anse, p. 493, n°. 128 et suivante. *La cotyle* n'en avoit pas.

** Disciple du grammairien Aristophane.

*** L'Épitome ajoute : « Et chez les Tarentins. »

son *Ulysse*, ou les *Panoptes*, en font mention; celui-ci dit :

« Mais le prêtre Euegore, debout au milieu d'eux, et magnifique-
« ment vêtu, fit les libations en versant le vin avec un cotyle. »

Selon Pamphile, le cotyle est une espèce de vase, mais particulier à Bacchus. Polémon dit, en parlant de la toison de Jupiter * : « Après cela, il fait les cérémonies sacrées de l'initiation, tire le *cotyle* de son étui, et distribue une portion à chacun de ceux qui ont porté le *kernos* **, vase de terre

* Je lis ici *Dios koodion*, la toison de Jupiter. On appeloit ainsi la dépouille de l'animal qu'on sacrifioit à Jupiter, *milichie*, et *ktésien*. Voyez Suidas à *Dios koodion*; Hésychius, Apostolius, cent. VII, n°. 10 de ses *Proverbes*, et Meursius dans ses *Éleusines*.

** Athénée range ce vase parmi ceux avec lesquels on buvoit, quoiqu'il ne fût pas du même usage, selon le passage qu'il cite, et qui se voit déja en partie après l'article *keras*. Le mot *kerne* est certainement venu de Phénicie, où il a désigné un vase plat et large, comme on le voit par l'arabe, langue où il signifie encore la même chose que la *célèbe*, c'est-à-dire, une *tasse large*. L'étendue de ce vase le fit employer aux cérémonies religieuses dans lesquelles on présentoit à la divinité les productions naturelles dont parle l'auteur. Chacune y étoit séparément dans un petit cotyle. Celui qui portoit le *cerne* se nommoit *Cernophore*, comme celui qui portoit le *van* étoit appelé *Liknophore*. L'analogie des choses qu'on y portoit fit ensuite confondre le *cerne* et le *liknon*, ou *van*, comme on le voit dans Pollux, liv. 4, n°. 103. Les porteurs du *cerne* et du *van* avoient part aux offrandes, en disant *ekernophoreesa*, *eliknophoreesa*, comme on le voit dans Clément Alexandr.,

qui contient dans sa capacité plusieurs petits *cotyles* agglutinés, et dans lesquels il y a des jets * de plantes, des pavots blancs, du froment, de l'orge,

---

Protrept. Il faut observer que le *cerne* et le *liknon* avoient cependant un but bien différent. Le *liknon*, ou *van*, qui étoit d'usage sur-tout dans les cérémonies relatives à Bacchus, fut d'abord le symbole de la nature sortant du chaos, et prenant les formes génériques ou spéciales des différens êtres organisés, et animés par l'esprit universel. Le *cerne* au contraire ne servoit qu'à montrer les effets de cette nature toujours agissante, toujours vive, et qui se renouveloit sans cesse dans la progression des êtres qui disparoissoient et reparoissoient sans interruption. Le *ciste* étoit encore un autre ustensile symbolique, fait en clisse, ou de bronze (comme le prouve Winckelmann), qui représentoit l'énergie mystérieuse de la nature, dont les effets sont produits d'une manière impénétrable à l'esprit humain. Le peuple ne voyoit que les dehors de ces théories; et c'est injustement que les pères de l'église les ont jugées par les idées que le peuple en avoit. Clément d'Alexandrie sur-tout, est celui qui a été le plus injuste à cet égard. S'il étoit vraiment instruit, il parloit contre sa conscience; s'il ne l'étoit pas, pourquoi accumuler toutes les erreurs populaires, pour décrier des théories qui n'avoient rien que de respectable en elles-mêmes, comme je le prouverai dans un autre ouvrage? Je remarquerai seulement que ce *ciste* (ou *arche* dans Moyse), si connu dans les mystères et les processions d'Éleusis, est aussi d'usage à la Chine dans une procession qui est absolument la même que celle d'Éleusis. Le serpent, les torches, les instrumens, les dames, les pains, le *ciste*, tout s'y voit comme dans l'ancienne Attique. J'ai vu, avec la plus étrange surprise, tout l'ordre de cette procession, peinte à la Chine, entre les mains de M. l'abbé de Tersan. Les Chinois ont sans doute eu ces cérémonies des Égyptiens, chez lesquels les processions *isiaques* étoient les mêmes. David dansoit devant ce *ciste*.

* J'ai parlé de ces nouveaux jets des plantes, ou *ormens*, dans mon tom. I.

des pois, de la gesse, des cicerolles, des lentilles, des fèves, de l'épautre, de l'avoine, un petit cabas de figues sèches, du miel, de l'huile, du vin, du lait, de la laine de brebis non lavée, et celui qui a porté cela, y a part comme s'il eût porté le van. »

KOTYLEE, la kotyle.

Aristophane parle de la *cotyle*, dans son *Cocale* :

« D'autres vieilles femmes, cédant à la passion impérieuse qui les
» portoit vers un bon vin rouge de Thase, s'en abreuvèrent large-
« ment le corps, en vidant à l'aise de grandes *cotyles* de terre *. »

Silène, Clitarque et Zénodote ont parlé de ce vase (Homère a dit) :

« Le sang couloit, à le ramasser par *cotyle* **, tout autour du
« cadavre. »

---

* La *cotyle* étoit, selon sa vraie forme, un vase qui présentoit un peu plus qu'une moitié de sphère. J'en ai tenu de très-anciennes, tant en verre qu'en terre ; cependant la forme en a varié. J'en ai aussi vu faites comme de petits pots de terre sans anse, et cylindriques ; mais dans ces cas-ci, elles n'ont eu le nom de *cotyle* qu'eu égard à leur continence, qui étoit la même que celle de la vraie *cotyle*. D'autres vases ronds, et de la vraie forme des cotyles, mais beaucoup plus grands, ont aussi eu le même nom. C'est de ces vases dont il s'agit ici.

** Athénée rapporte ce vers sans citer Homère à qui il appartient. *Iliad.* liv. 23, vers 34. M. de Villoison a cité ce passage d'Athénée dans son *Apol-*

On

On a dit aussi :

« Il se passe * bien des choses entre la *cotyle* et le bout des lèvres. »

Selon Simariste, c'est un vase à boire blanc **. Diodore dit que « le poète (*Homère*) a dit *la cotyle* pour ce que d'autres appellent *le cotyle*.

« Un morceau *** de pain et *une cotyle*. »

---

lonius, où il observe qu'un manuscrit porte *kotyleeryton* avec une seule lettre *r*. Le texte de Venise le confirme, et le *Scholiaste* l'explique bien par *kotylee aryton*; ce qui est le vrai sens. Voyez Suidas et la note de Kuster.

* C'est-à-dire, que l'on ne doit compter sur rien, et craindre au contraire le plus grand danger à chaque instant. Voici ce qui a donné lieu au proverbe grec. « Œnée tenoit un verre de vin qu'il alloit boire ; on vient lui dire que le sanglier envoyé par Diane ravage tout, jusqu'aux portes de la ville. Œnée quitte le verre sans le boire, et va courir à la mort. » *Quid quisque vitet*, dit Horace, *nunquam homini satis cautum est in horas.*

** Ou *leukon*: c'est le texte général que Casaubon veut changer en *lepton*, *mince*; mais en vain. Simariste parle des *cotyles* qui étoient d'usage dans sa contrée. Je lis seulement *leukon ti poteerion*, etc. J'ai vu de vraies *cotyles* en terre rouge, et d'un très-beau poli; en terre blanchâtre, grise, couleur d'ardoise. Gardons le texte.

*** *Odyss.* liv. 15, vers 311, et liv. 17, vers 12. Ces passages ne prouvent pas ce que Diodore avançoit. Les *Scholies* de Venise expliquent *kotylee* par *mikron poteerion*, *Iliad.* l. c., et il n'y a pas autre chose à trouver dans le sens de ce mot pris comme vase : en outre, il faut lire *heen*, dans Athénée, après *kotyleen*, autrement il n'y a plus de sens. La *cotyle* n'avoit pas d'anses, le *cotyle* en avoit une, et le calice deux, quelquefois même quatre. Voyez Winckelmann, p. 494, n°. 137. Si l'on garde *hon*, il faut de toute nécessité lire ensuite *echein duo oota*; ce qui est le principal caractère du calice.

« Or, *la cotyle* n'est pas ce qu'on appelle ordinai-
« rement *calice*, parce qu'elle n'a pas deux anses,
« et c'est une espèce de vase à boire dont la forme
« est analogue à celle d'un vase profond destiné à
« se laver. En outre, ce peut être ce que quelques
« Étoliens et quelques Ioniens appellent *un cotyle*,
« vase semblable à ceux dont il a été parlé, et qui
« a une anse. »

Cratès, dans ses *Jeux* *, et Ermippe dans ses *Dieux*, ont fait mention de *la cotyle*. Les Athéniens donnent ce nom à une sorte de mesure. Thucydide dit à ce sujet : « On leur donna à chacun *par jour* une *cotyle* d'eau pendant huit mois, et deux *cotyles* de farine. » Aristophane dit, dans son *Proagon :*

« Mais lui, ayant acheté trois chœnix de farine où il manquoit
« *une cotyle*, il déduisit vingt (*oboles*) du paiement. »

Selon Apollodore, c'est une sorte de vase à boire élevé et évidé. Or, les anciens appeloient *cotyle* toute chose creuse; c'est ainsi que le creux de

---

Mais *heen* est préférable, puisque le vase dont il s'agit est comparé à un *bassin* à se laver, et qui n'avoit pas d'anses : du reste, on voit que Diodore ne savoit trop déterminer le vase dont il vouloit parler sous le nom d'*une cotyle*.

* Meursius a suppléé à ce traité qui est perdu.

la main étoit pour eux *une cotyle*, et qu'ils disoient, d'un sang qui couloit abondamment, *kotylerrhyton* *, c'est-à-dire qu'on peut ramasser de *chaque cotyle*, ou de chaque main. Il y a aussi un jeu qu'on appelle *encotyle*, ou *dans la cotyle*, et dans lequel les vaincus faisant un creux de leurs deux mains, reçoivent les genoux des vainqueurs, et les portent ainsi.

Diodore, dans ses *Gloses Italiques*, et Héraclite, comme le dit Pamphile, nous apprennent que la *cotyle* a aussi le nom d'*hémine*, et il cite ce passage d'Épicharme :

« Et boire le double d'eau tiéde **, savoir, deux hémines. »

Sophron dit :

« Mon fils, renverse l'*hémine* ***. »

Phérécrate a employé le mot *kotyliskee* dans sa *Corianne* :

« Mais la *cotyliskee*, point du tout. »

---

* Lisez *kotyleerhyton*, comme je viens de le prouver.

** Ce passage et celui de Sophron doivent être mutilés, car il n'y paroît pas de *cotyle*.

*** Bois-la, vide-la totalement.

Aristophane se sert de *kotyliskion* dans ses *Acharnes*:

« Un *kotyliskion* * ébrêché. »

On appelle aussi *cotylee*, la cavité de l'ischion, où s'insère l'os de la cuisse. On a en outre transporté le sens de ce mot aux *epiphyses*, ou *accrétions* qui se voyent aux bras des polyps, et on les a nommés *cotyledons*. Eschyle a donné le nom de *cotyles* aux cymbales dans ses *Hedons*, en disant :

« Il fait retentir l'air de ses *cotyles* d'airain. »

Marsias dit que l'os ** qui est dans l'*ischion* se nomme *aleison*, et *calice*.

Le *cratérisque*, ou petit *cratère* de Bacchus, se nomme aussi *cotyliscos*, de même que les vases dont se servent les *candidats* ***, selon Nicandre de

---

* Le texte actuel porte *kyliskion to cheilos apokekrousmenon :* Acharn. p. 393, act. 2, s. 4.

** Avec un peu d'anatomie on voit que ce passage ne présente que des mots vides de sens. Il faut *to en too ischioo koilon ostoun*, etc.; la cavité osseuse de l'*ischion* se nomme *aleison* et *cotyle*. Ce passage détermine donc la forme de l'*aleison* dont il a été parlé.

*** Je me sers du mot *candidats*, car les vrais initiés étoient les *Epoptes*, ou ceux qui avoient vu et baisé les mystères. M. Knight en a fait graver la vraie figure qu'un homme tient sur son bras, en lui rendant hommage.

Thyatire, qui cite ce passage des *Nuées* d'Aristophane :

« Je ne couronnerai pas non plus le *cotylisque.* »

Mais Simmias interprête la *cotyle* par le mot *aleison.*

KOTTABIS.

Harmodius de Léprée, parlant des usages des Phigaliens, s'exprime comme il suit, au sujet des soupers de leur contrée : « Lorsqu'on a consacré ces choses dans une *cottabis* de terre, on en donne à boire un peu à chacun, et celui qui le présente dit : *Soupez bien* *.

Hégésandre de Delphes dit, dans ses *Commentaires* (dont le commencement est : « *Dans le meilleur gouvernement*, etc. ») « Ce qu'on appelle *cottabe* ** a été introduit dans les festins à l'imitation de ce qui se pratiquoit en Sicile, selon le rapport de Dicéarque. On conçut ensuite une si grande passion pour cet exercice, qu'on proposa aux festins des prix qui en portèrent le nom ; dès-lors on fit des calices qu'on crut le mieux appropriés à la chose,

* On lit ailleurs *eu Deipneesteis*, t. 4, ch. 13.

** Il en sera parlé plus loin, et dans un des livres suivans.

et on les appela *cottabides*. Outre cela, on bâtit des salles rondes, afin que le cottabe, étant placé au centre, tous les joueurs pussent disputer le prix à une égale distance, et à de semblables places, car on s'appliquoit non-seulement à frapper au but, on vouloit encore que tout fût fait avec graces. En effet, il falloit d'abord s'appuyer sur le coude gauche, et faisant un mouvement circulaire de la droite lancer le *latax* * avec souplesse. C'est ainsi qu'on appela la liqueur qui tomboit du vase ; de sorte que nombre de personnes mettoient plus de gloire à bien jouer au cottabe, qu'à bien lancer un javelot. »

KRATANION.

Les anciens n'auroient-ils pas nommé *cratanion* le vase à boire que nous appelons *kranion* **. Polémon, ou l'auteur quelconque de l'ouvrage intitulé l'*Helladique*, parlant du temple que les Métapontins avoient à Olympie, écrit ce qui suit : « Il

* Le vin qu'on laissoit dans le vase avec lequel on avoit bu.

** Casaubon soupçonnoit *krounion*; mais le mot *kranion* vient de la Phénicie, et a désigné un vase large, comme une *coupe* peu profonde, ou une *patère*.

y a cent trente-deux *phiales* d'argent, deux pots d'argent à verser le vin, un *apothysanion* * d'argent, trois *phiales* dorées. Quant au temple des Byzantins, il y a un Triton de bois de cyprès, qui tient un *cratanion* d'argent, une chaîne d'argent, deux *carcheses* d'argent, un pot d'argent à verser le vin, et deux cornes; mais dans l'ancien temple de Junon, il y a trente *phiales* d'argent, deux *cratanions* d'argent, une bassine d'argent, un *apothysanion* d'or, un *cratère* d'or, offrande des Cyrénéens, et un plat d'argent. »

KROYNEIA.

Épigène en fait mention, dans son *Petit Sépulcre :*

> « Des cratères, des cades, des *holcées*, des *krouneia ;* mais ce
> « sont des *krouniai* **. »

---

* Ce vase répond à certains égards au *Præfericulum* des Latins, et dont on verra la figure dans le *Musæum Roman.* de la Chausse, p. 77. C'est une espèce de broc avec une anse. Festus dit qu'il n'en avoit pas; mais la Chausse le réfute. Winckelmann a voulu éviter toute discussion, p. 493. Ce vase servoit particulièrement aux sacrifices expiatoires, chez les Grecs.

** Ce passage est cité pag. 472, lettre F du texte, ou chap. 6 : on y lit *krounianai* pour *krouniai ;* mais il n'est pas plus clair. Pursan lisoit, *eisi de kai krouniai ;* « il y a aussi des vases appelés *krouniai.* »

KYATHIS.

La *cyathis* est un vase dont la cavité est arrondie. Sophron écrit dans le mime, intitulé les *Femmes* :

« Lesquelles *, dit-on, se sont rendu favorable la déesse; mais l'on « a caché par dessous, dans une *cyatide*, un alexipharmaque « broyé. »

KYLIX.

Phérécrate dit, dans son *Doulodidascale*, ou *Valet-Maître* :

« Maintenant rince ce calice, pour donner à boire, en y ajou-« tant ** ce qui a coulé par la passoire. »

Or, les calices sont des vases de terre, et qui ont été appelés *kylix* en grec, du mot *kylioo*, je tourne,

---

* Il n'y a aucun sens dans le texte. Il paroît qu'il s'agit de ces enchantemens auxquels tous les peuples ajoutent encore foi. On sait que chez les Romains la nouvelle mariée ne posoit pas le pied sur le seuil de la porte en arrivant chez son mari, de peur d'être ensorcelée. Les Grecs, peuple le plus superstitieux, quoique très-instruit, croyoient à cette magie noire. C'est donc dans ce sens qu'il faut entendre ce passage de Sophron : je le lis ainsi, en conservant tous les mots : *Hai tan thean, phanti, ethelxan : hypok. d. e. k. tripton alexi-pharmakon.*

** Je lis *epicheis ta enchyta dia ton eethmon.* Je ne fais que ranger les mots confondus.

parce

parce qu'on les forme sur la roue, et c'est de *kylix* qu'on a fait *kylikeion*, buffet à serrer les calices ou vases à boire; même ceux d'argent. On en a encore formé le verbe *kylikeegorein* pour dire *disserter* sur les calices.

Mais les Athéniens ont donné le nom de *kylikis* à la boîte des médecins, parce qu'elle est faite *au tour*. Les calices Attiques et les Argiens ont été fort renommés. Pindare fait mention des Attiques dans ce passage :

> « O Thrasibule! je t'envoie, pour dessert, cette provision de chan-
> « sons aimables. Ce sera un surcroît de douceur, tant pour les
> « convives que pour la liqueur de Bacchus, et un nouvel aiguillon
> « en faveur des *calices* d'Athènes. »

Mais les calices Argiens semblent avoir été d'une forme différente de ceux de l'Attique; car ils se terminoient en pointe à leurs bords, comme le dit Simonide d'Amorgos : « Mais ce calice est *phoxicheilos* *, ou élevé en pointe, tels que sont ceux qu'on appelle *ambix*. » C'est pourquoi on leur a donné l'épithète de *phoxos*, *pointu* avec certain arrondissement, comme Homère le dit de Thersite.

> « Il étoit *phoxos*, pointu par la tête. »

---

* Winckelmann rappelle des vases de cette forme, p. 495, n°. 146 et 151.

Or, on a dit *phoxos* dans le sens de *pros ta phaee oxys horoomenos*, c'est-à-dire, *qui paroît pointu à la lumière* *.

On fait des calices de différentes formes, même à Naucrate, patrie d'Athénée, un de nos convives. Ils ont l'apparence des *phiales*, ne sont pas faits à la roue, mais comme modelés au doigt. Le fond en est large, et l'on y voit quatre anses **. Il y a beaucoup de *potiers de terre* (*kerameis*) à Naucrate, et c'est d'eux que l'on a nommé *céramique* l'embouchure du Nil, voisine de cette ville. Du reste, leurs vases sont recouverts d'une couleur *** qui les feroit prendre pour de l'argent.

---

* Passons cette étymologie à un Grec.

** Conférez ici Winckelmann, p. 494, n°. 137, p. suiv., n°. 140. suiv.

*** Nos chymistes, avec tous leurs fourneaux, sont encore bien loin des découvertes que les anciens avoient faites dans l'art de ces anciennes poteries, dont plus de 2000 ans de date n'ont pu même altérer les couleurs. Dès que les vases myrrhins, pris mal-à-propos, de nos jours, pour la porcelaine, parurent à Rome, le génie des artistes s'occupa de les imiter par la confection des matières convenables. On en fit qui étoient aussi beaux, aussi transparens; c'est-à-dire, de la véritable porcelaine; ce en quoi ils différoient des myrrhins. On poussa aussi l'art de la verrerie au point d'imiter si parfaitement les plus beaux vases de crystal, qu'on ne pouvoit les distinguer qu'au poids. Ces vases de verres devinrent du plus grand prix; cependant ils ne firent pas diminuer ceux de vrai crystal. Quelle beauté! quel dessein dans les formes de tous

On vante aussi les calices de Chio, dont Ermippus fait mention dans ses *Soldats* :

« Mais un *calice* de Chio est suspendu en haut à des chevilles. »

Glaucon dit, dans ses *Gloses*, que les Cypriotes donnent le nom de calice à la *cotyle*. Hipponax nomme ces vases-ci dans ses *Synonymes* : L'*aleison*, le *pooteerion* *, le *kypellon*, l'*amphootis*, le *scyphus*, le *calice*, le *cothon*, le *carchèse*, la *phialée*.

Achée d'Érétrie, dans son *Alcmæon*, a fait de *kylix* le mot *kylichnis* :

« Apporte ici, et bien vîte, du vin rouge seulement, un cratère pour
« tout le monde, et à chacun sa *kylichnis*, ou son calice. »

Alcée dit :

« Buvons **; pourquoi attendons-nous les lumières? un jour est
« sitôt passé ! çà, qu'on serve dans de grands *calices* (*kylichnais*),
ensuite tu les varieras ; car le fils de Sémélée et de Jupiter a
« donné le vin aux hommes, pour faire oublier les chagrins; verse,
« mêle *** un et deux, mais tout plein. »

---

ces vases, de toutes ces figures, de femmes sur-tout, qu'on y remarque ! quel brillant ! quelle vivacité dans les couleurs de terre qui ont plus de 2000 ans !

* On verra les vases suivans à leurs articles particuliers.

** Ce passage se trouve moins étendu, et un peu différent, liv. 10, ch. 8, p. 430 du texte.

*** *Une* partie de vin sur *deux* d'eau. *Pleais* se rapporte à *kylichnais*, voyez liv. 10, ch. 8.

Le même dit, dans son dixième :

« Ses latages volent des *kylichnes* de Téos. »

Indiquant par-là que ces vases de Téos étoient préférés.

CHAP. IX. Phérécrate écrit, dans sa *Corianne* :

« A. Car je reviens du bain toute cuite *, ayant en outre la gorge
« désséchée : donne donc à boire ** ; ma salive se colle à la bouche,
« par nos deux divinités ! B. Prenez, madame, cette *kylichne*.
« A. Point du tout ; elle est trop petite. Toute ma bile s'agite (en
« la voyant) depuis que j'y ai pris une médecine. Verse-moi donc
« dans ma plus grande ***. »

En effet, les femmes aimoient les grands vases, comme l'indique Phérécrate dans ce passage de sa *Tyrannie* :

« Ensuite on fit pour les hommes des vases de terre à fond large,

---

* Casaubon corrige sensément *diephthos*. On a déja vu qu'un acteur dit que le bain l'avoit *cuit*, ou tout brûlé : c'est une femme qui parle ici.

** Je lis, au vers 2, avec Adam, *dos oun*. Lisez au vers 3, *esti nee too theoo*. Je lis au vers 4, avec Adam, *lab' oo kyria soi teen kylichneen : meedamoos*, etc. — Il faut ici *kylichneen* pour *kyliskeen*, ou le passage seroit cité en vain.

*** Ce vers est mal-à-propos confondu avec la prose. Casaubon a tort de dire que *kylichna* ne désignoit que de petits vases. Alcée le contredit aussi précédemment ; ensuite, quel jour jettent ici les ventouses que Casaubon rappelle ?

« n'ayant presque pas de bords sur ce fond seul, et qui ne conte-
« noient pas même la quantité d'une conque ; enfin, ils étoient tels
« que ces tasses à goûter le vin ; mais les femmes disent qu'il leur
« faut des calices semblables aux barques qui amènent le vin, ronds,
« minces, ventrus par le milieu, et ce n'est pas sans dessein,
« car elles veulent toujours être prêtes d'avance ; de sorte qu'elles
« puissent boire beaucoup de vin sans qu'il paroisse entrer en
« compte. Mais leur reprochons-nous de boire beaucoup ? aussitôt
« elles se répandent en injure, protestent avec serment qu'elles ne
« boivent qu'une mesure. J'en conviens ; mais cette seule mesure
« en vaut mille. »

CYMBIA.

Selon Simariste, ce sont des vases à boire, petits et creux. Dorothée dit que c'est une sorte de vases à boire (*poteerioon*) profonds, n'ayant pas le fond plat, ni des anses. Ptolémée, fils d'Aristonius, leur donne une forme courbe. Selon Nicandre de Thyatire, Théopompe a ainsi nommé, dans son *Mède*, le vase à boire qui n'a pas d'anses.

On lit dans le *Spectre* de Philémon :

« Puisque Rhodée vous a versé sur la tête un *cymbion* de vin pur. »

Mais Denys de Samos *, liv. 6 de son *Cycle*, pense que le *cymbion* ** est le même vase que le *cissybion*,

* Lisez de Milet, comme je l'ai déja remarqué.

** C'étoit une *gondole*, ou un vase dont les bords étoient hauts, et la forme analogue aux vaisseaux ronds des anciens. Voy. Macrobe, *Saturn.*, l. 5, c. 21.

car il dit : « Ulysse, ayant rempli de vin pur un *cymbion*, le donna au cyclope; mais le vase (*cissybion*) qu'Homère lui fait donner n'est pas *petit*, car Polyphème, qui étoit d'une si haute stature, n'auroit pas été enivré si promptement pour avoir vidé trois fois ce vase. »

Démosthène rappelle le *cymbion* dans son *Discours* * contre Midias, disant qu'il avoit à sa suite des *rhytes* et des *cymbions*. Il en fait encore mention dans le discours contre Éverges et Mnésibule.

Selon Didyme le grammairien, le *cymbion* étoit un vase à boire, de forme allongée, étroit, semblable à un navire. Anaxandride dit, dans ses *Campagnards* :

« A. Sans doute que ce sont ces grands vases que vous avez vidés,
« ces *cymbia*, dis-je, de vin pur qui vous ont causé cette stupeur.
« B. Au moins nous ont-ils fort ébranlé le cerveau. »

Alexis écrit, dans son *Chevalier*:

« A. Il y avoit aussi de ces *cymbions* où l'on voyoit des figures
« de jeunes filles. B. Ah ! malheureuse ! juste ciel que de maux !

Mais Ératosthène donne le *cymbion* pour un vase

---

* Le passage de Démosthène, cité par Macrobe, *ibid.*, présente le mot *cymbia* pluriel ; mais sans rappeler les *rhytes* qu'on lit dans l'Orateur. Pursan avoit déja noté ce passage.

analogue au *cyathe* dans son *Épître* au Lacédémonien Agetor. Voici le passage : « Eux-mêmes sont « étonnés, et ne savent comment lui, qui n'avoit « même pas un *cyathe* en sa possession, mais seu- « lement un *cymbion*, a pu acquérir une *phialée*. « Pour moi, il me semble qu'il s'étoit fourni de l'un, « afin de s'en servir comme les autres hommes, « et de l'autre pour rendre ses hommages aux dieux. « On ne se servoit pas alors de *cyathe*, ni de « *cotyle*. On présentoit aux divinités un cratère, non « d'argent, ni enrichi de pierreries, mais fait de la « terre du promontoire Colias *. Toutes les fois « qu'ils l'avoient rempli en faisant des libations aux « dieux avec la *phiale*, ils se versoient l'un après « l'autre le vin qu'on venoit de mêler, en puisant « avec le *cymbion*, comme on le pratique encore « chez nous dans les repas communs qu'on appelle « *phédities*; mais s'ils vouloient boire davantage, on « mettoit auprès d'eux les vases appelés *cotyles* **, « qui sont de la plus belle forme, et très-commodes « pour boire. Or, ceux-ci étoient faits de la même « terre. »

* En Attique.

** Le *cotyle* à une anse.

Mais lorsqu'Éphippe dit, dans ses *Éphèbes :*

« Chærémon n'apporte pas de calice aux soupers ; Euripide ne s'est
« pas battu avec des *cymbions.* »

L'auteur n'entend pas parler du poète tragique ; mais d'un homme de même nom, ou qui aimoit le vin, ou qui étoit dans un mauvais cas, comme l'entend Antiochus d'Alexandrie dans l'ouvrage qu'il a écrit sur les *Poètes* qui ont été persiflés sur la scène de la moyenne comédie. En effet, apporter des *cymbions* aux repas, et paroître se battre avec, sont deux circonstances relatives à ce passage.

Anaxandride fait aussi mention de cet Euripide dans ses *Néréides :*

« Çà, compagnon de ma bouteille, donne-lui le conge et le *cym-*
« *bion ;* il sera aujourd'hui un vrai *Euripide.* «

Éphippe dit aussi, dans ses *Semblables*, ou les *Porteurs d'oublies :*

« J'aurois à apprendre les drames de Denys, et ce que Démophon
« a écrit en vers sur *Cotys* *. Il faudroit que Théodore me dît les
« termes qui sont particuliers au souper **; que j'allasse baiser la

* Heureuse restitution due à Casaubon, pour *kotylee. Cotys* est le nom d'une infâme déité.

** Ou mieux, *aux repas.* L'auteur cite les *Gloses* ou *Termes attiques* de Théodore, à l'article des pains et des couronnes, liv. 14, ch. 14 ; l. 15, c. 6 ; ce qui est relatif à ce dont il s'agit ici. Je lis donc *Theodooros,* qui fera un

« porte

« porte de Léto, qui est après celle-ci, et que je fournisse des
« *cymbia* en traitant Euripide. »

KYMBEE.

Sophocle montre, dans son *Andromède*, que l'on appelle certain vaisseau de mer, *cymba*, ou barque :

« Tu naviges sur terre, ou sur des chevaux, ou sur des *cymba*,
« *barques*. »

On entend aussi par ce mot certain vase à boire, chez les Paphiens, comme Apollodore * le montre.

KYPELLON.

Ce vase est-il le même que l'*aleison*, le *depas* ; ou n'en diffère-t-il ** que par le nom ? Homère en fait mention.

« Les fils des Achéens les reçurent avec des *cupelles* d'or, se tenant
« debout, les uns d'un côté, les autres de l'autre. »

---

anapeste au troisième pied ; ce dont Athénée fournit nombre d'exemples : je cite *kalatiskos* pour exemple, p. 467, F ligne 8, où ce mot fait, sans équivoque, un *anapeste* au même pied; cela doit suffire, et je lis *Euripideen* au dernier vers de notre passage, ou il faut le datif *Euripidee*. *Letoo* étoit sans doute une courtisanne de ce temps-là. Pursan lit ainsi ce vers :

Kai kysai tee Leetoi me teen exoo thyran ;

ce qui fait un meilleur sens « et que j'allasse baiser en dehors la porte de Léto. » *Exoo* et *hexees* sont souvent confondus. Daléchamp a suivi la même idée.

* Ce même passage se trouve transposé après l'article suivant.

** Pursan lit affirmativement, *to auto too depai, kai too aleisoo, ce*

Ou la forme en étoit-elle différente, de sorte que la *cupelle* * fût un tout autre vase que le *depas* et l'*aleison*, c'est-à-dire, *amphicupelle*, et ne se présentât que comme un vase ayant certaine courbure; car le mot *cupellon* (pour *kuphellon*) vient de *cuphotees*, qui signifie *courbure*, ou *bosse*. Ou a-t-elle eu ce

---

onomati monon diallasson ; ce qui revient au sens même de Daléchamp. Mais les doutes suivans de l'auteur s'opposent à ce sens positif, quoique Casaubon le prenne aussi.

* Par *Cupelle* j'entends un vase pareil à nos verres à boire sans pied, et dont le fond est un peu plus étroit que le bord. C'est de ce mot que nous avons fait *coupelle*. Le vase *amphicupelle*, selon quelques-uns, seroit deux de nos verres appliqués l'un contre l'autre par le *cul*, qui deviendroit *un fond commun ;* de sorte qu'il faudroit le poser sur l'un ou l'autre bord. Conférez *Iliad. I*, vers 584, not. de Clarke; mais alors ce seroit ce qu'on doit entendre par *amphithète*, ou posé de deux côtés sur l'un ou l'autre bord, non sur le bord ou sur le fond, comme l'entendoit Aristarque, avec Apollonius; car il n'y a pas de vase qu'on ne puisse poser sur son fond et sur son bord, s'il peut avoir une direction verticale; ainsi cette épithète ne seroit qu'un mot vague. Quant au mot *amphikyrtos* que je dois expliquer, je ne le crois pas du même sens qu'*amphootos :* celui-ci désigne des anses, une au moins de chaque côté; mais *amphikyrtos*, pour *perikyrtos*, indique un vase qui s'élève en formant de tous côtés une courbe qui le rend analogue à un globe ou à la *cotyle*. Apollonius a pris l'*amphikypelle* pour l'*amphikyrte*, dans son *Lexique* d'Homère. Le lecteur peut à présent entendre facilement les détails de notre auteur, et les prendre dans leur juste valeur qu'Athénée paroît ne pas avoir saisi par-tout. Il faut en outre supposer dans notre texte « ou *amphoota* » après *amphikyrta :* la suite le prouve; mais voyez *infrà*, *Nestoris*.

nom de ce que semblable aux *pellai*, elle avoit une courbure plus resserrée que les vases appelés *amphicupella*, pris dans le sens d'*amphicurta*, ou *amphoota*, dénomination qui vient des *deux anses*, parce que ces dernières espèces sont ainsi formées? car Homère a dit:

« Une *amphoote*, ou vase *à deux anses*, d'or. »

Antimachus dit, liv. 5, de sa *Thébaïde :*

« Les héraults, tenant à la main des *cupelles* d'or fort belles et
« ciselées, donnèrent à boire à tous les chefs. »

Selon Silène, les *cupelles* sont des vases à boire (*ekpoomata*) semblables aux *scyphes*, ou *gobelets*. Nicandre de Colophon a dit:

« Le porcher distribua les *cupelles*.

Eumolpe dit que c'est un vase à boire (*poteerion*) ainsi nommé de sa *courbure renflée*. Selon Simariste, la *cupelle* est un vase à deux anses chez les Cypriotes, et un vase à quatre anses chez les Crétois; mais Philétas écrit que les Syracusains donnent le nom de *cupelles* aux restes des *mazes* et du pain qu'on laisse sur sa table.

KYMBEE.

Philémon dit, dans ses *Mots Attiques*, que la

cymbee est une espèce de vase à boire ; et selon le *Traité des Étymologies d'Apollodore*, les Paphiens donnent aussi ce nom à certain vase de même usage.

CHAP. X. KOTHON.

Le *cothon* est un vase à boire de Laconie, dont parle Xénophon, liv. I de sa *Cyropédie*. Voici ce qu'écrit Critias dans sa *République de Lacédémone :* « Outre ces choses, ils ne veulent * que ce qu'il y a de plus simple pour leur usage. Ils ont pour chaussure et pour habit ce qu'il y a de meilleur et de plus commode, de fabrique de Laconie. Leur vase à boire est le *cothon*, très-commode pour faire campagne, et qu'on peut porter dans le havre-sac. Comme les soldats sont assez souvent obligés de boire de l'eau impure, ce vase est utile en ce que l'eau que l'on y boit ne se voit pas bien distinctement, et que d'ailleurs ayant des rebords ** au défaut du cou,

* C'étoit alors une espèce de *seau*, ou de *calice*.

** Ce passage isolé est devenu un peu obscur ; cependant je n'y change rien. La conjecture de Casaubon est inutile. Je rends le texte aussi clairement qu'il est possible. Il est incroyable combien Casaubon a parlé ici, sans rien dire de bon sur une chose aussi simple ; et après avoir assez mal expliqué le mot *amboon*, il ne veut pas que les cothons soient faits comme les vases

qui (*au lieu de saillir en dehors*) reviennent en dedans, ce qu'il y a d'impureté dans l'eau y est arrêté lorsqu'on boit. »

Polémon dit aussi, dans l'ouvrage qu'il dédie à Adée et à Antigone, que les Lacédémoniens se servoient de vases de terre. Voici le passage : « Il étoit anciennement d'usage de boire dans des vases de terre ; c'est ce qu'on voit encore aujourd'hui chez plusieurs peuples de la Grèce, savoir ; chez les Argiens, lors de leurs repas publics ; à Lacédémone, les jours de fête, et lorsqu'ils célèbrent une victoire, ou aux mariages de leurs filles ; mais aux autres festins, ou aux phédities, on boit dans des *pitaknes* *. »

Archiloque parle aussi du *cothon* comme d'un vase à boire, dans ses *Élégies* :

« Mais toi, parcours les bans du navire avec le *cothon*, et tire à

---

qui en ont. Quelle logique ! Le passage où Pollux parle de l'*ambon* est manifestement altéré, liv. 6, n°. 97. Il s'agit d'un bord qui sailloit en dedans au défaut du cou, et qui par conséquent pouvoit retenir un peu les impuretés qu'on prenoit en puisant l'eau. On n'en buvoit qu'une partie, et l'on jetoit ce qui restoit arrêté par le contour de ce bord interne. Winckelmann a cru reconnoître sur un grenat le cothon, espèce de flacon dont le cou étoit un peu courbe, p. 484, n°. 94.

* Pots faits en forme de petits barils ; et petits barils. Il ne faut pas les confondre avec les *petachnes* dont il sera parlé plus loin.

« boire aux cades creux; et vîte, clarifie ce vin rouge, car il n'est
« pas possible que nous demeurions sans boire en montant cette
« garde. »

Aristophane, dans ses *Chevaliers*, rappelle le *cothon* comme un vase à boire (*calice*).

« Ils sautèrent courageusement dans les vaisseaux qui portoient
« la cavalerie, pour acheter, les uns des *cothons*, les autres de
« l'ail et de l'oignon. »

Héniochus dit, dans ses *Gorgones* :

« Que quelqu'un verse à boire, prenant un *cothon* cuit au feu,
« rond, à courtes anses, et bord épais, enfant du gosier *. »

On lit, dans les *Stratiotides*, ou *Guerrières* de Théopompe :

« Qui, moi ! je boirois avec un *cothon* à cou courbé, pour me
« tordre ** à moi-même le cou ? »

Alexis dit, dans ses *Fileuses* :

« Ensuite il me poussa un *cothon* plein de vin ***, tenant bien
« quatre cotyles. »

---

* Que l'envie de boire largement a fait inventer. Les comiques usoient de grandes libertés dans leurs expressions.

** Je lis, avec Adam, *anakeklasmenee* au nominatif : c'est une femme qui parle. Casaubon pouvoit voir dans Pollux, l. c., que *cothon* est masculin. *Tou k.* dit-il.

*** Corrigez dans notre texte *oinou* pour *oikon* ; ensuite *kteema* est pour *chréema*, dont le sens est connu.

C'est du nom de ce vase à boire qu'on a appelé *acratocothones*, ceux qui boivent beaucoup de vin pur; expression dont se sert Hypéride dans son discours contre Démosthène.

Callixène, décrivant, dans le liv. 4 de son *Histoire d'Alexandrie*, la pompe de Ptolémée Philadelphe, parle ainsi, en faisant le dénombrement des vases à boire (*ekpoomata*) : « Il y avoit des *cothons* de deux métrètes. »

Mais Mnésithée d'Athènes, médecin, parlant de la boisson et de l'utilité qu'il y a de boire de temps en temps un peu plus largement, s'exprime ainsi dans la lettre qu'il a écrite à ce sujet : « Il arrive que ceux qui boivent beaucoup de vin pur dans les festins en ressentent du mal, tant à l'égard du corps que des facultés de l'ame; néanmoins je pense qu'une débauche de vin (*koothoonizesthai*) de quelques jours purge le corps, et détende les ressorts de l'ame. Les repas que nous faisons tous les jours donnent lieu à des acrimonies redondantes; or, la voie la plus convenable pour les éconduire est celle des urines, et c'est à quoi peuvent le plus contribuer les purgations qui résultent de ces débauches passagères. En effet, le vin étant chaud et humectant,

détrempe la fibre et les humeurs. Il faut encore remarquer que l'urine que nous rendons est acrimonieuse, et c'est pour cela que les foulons s'en servent à nétoyer les habits. »

« Mais il y a trois choses à observer lorsqu'on se livre à ces débauches; 1°. de ne pas boire de mauvais vin; 2°. de ne pas en boire de pur; 3°. de ne pas manger de friandises de dessert lorsqu'on boit ainsi plus qu'à l'ordinaire. Lorsque vous aurez passablement bu, ne dormez pas avant d'avoir vomi plus ou moins *. Après avoir suffisamment vomi, allez reposer lorsque vous aurez pris un petit bain **. Si vous ne pouvez pas vous faire assez évacuer, restez plus long-temps au bain, et prenez une position horizontale dans la baignoire, et que l'eau soit bien chaude. »

Polémon, liv. 5 de l'ouvrage cité ci-devant, dit que Bacchus étoit représenté d'un âge fait, assis sur un rocher ***, ayant à sa gauche un Satyre chauve,

* Ceci n'est pas un précepte qu'on doit prendre, selon l'usage du glouton et ivrogne Antoine : c'est un conseil très-salutaire.

** Cela dépend de l'habitude.

*** Ce rocher mérite attention : les Satyres aimoient les rochers; les autres, le vin et les femmes, selon la fable. J'en ai donné la raison dans ma lettre

qui

qui tenoit de la main droite un *cothon* seul, orné de *losanges*.

LABRONIA.

C'est une sorte de vase à boire (*ekpoomatos*) de Perse, ainsi nommé de ce qu'on y peut boire largement. Il est très-évasé, et d'une grande continence. Les anses en sont aussi fort grandes. Ménandre parle du *labronion* dans ce passage de son *Pêcheur :*

« Lorsqu'un homme * a une riche fortune, il peut aussi avoir un
« buffet garni en or, des robes pourpres de Perse, de petits vases
« ornés de reliefs, de figures en bosse, des tragelaphes **, des
« *labronions.* »

Il dit encore dans ses *Philadelphes*, au masculin :

« Déja l'on avoit apporté le vase à verser le vin, des *labronioi*

---

sur l'origine des *Priapées*, quoique brièvement. J'ai aussi expliqué le vrai sens des mots *Satyre* et *Faune ;* mais les Faunes aimoient les treilles et l'ombre des bois : c'est au pied d'un arbre ou d'une vigne qu'on les voit sur les antiques, et à côté de Bacchus. On ne doit pas confondre ces êtres mythologiques, si l'on veut expliquer l'antiquité. Adam lisoit ici *monooton* pour *monon ton :* je crois qu'il a raison. Ce cothon *losangé* n'avoit donc qu'une anse.

* Je lis *enporoumenoo* au datif, au lieu du génitif. Adam vouloit réduire ce passage à des iambes réguliers ; mais ce ne sont plus les vers de l'auteur. Je crois bien rendre les idées du texte.

** Voyez *Tragelaphes* à l'ordre alphabétique.

« enrichis de pierreries, et l'on avoit placé des Perses avec des
« chasse-mouches. »

Hipparque écrit dans sa *Thaïs* :

« A. Ce *labronios* est venu bien à propos. B. Ma foi, c'est un vase
« à boire qui pèse deux cents pièces d'or. O ! ma chère, le fameux
« *labronios !* »

Diphile, faisant le détail de quelques vases dans sa *Pithrauste*, rappelle aussi le *labronios* :

« A. Un tragelaphe, un *pristis* *, une batiaque, un *labronios.*
« B. Mais ce sont là des noms d'esclave. A. Non certes; par Vesta!
« ce sont des noms de vases à boire. Mais mes enfans, ce *labronios*
« vaut vingt pièces d'or. »

Didyme dit que le *labronion* est semblable au *bombylion* (*biberon*), et à la petite *batiaque*.

LAKAINAI.

C'est une espèce de vases à boire, ou de *calices* ainsi appelés de la terre dont on les fait, comme les *Attiques*, ou de la forme particulière qu'ils ont dans le lieu, comme les *thériclées* ont eu leur nom. Aristophane en parle dans ses *Dœtalées* :

« Des festins de Sybaris, et du Chio pris avec plaisir et amitié dans
« des calices *lakaines* ou *lacédémoniens.* »

---

* Voyez *Pristis* à l'ordre alphabétique.

LEPASTEE.

Les uns placent l'accent sur la dernière syllabe de *lepastée*, comme dans *kalée*, belle; d'autres sur la pénultième, comme dans *megàlee*, grande. Ce vase à boire a pris son nom de ceux qui dissipent de grosses sommes à boire et en débauches, et que nous appelons *laphyktes*. Du reste, les *lepastes* étoient des calices d'une grande capacité. Aristophane en parle dans sa *Paix* :

« Mais * que (*diras-tu*) donc lorsque tu auras avalé une *lepaste*
« de vin nouveau ? »

On a fait ce mot de ce qu'on pouvoit boire largement avec ce vase, ce qui est le contraire de ce qu'on

* Casaubon trouve ici Daléchamp *nimiùm facetus ;* mais lui est infidèle en citant mal le texte d'Aristophane, soit tel qu'il étoit imprimé de son temps, soit tel que Biset le produit d'après quelques manuscrits. Il falloit ne pas omettre *neou*. Je suis la correction de Biset; il la prouve par plusieurs exemples : voyez p. 692, Aristoph.

Ti deet' epeidan ekpiees oinou neou lepasteen.

Athénée dérive le mot *lepaste* de *laptoo*, qui, selon lui, signifie boire avidement et à grands verres. Le *Scholiaste* d'Aristophane rend aussi *laptoo* par *rhophoo*. Nous en avons pris *laper* en parlant du chien et du loup, comme l'entendoit aussi Apollonius dans Homère, c'est-à-dire, *boire comme en léchant ;* ce qui est le sens qu'Eustathe donne à ce mot. Voyez Homère, *Iliad.* 16, vers 161, note de Clarke.

ſait avec le *bombylion*, ou le *biberon*, car le même poète dit encore ailleurs avec le verbe *laptoo :*

« O roi ! mon maître, vous avez *lapé* (bu, épuisé) tout mon « sang *; vous me l'avez avalé comme d'un seul trait. »

Le même dit, dans sa *Gérytade :*

« Mais il s'agissoit d'une fête. Un valet, portant promptement une « *lepaste* à la ronde, nous la présenta ; il y versa beaucoup de vin « que *la profondeur du vase faisoit paroître bleu.* »

Le poète comique indique par cette dernière expression que le vase étoit fort profond.

Antiphane écrit dans son *Esculape :*

« Or, cette vieille *gourmande* ** étant malade depuis quelque « temps, il tritura certaine petite racine ; puis la trompant par

---

* Casaubon dit avoir trouvé ici *demas* corps, pour d'*haima* sang, et cite aussi Eustathe. Mais boit-on un corps, ou du sang? car le mot *exepies* s'entend de la boisson seule. La prononciation vicieuse des Grecs modernes aura fait écrire d'abord d'*hema* pour d'*haima*, et pour trouver un sens *demas*. Ce vers donne une preuve de la fréquence de cette erreur ; car les premières éditions portent *lailaphos* pour *lelaphas*. *Ai* et *e* se prononçoient de même. En outre, Casaubon est obligé d'ajouter *de*, contre tous les textes, en lisant *demas ;* autrement le vers n'y est plus. Je garde donc *haima*, leçon vraie, s'il en fût jamais une. Casaubon manque d'observer que *m'* peut être ici pour *moi*, selon le génie de la langue que suit la nôtre, aussi bien que pour *me*.

** Texte, *brytikee*. Casaubon lit assez sensément *bryktikee* de *brykoo*, manger en faisant du bruit, et avidement, comme l'explique Biset sur Aristophane, d'après Eustathe. Voyez *la Paix*, p. 721.

« quelque friandise, il lui fit avaler toute la potion dans une *lepaste*
« des plus larges et des plus profondes. »

Philyllius emploie aussi le mot *lepaste* dans son *Augée* :

« Elle étoit toujours avec de jeunes gens qui buvoient, et avec
« d'autres vieilles, vidant agréablement * de grandes *lepastes* de
« vin. »

Théopompe dit, dans sa *Pamphile* :

« Il y avoit une éponge, une jatte, une plume ** ; puis ayant bu
« la santé du *bon* démon, en avalant plusieurs *lepastes* *** de
« vin pur, elle se mit à fredonner comme une cigale. »

Et dans son *Mède* :

« Comme jadis Callistrate sut persuader le fils des Achéens, leur
« donnant quelqu'argent, en leur proposant une confédération. Le
« *mince* **** Rhadamante fut le seul qu'il ne put gagner. Pour
« Lysandre, il se le rendit favorable moyennant un *cothon* ; il lui
« avoit déja donné une *lepaste*.

Amérias dit que l'on donne le nom de *lepaste* au

---

* Je lis *chairousa*. Il s'agit d'une vieille buvant avec d'*autres* vieilles. Adam l'a bien senti.

** Pour se faire vomir au besoin, en se châtouillant le gosier.

*** Ce passage est plus exact, p. 485, lettre F du texte. On voit qu'il faut lire ici *syknee*, rapporté à *lepastee*, à l'ablatif. Casaubon devoit y prendre garde, et omettre sa mauvaise correction.

**** Le vrai sens de *lepton* est ici *difficile à gagner*, opiniâtre, presque inaccessible.

vase avec lequel on verse le vin dans les vases à boire. Selon Aristophane * et Apollodore, la *lepaste* est une espèce de *calice*. On lit dans les *Crapatelles* de Phérécrate :

« Tout spectateur qui eut soif avala une *lepaste* pleine, comme
« s'il l'eût jetée dans un gouffre. »

Nicandre de Colophon écrit aussi qu'on donnoit le nom de *lepaste* au calice. Lycophron de Chalcis, liv. 9 de son *Traité de la Comédie*, assure la même chose, alléguant l'autorité de Phérécrate. Moschus, dans son *Exposition des termes de Rhode*, écrit que c'est un vase de terre semblable aux *ptomatides*, mais plus large **. Artémidore, disciple d'Aristophane, la donne pour certain vase à boire (*poteerion*).

---

* Le grammairien. — Apollodore d'Athènes est cité plus loin au mot *vhialee*.

** *Ptomatides ;* mot dont le sens est inconnu. Daléchamp et Pursan lisent *poomatides* de *pooma*, couvercle, boisson, et *vase à boire*, un *gobelet*. On remarque souvent le *t* retranché, ou ajouté après *p* dans les manuscrits grecs quelconques. C'est ainsi que d'*epipammatis* les copistes ont fait *epiptamatis*, et même *epimatis*, comme l'observe Maussac sur Harpocration, not. p. 207. Je suis donc Pursan et Daléchamp, prenant pour un vase à boire, ce qu'il faut écrire *poomatide*. Je lis en outre dans le passage, suivant d'Apollophane, *osphrainei* pour *euphrainei*. Cette correction de Pursan et de Daléchamp est nécessaire. Je dis donc, *il flaire*, etc.

Apollophane dit, dans ses *Crétois :*

« Et il flaire toute la journée une *lepaste* de vin qui a un bouquet
« délicieux. »

Théopompe dit, dans sa *Pamphile :*

« Buvant la santé du *bon* démon, en avalant plusieurs *lepastes* de
« vin pur, et criant de manière à faire rassembler tout le village
« autour d'elle. »

Nicandre de Thyatire dit que la *lepaste* est un des plus grands calices, citant ce passage des *Prytanées* de Téléclide :

« Et il avala un vin délicieux d'une *lepaste* qui embaumoit. »

Ermippe écrit, dans ses *Parques :*

« Mais si j'éprouve quelque dérangement pour avoir vidé cette
« *lepaste*, je fais le sacrifice de tous mes biens à Bacchus. »

LOIBASION.

Le *loibasion* est, selon Cléarque et Nicandre de Thyatire, un *calice* avec lequel on verse l'huile dans les cérémonies sacrées. Ils appellent *spondeion* le vase avec lequel on verse le vin des libations. Antimaque de Colophon donnoit le nom de *loibides* aux *spondeions*, selon le même *.

---

* Quoique *pheesi* puisse rester, placé comme il l'est, il faut ici *legontes* pour *legoon*, ou mettre en parenthèse (*Nic. de Thyat.*).

CHAP. XI. LESBION.

Le *lesbion* étoit une espèce de vase à boire, comme le montre Hédyle dans une de ses *Epigrammes*. Voici ce qu'il dit d'une femme nommée *Callistion :*

« Callistion, luttant contre les hommes le verre à la main, but à
« jeun trois conges * : prodige étonnant ! mais le fait est vrai. A
« côté d'elle étoit assise Paphia *sa servante*, lui mesurant un vin
« délicieux, et ayant près d'elle un lesbion de verre pourpre.
« *Bacchus*, préserve-la de tout malheur, afin que par *ses victoires*
« les murs de *ton temple* soient ornés des dépouilles des buveurs. »

LOUTEERION.

Épigène nomme ce vase dans son *Mneemation*,

---

* Plusieurs conges anciens que j'ai vus contenoient, les uns 95 onces d'eau claire de la Seine, les autres, 105 onces. En prenant pour moyen terme 100 onces, les vins des anciens étant très-épais, on peut estimer les trois conges à plus de 19 livres pesant de vin, fait selon les procédés de nos contrées. Nous avons vu des hommes et des femmes boire encore beaucoup plus que cela de suite. Casaubon veut que *lesbion* désigne ici du vin de Lesbos, et il remonte au temps de Troye pour le prouver, selon sa logique. Athénée est plus croyable sur un pareil fait : d'ailleurs, il faut lire ici *keito l. p.* pour *keitai p.* Ce *lesbion* étoit-il fait d'un verre très-clair que le vin *coloroit ? porphyrées*. J'aimerois mieux l'entendre de l'*écume pétillante*, comme Homère l'a dit de la mer agitée. On peut prendre, si l'on veut, *porphyrées* à la lettre, de *couleur rouge*; car les anciens savoient teindre le verre à fond, en toutes sortes de couleurs.

ou

ou *petit sépulcre*, en faisant le détail de quelques vases à boire.

« Des cratères, des cades, des holcées, des crounianes, des *lou-*
« *terions* *; mais qu'est-il besoin de dénombrer tout en particu-
« lier? vous verrez vous-même.

LYKIOURGEIS.

C'est le nom qu'on donne à certaines *phiales.* Il est pris de *Lycon* qui en fit le premier; comme on a nommé *cononioi* celles que Conon avoit faites. Démosthène parle de Lycon ** dans son discours concernant la couronne, en disant : « Deux *phiales lykiourgues;* « et dans celui qui concerne Timothée, il écrit : » Il donne à serrer à Phornion, outre quelque

---

* Vase à laver les mains, avant et après les repas.

** Le discours qui concerne Lycon, ou ce qu'il laissoit à sa mort, se trouvant dans Démosthène, à la suite de celui qui concerne la couronne navale, que remporta Apollodore, aura sans doute été confondu par les copistes. Cependant il n'est pas fait mention de *Lycon* comme inventeur d'aucun vase. Quels étoient donc les textes d'Athénée? je ne puis démêler la cause de cette erreur. Les *phiales lykiourgues* dont parle Athénée se trouvent dans le discours qui concerne Timothée, pag. 701, édit. 1607 *in-fol.*, où le texte porte *lykourgeis*, que Wolf traduit cependant *lycii operis*, comme s'il eût lu *lykioergeis*. C'est aussi la leçon d'Harpocration : celui-ci a pris son article dans Athénée. Casaubon observe bien que le discours qui concerne Timothée n'est pas *peri hybreoos*, mais qu'il s'agit là d'une *dette*, ou d'argent emprunté.

« argent, deux autres *phiales lykiourgues.* » Hérodote dit, liv. 7, « deux javelots *lykiourgues* *, soit parce que ces javelots sont propres à la chasse du loup, soit parce qu'ils se font en Lycie. » Didyme, le grammairien, exposant ce passage, dit qu'ils sont ainsi nommés de Lycius leur inventeur, Béotien, natif d'Éleuthère, et fils de Myron le statuaire, comme l'écrit Polémon, liv. 1 de la *Citadelle d'Athènes ;* mais ce grammairien ignore qu'on ne trouve pas de mots ainsi formés des noms propres d'hommes, mais de ceux de villes, ou de nations. En effet, c'est ainsi qu'Aristophane a dit, dans sa *Paix :*

« Ce vaisseau sera un canthare ** fait à Naxos : *Naxiourgue.* »

Critias écrit, dans sa *République de Lacédémone*, un lit fait à Milet, *milesiourgue ;* une table faite à Rhena, *rheniourgue ;* mais puisque Hérodote écrit, liv. 7,

* Hérodote liv. 7, §. 76, dit *lykioergeas*, d'ouvrage de Lycie. Athénée ajoute de suite *heemiergeas*, note marginale, défigurée, introduite dans le texte : il avoit sans doute écrit, *lykioergeas, ee hoti ak. e. p. l. th. ep., ee hoti en lykia eirgasmena.* Gale a rectifié la version de Walla, qui prenoit le premier sens d'Athénée. Conférez *Suid. Kuster* qui renvoie à notre texte.

** C'est Trygée qui dit cela dans *la Paix* d'Aristophane, p. 632. *Cantharus* est ici une équivoque, ce mot signifiant un *escarbot*, et un vaisseau de mer. C'étoit aussi le nom d'un vase à boire, et d'un des ports du Pirée. Voyez le *Scholiaste.*

lykiergues, ne ſaudroit-il pas auſſi écrire dans Démosthène, *lykiergues*; de ſorte qu'il s'agiſſe de vaſes faits en *Lycie*?

MELEE.

C'est ainsi qu'on appelle certains vases * à boire (*potecria*) dont parle Anaxippe dans la pièce intitulée le *Puits*.

« Mais toi Syrisque, prends cette *mêlée*, apporte-là au monument
« de cette femme; entends-tu? et fais-y des libations **. »

METANIPTRON.

C'est le nom du calice qu'on présentoit après souper aux convives, lorsqu'ils s'étoient lavé les mains. Antiphane dit, dans son *Flambeau*:

« Le métaniptre du bon démon ***.

* Ce mot a été le nom général et particulier d'un vase; comme chez nous *pot*, qui tantôt est le nom de certaine quantité de fluide, tantôt un nom général. Le mot *mele*, ou *mal*, existe encore dans plusieurs langues anciennes du nord et de l'orient, avec le sens de *diviser*, *mesurer*, *emplir à certaine mesure*. Nous avons déja eu quelques vases dénommés uniquement de la continence.

** C'est ce que les premiers chrétiens disoient, *baptiser sur les morts*. Il paroît que cela se pratiquoit même du temps de St. Paul; car il rappelle cet usage, qu'on voit dans Homère, en insistant sur le dogme de la résurrection.

*** Je ne traduis que ceci du passage d'Antiphane. Le sens du texte paroît

Diphile écrit, dans sa *Sapho*, en se servant du mot *metaniptris* :

« Archiloque salue, avec cette *metaniptris* pleine, Jupiter-Sau-
« veur * bon démon. »

D'autres entendent ce mot, non du vase, mais de ce qu'on buvoit après s'être lavé; comme Seleucus dans ses *Gloses*; mais Callias dit, dans ses *Cyclopes*:

« Bois la *metaniptris* de l'*Hygiée* (*de la santé*). »

Philétère écrit, dans son *Esculape*:

« Il avala une grande *metaniptris* pleine, moitié eau, moitié vin,
« après avoir prononcé le nom de l'Hygiée. »

Philoxène, poète dithyrambique, dit, dans la *Description de son souper*, en portant la santé à quelqu'un, après qu'on se fût lavé les mains:

« Mais toi, reçois cette *metaniptris* pleine d'une charmante rosée
« bacchique. Bacchus, qui nous accorde cette faveur, a déja mis
« depuis long-temps tous les convives en joie. »

---

avoir été celui-ci : *Meta to entrageîn, to daimonos agathou metaniptrou spend'akreeton;* après avoir mangé, verse pur le *metaniptre* du bon démon. C'est tout ce que je vois ici. Ce sens va être prouvé par les passages qui suivent.

* Jupiter et le bon démon, ou *Priape*, sont ici le même pour Diphile. D'autres poètes parlent de même; voy. liv. 15, ch. 14, vers le commencement. Jupiter y est appelé *chreesimootatos*, le dieu *le plus utile* aux hommes.

Antiphane écrit, dans son *Flambeau :*

« Nous avons une table et une misérable maze ; mais vous, vous
« avez la *metaniptron* du bon démon. »

Nicostrate dit, dans son *Anteroose*, ou l'*Amante qui paie de retour :*

« Verse-lui la *metaniptris* du bon démon. »

MASTOS.

Apollodore de Cyrène, au rapport de Pamphile, dit que les Paphiens appeloient ainsi le vase à boire (*poteerion*).

MATHALLIDES.

Blaisus dit, dans son *Saturne :*

« Verse-nous sept *mathallides* du vin le plus doux. »

Pamphile demande si ce mot désigne une espèce de vase à boire (*ekpooma*), ou si c'est le nom d'une certaine mesure, comme le *cyathe;* mais Diodore le donne pour un calice.

MANEES.

C'est une espèce de vase à boire; *poteerion.* Nicon dit, dans son *Citharède :*

« Quelqu'un * me portant la santé fort à propos, me dit : Compa-

* Ce vers fait le sujet d'une foule de notes inutiles dans Pollux, liv. 6. Je

« triote, prends ce *manès* de terre cuite, et bien rempli; il tient
« cinq cotyles, ou peu s'en faut : je le reçus. »

Didyme et Pampile ont rapporté ces vers iambiques.

On appelle aussi *manès* la pièce qu'on dressoit pour le jeu du cottabe, au-dessus * de laquelle on dirigeoit les latages qu'on jetoit en jouant. Sophocle l'appelle *tête d'airain* dans son *Salmonée.* Voici le passage :

« Or, c'est un prurit **, un baiser qui retentisse que je promets,
« pour prix de la victoire, à celui qui sera vainqueur au cottabe,
« et aura frappé la tête d'airain. »

Antiphane dit, dans sa *Naissance de Vénus :*

« A. Eh! bien je vais te montrer comment tu dois jeter le cottabe
« sur la *plastinx.* B. Mais qu'est-ce que cela? A. C'est ce qui est
« suspendu *** au-dessus. B. Quoi! tu veux dire ce petit plateau?

---

laisse cette abondance stérile à ces grammairiens, et je lis *decheo*, comme le texte l'exige; du reste, tout est clair.

* Je lis *eph' ho*, et je rends plus le sens que la lettre, pour faire mieux comprendre l'auteur. C'étoit dans la *plastinx*, ou le plateau de la balance, qn'on jetoit ce vin, pour le forcer d'aller toucher le *manès.* J'ai expliqué précédemment le tour de main.

** Ou chatouillement. Je lis au second vers *ha kall.*, etc. *too* ne peut faire le sens; mais je rappellerai que *knesmos* désigne aussi une espèce de danse dont l'auteur parle, liv. 14, ch. 2. Voyez Pollux, liv. 4, n°. 100.

*** Ce passage arrête Casaubon, et il l'altère, l. 15, ch. 2, p. 666, comme il se lit ici. Tous les textes y portent *toupikeimenon*, pour *to epik.* qui est

« A. Justement c'est la *plastinx*, et en la forçant de descendre *
« on obtient la victoire. B. Mais comment savoir cela ? A. Si tu
« la touche seulement, elle tombera sur le *manès*, et elle fera un
« grand bruit. B. Par tous les dieux, il y a donc un *manès* comme
« au jeu du cottabe.

Ermippe dit, dans ses *Parques* :

« Tu verras la verge ** (le support) du cottabe roulée négligem-
« ment dans la paille ; *manès* n'entend plus les latages, et tu verras
« la misérable *plastinx* confondue dans les ordures, près du pivot
« de la porte du jardin. »

NESTORIS.

Voici ce que le poète dit de la forme du vase de Nestor :

« Elle servit aussi un *depas* *** très-beau que le vieillard avoit

---

le vrai sens; *ce qui est suspendu au-dessus*. Il s'agit de la *plastinx* (plateau) suspendue au-dessus du *manès*. L'auteur a donc bien joint *anoo* avec *epik*. Je laisse les corrections d'Adam qui retranche, ajoute et fait des vers qui ne sont plus ceux de l'auteur.

* Je lis *autees kratoon*, que je rends librement, pour en présenter le sens.

** Texte, *rhabdos*. Il s'agit de la verge qui soutenoit la traverse, à chaque bout de laquelle étoient suspendus *les plateaux* ou *plastinges* du cottabe. Cette verge étoit plantée verticalement dans un trou. Il en sera parlé liv. 15, ch. 2, p. 668 du texte. Je lis ensuite *oude* pour *ouden*, ensuite *aïei*, *entend*. Ce verbe se construit avec le génitif, ou l'accusatif dans Homère. Casaubon brouille tout.

*** Ce *depas*, qui est la *Nestoris*, ou coupe de Nestor, va nous procurer

« apporté de chez lui : il étoit percé de têtes de clous, et avoit « quatre anses : deux *péléiades* étoient *distribuées* à côté de « chacune, et le vase étoit à deux fonds. Un autre que Nestor ne « l'eût levé de table qu'avec peine lorsqu'il étoit plein ; mais lui, le « levoit sans gêne. »

Examinons d'abord dans ces détails qu'est-ce que le poète entend par *percé de clous d'or* *, et ensuite ce que peuvent être ces quatre anses, car Asclépiade de Myrlée, qui a écrit sur le vase de Nestor, dit « que les autres vases n'ont que deux anses. » En outre, comment placer deux *pigeons* ** *prenant leur nourriture* autour de *chaque anse*, et dans quel sens le poète a-t-il dit qu'il y avoit *deux fonds* à ce vase? Observons en outre cette particularité, savoir que *d'autres*

---

de grands détails, et fort curieux. Voyez *Iliad.* liv. 11, vers 631. Ce vase ayant beaucoup occupé les antiquaires, comme Caylus, Winckelmann et autres, on consultera ce qui en est dit dans le précieux *Scholiaste* d'Homère, que M. d'Anse de Villoison a fait imprimer à Venise : on sera plus à porté de juger de l'idée qu'en ont eue les anciens critiques, et de rectifier celles qu'on doit en avoir d'après ces détails. Je traduis exprès le texte littéralement: les détails en exposeront les différens sens.

* Ce que nous disons *gauderonné*.

** Premier sens qu'on a donné au mot *peleiades* — *ibid. prenant leur nour.* : premier sens qu'on a donné à *nemethonto*, vers 634, et que j'ai rendu par *distribuées*, pour des raisons qu'on verra : il faut ne pas perdre de vue cette note.

d'autres ne levoient ce vase *qu'avec peine*, tandis que Nestor, *très-âgé*, *le levoit sans peine* ».

Après avoir proposé ces questions, Asclépiade examine comment il faut entendre *ces clous qui étoient fichés* : « Quelques-uns disent qu'il faut supposer les clous réellement *fichés* par dehors dans la matière même du vase d'argent, selon l'art de ceux qui s'occupent de ces ouvrages, et qu'on appelle *empaiste*. C'est ainsi que le sceptre d'Achille étoit orné de têtes de clous.

« Il parla ainsi tout en colère, et jeta à terre son sceptre, où il y
« avoit des clous * *fichés*. »

Il paroît en effet que les clous y étoient *fichés*, comme il y en a aux massues, et comme en étoit ornée la poignée de l'épée d'Agamemnon.

« Il se passa le baudrier de son épée sur l'épaule : or, cette épée
« étoit ornée de clous d'or éclatans; mais le fourreau n'étoit qu'en
« argent. »

Asclépiade ajoute : « Appelles le ciseleur nous montra, sur quelques ouvrages de Corinthe, comment on posoit ces clous. C'étoit une petite éminence

---

* L'art de *damasquiner*, ou d'incruster un métal dans un autre, comme ornement. Le passage cité est *Iliad.* liv. 1, vers 246.

qu'on faisoit sortir en bosselant avec le ciseau, et qui sembloit former, en demi-relief, de petites têtes de clous. Le poète dit que ces clous y étoient fichés, non qu'ils y eussent été véritablement ainsi posés par dehors en les fichant, mais parce qu'ils paroissoient seulement l'avoir été de cette manière *, en s'élevant un peu au-dessus de la superficie du vase. »

« Quant aux anses, voici comment on les explique : Il avoit deux anses en haut comme les autres vases

---

* Cette explication du ciseleur Appelles est très-claire ; mais elle ne convient qu'à des vases dont le corps et les ornemens seroient de la même matière. L'explication précédente suppose que le vase étoit d'argent, orné à son bord d'un gauderon, ou de têtes de clous en or ; alors on peut supposer ces têtes de clous réellement fichées : c'est ce qu'on fait encore tous les jours dans plusieurs ouvrages où l'on rive de l'autre côté la queue des gros ornemens qu'on y fixe. Winckelmann rappelle plusieurs formes de vases ornés de gauderons, comme celui de Nestor. Voyez, p. 485, n°. 97, 108, 127, *Pierr. grav.* de Stosch. Il faut le lire ici pour avoir une idée des clous, des anses, des fonds ; conférer Caylus, *Mém. Acad. Inscript.*, tom. 23, *in*-4°. p. 346, 357. La Chausse a fait graver un ancien vase dont chaque anse est double ; mais il ne revient totalement pas à celui de Nestor : c'est peut-être une *séleucide.* Voyez son *Mus. roman.* (l'exemplaire des dessins d'anciens vases, de Peirèsc, ne présente rien d'analogue) ; mais ce vase n'étoit pas *amphikupelle*, comme celui de Vulcain, c'est-à-dire, ne formoit pas deux vases à fond commun, comme j'ai expliqué ce mot précédemment, d'après Victorius et Caylus, p. 346.

à boire (*poteeria*); mais ensuite deux autres des deux côtés, au milieu même de la courbure du ventre, et petites comme celles qu'on voit aux seaux Corinthiens *; mais Appelles a ainsi démontré ingénieusement la position des quatre anses. Il part du fond, comme d'un tronc commun qui s'y trouve, deux branches qui s'élèvent en forme d'anse de chaque côté opposé, en se divisant cependant chacune, mais sans que les deux divisions de chaque côté s'éloignent beaucoup l'une de l'autre; c'est ainsi que ces branches s'élèvent jusqu'au niveau du bord au-dessus duquel elles montent un peu, conservant toujours leur division en s'éloignant du vase ; mais à leur extrêmité, où elles viennent s'appuyer sur le bord, les divisions de chacune des deux branches se rapprochent pour se réunir; voilà comment de deux anses, savoir une de chaque côté, il en résulte quatre. Quoique l'on ne voie pas cette forme sur tous les vases, elle se rencontre cependant sur quelques-uns; sur-tout aux vases qui ont pris leur nom de Seleucus, ou les *seleucides*. »

« Voici comment quelques-uns résolvent la ques-

---

* Voyez Winckelmann sur ces seaux Corinthiens, p. 485, n°. 97 suiv.

tion qu'on fait sur les *deux fonds*. Il est des vases qui ont un fond formé avec tout le corps; tels sont les *cymbions* (*gondoles*), les *phiales* et autres de l'espèce des *phiales*, ou coupes plates ; d'autres en ont deux, comme les *Ooscyphes* *, les *cantharions*, les *seleucides*, les *carchèses* et semblables. Tous ceux-ci ont d'abord un fond fait avec le corps du vase; ensuite il y en a un autre qu'on ajoute. Celui-ci commence par une circonférence ** étroite, et va se terminer par une plus large sur laquelle pose le vase à boire : tel étoit, dit-on, le vase de Nestor. »

On peut encore supposer ainsi deux fonds *** l'un qui serve comme à porter tout le volume du vase. Il s'élève en prenant à mesure qu'il monte une circonférence plus grande; de sorte que l'autre partie de ce même vase entre, par une conférence un peu plus

---

* Voyez, sur ce vase dont il sera parlé, Winckelmann, p. 491, n°. 126 et 136; et sur les carchèses, p. 488, n°. 111, *ibid.*

** La première partie de ce vase à double fond étoit un cône coupé à son sommet, et renversé. Ce sommet étoit garni d'un fond sur lequel on le posoit; il montoit donc en s'élargissant, et c'étoit sur sa partie la plus évasée, ou en dedans de son bord, qu'on posoit la seconde partie du vase, garnie aussi de son fond. Tel est le sens que présente le texte.

*** Cette explication ne peut être qu'une glose; car elle revient à ce qui précède : au reste, voyez Winckelmann, p. 492, n°. 127.

petite, dans l'intérieur du bord qui se trouve plus large, vu que cette seconde partie du vase a son fond terminé en se rétrécissant; ainsi le vase à boire sera soutenu sur deux fonds.

Denys de Thrace, dit-on, se fit à Rhode une *nestoride* avec l'argent que ses disciples fournirent entre eux. Promathidas d'Héraclée, exposant la forme qu'y donna Denys, rapporte que c'étoit un *scyphus* ayant les anses appliquées comme * ce que nous appelons *anses* dans un navire à deux proues, et que les pigeons étoient près de ces anses; en outre, qu'il y avoit sous ce vase comme deux *rhopalia* placés obliquement selon sa longueur. Tel est selon lui le sens de *duo hypopythmenes*. On voit encore actuellement à Capoue, ville de la Campanie, un semblable vase consacré à Diane, et que l'on dit avoir appartenu à Nestor. Il est d'argent, et l'on y a incrusté ** en

* C'est-à dire, horisontalement; je lis *parakeimena* pour *parakeimenoos*. Par *rhopalia* il faut entendre deux *barres* qui soutenoient le fond du vase, en le traversant en dessous, comme deux lambourdes sous un plancher, ou deux madriers sous une plate-forme : *duo hypopythmenes* est ce que j'ai rendu, selon le sens des interprètes, par *deux fonds;* mais Denys, comme on le voit, l'entendoit bien différemment.

** On a voulu plaisanter ici sur ces lettres, en disant que Nestor ne pouvoit avoir fait graver les vers d'Homère. Qui en doute? ces vers ont été gravés

lettres d'or les vers d'Homère dont il s'agit. Voilà, dit Asclépiade de Myrlée, ce que je voulois raconter sur ce vase.

Les anciens, qui, les premiers, ont appris aux hommes *à quitter la vie sauvage* pour prendre une nourriture plus douce, s'étant persuadés que le monde étoit rond, et prenant des idées claires * d'une rotation continuelle, d'après la forme du soleil et de la lune, crurent aussi devoir donner à tout ce qui *servoit à la vie* une forme analogue à celle de l'espace infini

---

depuis : voilà tout le mystère. Du reste, tous les anciens gravoient non-seulement des inscriptions en creux, ils incrustoient aussi des lettres de métal dans un autre métal. J'ai tenu ces jours-ci un poids romain en bronze, dont la pesanteur étoit énoncée en très-belles lettres d'argent incrusté. Ils ont été plus loin : ils jetoient en fonte des noms entiers d'une seule pièce, en bronze, gravoient sur cuivre, et imprimoient sur du papier ou de la peau, etc. M. l'abbé de Tersan m'en a montré la preuve incontestable. Il ne s'agissoit plus que de fondre des lettres séparées, et ils avoient notre imprimerie ; mais il y avoit trop de gens qui vivoient de la copie des ouvrages. C'est ainsi que le Turc qui imprime actuellement a excepté la copie de l'alcoran.

* Casaubon lacère et brouille tout ce passage, où il n'y a que *diaiteematos* à substituer à *scheematos* que les copistes ont répété mal-à-propos après *idean:* rien de plus clair alors que ce texte. *Aïdion* est constant dans tous les textes connus, et il est absurde de le changer en *anthroopinon*, pour lire ensuite *tropheen* au lieu de *stropheen* de tous les textes. Tous les bons auteurs font *aïdios* masculin ou féminin. Lisez *enargeis tas ph. tas peri t.;* ensuite *kai teen i.,* etc.

qui embrassoit la terre. C'est pourquoi ils ont donné une forme ronde à la table, aux trépieds * consacrés aux dieux, aux gâteaux *qu'ils leur offroient*, et qu'ils parsemoient d'étoiles, les appelant en même temps *lunes*. Ils ont appelé le pain *artos*, qui veut dire *parfait*, parce que de toutes les figures, le *cercle* est la seule parfaite dans toutes ses parties.

Ils ont aussi fait le vase à contenir les alimens liquides, de forme ronde, à l'imitation du ciel. Celui de Nestor avoit même quelque chose de plus particulier, car on y voyoit des étoiles qu'Homère compare à des clous, parce que les astres ressemblent à des clous fichés dans le ciel, comme le dit Aratus dans ce vers :

« Car toutes ces figures sont toujours fixes au ciel **, lorsque la « nuit s'avance. »

L'attention du poète se fait encore plus remarquer en ce qu'il ajoute des clous d'or sur le corps

---

* Ces trépieds étoient ou une table ronde soutenue sur trois pieds, comme on l'a vu, ou un cercle dans lequel on posoit un bassin rond, comme on le voit à ce curieux trépied mystique de Delphe, dans les vases de l'exemplaire de *Peirèsc :* cabinet des estampes, Biblioth. du roi.

** Casaubon corrige ici le texte légérement, sans réfléchir qu'Athénée, citant de mémoire, confond deux passages d'Aratus ; il dit en partie des

du vase qui étoit d'argent, figurant ainsi les astres et le ciel par les différences mêmes de leur couleur particulière, car on voit qu'il représente le ciel par l'argent, et les astres par l'or qui en désigne la lumière ignée.

En outre, après avoir figuré le vase de Nestor parsemé d'astres, il passe aux étoiles fixes les plus importantes pour les hommes, en ce qu'elles leur indiquent ce qui concerne essentiellement la vie; je veux dire les *pleiades* *, car lorsqu'il dit :

« Deux *peleiades* étoient *distribuées* ** entre chaque anse. »

étoiles fixes ce qu'Aratus avoit dit de l'axe de la terre qui est toujours dans la même position.

. . . . *alla mal' hautoos*
Axoon aien areeren . . . . vers 22.

Au lieu qu'en parlant des étoiles il écrit :

. . . . *ta gar panta mal' hautoos*
Ouranoo eu enareeren . . . . vers 446.

L'ancienne édition de Venise et celle de Morelle avec les *Scholies* de Théon sont d'accord sur ces textes : il falloit donc noter cette inadvertence d'Athénée : on peut aussi traduire son texte : « Car tous ces ornemens sont fixes au ciel pendant que la nuit s'avance. »

* Nous voici arrivés au mot *Peleiades*, qu'on a rendu par *pigeons* ou *colombes*. Cette idée fut aussi celle de l'ancienne tradition; car on voit encore des antiques où elle s'est conservée, dans les deux oiseaux qui sont sur les anses de quelques vases. Winckelmann, p. 487, n°. 110; néanmoins l'auteur va donner ses raisons, pour prouver qu'il s'agit des *Pleiades*.

** C'est à la lettre le sens du texte d'Homère : d'autres l'ont rendu par

Il

Il ne l'entend pas de *peleiades*, que quelques-uns prennent ici pour les oiseaux que l'on appelle *pigeons*; ce qui est une erreur. En effet, Aristote dit que *peleiade* * est autre chose que *peristera*. Or, le poète dit ici *peleiades* pour *pleiades*, selon l'apparition desquelles se font ou les semailles, ou la moisson, la germination et la récolte des fruits de la terre, comme le dit Hésiode;

« Lorsque les *Pleiades*, filles d'Atlas, se lèvent, commence la « moisson, et mets-toi au labour lorsqu'elles se couchent. »

Aratus dit aussi, v. 269 :

« Quoiqu'elles soient en petit nombre, et peu brillantes, elles ont « cependant beaucoup de célébrité. Elles se lèvent pour faire leur « révolution ** le matin et le soir : c'est ainsi que Jupiter l'a « établi, en leur ordonnant d'indiquer l'été, l'hiver, et le temps « du labourage. »

---

paissant, ou *prenant leur nourriture*; ce qui ne peut plus avoir lieu s'il s'agit des *Pleiades*.

* Le passage d'Aristote étoit inutile ici. Je l'ai rapporté dans un des livres précédens: du reste, le mot *peleiades*, pour *Pleiades*, se trouve aussi dans Théon sur Aratus.

** Mais à des saisons différentes : le matin, lorsque le soleil est dans le signe du taureau; le soir, lorsqu'il est dans le signe du scorpion : au reste, ces idées d'Aratus et d'Hésiode tiennent à un calendrier infiniment plus ancien que tout ce que nous savons des premiers temps de la Grèce. Les Grecs encore sauvages ont admis ce calendrier sans en connoître les rapports : mais j'en ai déja parlé ailleurs.

On voit donc que le poète a mis très-à-propos, sur le vase d'un homme aussi expérimenté que Nestor, les *pleiades* en demi-relief, comme indiquant la germination et la maturité des fruits de la terre. D'ailleurs, ce vase étoit propre à mettre l'une et l'autre * nourriture. C'est pourquoi il dit ailleurs que les *peleiades* portent l'ambroisie à Jupiter.

« On ne voit approcher de là ni des volatiles, ni les *peleiai trem-*
« *blantés*, qui portent l'ambroisie à Jupiter. (*Odyss*. 12, 62.) »

Or, il ne faut pas croire qu'il s'agit de *pigeons* (*peleiades*) qui portent l'ambroisie à Jupiter, comme plusieurs se le sont imaginé; ce qui ne seroit pas digne de sa majesté; mais il faut l'entendre des *pleiades*. En effet, il convient particulièrement aux *pleiades*, qui indiquent les saisons aux hommes, de porter l'ambroisie à Jupiter. Aussi le poète les distingue-t-il des *volatiles*.

« On ne voit approcher de là ni des volatiles, ni les *peleiai*. »

D'ailleurs, ce qui prouve que le poète l'a entendu des *pleiades* comme les plus renommées des constel-

---

* Je lis *amphooteras* pour *heteras*: l'auteur l'indique plus loin par *amphooteroon*.

lations, c'est qu'il les nomme les premières en comptant les autres (*Iliad* 18, 485).

« Il y mit aussi tous les signes célestes qui couronnent le ciel,
« savoir; les *Pleiades*, les Hyades, le terrible Orion, et l'Ourse
« qu'on appelle aussi le Charriot. ».

Ainsi nombre d'écrivains se sont abusés en pensant qu'il s'agissoit ici d'oiseaux; d'abord parce que le poète ajoute la lettre *e* en employant le mot poétique *peleiai*; ensuite parce qu'il leur donne l'épithète de *treeroones*, *tremblantes*, ou *timides*, qu'ils ont regardée comme particulière aux colombes, oiseau naturellement timide, à cause de sa foiblesse, car le mot *trein* et *eulabesthai* signifient craindre; mais ce n'est pas sans raison que le poète a donné cette épithète aux *Pleiades*, car les fables nous apprennent qu'elles prirent la fuite * devant Orion, lorsqu'il poursuivit leur mère *Pleïone*. Quant au changement par lequel les *Pleiades* sont appelées *Peleiai* et *Peleiades*, on le retrouve dans plusieurs autres poètes.

Mœro de Byzance est la première qui a bien saisi l'idée des vers d'Homère, lorsqu'elle écrivoit, dans son ouvrage intitulé *la Mémoire*, ou *Mneemosyne*,

* Voyez Théon sur le passage cité d'Aratus.

que c'étoient les *Pleiades* qui portoient l'ambroisie à Jupiter. Cratès, le critique, s'étant approprié l'idée de cette femme, a publié, comme lui appartenant à lui-même, ce qu'elle avoit dit. Simonide a aussi dit *Peleiades* pour *Pleiades* dans ce passage-ci :

« Puisse * t'être aussi favorable, Mercure *belliqueux*, ce fils de « Maïa aux beaux cheveux ; mais Atlas engendra la magnifique « espèce de sept filles chéries, aux cheveux noirs, lesquelles se « nomment *Peleiades.* »

---

* Casaubon altère ici un texte très-exact, en voulant corriger ce qu'il n'entend pas. *Eu didonai* est ici pour *eu ergetein*, faire du bien à quelqu'un : *tes'* est pour *te soi*. Quant à Mercure *belliqueux*, quelques pierres gravées le rappellent dans Winckelmann, p. 93, n°. 405 : il y est sur une cornaline, le casque en tête, tenant le caducée de la main droite, une corne d'abondance du bras gauche. Devant lui est son épée courbe, ou *harpee ;* et derrière, son bouclier. Si l'on se rappelle que Mercure, comme Hercule, ont été les emblêmes du soleil, et ses génies, selon les plus anciennes théories, on verra pourquoi Mercure est ainsi représenté. Il avoit tous les ans Argus à combattre, et il lui coupoit enfin la tête ; le soleil étoit censé mourir près du solstice d'hiver. Un autre génie, Hercule reprenoit alors cet astre, et le ramenoit à l'équinoxe du printemps dans les signes septentrionaux ; alors Argus ressuscitoit, ou Osiris reparoissoit ; ce qui est figuré par Hercule rappelé à la vie par l'odeur d'une caille : c'étoit alors qu'elles arrivoient par volées, sur-tout dans l'île d'*Ortygie*, ou de Delos, consacrée particulièrement au soleil du printemps et d'été. La corne d'abondance qu'on donnoit à Mercure, et à Hercule (Winckelmann, p. 273, n°. 1706), figuroit la nature ranimée dans notre hémisphère par le retour du soleil, et prouve l'identité de ces deux symboles. La seule différence est donc dans la *massue* et la *harpee ;* mais la massue convenoit mieux à Hercule qui alloit attaquer tant de

Le poète appelle donc ici distinctement *Peleiades*, les *Pleiades*, filles d'Atlas. Pindare en use de même :

« Il convient qu'Orion ne soit pas, dans sa marche, éloigné des
« *Peleiades oriai.* (*Nem. od.* 2, *str.* 3.) »

En effet, Orion est près de la constellation des *Pleiades.* C'est pourquoi la fable dit qu'elles fuient devant Orion avec leur mère *Pleïone.* Pindare les appelle *oriai* au lieu d'*ouriai*, en négligeant *u* ; cette épithète leur est donnée par ce qu'elles sont sur la *queue* (*ourâ*) du taureau.

Mais Eschyle parle encore plus clairement en faisant allusion à ce nom, en conséquence de l'identité des termes :

« Mais les sept filles renommées d'Atlas étoient affligées du fardeau
« énorme de leur père, fardeau qui étoit la voûte * même du ciel,
« où les *Peleiades sans ailes* font voir pendant les nuits les formes
« de leurs apparitions. »

Or, le poète les dit ici *sans ailes*, pour les distinguer

---

monstres, c'est-à-dire, à l'emblême du soleil parcourant les animaux ou signes figurés dans le zodiaque. Macrobe avoit déja vu que Mercure, Hercule, etc., n'étoient que le soleil, ou ses emblêmes ; mais il est bien singulier que le même emblême du soleil (Mercure) se soit retrouvé au Mexique, comme je l'ai prouvé dans une des notes jointes aux *Lettres de M. le comte Carli.*

* Il faut lire *ouranou tegeen , la voûte du ciel ;* comme Adam corrige heureusement.

des *pigeons* qui ont avec elles de commun le mot *peleiades;* mais voici comment Mœro en parle dans ses vers :

« Le grand Jupiter étoit nourri dans l'île de Crète, sans qu'aucun « des dieux le sût, et il prenoit de l'accroissement dans tous ses « membres. Des *Treeroones* l'alimentoient dans un antre divin, « lui apportant de l'ambroisie qu'elles alloient prendre dans les « flots de l'Océan; mais un grand aigle, continuellement occupé « de puiser du nectar à un rocher, apportoit en volant * ce *breu-* « *vage,* dans son bec crochu, au prudent Jupiter. Dès que ce dieu « eut vaincu son père Saturne, il donna l'immortalité à cet aigle, « et le fit habiter dans l'Olympe : il accorda aussi ce même hon- « neur aux *treeroones Peleiades* qui annoncent l'été et l'hiver. »

Simmias dit aussi dans sa *Gorgone :*

« Les *Peleiai,* rapides *coursières* ** de l'air, approchoient. »

Posidippe écrit, dans sa pièce intitulée *la Débauche :*

» Les *Peleiai* froides ne se couchent pas encore à l'approche de « la nuit. »

Lamproclès, le poète dithyrambique, dit expressément, dans le passage suivant, que cette cons-

---

* Je conserve *petoon* que Casaubon veut changer. Le pronom relatif à *nectar,* ou *ambroisie,* est sous-entendu, selon l'usage. J'ajoute, en traduisant, *ce breuvage,* pour être clair.

** On passera ce terme en faveur de la lettre.

tellation a le même nom que les colombes privées.

« Et vous qui avez le même nom que les *Peleiades* (pigeons)
« volantes, arrêtez-vous sous le ciel. »

L'auteur du poème sur l'astronomie *, attribué à Hésiode, les nomme toujours *Peleiades.*

« Mais les mortels les appellent *Peleiades.* »

Et le même dans un autre endroit :

« Les *Peleiades* d'hiver se couchent. »

Il dit encore :

« Pendant que les *Peleiades* sont cachées **. »

On peut donc croire sans difficulté qu'Homère a donné poétiquement le nom de *Peleiades* aux *Pleiades.*

Après avoir donc démontré que c'étoient les *Pleiades* qui étoient en relief sur le vase de Nestor et à chaque anse, on peut supposer deux choses, c'est-à-dire, ou considérer ces *Pleiades* sous la forme d'oiseaux, ou sous forme humaine ornée d'étoiles

---

* Ce poème est désigné chez d'autres anciens par le nom d'*Astrikee ;* ce qui présente une idée différente. Voyez Théon.

** Ou se cachent. Ce verbe actif, pris dans un sens réfléchi, suppose *autas.* Voyez les observations de M. de Villoison sur l'usage des verbes actifs pris passivement. *Proleg. Hom.*, p. 59.

qui les accompagnoient; mais lorsque le poète dit : elles étoient *distribuées* en or * *autour* de chaque anse, il ne faut pas entendre qu'il y en eût deux à côté de chaque division des anses, car il s'en seroit trouvé huit; mais l'une et l'autre des anses se partageant en deux pour se réunir ensuite à leurs extrêmités, le poète a pu dire *chacune* en tant que toutes les divisions des anses formoient quatre branches. S'il n'avoit considéré que le point où les divisions se réunissoient à l'extrêmité de leur élévation, il se seroit servi du mot *hekateron*, qui signifie l'une et l'autre. Ainsi lorsqu'il dit deux (*doiai*) *peleiades* d'or étoient distribuées *à chaque* (*hekaston*), et deux étoient *hypopythemenes* **, il faut entendre qu'il y

* C'est ici que je devois observer que le mot *amphis* signifie, dans Homère, *de chaque côté, entre, autour, séparément, sans;* ainsi le passage *amphis hekaston* devient fort vague. Ces *Peleiades* étoient-elles de chaque côté sur les anses, comme on voit les oiseaux sur les anses du seau Corinthien dont parle Winckelmann, p. 487, n°. 110? C'est le sens qu'a pris M. Bitaubé, en écrivant : « *Sur chaque anse paissent deux colombes d'or,* » *Il.* t. 4, p. 49; ou, étoient-elles deux à deux, savoir, une de chaque côté des anses, de manière qu'il y en eût quatre? car le texte est susceptible de ce sens, puisqu'*amphis* marque aussi la séparation. Athénée qui suppose ces *Peleiades* accolées, dit aussi qu'il y en avoit quatre aux anses; mais un des *Scholiastes* de Venise en suppose huit.

** Ce mot va être discuté.

avoit

avoit une *peleiade* seulement à l'une et l'autre division des deux anses, et il se sert du mot *doiai* en tant que ces *peleiades* étoient réunies et accolées deux de chaque côté opposé en regard, car le mot *doioi*, masculin, ou *doiai*, féminin, se dit en arithmétique, tantôt du nombre *binaire* seulement, comme dans cet exemple-ci :

« Deux trépieds et dix talens d'or. »

Ou dans cet autre :

» Deux serviteurs *. »

Tantôt de deux choses qui sont jointes, ou réunies dans le sens de double, comme dans cet exemple-ci :

« Il se retira sous un petit arbre ** *double*, formé de deux qui
« s'étoient accrus ensemble, savoir ; un lentisc et un olivier. »

Ainsi les *peleiades*, qui étoient sur les anses, se trouvèrent avoir été au nombre de quatre.

Après avoir parlé des deux *peleiades* qui étoient

---

* Les premières éditions portent *duo* pour *doioi*.

** Le texte fait entendre *deux* petits arbres. Les poëtes employoient indistinctement les mots *double*, *triple*, etc., pour *deux*, *trois*, etc. C'est ainsi que Lycophron parlant des *trois* filles d'Anius, vers 573, dit *les triples filles*, *triptychous koras*. *Doioi* signifie aussi *deux à deux*, ou *ana duo*.

distribuées sur chaque anse, le poète ajoute :

« *Dyo d'hypopythmenes* * *eesan.* »
« Il y avoit deux *hypopythmenes.* »

Il ne faut pas entendre *hypopythmenes* de *deux fonds*, ni lire le mot grec en deux parties, *hypo pythmenes*, comme Denys le Thrace; mais on lira sans séparation, de sorte qu'on l'entende des *peleiades.* Ainsi l'idée du poète est qu'il y avoit *quatre peleiades* aux anses et *deux au-dessous du fond* du vase, de manière qu'il fût appuyé sur deux, comme sur une base qui le soutenoit. Si d'ailleurs elles n'y étoient en tout qu'au nombre de six, c'est parce qu'on n'en voit que six. Elles sont cependant sept, comme le dit Aratus dans ce passage :

« Elles marquent ou suivent sept chemins en avançant, très-cé-
« lèbres ** parmi les hommes ; on n'en aperçoit cependant que
« six : malgré cela, jamais un astre ne s'est anéanti au ciel de
« manière qu'on n'en ait plus eu connoissance, et nous, nous ne
« l'avons pas ouï dire depuis que nous sommes nés *** : c'est à tort

---

* Je suis obligé de présenter le texte même, pour laisser à l'auteur le sens qu'il veut prendre. *Hypo* signifie *dessous ;* et *pythmeen,* fond.

** Athénée cite de mémoire, et dit *kaleontai,* qui se trouve plus bas dans Aratus, pour *hydeontai,* sont *célèbres* ou *vantées.*

*** Je rends l'expression du poète par les termes même de Théon, v. 262. Il y rapporte tout ce que les anciennes traditions apprenoient sur la cause qui

« qu'on l'a dit. On a toujours assuré qu'elles étoient précisément au
« nombre de sept, quoiqu'on n'en voie que six. »

Le poète a donc supposé convenablement dans la structure du vase un relief qui représentoit ce qu'on voit aux astres, et l'on est persuadé qu'il avoit cette constellation en vue lorsqu'il dit, en parlant de Jupiter :

« Aucun volatile n'approche de là, ni les *Peleiai* * timides qui
« portent l'ambroisie à Jupiter ; mais un rocher *poli* en enlève **
« toujours une : d'un autre côté, Jupiter en supplée une autre pour
« compléter le nombre ; *Odyss.* 12, 62.

---

rendoit la septième *Pleiade* invisible : sur l'origine de leur constellation, etc. Il mérite d'être lu ; mais nos astronomes savent aujourd'hui qu'une étoile peut paroître inopinément, et une autre disparoître ; car je ne parle pas des découvertes faites par le célèbre Herschel.

* Orion leur avoit donné sujet d'être timides, puisqu'il les avoit poursuivies cinq ans de suite en Béotie. Jupiter, dit une tradition poétique, en eut pitié, et les changea en *pigeons bisets* qu'il plaça au ciel. Voyez Théon. Cette époque est bien antérieure aux temps connus de la Grèce. Les îles de l'Archipel tenoient encore toutes au continent ; mais ces détails me meneroient trop loin.

** Une autre tradition rapportoit que la septième *Pleiade* avoit disparu, frappée d'un coup de foudre. Cette circonstance qui paroît bien légère, est d'un autre côté un fil bien précieux que personne n'a encore voulu suivre. Comme je serois obligé de prouver que la première époque de notre chronologie vulgaire est une fable astronomique, je respecterai les préjugés, et me tairai sur cette circonstance, qui se lie à plusieurs autres non moins importantes, dans l'histoire des anciennes révolutions du globe.

Ainsi, lorsqu'il dit qu'une des *pleiades* étoit ôtée du nombre des six autres par la *pointe*, ou la *rapidité* de ces roches errantes, et que Jupiter en suppléoit une autre pour compléter le nombre, il indique indirectement en style poétique qu'il n'en périt aucune de leur nombre, quoiqu'on n'en voie que six. En effet, on en compte et on en nomme expressément sept.

Quant à ceux qui disent que le poète a pu convenablement supposer un relief de sept *pleiades* sur le vase, puisque leur fonction est d'indiquer seulement les alimens *solides*, il faut leur répondre que le vase qu'il appelle *depas* recevoit également les alimens solides et fluides; car le poète y prépare un *cycéon*, ou mêlange. Or, le *cycéon* est un aliment fluide qui contient du fromage et de la farine dans son mêlange, et le poète dit, dans le passage suivant, qu'on mêloit et buvoit ainsi cela:

« Écamède aux beaux cheveux leur prépara un *cycéon*; mais « auparavant elle leur dressa une table, à pieds bleus, bien polis; « ensuite elle posa dessus un vase d'airain, où elle mit de l'oignon « propre à exciter à boire, du miel nouveau, et d'excellente fleur « de farine: à côté, elle posa le magnifique *depas* (la *coupe*) que « le vieillard avoit apporté de chez lui. Cette femme qui avoit un « air de déesse, leur fit le mêlange dans ce vase, en y versant du

« vin de Pramne *, rapant du fromage avec une rape d'airain,
« et saupoudrant le tout de farine qu'elle y agita : dès qu'elle eut
« préparé ce *cycéon*, elle le leur présenta à boire. »

Le poète dit à cet endroit :

« Un *autre* n'auroit levé de place ce vase qu'avec peine lorsqu'il
« étoit plein ; mais Nestor, *quoique vieux*, (*ho geroon*) le levoit
« sans peine. »

Mais il ne faut pas entendre ici *allos*, *autre*, seulement de Machaon et de Nestor ; ce qu'ont cru plusieurs écrivains, qui, mettant ici *hos* **, dans le sens de *ho*, écrivent ainsi le vers précédent qu'ils appliquent au seul Machaon :

« Mais lui (*all' hos*) ne pouvoit le lever de table qu'avec peine, »

S'imaginant que le mot *mogeoon* avec peine ne désignoit ici que Machaon, parce qu'il avoit été blessé ; mais il sera démontré ailleurs que Machaon, selon Homère même, n'a pas été blessé ***. D'ailleurs, ils ignorent qu'Homère, pour dire *autre*, ne se seroit

* L'auteur a parlé de ce vin de *Pramne* dans un des livres précédens. Il faut prendre ce terme à la lettre. »

** C'est un relatif, qui se met quelquefois pour *ho*, article *le*.

*** L'auteur fait allusion aux détails de l'*Iliade*, liv. 11, depuis le vers 580. Un des sommaires grecs de ce livre dit que Machaon *a été blessé* : cette erreur n'est pas dans le second ; c'est l'erreur dont il s'agit. La lecture d'Homère prouve qu'Athénée a raison.

pas servi d'*allos* en parlant seulement de Machaon, de Nestor, car ce sont *eux deux* qui boivent; il auroit employé le mot *heteros*, dont on se sert selon l'usage, en parlant de deux *, comme dans ce passage :

« Apportez un agneau mâle blanc; un autre, femelle noire. »

En outre, Homère n'emploie même jamais le relatif *hos* **, pour l'article *ho le*, et ce qui est bien opposé, il emploie l'article *ho le*, dans le sens du relatif *hos*, comme dans ce vers :

« Là étoit Sisyphe *** *qui* (*ho*) fut le plus rusé de tous les
« hommes. »

On peut donc supposer qu'il manque la particule

---

* On dit aussi *thateros* dans le même sens, comme dans Lycophron, vers 590. Lorsqu'on parle de deux on répète aussi *heteros;* ce qui se voit dans le vers suivant de notre texte. *Allos* se dit quand il s'agit d'un plus grand nombre. Nous disons aussi l'*autre* en parlant de deux, et *un autre* lorsqu'il s'agit d'*un* pris dans un plus grand nombre. C'est à quoi tend l'observation d'Athénée, et elle n'est pas mal fondée.

** Le texte porte *hos* pour *ho* prépositif, et ensuite *ho* prépositif pour *hos* conjonctif: ces expressions reviennent au sens que j'ai pris.

*** Le mot *ho* est ici article, et, quoiqu'en dise Athénée, on doit rendre *ho kerdistos*, par *le plus rusé.* Les ruses de Sisyphe sont connues, aussi bien que ses cruautés. Il ne trouva d'égal pour la ruse qu'Autolique fils de Mercure et de Chione.

tis, quelqu'un, dans le vers d'Homère. Le sens seroit complet en écrivant *allos men tis mogeoon*.

« Un autre quelconque n'auroit levé ce vase, de table, qu'avec « peine, lorsqu'il étoit plein ; mais Nestor le levoit sans peine. »

Alors c'eût été dire : « Tout autre homme ne levoit ce vase de table qu'avec peine, tandis que Nestor le levoit facilement, sans peine et sans souffrir de l'effort quelconque, car le vase est supposé d'une grande étendue, et fort pesant. Malgré cela, Nestor, qui aimoit à boire, le levoit facilement par l'habitude qu'il avoit de le manier. »

Mais Sosibius le *lytique* *, après avoir proposé les deux vers précédens, *un autre*, etc., s'exprime ainsi à la lettre : « Ce qu'il y a à reprendre dans le poète est qu'il ne fait lever le vase aux autres qu'avec peine, tandis que Nestor le lève sans la moindre gêne. Il a paru contre toute raison de

* Mot qui signifie *celui qui résout une question difficile*. Celui qui la proposoit étoit appelé *Enstatique*. Le lecteur, curieux de bonnes choses, lira avec beaucoup de profit, sur cet article, ce que M. d'Ansse de Villoison a détaillé dans ses doctes *Prolégomènes* de son Homère imprimé à Venise. Je ne connois aucun morceau de critique plus curieux. Il a bien raison de dire, avec le savant Heyne, que la lecture d'Homère est ce qu'il y a de plus important pour parvenir à des connoissances solides, sans excepter les arts *Proleg.* p. XLII—XLV.

représenter Nestor dans son grand âge, plus vigoureux que Diomède, Ajax, et même qu'Achille, qui étoient présens. Ainsi, après avoir exposé ce qu'on lui reproche, nous allons justifier le poète en usant d'une transposition dans les mots. En effet, ôtons le mot *geroon* du milieu de ce vers hexamètre :

« *Pleion eon* *, *Nestor d'*, *ho geroon*, *amogeeti aeiren*,

et plaçons-le au commencement du vers précédent, après *allos men*, de cette manière :

« *Allos* ** *men geroon mogeoon apokineesaske trapezees*
« *Pleion eon; ho de Nestoor aponeeti aeiren.* »

On voit donc qu'en construisant ainsi, « le vieux Nestor paroît être le seul, parmi les autres vieillards, en état de lever ce vase sans peine. » Telles sont les réflexions que fait l'admirable *lytique* Sosibius pour justifier Homère.

C'est ce même Sosibius dont le roi Ptolémée

---

* Je suis obligé de citer le texte, dont voici le sens à la lettre : « *Étant* « *plein; mais Nestor, lui vieux, sans peine levoit.* »

** Le sens sera dans l'ordre de ces mots : « *Un autre vieillard l'eût levé* « *à peine de table étant plein; mais Nestor le levoit sans peine.* » On voit par la suite qu'ont les mots grecs que les vers ne subsistent plus avec ces transpositions. Il est étonnant que Clarke ait approuvé l'idée de Sosibius, en disant *rectè Athenæus*, quoique ce sens soit aussi proposé dans les *Scholies* de Venise.

Philadelphe

Philadelphe se moqua fort ingénieusement à cause de ces solutions si vantées et autres semblables. Sosibius en recevoit une pension ; mais Ptolémée fit venir un jour ses trésoriers, et leur ordonna de dire à Sosibius, lorsqu'il se présenteroit pour recevoir cette pension, *tu l'as reçue.* Celui-ci ne tarda pas à la venir demander ; aussitôt on lui dit : *Mais on te l'a payée ;* et l'on s'en tint là. Sosibius va droit au roi, se plaint de ses trésoriers : Ptolémée les fait venir en leur ordonnant d'apporter en même temps les registres sur lesquelles étoient écrites les pensions qu'il faisoit. Le roi prend ces registres, y jette les yeux, et lui dit aussi : *Mais tu as été payé.* Or, voici comment : Il y avoit plusieurs noms écrits sur ces registres, entre autres *Soteere*, *Sosigène*, *Bion*, *Apollonos*, *Dion.* Ptolémée, regardant ces noms, lui dit : « Eh bien, admirable interprète, prends la première syllabe *so* de *Sotère,* la seconde *si* de *Sosigène*, la première *bi* de *Bion*, et la dernière *os* *d'Apollonos*, tu trouveras qu'en réunissant ces syllabes, selon ton ingénieuse critique, cela fait ton nom, et que tu as reçu ce que tu demandes * ; car pour

* Le registre portoit donc que les personnages, dont les noms sont rapportés, avoient déja été payés.

me servir des termes d'Eschyle, tu te trouves pris là * par tes propres plumes, non par celles d'autrui, en ne t'occupant que de solutions futiles, et dont il ne résulte aucun avantage. »

HOLMOS.

C'est le nom d'un vase à boire (*poteerion*) fait en forme de petite corne. Ménesthène le rappelle ainsi dans le liv. 4 de ses *Politiques* : « Une *albatane* ** torse et un *holmos* d'or. Or, l'*holmos* est un

---

* C'est un aigle qui disoit cela dans les *Myrmidons* d'Eschyle, étant abattu par une flèche *empennée*, et dont il apercevoit les plumes. Le *Scholiaste* d'Aristophane rapporte le passage en entier, *sur les oiseaux*, p. 579. Platon a fait une application de ce proverbe en d'autres termes. Voyez Canter, *Nov. Lect.*, liv. 6, ch. 15; Suid. Kuster, t. 3, p. 437. Casaubon devoit au moins nommer Ægius, à qui il devoit toute sa note; mais il a voulu être plagiaire jusqu'à la fin.

** *Albataneen :* ce mot est sans doute oriental dans le sens de *gros vase ventru*, et dont la superficie présentoit des stries ou canelures torses, comme nous voyons des carafes. Quant au mot *holmos*, il signifieroit *un mortier*, dans le sens vulgaire, pris originairement du phénicien *halm*, broyer, triturer; mais c'est un autre mot de cette langue que l'arabe a conservé, et qui signifie *source*, en lisant par la lettre *aïn*, *holm*. Nous avons vu le *rhyte* appelé *source vineuse*. Ces expressions figurées sont communes à toutes les langues. L'auteur dit qu'il étoit en forme de petite corne, ou mieux de corne *étroite*. Le rhyte étoit aussi une corne. Voyez Winckelmann, pag. 481, n°. 91.

vase à boire (*poteerion*) ſait comme une petite corne à peu près de la hauteur d'une coudée. »

OXYBAPHON.

On donne, dans l'usage ordinaire, ce nom à ce vase qui sert à mettre le vinaigre; mais c'est aussi le nom d'un vase à boire (*poteerion*) dont Cratinus fait mention dans sa *Pytine :*

« Comment donc le faire cesser * de boire? oh! je le sais; je vais
« briser *tous* ses conges, je renverserai, *foudroierai* ses barillets **,
» et tous les vases qui servent à la boisson; il ne lui restera même
« plus un *oxybaphe* à verser le vin.

Antiphane montre clairement, dans sa *Mystis* ***, que l'*oxybaphe* est une espèce de petit *calice* de terre cuite. Il s'agit d'une vieille qui aimoit à boire, et qui, voulant un grand calice, parle avec dédain d'un *oxybaphe*, comme d'un trop petit calice. Or, un autre acteur lui dit :

« A. Oui, je gagnerai cela sur toi. En effet, que ce calice a une

---

* *Lian* est une glose marginale de trop dans ce vers qu'Adam range très-bien :

Poos an tis apopauseien auton tou potou.

** Casaubon lit *synkeraunoosoo :* je le suis.

*** Casaubon renvoie, sur la *mystis ,* à un passage qui est cité liv. 10, ch. 11, p. 441 du texte; mais il ne revient pas à celui-ci. *Mystis* désigne une femme qui sert aux cérémonies sacrées.

« forme attrayante ! par les dieux, il est digne de l'appareil brillant
« de la fête que nous célébrons. N'avons-nous pas *assez* bu de
« garum, ces jours derniers, dans des *oxybaphes* * de terre? B. Ah!
« mon enfant, puissent les dieux combler de bien l'ouvrier qui t'a
« fait, tant à cause de ta belle symmétrie, que de ta solidité!

Nous devons aussi prendre l'*oxybaphe* pour un vase à boire (*potecrion*), dans les *Babyloniens d'Aristophane*, lorsqu'il dit que les démagogues ou orateurs d'Athènes demandèrent deux *oxybaphes* à Bacchus qui alloit plaider sa cause. Assurément on ne peut entendre ici ce mot que d'un vase à boire (*ekpooma*). En outre, l'*oxybaphe* que l'on posoit, et dans lequel on lançoit les latages en jouant au cottabe, ne pouvoit être qu'un vase à boire d'une ouverture fort large. Eubule fait aussi mention d'*oxybaphe*, comme d'un vase à boire, dans sa *Meunière* :

« . . . . . . et avoir bu sans mesure dans l'*oxybaphe* commun :
« ensuite le vin jura qu'il n'étoit que de vrai vinaigre ; et le vinaigre,
« de son côté, juroit qu'il étoit plutôt du vin que l'autre. »

OINEESTEERIA.

Pamphile dit que ceux qui vont se tondre les

---

* Ce passage et les suivans prouvent que ce vase pouvoit être d'usage pour les esclaves, ou des gens de bas étage, mais non pour des maîtres. Le jeu du cottabe ne prouve rien de plus. Les comiques plaisantoient souvent sans s'inquiéter de la propriété des termes : du reste, ce passage a déja paru en partie.

cheveux * de certaine partie de la tête, présentent à Hercule, dans un de ses temples, un grand vase à boire (*poteerion*) plein de vin, lequel vase se nomme *oineesteeria*, et après en avoir fait des libations ils en donnent à boire à ceux qui y sont venus en même temps.

ONYX.

Pamphile, dans ses *Termes Attiques*, donne le mot *onyx* pour le nom d'un vase à boire (*poteerion*) de bois.

PANATHEENAIKON.

Posidonius le philosophe fait mention de certains

---

* Conférez Pollux, liv. 2, ch. 3, n°. 30; Burmann sur Pétrone, ch. 107, p. 494; Brodeau sur l'*Anthologie*, p. 303. Il résulte de ces passages que les anciens consacroient des cheveux à certain dieu, à certain héros, ou à un fleuve, soit ceux d'un enfant à sa naissance, soit de deux personnes qui alloient se marier, soit des défunts aux funérailles. On a trouvé en Amérique nombre d'anciens tombeaux auxquels il y avoit des touffes de cheveux consacrés par les femmes des maris morts. Voyez D. Ulloa, *Notitias Americanas*, ou *Mémoires*, etc. que j'ai traduits avec beaucoup d'additions. Les Grecs dirent *scollys* pour des cheveux; mais ce mot désignoit originairement le crâne ou la tête. On retrouve le mot *scoll scull* chez plusieurs peuples anciens du Nord et de l'Asie, pour signifier roche, dur, crâne. Le sens de dureté s'est conservé dans *scolyphros*. *Sakal* signifie une pierre en hébreu.

vases à boire, ainsi nommés. Voici ce qu'il dit, liv. 36 de ses *Histoires* : « Il y avoit des *scyphes* d'*onyx* et de *grandeur* * à tenir deux *cotyles*, de très-grands *panathénaïques* de deux conges, et même d'autres qui tenoient davantage. »

PROARON.

Selon Pamphile, au mot *proarois*, c'est le nom d'un *crater* de bois dans lequel les Athéniens mêlent le vin qu'ils boivent.

PELIKAI.

Callistrate donne ce vase pour un *calice*, dans ses *Commentaires sur les Femmes Thraces* de Cratinus. Cratès dit, dans son second livre du *Dialecte Attique* : « Les conges se nommoient *pelikai*, comme nous l'avons dit. Quant à la forme du vase, elle fut d'abord semblable à celle des *panathénaïques*, et alors on appeloit ceux-ci ** *pelikai*. Ensuite la *pelike* eut la forme de l'*œnochoée*, ou vase à verser le vin,

* Lisez ici *synthesis* pour *syndesis*.

** Il faut observer que le mot *ekaleito* se rapporte aux *panathenaïques* qui sont du genre neutre, et se construisent au pluriel avec un verbe singulier.

tels que sont ces vases qu'on présente à la fête, et qu'on appeloit *olpee*, servant à verser le vin, à table, comme le dit Ion de Chio dans ses *Eurytides* :

« Vous élevez la voix bien fièrement * en puisant le vin dans vos « petits tonneaux avec des *olpes*. »

Mais à présent cette espèce de vase devenu d'un usage religieux à certain point, ne se présente plus que lors de la fête. Celui dont on a admis l'usage est fait de manière à ressembler sur-tout à une *arytaine*, et nous l'appelons conge. D'un autre côté, Clitarque dit qu'à Byzance, à Corinthe, en Chypre, on appelle *olpe* une *fiole* **, et qu'en Thessalie c'est l'*aiguière* qui a ce nom.

PELICHNA.

Selon Seleucus, c'est le nom *** que les Béotiens

---

* *Hyperphialon* peut se rapporter au vin, qui rend insolent.

** Qu'il ne faut pas confondre avec la *phialee*, ou tasse large, dont il a été parlé. Ce que je rends par *fiole* est le *gutturnium*, ou *cotturnium* dont parle Winckelmann, p. 489. On en voit la forme dans le *Mus. Roman.* de la Chausse. C'est une espèce de petit flacon dont la bouche est étroite et le bord large ; une *ampoule*.

*** J'ai rappelé la *pelichna*, liv. 3, ch. 27, où le texte est inintelligible.

donnent au *calice ;* mais selon les *Commentaires d'Euphronius*, c'est le nom du conge.

PELLA. PELLIS. PELLEETEER.

C'est le nom d'un vase ayant le fond plus large, analogue au *scyphus*, et dans lequel on trait le lait. Homère en parle :

« Comme les mouches qui font entendre un murmure dans une
« étable autour des *pellai* bien pleines * de lait. »

Mais Hipponax dit *pellis.*

« Buvans dans une *pellis ,* n'ayant pas de calice, car le valet
« s'étant laissé tomber l'avoit brisé.

Il montre clairement, je pense, qu'il n'y avoit pas là de vase à boire (*poteerion*), mais qu'on se servit de *pellis* faute de calice. Il dit encore ailleurs :

« Ils buvoient dans une *pella ,* et l'un portoit la santé avec elle ;
« l'autre ** la portoit avec une *arytaine.* »

Phénix de Colophon se sert du mot *pellis* pour désigner la *phiale*, dans ses *Iambes* *** :

« Car Thalès qui étoit le plus utile des citoyens, et, selon la

---

* Lisez *euglageas :* le texte est mal imprimé.

** *Allos t' autee*, *allos t' arytainee.* Adam a bien vu ce passage, que Casaubon altère encore plus.

*** Ce sont des Scazons. Lisez, au second vers, *pollon ,* non *polloon.*

renommée,

« renommée, beaucoup meilleur que les autres hommes, reçut la « *pellide* d'or. »

Il dit dans un autre passage :

« Il fait avec une *pellis* des libations de piquette à la terre, en « tenant le vase des doigts mutilés de son autre main, et trem- « blant tel qu'un vieillard sans dents qu'il est, au centre d'une « litière. »

Selon les *Gloses* de Clitarque, les Thessaliens et les Éoliens donnent le nom de *pelletere* au vaisseau qui sert à traire; mais Philétas dit que les Béotiens appellent ainsi le calice.

C'est une expression d'Homère. L'iambe est ici de rigueur au cinquième pied. Casaubon, qui dans son langage aime les vers *artipodes*, n'est guère *artippe* ici. Voyez, sur cette *phiale* de Thalès, Diog. de Laërc. Quant au mot *targanon* du passage suivant, je l'ai conservé avec Casaubon, quoiqu'Adam et les autres interprètes le rejetassent. Il s'agit d'une libation faite à la terre : c'étoit ordinairement avec du lait qu'on la faisoit; voilà pourquoi l'auteur se sert de *pellis* qui rappelle *pella*, vase à lait. C'est un vieillard édenté qui est supposé tenir quelque chose d'une main, et répandre la liqueur de la libation avec les doigts mutilés de son autre main, *thaterees*, ou *theeterees*; mais au lieu de lait il n'emploie que de la piquette, ou plutôt *un vin aigre*; ce qui marque son avarice. Je lis simplement au premier vers, *all' ek p. ho*; au second, *choloisi d.* Adam veut que ce soient des Scazons, comme les précédens; mais les poètes varioient trop leurs vers dans leurs pièces, pour qu'on décide de la mesure d'un passage par celle d'un autre. J'évite aussi tout le fatras de Casaubon : du reste, Stace donnera un exemple de libation faite à la terre. C'est un des plus beaux morceaux de son poème, liv. 8, vers 297 et *suiv.*

PENTAPLOA.

Philochore fait mention de ce vase, liv. 2 de son *Attique*. Aristodème rapporte, §. 3 de son ouvrage sur Pindare, qu'à *Scirrhes* *, sur le chemin qui mène à Athènes, les jeunes gens de l'âge de puberté disputoient entre eux le prix de la course, ayant à la main, pendant qu'ils couroient, une branche de vigne garnie de son raisin, branche qu'on appelle *oschos* **. Or, la longueur de la course est depuis le temple de Bacchus, jusqu'à celui de Minerve *scirrhade*, et celui qui remporte la victoire reçoit le calice qu'on appelle *pentaploos ;* alors il se livre à la joie avec le chœur *** auquel il donne un repas. Ce calice a eu le nom de *pentaploa*, parce qu'on mêloit ces *cinq* choses : du vin, du miel, du fromage, de la farine et un peu d'huile.

PETACHNON.

C'est le nom d'un vase à boire très-large, dont

---

* Autrement *Sciron*.

** De la *oschophorie*. Voyez Meurs. *Græc. feriat.* ; et Plutarque, *Thésée*.

*** De ses compagnons.

Alexis parle dans sa *Dropis*. Son témoignage a été cité dans ce qui précède. Aristophane dit, dans les *Drames* qu'on lui attribue :

« Tous ceux qui sont là dedans vident les petachnes * à l'envi. »

PLEEMOCHOEE.

C'est le nom d'un vase de terre fait en toupie, et qui ne tient pas *trop bien* ** sur son pied. Quelques-uns le nomment *cotylisque*, selon Pamphile. On s'en sert à Éleusis le dernier jour de la célébration des mystères, jour qui en a pris le nom de *plemochoes*, selon Pamphile, parce qu'on emplit alors deux conges qu'on élève, l'un à l'orient, l'autre à l'occident; puis on les vide en les renversant avec quelques paroles mystiques qu'on y joint. L'auteur du *Pirithoüs*, soit Critias, l'un des trente tyrans d'Athènes, soit Euripide, en fait ainsi mention : « Afin que nous versions en avant avec des paroles de bonne augure ces *plemochoees* dans cette ouverture de la terre. »

---

* Texte, sont *petachneutes ;* ne changeons rien. Ces termes pris de l'action, ou de la chose, sont familiers à toutes les langues.

** Texte, *eesychee.* Daléchamp rend assez bien l'idée de ce terme, que d'autres prennent mal en sens contraire.

PRISTIS.

Il a été dit précédemment à l'article du *batiaque*, que *pristis* * étoit le nom d'une espèce de vase à boire, *poteerion*.

PROCHYTEES. PROCHOÏS.

C'est le nom d'une espèce de vase à boire (*ekpoomatos*), comme le dit Simariste, §. 4 de ses *Synonymes*. Ion de Chio en parle dans ses *Élégies* :

> « Que les servantes, chargées de verser le vin, nous en mêlent un
> « cratère dans des *prochytes* d'argent. »

Philétas, dans ses *Atactes*, dit que c'est un vase de bois dont les paysans se servent pour boire. Alexandre en fait mention dans sa pièce intitulée *Tigoon* **.

Mais Xénophon, liv. 8 de sa *Cyropédie*, appelle *prochoïdes* certains calices. Voici le passage ; il s'agit

---

* Nom d'un poisson marin : c'est le *soufleur*, et non pas la *scie*.

** Les copistes auroient-ils confondu ici Alexandre avec Alexis? celui-ci est cité, liv. 15, ch. 7, dans son *Agoonis ;* ou l'auteur auroit-il écrit Archippe dans son *Rhinon*, pièce citée *ibid?* Je fais cette remarque, parce que la même incertitude se retrouve sur un nom analogue dans Varron. Voyez Scaliger, *not.* p. 168, n°. 82, *in agedone, agone, ægeone.*

des Perses : « Il étoit défendu par leurs lois de porter des *prochoïdes* aux repas; sans doute afin qu'en ne buvant pas trop, le corps et l'esprit fussent moins exposés à être abattus. Or, c'est un usage qui subsiste encore chez eux. Néanmoins ils boivent tant qu'au lieu d'y porter de ces vases, ce sont eux-mêmes qu'on en rapporte, car ils ne peuvent se soutenir assez * pour en sortir.

PROUSIAS.

Il a déja été dit précédemment que c'est un vase à boire droit sur sa base **; mais Nicandre de Colophon, liv. 4 des *Évènemens arrivés à Prusias*, raconte que ce vase eut son nom de ce roi de Bithynie, si fameux par sa vie voluptueuse et sa mollesse.

RHEONTA.

C'est ainsi qu'on appeloit certains vases à boire : *poteeria*. Astydamas en fait mention dans ce passage de son *Hermès*.

« D'abord deux cratères d'argent, mais cinquante *phiales* et dix

---

* Daléchamp lisoit bien, comme dans Xénophon, *orthoumenoi*.

** Conférez Winckelmann, p. 485, n°. 96.

« cymbions; douze *rhéontes*, dont dix d'argent, mais les deux * « autres d'or, et l'un de ceux-ci étoit un griphon, l'autre un « pégase. »

RHYSIS.

C'étoit le nom d'une *phiale* d'or, selon Théodore. Cratinus dit, dans ses *Lois*:

« Faisant des libations avec une *rhysis* **. »

RHODIAS.

Diphile fait mention de ce vase dans son *Preneur de Villes*, corrigé; mais Callimaque nomme cette pièce de Diphile l'*Eunuque*. Voici donc ce qu'il dit:

« Boire même un peu plus que ne contiennent les *rhodiaques* *** « ou les *rhytes*. »

RHYTA.

Dioxippe, dans son *Philargyre*, et Aristote, dans

---

* Lisez ainsi ce vers :

Duo de chrysâ ; gryps hen, to d'heteron pegasos.

Casaubon le corrige mal.

** *Rhysis* et *rhéonte* sont des noms qui convenoient probablement à des vases que l'auteur a déja nommés différemment, mais que nous ne pouvons reconnoître, parce qu'il n'explique rien. Ils ont eu leur nom de *rhéoo*, *rhyoo*, *je coule* comme le *rhyton*.

*** Cet article est transposé. Il va paroître plus intelligible à l'article suivant.

son *Traité de l'Ivresse*, font mention des *rhytes*. Lyncée de Samos écrit, dans ses *Lettres*, « *rhyton* a l'*y* bref, et *on* le marque d'un accent aigu. » Démosthène nomme, dans son *Discours contre Midias*, des *rhytes*, des *cymbions* et des *phiales*. Diphile dit, dans son *Eunuque*, ou le *Soldat*, pièce retouchée après avoir été donnée sous le nom de *Preneur de Villes* :

« Il y a lieu de répondre que plusieurs boiront assurément plus
« que ne contiennent les rhodiaques, ou les *rhytes*. »

Épinicus écrit, dans ses *Supposées* :

« A. Il faudra boire aujourd'hui, pendant un temps prescrit, trois
« *rhytes* des plus grands qu'il y ait. B. Mais il me semble qu'avec
« un peu de temps j'en viderois bien deux. A. Eh ! c'est un élé-
« phant * ! B. Quoi ! tu mènes avec toi un éléphant? B. Oh ! c'est
« un *rhyte* qui tient deux conges, et qu'un éléphant ne boiroit pas.
« A. Mais je l'ai déja bu **. »

Voici ce qu'il dit encore ailleurs du *rhyte* :

« A. C'est Bellerophon qui, monté sur Pégase, perça de traits la

---

* Vase, dont le corps étoit une tête d'éléphant, et dont les deux biberons étoient formés comme les dents de cet animal. Nous avons plus haut un vase semblable formé d'une tête et de deux cornes de bœuf. Je lis *chronizomenon* avec Adam, au vers 3.

** Je lis, au vers 4, *periageis ;* au vers 6, *egoo de prosthen t.,* etc. ; au vers 8, *touto d' ou ch.,* et je laisse de côté Casaubon et les autres changemens d'Adam.

« chimère jetant le feu par les narines. B. Soit : prends maintenant « ce (*rhyte* *). »

Le *rhyte* se nommoit d'abord *keras*. Il paroît que ce vase fut d'abord fait par ordre du roi Ptolémée Philadelphe, pour servir d'ornement aux statues qui représentoient Arsinoé. En effet, elle y porte de la main gauche ce *rhyton* ** plein de tous les fruits de la saison ; les artistes ayant voulu montrer que cette corne est encore mieux fournie que celle d'Amalthée. Théoclès en parle ainsi dans ses *Ithyphalles* :

« Nous tous, les ouvriers ***, nous avons offert aujourd'hui les « sacrifices pour le salut de notre roi chéri, chez lequel je vais me « rendre avec eux après avoir bu plein cette corne. »

Denys de Sinope, comme je l'ai dit ci-devant, a fait mention du *rhyton*, en donnant le détail de quelques vases dans sa *Sozuse*. Hédyle parle, dans ses *Épigrammes*, du *rhyton* qu'avoit fait le mécanicien Ctésibius :

« Vous qui aimez à boire le vin pur, venez au temple chéri de

* Ce mot n'est pas exprimé : les copistes l'ont certainement omis.

** Texte, *deemiourgeema*, ce *morceau de l'art*, ou *cette invention*.

*** Le corps des artistes et ouvriers de Bacchus. Il en a été parlé plusieurs fois.

« Zéphyre ;

« Zéphyre ; voyez-y le *rhyton* de la belle Arsinoé : c'est le *beeza*
« même égyptien, qui appelle à la danse pendant que la liqueur
« passe comme un filet par la source rétrécie, et fait entendre un
« son aigu : le signal de la guerre se fait aussi entendre avec un
« cornet * d'or, qui est le signe des plaisirs et de la table, comme
« l'a imaginé le roi du Nil, lui qui a su tirer des eaux divines de
« ce fleuve une mélodie particulière à sa patrie, et chérie de ceux
« qui sont initiés aux sacrés mystères. Mais rendez hommage à
« cette ingénieuse découverte de Ctésibius. Venez donc jeunes
« gens à ce temple d'Arsinoé. »

Théophraste écrit, dans son *Traité de l'Ivresse*, que le vase nommé *rhyton* ne se donne qu'aux héros ; et selon Dorothée le Sidonien, les *rhytons* sont sem-

* Cette épigramme d'Hédyle, à l'exception des quatre derniers vers, est dans le plus mauvais état. Je suis obligé de l'écrire comme il faut la lire, au moins sans s'écarter du texte :

Zooropotai, nai ! touto philozephyrou kata neeon
Eidalimees to rhyton, deut' idet' Arsinoees,
Orcheesteen beezan aigyption, hos ligyu eechon
Salpizei, krounou pros rhysin heettomenou.
Kai polemou syntheema dia chrysoû de gegoonei
Koodoonos, koomou synthema kai thaliees,
Neilou hokoion anax Mystais philon hieragoogois
heure melos, theioon, patrion ex hydatoon.
Alla Ktesibiou sophon heurema tiete touto :
Deute neoi, neeoo toode par' Arsinoees

Le mot *koodoon* se dit du cornet et de la trompette : c'en étoit proprement le pavillon. L'auteur fait honneur à Ptolémée de l'invention de Ctésibius.

blables à des cornes*, percées par l'extrémité, de sorte qu'on boit avec ces vases la liqueur qui en tombe comme un filet d'eau qui sort d'une source, et que c'est de cet *écoulement* (*rhysis*) qu'ils ont eu leur nom.

SANNAKRA.

Cratès rapporte, liv. 5 de son *Traité du Dialecte Attique*, que *sannakra* est le nom d'un vase à boire (*ekpooma*); mais d'usage chez les Perses. Philémon, après avoir fait mention des *batiaques* dans sa *Veuve*, et plaisanté sur le ridicule de ce nom, ajoute :

« Des *sannacras*, des *hippotragelaphes* **, de petits batiaques,
« des *sannakies*, ou petits *sannacres*. »

SELEUKIS.

Il a été dit précédemment que ce vase à boire (*ekpooma*) avoit eu son nom du roi Séleucus, au rapport d'Apollodore d'Athènes. Polémon, liv. 1 de l'ouvrage qu'il adresse à Adée sur les vases, dit que

---

* « On puisoit autrefois avec des cornes, dit Nonnus, liv. 12, les coupes « n'ayant pas encore été inventées. C'est de cet usage que *keras*, ce nom « divin, a été inventé pour exprimer le mélange du vin. »

** Voyez plus bas, à l'article *tragelaphes*.

la *séleucis*, le *rhodias* et l'*antigonis* sont assez semblables.

SKALLION.

C'est chez les Éoliens le nom d'un très-petit * calice avec lequel ils offrent les libations, comme le dit Philétas dans ses *Atactes*.

SKYPHOS.

Quelques-uns terminent le génitif de ce mot par *s*, disant *skyphous*, mais ils n'ont pas raison à tous égards; car lorsque ce mot est pris comme masculin, tel que *lychnos*, *lumière*, nous devons le prononcer sans *s*, au génitif, et dire *scyphou;* mais lorsqu'on le fait neutre, et décliné comme *teichos*, muraille, au génitif *teichous*, il prend *s*, et fait *to scyphos*, *tou skyphous*. Quant aux Attiques, ils font ce mot masculin, ou neutre; mais Hésiode écrit *skyphos*, liv. 2 de sa *Mélampodie :*

« Marès vint chez lui en messager diligent lui apporter la nou-
« velle; aussitôt il emplit de vin un *skypphos* d'argent, et le pré-
« sente au roi. »

---

* *Scallion* est le mot *schal* du nord; il signifie une *petite tasse*, et originairement un *battant* de coquillage.

Il parle encore de même ailleurs:

« Et alors le prophète détacha * le lien, aidé des mains de Bias;
« mais Iphiclus fut aussitôt à sa poursuite, et le serra de près.
« Phylacus, qui d'une main tenoit un *skypphos*, ayant pris son
« sceptre de l'autre, envoya aussi derrière lui ses serviteurs, en
« leur disant: . . . . »

Anaximandre dit pareillement *skypphos*, dans son *Herooologie:* « Mais Amphitryon ayant partagé le butin à ses compagnons de guerre, et gardant le *skypphos* qu'il lui avoit pris ». Et dans un autre endroit: « Mais Neptune donne ce *skypphos* à Teleboès, son fils; Teleboès le donne à Ptérélas, à qui Amphi-

* Il s'agit ici de Mélampus le devin, qui voulant épouser la belle Pero avoit enlevé les bœufs d'Iphiclus, aidé de son frère Bias. Nélée, qui étoit ennemi d'Iphiclus, cherchoit tous les moyens de lui nuire; il voulut même lui faire enlever ses bœufs, et pour réussir il promit Pero à celui qui oseroit faire ce larcin. Mélampus l'entreprit; mais poursuivi et pris par Iphiclus et ses gens, il fut mis aux fers. Selon notre texte, ce fut à l'aide de Bias qu'il se délivra de ses liens. Selon Homère, ce fut Iphiclus même qui les lui ôta. Il faut d'ailleurs observer que celui-ci demeuroit à *Phylace*, lieu ainsi nommé de *Phylacus* son père: ainsi, en admettant *esteiche* avec Casaubon, je crois qu'il faudroit aussi lire *ek Phylakees* à notre dernier vers; *il partit de Phylace, le pressant derrière le dos, pour le saisir*, etc. Homère nous a conservé en partie ce fait vrai ou faux, *Odyss.* liv. 11, vers 286 et *suiv.* Je laisse de côté les autres mythologistes. Si l'on conserve le texte, Phylacus sera censé partir à la suite d'Iphiclus son fils, pour prendre Mélampus avec lui.

tryon le prit, puis il s'en alla par mer. Anacréon emploie le même mot. »

« Mais moi, tenant le *skypphos* tout plein, *j'en bus un peu* en
« portant la santé à Erxion qui avoit une aigrette blanche. »

Or, le poète dit ici : *j'en bus*, *exepinon*, dans le sens de *proepinon*, car le mot *propinein* signifie proprement présenter le vase à un autre, afin qu'il le vide le premier *. On voit Ulysse dans Homère :

« Présenter à Arète un vase *amphycupelle* qu'il lui met en main ;
« *Odyss.* 13, vers 57. »

Et dans l'Iliade :

« Ayant empli la coupe de vin, il salua Achille en la lui présen-
« tant. »

Car on emplisoit le vase tour-à-tour pour se porter la santé avec quelques expressions d'honnêteté.

---

* Je traduis ainsi ce passage, pour éviter toute équivoque. Celui qui présentoit le verre en buvoit un peu pour être censé avoir répandu dans le vase toute la santé dont il jouissoit. Nous avons vu qu'on reprochoit de commencer par vider le vase pour le présenter ensuite ; ce qui passoit pour l'oubli de toute honnêteté. L'usage de porter ainsi la santé n'exposoit alors à aucun risque ; mais les maux vénériens, si généralement répandus de nos jours, le proscrivent sans replique, quoiqu'il subsiste encore en Flandres, où l'on boit un peu, et l'on remplit le verre qu'on présente.

Panyasis écrit aussi *skypphos*, liv. 3 de son *Héraclée :*

« Après avoir mêlé plein un grand crater tout brillant d'or, il y
« puisa plusieurs scyphes (*skypphous*), et but une liqueur très-
« agréable. »

Euripide a fait *skyphos* masculin dans son *Eurysthée :*

« Et un long scyphe (*skyphos te makros*). »

Achée en use de même dans son *Omphale :*

« Mais le scyphe (*ho skyphos*) du dieu m'appelle. »

Simonide dit aussi au masculin :

« Un scyphe à anses (*skyphon ouathenta*). »

Mais Ion dit au neutre dans son *Omphale :*

« Il n'y a pas de vin dans le scyphe (*skyphei*) :

formant ainsi cet ablatif du neutre nominatif *skyphos.* Épicharme dit de même au neutre dans son *Cyclope :*

« Çà, verse dans les cyphe (*skyphos*) : »

Alexis écrit aussi au neutre dans sa *Leucadie :*

« A des lèvres de vieillards un grand scyphe (*skyphos*). »

Épigène dit, dans sa *Bacchia*, ou *Fureur bacchique :*

« J'eus du plaisir à recevoir le scyphe (*skyphos*). »

Phédime écrit, liv. 1 de son *Héraclée :*

« Un scyphe (*scyphos*) de bois, large, et plein d'un vin pur
« exquis. »

Aristophane de Byzance lit ce mot au neutre dans ce vers d'Homere :

« Ayant donc empli le *scyphe*, avec lequel il buvoit, il le lui pré-
« senta ; *Odyss.* 14, vers 112. »

Mais Aristarque le lit au masculin, *skyphon*. Asclépiade de Myrlée le fait neutre dans son *Commentaire sur la Nestoride :* « Aucun des citoyens, même d'une médiocre fortune, ne se servoit, à la ville, de *scyphe* (*skyphei*), ni de *cissybion ;* ce vase étoit réservé aux *porchers*, aux *pâtres*, et aux gens de la campagne, comme Eumée,

« Qui ayant empli de vin un scyphe (*skyphos*) avec lequel il
« buvoit, le présente à (*Ulysse*). »

Alcman fait ce mot masculin dans le passage suivant :

« Souvent sur les cimes des montagnes, lors de la fête bruyante *

* Je lis *polyphoonos* avec Casaubon, pour *polyphanos*. Cantère avoit déja noté cette erreur de *a* pour *oo*. *Rat. emend. ;* mais il faut auparavant *ha* pour *hee ; ha dee-heorta :* le sens de ce passage est si altéré qu'on n'y comprend rien. D'abord, il est très-probable qu'Alkman parle ici à sa fameuse maîtresse Mégalostrate. Le féminin *echoisa* montre qu'il s'agit d'une femme. Au risque de me tromper, j'ai lu *charmasi leontiois*, ou *leontikois*, présumant qu'il s'agissoit de ces fêtes qu'on alloit célébrer sur les montagnes,

« des dieux, tu avois à la main un vase d'or, qui étoit un grand
« scyphe (*skyphon megan*), comme en ont les hommes qui
« gardent les troupeaux, et au milieu des *divertissemens léon-*
« *tiques* tu errois, après avoir fait cailler un grand fromage, sans
« apprêt, et blanc. »

Eschyle écrit *skyphooma* dans ses *Perrhèbes :*

« Que sont devenus ces nombreux présens, et ces prémices des
« dépouilles des ennemis? où sont ces *scyphômes* faits en or et en
« argent? »

---

en l'honneur *du soleil* particulièrement. Ces fêtes ont eu le nom de *Léontiques* du mot *leoon,* lion, emblême du soleil. Quelques anciens monumens nous présentent un lion avec une couronne rayonnée sur la tête, surmontée d'une espèce de mître. Il tient un bœuf par les cornes. Ce symbole, venu de l'Égypte, fut commun à la Perse, après les excursions de Cambyse. La Syrie honoroit aussi le soleil sous l'emblême du lion : le soleil s'y nommoit *Élagabal,* dieu du mont, ou mieux, *dieu mont,* selon l'expression des Gètes, qui entretenoient aussi un feu perpétuel sur un mont en l'honneur du soleil. Ces fêtes léontiques étoient absolument les mêmes que les mithriaques. Elles ont été d'usage à Rome, à l'époque la plus reculée, en l'honneur de Saturne, et aussi sanguinaires que chez d'autres peuples, comme l'observe Scaliger sur Varron. On verra de plus grands détails, *Mém. Acad.,* inscript. t. XVI, *in*-4°. Adrien en avoit proscrit les sacrifices humains : Commode les y renouvela. La Provence a conservé un reste de cette superstition générale, dans le feu qu'on va tous les ans allumer sur une montagne. Nos feux de la St. Jean et de Noël, ou la buche de Noël, viennent aussi de cet ancien usage.

Adam lisoit *chersi lention epanatheisa,* te mettant un linge sur les mains : mais à quoi cela peut-il se rapporter? Si le poète parloit à un homme, on entreverroit peut-être le voile dont les prêtres du soleil se couvroient, comme les Rabbins dans leurs synagogues, en célébrant *Eloah* qui signifie *soleil;* car pour sacrifier aux autres dieux il falloit avoir la tête nue. Si je me trompe ici, dites mieux sur un passage si obscur.

Stésichore

Stésichore appelle coupe *scyphion* le vase à boire qui étoit chez le centaure Pholus ; ce qui équivaut à *en forme de scyphe ;* mais en parlant d'Hercule, il dit :

« Prenant une coupe * *skyphion,* qui tenoit environ trois *lagynes,*
« il but tout d'un trait ce vin qu'il lui avoit mêlé. »

Archippus a aussi employé ce mot au neutre dans son *Amphytrion.*

LAGYNON.

On dit que ce mot désigne certaine mesure ** ancienne chez les Grecs, comme le conge et la cotyle, et contenant douze cotyles Attiques. C'est aussi, dit-on, la même mesure qu'on nomme le *lagane* à Patras. Mais Nicostrate écrit le *lagynos* au masculin dans son *Hécate :*

« Combien *grands* sont ces *lagynes* qu'on nous a *mesurés ?* »

Il dit encore ailleurs au masculin :

« Quelques-uns font le *lagyne* de trois conges ***. »

---

* Je lis *kai skyphion,* etc. Il faut ôter *pholos* du second vers : c'est une glose marginale.

** *Lagynon ;* mot qui devroit être plus haut dans l'ordre alphabétique : c'est le nom phénicien *log,* espèce de mesure chez les Hébreux. *Lagena* en vient aussi chez les Latins.

*** Le manuscrit d'Ægius porte *tinos trichous.*

Et dans un autre passage :

« Apporte-nous *ce lagyne qui est plein.* »

Et dans sa pièce intitulée *le Lit :*

« Ce *lagyne* est bien mal * placé près du vinaigre. »

Diphile écrit, dans ses *Sauvés :*

« Bonne vieille, j'ai *le lagyne* vide, mais le sac plein. »

Lyncée de Samos écrit, dans sa *Lettre à Diagoras :* « Je sais, Diagoras, que pendant ton séjour à Samos, tu t'es trouvé plusieurs fois aux repas que je donnois, où chacun avoit sur table *son lagyne* pour se verser à boire à son gré dans ce vase que je faisois servir à chaque convive ** ».

Mais Aristote dit, dans son *Histoire du Gouvernement de Thessalie* : « Les Thessaliens disent *la lagyne* au féminin. » Rhianus le poète épique en use de même dans ses *Épigrammes.*

« Archine, *cette lagyne* contient réellement moitié poix *** à

---

* Je laisse de côté Casaubon. Le sens sera peut-être plus exact ainsi : « Ce « *lagyne*, dont le vin est presque du vinaigre, me déplaît. »

** *Didous* doit rester ici. Casaubon le change mal-à-propos.

*** On verra, dans le *Traité des vins* de Baccius, l'usage qu'on faisoit de la poix et de la résine, pour en enduire les tonneaux et les vases. Je dis les *tonneaux*, car les anciens en faisoient de semblables aux nôtres. Conférez

« enduire les rames, et moitié vin. Quant au chevreau, je n'ai pas
« vu de viande plus délicate; ainsi, Hippocrate qui l'a envoyé
« mérite toute sorte d'éloges. »

Diphile a cependant fait ce mot neutre dans ses *Adelphes* :

« Oh ! le fripon *, qui peut même, ayant un *lagynion* caché sous
« l'aisselle, aller où l'on goûte le vin, et le vendre jusqu'à ce qu'il
« rencontre enfin un tavernier qui soit trompé par le vendeur de
« vin, comme on l'est ordinairement dans un repas où chacun paie
« son écot. »

Quant au pluriel *lagynois*, que Stésichore présente dans sa *Géryonide*, et au vase qu'il a dit (*précédemment*) être de la mesure de *trois lagynes*, ces

---

plusieurs passages sur ces *vina picata*; Pline, liv. 14, et les notes d'Hardouin. Le mot *leptoterees* du vers 3 est ici équivoque : on peut traduire, *de viande plus maigre ; cependant Hip.*, etc. : d'un autre côté, *pleen* est souvent affirmatif.

* Le texte dit, *perceur de murs*. Casaubon a laissé en désordre ces quatre vers dont il n'a pas vu le sens, et les a joints à la prose. Il est cependant bien facile de les rétablir.

« *Oo toichoorychon ! ho dynamenos, lagynion*
« *Echoon, badizein eis ta genmath', hypo maleez ;*
« *Kai touto poolein, mechris an, hoosper en eranoo*
« *Heis loipos, êe kapeelos eedikeemenos*
« *Hyp' oinopoolou* . . . . »

Il s'agit d'un homme qui allant goûter différens vins jetoit le reste de ce qu'il goûtoit dans un flacon, et vendoit ce mélange de différens vins qu'il rapportoit avec lui. La syllabe *dy* dans *dynamenon* est commune au participe.

expressions laissent toujours les trois genres de ce mot indécis.

Ératosthène écrit que quelques-uns font les mots *petasos* et *stamnos* féminin ; mais le mot *skyphos* a été pris du mot suivant *scaphis*.

SKAPHIS.

Celui-ci est pareillement un vase rond * de bois, propre à mettre du lait, ou le lait-clair, comme il est dit dans Homère :

« Tous ces vases, tant les *gaulos*, que les *scaphis*, dans lesquels
« il trayoit, étoient si pleins de lait clair qu'il couloit de ces vases
« faits pour cet usage. »

D'autres déduiront peut-être le mot *skyphos* de *skythos*, parce que les Scythes boivent toujours outre mesure. J'observe d'ailleurs que Hiéronyme de Rhode dit, dans son *Traité de l'Ivresse*, *skythisai* pour *methysai*, s'enivrer. Enfin, les lettres *phi* et *theeta* se mettent l'une pour l'autre ** comme identiques.

---

* *Skaphis*; c'est le *skip*, *schiff* du Nord, et le *scafa* des Latins; un bois creusé, une barque, une gondole, etc. L'auteur dit que c'étoit un vase rond : soit. *Odyss.* 9, vers 222.

** J'ai produit *pheer* pour *theer* de Pindare au sujet de Chiron le centaure ; on a dit *phlaoo* et *thlaoo*, je brise, etc.

Mais par la suite on fit des *scyphes* de terre et d'argent, à l'imitation de ceux de bois. Ce fut en Béotie qu'on fit les premiers, et ceux qu'on nomma *scyphes héracléotiques* eurent particulièrement la vogue, en ce qu'Hercule, Béotien de naissance, s'en servit dans ses expéditions. Voilà pourquoi quelques-uns les ont appelés *héracléotiques;* mais ils sont un peu différens des autres, car on voit sur leurs anses ce qu'on a appelé *nœud d'Hercule.* Bachylide fait mention des *scyphes* béotiens dans ce passage, où il adresse la parole aux Dioscures, en les invitant à venir loger chez lui.

> « Il n'y a chez moi, ni des bœufs, ni de l'or, ni des tapis de pourpre ;
> « mais j'ai un cœur bienfaisant, une muse agréable, et de char-
> « mant vin dans des *scyphes béotiens.* »

Après les *scyphes* béotiens, les plus renommés furent ceux de Rhode, faits de la main de Damocrate; après les Rhodiens, ceux de Syracuse eurent quelque renommée.

Seleucus dit que les Épirotes appellent un *scyphe lyrtos;* mais les habitans de Méthymne disent *skythos* pour *skyphos*, selon ce que rapporte Parménon dans son *Traité du Dialecte.*

Dercyllidas, Lacédémonien, fut surnommé

Skythos *, comme le dit Éphore, liv. 18; voici le passage : « Les Lacédémoniens envoyèrent Dercyllidas en Asie, en place de Thimbron, ayant su que les Barbares de l'Asie ne font rien qu'avec tromperie et astuce; c'est pourquoi ils l'envoyèrent, pensant qu'il ne seroit nullement trompé, car il n'avoit rien de cette ſranchise spartiate; au contraire, c'étoit un homme rusé et féroce en même temps; ce qui l'avoit ſait surnommer *Skythos* à Lacédémone. »

TABAITAS.

Voici ce que raconte Amyntas, liv. 1 de son ouvrage sur les *Stations de l'Asie*, en parlant de ce qu'on appelle *miel aérien* ** : « Après avoir cueilli cela

---

* J'écris ici *Skythos*, comme il le ſaut.

** Casaubon a rencontré ce miel *aérien* dans deux auteurs qu'il a commentés; dans Polyen et dans Athénée, sans rapprocher les deux passages. Il est certain que Polyen parle de ce miel sous le nom de *miel qui tomboit en pluie, ou de l'air : Stratag.* liv. 4, ch. 32, p. 273, édit. 1589. Ce miel s'y forme aussi *en masses*, comme il est dit dans Athénée; ainsi, c'est le même dont il s'agissoit sur cette colonne qu'Alexandre fit briser. La note de Casaubon prouve-là son peu de jugement; mais il en manque autant dans Athénée, en prenant ce miel pour ce que nous appelons vulgairement *la manne.* Il auroit raison si l'on devoit appeler *mannes* les différentes concrétions saccarines ou douceâtres qu'on tire de plusieurs végétaux de l'Arabie, et même dans plusieurs endroits de l'Asie; mais ce n'est pas le sens qu'il

avec les feuillages, ils l'arrangent en masse comme des figues de Syrie; d'autres en font des globules, et lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font tomber ce miel des brins de bois dans des vases à boire de bois, qu'ils appellent *tabaïtes*, y versent de l'eau peu à peu, le passent et le boivent. Cela ressemble à du miel qu'on boiroit après l'avoir délayé; mais

attache à ce mot. Il y a trois espèces de *manne* proprement dite, et qui se recueillent sur le frêne en Italie. La première est celle qui transude de l'arbre même, et spontanément; la seconde, celle qui en découle par les incisions qu'on y fait; la troisième, celle qui se recueille sur les feuilles. Mais cette concrétion saccarine, d'abord assez agréable dans la manne la plus pure, laisse ensuite une saveur nauséabonde et très-dégoûtante. Ce ne peut donc pas être là ce *miel en pluie* de Polyen, ni le miel aérien d'Amyntas, qui délayé dans l'eau étoit plus agréable à boire que le miel des abeilles. Néanmoins ce miel d'Amyntas paroît analogue à la troisième espèce de manne dont nous avons parlé, quoiqu'à cet égard toutes les concrétions végétales saccarines soient aussi dans les mêmes rapports. Est-ce à la vétusté, ou à des principes hétérogènes, ou à quelque surabondance de phlogistique que notre manne doit la saveur nauséabonde qu'elle a, et qui ne se trouvoit pas dans la concrétion d'Amyntas? Je n'en sais rien. Il faudroit avoir été sur les lieux; mais cette différence est réelle: on ne doit donc pas les confondre, malgré l'opinion de Saumaise qui revient à celle de Casaubon. Voyez Solin, p. 1019. Je ne m'arrêterai pas à la *manne* de Moyse : ces aventures sont trop mystérieuses aux yeux de gens éclairés pour qu'ils en parlent. Quant à *tabaïte*, Casaubon voit encore ici l'arche de Noé, *theba;* mais Saumaise oppose que ce mot signifie aussi *montagne*, et plusieurs autres choses. Il propose *tabalite;* soit : voyez l. c. Je lis, à la fin du texte de cet article, *toutou de poly heedion:* autrement il y auroit un contresens.

c'est en même temps beaucoup plus agréable que celui-ci (*que le miel*). »

TRAGELAPHOS.

C'est ainsi qu'on appelle certains vases à boire (*poteeria*), comme on le voit dans ce passage de la *Coniate* d'Alexis:

« Des cymbions, des phiales, des *tragelaphes* * des calices. »

Ménandre, dans son *Pêcheur*, dit:

« Des *tragelaphes*, des *labroonios*. »

On lit dans le *Métakolloomène* d'Eubule :

« Mais il y a cinq phiales, deux *tragelaphes*. »

Ménandre dit, dans son *Pêcheur* :

« Des *tragelaphes*, des *labroonios*. »

---

* Klein est celui qui, parmi les naturalistes, me paroît le mieux fondé à regarder l'animal que représentoit ce vase, comme tenant du bouc et du cerf (le *muflon*). Le rhyton que présente de la Chausse donne le vrai caractère de sa tête. Elle est à la petite extrêmité de la corne, formée en un vase à verser à boire, et garnie d'une anse. L'animal a les cornes simples, et le mufle du cerf. J'ai déja fait quelques remarques sur ces espèces de vases dans le cours des notes de ce livre. Le corps représentoit, ou le poitrail et le cou d'un cheval, ou le devant d'un bœuf, ou la tête de tout autre animal, comme *éléphant*, etc., et il se terminoit par une corne simple, ou par deux, au bout desquelles on buvoit en ôtant le bouchon.

Quant à la pièce que cite Athénée, elle est d'Amphis, selon les textes de Pollux, liv. 7, n°. 125.

Antiphane

Antiphane en parle dans ce passage de sa *Chrysis*, ou *Coupe d'or :*

« Quant au jeune marié *saproploute*, il avoit, dit-on, nombre de
« talens *, des esclaves, des intendans, différens attelages, des
« chameaux, des tapis, force argenterie, des phiales, des trières,
« des *tragelaphes*, des carchèses, des gaulos d'or massif, des vais-
« seaux sur mer : or, par *gaulos* il faut entendre des *cades*, selon
« le langage de tous les amateurs de franches-lipées. »

TRIEEREES, ou TRIRÈME.

Épinicus a montré, dans ses *Supposées*, que *trière* étoit le nom de certain vase à boire (*ekpoomatos*); mais nous en avons cité la preuve précédemment.

HYSTIAKON.

C'est le nom de certain vase à boire (*poteerion*); Rhinton le nomme dans son *Hercule* :

« Tu avalas dans un *hystiaque* un *elatère* fait de farine pure **
« et de grain moulu. »

PHIALEE.

Lorsqu'Homère dit :

« Il posa une *phiale amphithète*, *apyroote* ; »

---

* D'or ou d'argent. *Saproploute* peut signifier un *riche sordide*.

** *Pâte*, ou *gâteau* du genre des *placentæ*, fait de farine moulue très-belle, et de farine d'orge pilée.

et ailleurs :

« Une *phiale* d'or et une *graisse double* * »

Il n'entend pas parler d'un vase à boire (*poteerion*), mais d'un vase d'airain très-large, analogue à un chaudron, ayant peut-être deux anses de chaque côté **.

Parthénius, disciple du grammairien Denys, entend par *amphithète* que la *phiale* n'avoit pas de fond. Apollodore, l'Athénien, dit, dans son *Petit exposé du Cratère*, que le mot *amphithète* indique que la *phiale* ne pouvoit se poser, ni se tenir sur son fond, mais qu'il falloit la poser sur la bouche même du vase. D'autres pensent que, comme on dit *amphiphooreus* d'un vase qu'on peut porter par les anses, il faut prendre *amphithète* pour une *phiale à deux anses*. Selon Aristarque, c'est une *phiale* qu'on peut poser de chaque côté, tant sur le fond que sur la bouche ou le bord. Denys, surnommé le Thrace ***,

---

* C'est l'*epiploon* que le peuple appeloit *deemos;* comme chez le nôtre c'est *la coiffe*.

** Ou *parties;* mais il faut ensuite la subtilité d'un ignorant grammairien pour trouver qu'*amphithète* signifie *sans fond*. J'ai déja expliqué ce mot qui signifie la même chose qu'*amphikypelle*.

*** Ou le *Rhodien*, parce qu'il demeuroit à Rhode. Il étoit d'Alexandrie, et contemporain de Pompée.

croit qu'*amphithète* désigne une *phiale* dont le contour s'étendoit (*amphitheousan*) en forme circulaire.

Mais Asclépiade de Myrlée s'explique ainsi : « On a dit *phiale* en changeant d'élément littéraire pour *pialee*, mot qui répond à *piein halis*, boire suffisamment, vu que ce vase contient une dose suffisante de boisson; car elle est plus grande que le *poteerion*. La *phiale amphithète* et *apyroote* étoit celle qu'on avoit battue * et formée à froid, et qu'on ne mettoit pas au feu. Comme le poète distingue ailleurs entre chaudron qui va au feu et celui qui n'y va pas; » c'est ainsi qu'il dit :

« Et un chaudron brillant qui n'alloit pas au feu, valant un bœuf. »

« Il entend peut-être ici un chaudron destiné à mettre l'eau froide, de sorte que la *phiale* fût semblable à un chaudron de cuivre très-large, et faite pour recevoir aussi l'eau froide. Quant à l'épithète

---

* C'est ce qu'il faut entendre par *psychreelate*, malgré le docte Casaubon, qui ne sait ce qu'il dit ici. Je supprime ce que j'avois écrit pour le réfuter : son ineptie est trop sensible. Les anciens s'étoient bien aperçus que le feu attaquoit promptement ces vases d'airain ou de fer battu. Je ne m'arrête pas non plus à toutes ces explications des grammairiens : elles nous prouvent cependant combien les anciens s'occupoient de bien entendre Homère; et ils n'avoient pas tort.

amphithetos, signifieroit-elle ici que le vaisseau avoit deux bases, une de chaque bout? ou la préposition *amphi* a-t-elle le sens de *peri*, qui désigne l'excellence, la perfection d'une chose ? de sorte qu'en disant *amphithète* le poète auroit voulu indiquer que ce vase étoit travaillé avec beaucoup d'art, et en perfection : car les mots *poieesai* et *theinai* étoient synonymes chez les anciens dans le sens de *faire*. Le poète peut aussi avoir eu intention de dire que cette *phiale* se posoit tant sur ses bords que sur son fond. Or, cette double position qu'on pouvoit donner aux *phiales* étoit la conséquence de la forme qu'avoient ces anciens vases chez les Ioniens. C'est ainsi qu'à Marseille on pose même actuellement les *phiales* sur leur bord. »

Cratès parle de *phiales* faites *en forme du dôme des bains*, dans ses *Servantes Fugitives*.

« Prenez ces phiales *balaneiomphales*. »

Ératosthène dit, liv. 11 de son *Traité sur la Comédie*, que ce mot n'a pas été inconnu de Lycophron. Il est vrai * que la rondeur du ventre de ces

* Je lis *ge* pour *gar* qui ne peut rester ici : quant à *n'a pas été inconnu*, qui précède, je le suppose dans le texte pour *a été inconnu* : la suite prouve la correction.

phiales, et les dômes des bains sont semblables, et qu'on peut assez bien les comparer par allusion. Appion et Hérodore disent : « Certaines *phiales* dont la convexité ressemble à une passoire. » Mais selon ce que dit Asclépiade de Myrlée sur Cratinus, on donne l'épithète de *balaneiomphale* à ces *phiales*, parce que leur convexité et celle des dômes des bains sont semblables. Didyme, disant la même chose, cite le témoignage de Lycophron, selon lequel ces *phiales* ont eu cette épithète de leur ressemblance avec la convexité des *baignoires* * des femmes, d'où l'on retire l'eau avec des vaisseaux nommés *scaphies*.

Timarque, §. 4 de son *Commentaire sur le Mercure d'Ératosthène*, dit que ce mot a été introduit par allusion aux bains d'Athènes, qui sont de forme ronde **, et ont des égouts à leur milieu couvert d'une calotte de cuivre.

Ion dit, dans son *Omphale :*

> « Çà, vierges, apportez des coupes et des *mesomphales*. »

---

* Ces baignoires qu'Homère appelle *asaminthes*, selon Apollonius et Phavorinus, étoient de grandes bassines de cuivre, telles à peu près que les nôtres. Nous les vidons de même, ou avec un robinet.

** Philandre sur Vitruve présente une idée assez claire des *bains* et des *sudatoires* des anciens : Vitruv. liv. 5, ch. 10, édit. 1586, *in*-4°.

C'est ainsi qu'il appelle les *balaneiomphales*, dont Cratinus ſait mention.

« Prenez ces phiales *balaneiomphales.* »

Théopompe dit aussi dans son *Althée** (*althaia*) :

« Prenant une phiale *mésomphale* d'or, pleine de vin, et *que* **
« Teleste a nommée *akrate.* »

Théopompe, supposant, ainsi, que Téleste a nommé *akrate* cette *phiale;* mais Phérécrate, ou l'auteur de la pièce des *Perses* qu'on lui attribue, a dit :

« (*Il donna*) à tous des couronnes et des phiales *omphalootes*
« d'or ***. »

CHRYSIS.

Les Athéniens appellent *argyrides* les *phiales* d'argent, et *chrysides* celles d'or ****.

---

* Casaubon change mal-à-propos : ce peut être le titre d'une pièce que Théopompe avoit faite au sujet d'Althée, mère de Méléagre. Homère lui en fournissoit amplement le sujet, en nommant même Althée ; *Iliad.* 9, vers 551 : ainsi Pollux n'a rien à faire ici. Voyez, dans Bachet sur Ovide, ce qui concerne Althée et Méléagre.

** *Que* répond à *nin* du texte; c'est encore le poète ou l'acteur qui parle. Adam l'a bien vu. Je laisse Casaubon.

*** Il ne s'agit pas ici des *anses*, mais des *oves* en bas relief qui ornoient ces coupes.

**** L'auteur a cependant remarqué qu'on avoit dit *une chryside d'argent.*

Phérécrate parle ainsi de la *phiale* d'argent dans ses *Perses :*

« Mais toi, où portes-tu cette *argyride ?* »

Cratinus fait mention de la *chryside* dans sa pièce intitulée les *Lois :*

« Il écrivit en faisant des libations avec une *chryside*, et en don-
« nant à boire aux serpens *. »

Ermippe dit, dans ses *Cercopes :*

« Il but du vin plein une *chryside* ronde comme la pleine lune ;
« et ensuite il déroba ce vase. »

Fragment que rendent les deux exemplaires de l'Abréviateur, tel que Casaubon l'a copié sans le traduire.

« Il y avoit aussi une *phiale* qui se nommoit « *balanoote*, sous le fond de laquelle étoient appli-« quées des *astragales*, ou *osselets.* »

« Seucus rapporte qu'il y avoit à Délos un palmier « fait en cuivre, dont les Naxiens avoient fait l'of-« frande, et des *phiales* d'or en forme de noix **.

---

* Laissons le texte ; ce qu'on y supplée ne vaut pas mieux. Il suffisoit que *chryside* s'y trouvât.

** La version des Septantes fait mention de phiales désignées par le mot *karyiskoi*, et rend ainsi le texte hébreu *shaked*, qui signifie *amande*. *Karyiskoi* est probablement pris dans un sens général, comme *karyon* qui

« Anaxandride appelle *phiales de mars* ces espèces « de vases à boire (*poteeria*). Les Éoliens désignent « les *phiales* par le nom *arakis.* »

« PHTOIS. »

« C'est le nom de larges *phiales* ombiliquées à « leurs anses. Eupolis en parle :

« Étant tombé avec des *phtoïdes omphalootes.* »

« Ce mot se trouve écrit ici avec le circonflèxe sur « la pénultième *phthoîsi ;* il falloit un aigu sur la der- « nière *phthoisí*, comme dans *karsi*, les cariens « (ablatif) ; *paisi*, les enfans ; *phtheirsi*, les poux. »

« PHILOTEESIA. »

« C'étoit le nom d'un calice * qu'on buvoit en sa- « luant quelqu'un particulièrement comme ami, selon « ce que dit Pamphile. Démosthène dit aussi : « Il

---

se dit de tout fruit dont l'enveloppe externe est dure : en effet, *noix* se dit en hébreu *egoz*, nux juglans. D'autres entendent, le terme des septantes de la *datte*, fruit du palmier : on voit au moins que ces espèces de vases sont bien anciennes. Quant aux noms hébreux de ces fruits, on consultera Hiller, et Celsius *sur les plantes de la bible.*

* C'étoit, dit le *Scholiaste* d'Aristoph., la coupe qu'on présentoit dans les festins. *Acharn.* p. 418.

« porta

« porta la santé de *l'amitié*, ou la *philoteesie.* » Alexis
« écrit :

« En particulier, je te porte la santé de l'*amitié*, la *philoteesie ;*
« mais en commun nous nous portons la santé les uns aux autres. »

« On appeloit aussi *philoteesion* le repas que l'on
« faisoit entre amis *. Aristophane rappelle aussi
« le *philoteesion.* »

« L'ombre du cadran est déja de sept pieds ; c'est à ce point qu'elle
« indique le souper, de sorte que *le temps* ** *philoteesios* ou de
« la *philoteesie* m'appelle. »

« Mais c'est à cause de l'usage de boire en portant
« cette santé que le calice a été appelé *philoteesia*,
« comme dans la *Lysistrate :*

« Déesse *Peitho*, ou de la persuasion, et toi *calice philoteesie !* »

« CHONNOI. »

« C'étoit chez les Gortyniens le nom d'une espèce
« de vase à boire de cuivre, et semblable au *thé-*
« *riclée ;* il falloit que celui qui enlevoit un jeune

* Ou entre des libertins, ou avec des filles de joie. Le mot *hetairikon* a ces divers sens.

** L'Épitome porte *chroos ;* ce qui peut indiquer *choros* assemblée, ou *chronos* temps.

« garçon fît présent d'un tel vase à ce mignon,
« selon le rapport d'Hermonax. »

«CHALKIDIKA.»

« Ces vases à boire (*poteeria*) étoient peut-être
« ceux qui se faisoient à Chalcis, ville de Thrace,
« et qui ont eu de la vogue. »

Fin du Fragment de l'Épitome.

CHYTRIDIA.

. . . . * et Alexis dans son *Bâtard:*

« Quant à moi, après avoir versé ** quatre *chytrides* de vin pur,
« pour boire la santé du roi Ptolémée et de sa sœur, je bus en
« reprenant haleine chacune des quatre *chytrides*, avec autant de
« plaisir qu'on puisse jamais boire du vin mêlé avec égale quan-
« tité d'eau; et pourquoi ne me livrerai-je pas à la joie, vu leur
« bonne intelligence, et même sans lumière dans un jour si bril-
« lant? »

---

* Il paroît qu'Athénée avoit déja cité un auteur sur ce mot.

** Casaubon laisse ces vers confondus avec la prose. Adam en avoit aperçu l'ordre, mais il y faisoit quelques changemens mal vus. Il faut seulement lire *tauta* pour *taut'* au vers 3, et tout sera exact en commençant le 1er. vers à *egoo*, le 2e. à *chytr.*, le 3e. à *tees*, le 4e. à *hoos*, le 5e. à *kai*, et le 6e. à *aneu ge l.*, comme il faut le lire. Adam supposoit que cet homme buvoit quatre *chytrides* pour le roi et autant pour sa sœur; cela n'est pas indiqué : ensuite *ekpneusti*, en reprenant haleine seulement, est bon; pourquoi lire *apneusti*, sans *repr. hal.*? le texte ne le dit pas.

Hérodote rapporte, liv. 5 de ses *Histoires*, que les Argiens et les Éginètes avoient porté une loi en vertu de laquelle il étoit défendu de rien employer, aux sacrifices, qui fût de l'Attique, ni même aucun vase de terre ; elle défendoit encore aux citoyens de boire chez eux * à l'avenir dans d'autres vases que dans des *chytrides* de leur pays.

Méléagre le cynique parle aussi des *chytrides* dans son *Banquet :* voici le passage : « Pendant ce temps-là, il lui donna une furieuse santé à porter, savoir douze *chytrides* profondes. »

PSYGEUS, ou PSYKTEER.

Platon écrit, dans son *Banquet :* « Çà ! valet **, dit-il, donne ce *psyktère*. Or, il voyoit bien qu'étant empli il tenoit plus de huit cotyles. Dès qu'il l'eut donc empli, il le but le premier; ensuite il ordonna qu'on en versât autant à Socrate. Archébule tâchant de traîner la conversation, l'esclave qui versoit le vin, renversa fort-à-propos le *psyktère* plein. »

---

* Texte, *autothi*, qui peut signifier *aux sacrifices*. Le terme est équivoque ici.

** C'est Alcibiade qui parle. — *Psygée* et *psyktère* signifient *réfrigérant*, ou vase à mettre rafraîchir le vin.

Alexis dit, dans son *Oikisomène :*

« Un *psygée* de trois cotyles. »

Dioxippe écrit, dans son *Philargyre :*

« Il reçut d'Olympichus six thériclées, et ensuite deux *psyktères.* »

On lit dans la pièce de Ménandre, intitulée *Chalkeia :*

« Selon la coutume * actuelle, ils demandoient à grands cris du
« vin pur; quelqu'un leur porta la santé avec le grand *psyktère,*
« et on enterra ces malheureux. »

Épigène, qui fait le dénombrement de plusieurs vases à boire (*poteeria*) dans son *Héroïne*, parle ainsi du *psygée.*

« Prends ** des esclaves avec toi, et fais-leur apporter ici le thé-
« riclée et les rhodiaques; mais tu apporteras seul le *psyktère,*
« le cyathe et les cymbions. »

Strattis dit, dans ses *Psykastes :*

« L'un après avoir volé un *psyktère,* l'autre un cyathe de cuivre,

---

* Meursius, *Græc. fer.,* a cité ces vers à l'article de cette fête des forgerons, *chalkeia,* qui répondoit à celle de St. Éloi, chez nous. On peut s'en tenir au mètre qu'il a pris. Cependant le sens seroit plus clair en lisant *autois* suivi d'une virgule, au vers 3. J'ai suivi ce sens préférable à celui d'*autous.* Par *enterrer* entendez *enivrer.*

** Séparez ainsi ces trois vers de la prose; le premier vers, *teen th.;* le deuxième, *komison;* le troisième, *psykteera,* etc. Il faut *psygea.*

« restent-là fort inquiets, quoique *dévorant* * ce qu'il y a dans la
« cotylis et le *chenix* en même temps. »

Alexis, dans son *Hippisque*, se sert du diminutif *psykteridion*, en ces termes:

« J'allai à l'auberge au-devant de cet étranger; c'étoit un homme
« d'une *grande voracité* **. Je dis à mes valets (car j'en avois
« amené deux avec moi) de tenir mes vases à boire bien propres,
« et de les mettre en parade. Il y avoit un cyathe d'argent, des
« vases à boire (*ekpoomata*) du poids de deux dragmes, et un
« cymbion qui en pesoit quatre; un *psykteere* du poids de deux
« oboles, et plus mince même que Philippide. »

Héracléon d'Éphèse dit: « Quelques-uns appellent *psykteerias* le vase que nous nommons *psygée;* mais les Attiques plaisantent au théatre sur le mot *psygée*, comme étant étranger. Voici à ce sujet un passage d'Euphorion pris de son *Apodiduse:*

« A. Mais lorsque tu appelleras *psygée* un *psyktère*, de la bette-

---

* Texte, *mattei ;* terme équivoque qui signifie aussi *pétrir* de la farine, en faire du *pain* ou une *maze*. On prendra le sens qu'on voudra. La *cotylide* et le *chénix* étoient deux mesures qui servoient aux solides. Ces passages isolés sont toujours obscurs.

** C'est ainsi que j'entends le mot *Aethoon :* Athénée a déja produit cette épithète en parlant d'*Erysichthon*. Conférez les détails érudits de Brodeau, *Antholog.* liv. 2, p. 219. Casaubon lit auparavant *outos een* pour *eesoneen;* je l'ai suivi. Adam lisoit *endon een*, etc. Il y avoit dans cette hôtellerie un homme noir; soit. Le reste de ce passage se trouve plus étendu, liv. 6, ch. 3, p. 230 du texte grec.

« rave, *teutlon*, au lieu de *seutlion*; de la lentille, *phakos*, au « lieu de *phakee*. P. Eh ! que faudra-t-il faire ? car je crois avoir « bien dit. A. Il faudra *Pyrgothémis* *, payer le change de tes « mots que nous ne recevons pas, comme on le paie pour l'or « monnoyé qui n'a pas de cours. »

Antiphane dit aussi dans ses *Chevaliers* :

« A. Comment donc allons-nous vivre désormais ! une *selle à* « *cheval*, *ephippion*, est actuellement un *stroome*, une *couver-* « *ture*; un élégant bonnet en cône, *pilos*, est un charmant *psyk-* « *tère*. B. Que veux-tu ! la corne d'Amalthée est tout ce qu'on « veut. »

Il montre clairement, dans sa *Carnée*, que ceux qui versoient le vin se servoient de *psyktère* pour *cyathe*, car après avoir dit :

« *Le valet* ayant servi un trépied, un *cadde* et un *psyktère* de « vin, il s'enivre. »

Il faire dire à la suite au même personnage.

« On va bien mieux boire ! si donc quelqu'un vient nous dire il « n'est plus permis de se servir de cyathe, puisque nous avons un « *cadde* et un *psykterion* à notre disposition **. Eh bien ! lui « dirons-nous, prends tout le reste, et emporte-le. »

---

* Casaubon n'a rien compris à la fin de ce passage. La compensation ou l'échange dont il s'agit est la raillerie qu'il faut essuyer de la part des comiques, lorsqu'on parle mal. Adam l'avoit bien senti.

** Je lis *exon*, comme il le faut absolument, et ensuite *poteerion*. Je ne vois pas d'autre sens que celui que j'ai pris.

Mais Denys, fils de Tryphon, dit, dans son *Traité des Noms*, que les anciens appeloient le *psygée*, *dinon.* Selon Nicandre de Thiatire, on appeloit aussi *psyktères* * les bocages et les lieux ombragés consacrés aux dieux, et dans lesquels on pouvoit prendre le *frais*. Eschyle dit, dans ses *Jeunes gens* :

« Les lézards dans les lieux ombragés et frais, *psykteeriois.* »

Euripide dans son *Phaéton*:

« Les frais branchages nous réuniront ** sous leurs bras aimables. »

Celui qui a écrit l'*Ægimion* ***, soit Hésiode, soit Cercope de Milet, dit :

« Chef des peuples, ce sera là que nous irons prendre le frais. »

OoDOS.

C'est ainsi, dit Tryphon, dans son *Traité des Noms*, qu'on appeloit le vase à boire qu'on donnoit

---

* Ou *réfrigérans*, à cause de leur fraîcheur. C'est aussi le sens de *psykteerion*, à la fin de cet article.

** Je lis *dexetai.*

*** Il s'agit d'un poème fait en l'honneur d'*Ægime*, ancien roi d'un des trois premiers peuples Doriens, et fixé près du mont *Œta.* Voyez Stéphan. au mot *Dyman.*

pour la récompense du *scolie* *, comme Antiphane le fait voir dans ses *Diplasies*.

« A. Qu'y aura-t-il donc pour les dieux ? B. Rien du tout ; à moins « que quelqu'un ne leur mêle à boire. A. Tiens, prends cet *Oodos;* « mais ne vas pas nous entonner quelqu'une de ces vieilles chan- « sons, telles que le *Telamon*, le *Pæoon*, l'*Harmodius.* »

OoSKYPHIA.

Asclépiade de Myrlée parle de la forme de ces vases à boire, dans ce qu'il a écrit sur le vase de Nestor. Selon lui, « l'*Ooschyphion* avoit deux fonds, l'un formé avec le vase même ; l'autre inférieur, qui est ajouté, fait d'abord une base étroite, dont les côtés montent en s'élargissant, et se terminent par un bord plus large sur lequel ** est posé le premier fond du vase. »

O O N, *œuf.*

Dinon écrit, liv. 3 de son *Histoire de Perse* (ou de ses *Choses de Perse*), le *potibaze* est un pain

* On verra plus loin, liv. 15, ch. 14, p. 693 du texte, les *scolies* dont il s'agit : celui qui concernoit Harmodius est ch. 15. Lisez, sur ce vengeur de la liberté civile, Rollin, *Hist. anc.*, t. 2, p. 584, 589 et suiv. Quant à *paeon* pour *paean*, on verra le liv. 15, ch. 20 de notre auteur.

** Je lis *eph' hou*, non *aph' hou*. Conférez Winckelmann, p. 491, n°. 126.

d'orge

d'orge et de froment cuit au four, une couronne de Cyprès, et du vin mêlé dans un *œuf* d'or avec lequel le roi boit.

Plutarque, ayant donné tous ces détails sur les vases, ne cessa qu'avec les applaudissemens de tous les convives. Alors il demanda une *phiale*, et faisant des libations aux Muses et à Mnémosyne leur mère, il porta la santé *philoteesie*, ou de l'amitié, ajoutant avec Pindare :

« Qui prenant * une phiole, dans laquelle pétille le jus de la vigne,
« la présentera d'une main libérale (non-seulement) au jeune
« époux, en lui portant la santé, mais encore à tous ceux qu'on
« chérit le plus? »

A ces mots, il donna la coupe à l'esclave, lui ordonnant de la passer à la ronde, et disant que c'étoit-là ce qu'on appeloit *boire à la ronde*; en même temps, il cita ce passage de la *Perinthia* de Ménandre.

« Cette vieille ne laisse pas passer un seul calice; mais elle *boit*
« *à la ronde* (*comme les autres*). »

Il cita même ce passage de la *Theophoroumène ; Enthousiaste :*

« Et sans différer, il leur *passe* encore *à la ronde* un *verre* (*potec-*
« *rion*) de vin pur. »

* Il manque *drosoo , le jus ,* dans cette citation. C'est pourquoi j'ai suivi Pindare, *Olymp.* 7.

Euripide rappelle aussi cette expression dans ses *Crétoises :*

« Du reste, réjouis-toi, pendant que le calice *court à la ronde.* »

Mais le grammairien Léonidas demanda un plus grand *poteerion*, en ajoutant : « Çà, mes amis, *cratérisons* » pour *buvons :* c'est ainsi, selon Dysanias de Cyrène, qu'Hérodore désignoit la *boisson.* Voici le passage : « Après avoir offert le sacrifice, ils passèrent au souper, aux *cratères*, aux prières et aux *pæons.* » L'auteur des *Mimes* *, que Platon avoit toujours dans les mains, selon Duris, écrit :

« Et nous avons *cratérisé*,

pour

« Et nous avons bu. »

Mais, par les dieux ! dit Pontien, vous avez tort de boire avec de grands verres (*poteerion*), ayant sous les yeux l'agréable et charmant Xénophon, qui parle ainsi dans son *Banquet :* « Mais Socrate répartit : Messieurs, j'approuve sans doute qu'on boive; en effet, le vin qui nous arrose l'ame assoupit

---

* Sophron. Lisez, dans la citation, *k' ekekrateerikeimen, anti tou pepokeimen.*

les chagrins, comme la mandragore fait le corps; mais d'un autre côté, il ranime la gaîté, comme l'huile la flamme. Cependant, il me semble qu'il en est du corps de l'homme comme des productions végétales; lorsque l'*athmosphère* abreuve celles-ci d'une trop grande quantité d'eau, elles peuvent à peine s'élever *, et être pénétrées de l'air suffisant à la raréfaction et à la coction de leurs principes. Si, au contraire, elles ne prennent d'humidité que ce qu'il leur en faut, elles s'élèvent avec force, et après les fleurs elles parviennent au terme de la fructification; de même si nous introduisons trop de boisson dans notre corps, il s'abat promptement, et l'esprit tombe avec lui; de sorte que, loin de pouvoir rien dire, à peine avons-nous la faculté de respirer; mais si les valets ne nous arrosent qu'à petits verres (*kylix*), quoique souvent, pour me servir des termes du Gorgias, loin d'être forcés de nous

* Je paraphrase un peu ici pour mieux faire entendre Xénophon. Ce passage est d'un bon physicien; mais Gataker, cet homme si important aux yeux de vrais littérateurs, me dispense de tout commentaire, par la note savante qu'il a placée dans son *Antonin*, p. 228, n°. 16, édit. *in*-4°. 1652. On y voit combien les anciens avoient fait d'observations sur ce seul article de la végétation. Je ne cesserai de le répéter, les anciens, qu'on néglige, seroient encore nos maîtres sur bien des choses.

enivrer, nous ne tendrons que par une persuasion attrayante vers les charmes du plaisir. Que l'on considère donc ce que dit ici l'élégant Xénophon, et l'on reconnoîtra facilement quelle pouvoit être la cause de la jalousie que l'illustre Platon avoit contre lui *. Peut-être aussi ces deux grands personnages n'ont-ils eu originairement d'autre motif de jalousie que le sentiment qu'ils avoient l'un et l'autre de leurs talens éminens; talens qui leur faisoient sans doute ambitionner à l'envi le premier rang. C'est ce que nous avons lieu de présumer non-seulement de ce qu'ils ont chacun écrit sur Cyrus, mais encore de ce qu'ils se sont proposé de traiter un sujet qui étoit le même.»

En effet, l'un et l'autre ont écrit un *Banquet :* l'un en proscrit les joueuses de flûte, l'autre les y

---

* Avant de trop se laisser prévenir par Athénée, qui paroît on ne peut plus injuste dans les détails suivans, il faut lire Aulugelle, liv. 14, ch. 3, liv. 15, ch. 2; et Macrobe Saturn. liv. 2, ch. 8, où le dernier ch. d'Aulugelle se retrouve à la lettre, au moins dans tout ce qui en est pris. On verra que Platon ne conseilloit pas de s'abandonner sans réserve au vin. Athénée manque presque par-tout le but des dialogues et du Banquet de Platon. Il devoit les lire comme autant de satires indirectes, et il auroit vu la vérité. Il importoit peu à Platon que ses personnages fussent vrais ou supposés pour son but.

admet. En outre, comme on l'a vu précédemment, l'un dissuade de boire dans de grands vases, l'autre produit Socrate comme buvant jusqu'à l'aurore avec un grand *psyktère*. D'ailleurs, Platon, qui nomme, dans son *Traité de l'Ame* *, ceux qui se trouvoient auprès (*de Socrate*), ne parle pas de Xénophon. Quant à Cyrus, Xénophon dit qu'il avoit été instruit, dès son enfance, de tous les usages et des lois de la patrie; mais Platon, comme pour le contredire, s'exprime ainsi dans son troisième livre des *Lois* : « Pour moi, je présume que Cyrus étoit du reste un brave général, et un bon citoyen; mais qui n'avoit pas reçu ce qu'on appelle une heureuse éducation, et qui jamais ne s'étoit appliqué au gouvernement des affaires domestiques. Il paroît qu'il fit ses premières armes dès sa tendre jeunesse, et qu'il laissa l'éducation de ses enfans aux femmes. »

De plus, Xénophon, qui étoit allé en Perse avec le jeune Cyrus à la tête de dix mille Grecs, et qui avoit été bien instruit de la trahison du Thessalien Ménon, dit qu'il fut la cause de la mort de Cléarque que Thessapherne fit périr, et nous dépeint le caractère

---

* Dans son *Phédon*.

de ce Thessalien qu'il nous donne pour un homme dur et impudent. Platon, de son côté, ne dit pas expressément que ce rapport est faux; mais il fait de grands éloges de cet homme, lui qui a pour habitude de calomnier si ouvertement, qui proscrit Homère de sa république, et toute poésie imitative *, tandis qu'il écrit des dialogues imitatifs, dont cependant la première idée ne lui appartient pas; car c'est Alexamène de Téos qui a imaginé cette espèce de discours, comme le rapportent Nicias de Nicée, et Sotérion. Aristote s'exprime ainsi à ce sujet, dans son ouvrage sur les *Poètes* : « Ne pouvons-nous pas dire que les *Mimes rythmiques* de Sophron sont des discours familiers et des imitations de ce qui se passe dans le commerce ordinaire de la vie ? et ne penserons-nous pas de même des premiers dialogues socratiques, écrits par Alexamène de Téos ? » Le docte Aristote dit très-clairement : je pense qu'Alexamène avoit écrit avant Platon des dialogues de ce genre.

Platon calomnie encore Thrasymachus de Calcédoine, disant que c'étoit un sophiste bien sem-

---

* Qui représente les actions et le commerce familier de la vie.

blable au nom qu'il portoit *. Il n'épargne pas plus Hippias, Gorgias, Parménide, ni plusieurs autres qu'il nomme dans son seul dialogue intitulé *Protagoras*. (Il compare ** les magistrats à des échansons, en ces termes, liv. 8 de sa *République*.) « Lorqu'une ville démocratique a une grande soif de la liberté, si elle a en même temps de mauvais échansons, et qu'elle s'enivre de vin pur, je pense, etc. »

On rapporte que Gorgias, ayant lu le dialogue qui porte son nom, dit à ses amis : Ma foi, convenons que Platon entend bien l'art de la satire ***.

Ermippe, qui a écrit sur ce Gorgias, rapporte que lorsqu'il fut de retour à Athènes, après avoir consacré sa statue d'or à Delphe, Platon l'ayant aperçu, dit : Oh! voilà le beau Gorgias tout d'or qui est arrivé; sur quoi celui-ci lui répartit : Oh! voilà un bel et jeune Archiloque que la ville d'Athènes a produit! D'autres disent que Gorgias, ayant lu le dialogue de Platon, assura, à ceux qui étoient avec lui, que jamais il n'avoit rien dit, ni entendu dire rien de semblable

* Ce nom signifie *qui combat hardiment*.

** J'ajoute ce qui est en parenthèse pour lier le discours.

*** Texte, l'*art d'iambizer*; allusion aux iambes du poète Archiloque, connu par Horace : *Archilocum proprio rabies*, etc.

à Platon. C'est pourquoi Timon écrivit ſort à propos à ce sujet :

« Comme l'a imaginé Platon, ce grand maître dans l'art d'inventer
« des choses étranges. »

Quant à Parménide, son âge permet à peine de supposer que le Socrate de Platon ait jamais pu entrer en conversation avec lui, bien loin d'avoir dit de pareilles choses, ou de les avoir entendu dire; mais ce qu'il y a de plus blâmable, est que Platon, sans y être engagé par aucun motif d'utilité, ait pu dire que Zénon, concitoyen de Parménide *, en ait été le *catamite.* Il est pareillement impossible que Phædre ait été contemporain de Socrate, bien loin d'en avoir été aimé. Paralus, Xanthippus, fils de Périclès, morts de la peste, ne peuvent non plus avoir parlé avec Protagoras, lorsqu'il vint la seconde fois à Athènes, puisqu'ils étoient morts auparavant **.

Il y a encore bien d'autres choses à dire sur Platon,

* L'un et l'autre étoient d'Élée.

** Casaubon veut changer *eti* en *e etei, cinq ans,* sous prétexte que l'expression *eti proteron* n'est pas trop bonne en grec. Il devoit lire la dernière ligne de la page 507, il auroit vu que l'auteur, la répétant, devoit parler bon grec. Mais Casaubon vouloit faire le chronologiste aux dépens de la vérité.

et

et par lesquelles on prouveroit que ses dialogues ne sont que des fictions *. Or, qu'il ait été mal intentionné envers nombre de personnes, c'est ce que l'on voit par son dialogue intitulé *Ion*. D'abord, il y parle mal de tous les poètes, et de ceux qui étoient considérés du peuple, tels que Phanosthène d'Andros, Apollodore de Cyzique, sans omettre Héraclide de Clazomène. Dans son *Menon*, ce sont les plus illustres citoyens d'Athènes qu'il déchire; Aristide et Thémistocle : il y loue au contraire Ménon qui avoit trahi les Grecs. Dans l'*Eutydème*, il persifle d'une manière fort offensante cet homme, et Dionysiodore son fils. Il les traite d'esprits lourds, uniquement portés à disputer; leur reprochant en outre d'avoir quitté Chio, leur patrie, comme des fugitifs, pour aller ensuite se fixer à Thurie. Dans son (*Lachès*), discours où il parle du courage, il attaque la réputation de Mélésias, fils de Thucydide qui s'opposa aux vues politiques de Périclès; Lysimachus, fils d'Aristide, surnommé le *Juste* : et il dit qu'ils déshonoroient la vertu de leurs pères.

---

* Si cela est, pourquoi donc lui faire des reproches, comme s'il avoit voulu être historien?

Je ne juge pas à propos de produire ici ce que Platon dit d'Alcibiade dans son *Banquet*, et dans le premier des dialogues * qu'il a fait sous le nom d'Alcibiade ; car le second *Alcibiade* passe pour être de Xénophon, et l'*Alcyon* pour être de Léon, philosophe académique, selon le rapport de Nicias de Nicée. Ainsi, je me tais sur ce qui concerne Alcibiade.

Il n'est pas moins évident que Platon a traité le peuple d'Athènes de juge léger **, sous une belle apparence ; louant d'un autre côté les Lacédémoniens et les Perses *** ennemis de tous les Grecs. Il donne le frère d'Alcibiade et Nicias pour un fou, et ses fils pour autant de sots. Il appelle Midias *ortygokope* ****, et le peuple d'Athènes, gens à belle figure ou à

* Notre texte porte *apologues*, édit. 1612 ; mais il faut *dialogues*, comme dans les premières éditions. Du reste, je ne vois rien de blâmable dans le premier *Alcibiade* de Platon. Le second discours qui porte ce même nom ne mérite pas plus de reproches.

** Il avoit bien raison. La mort de Socrate le prouve assez.

*** Il a censuré sévèrement les Perses et les Lacédémoniens dans d'autres circonstances, où il devoit le faire.

**** On lit *ortygotrophe* dans l'*Alcibiade I*, c'est-à-dire « celui qui élève, ou nourrit des cailles. » *Ortygokope*, est celui qui la frappe en jouant. Nous avons un jeu analogue, où il s'agit de frapper avec une boule un coq enterré jusqu'à la tête, et qu'il faut tuer roide pour gagner.

belle apparence, mais qu'il faut considérer après les avoir déshabillés; on verra, dit-il, alors qu'ils ne sont recouverts que de l'éclat d'une beauté empruntée.

Dans son *Cimon*, il accuse sans égard Thémistocle, Alcibiade, Miltiade et Cimon même; son *Criton* présente une censure de Sophocle. Il blâme non-seulement Gorgias dans le dialogue qui porte ce nom; il n'épargne même pas Archelaüs, roi de Macédoine, lui reprochant d'être de race ignoble, et d'avoir tué son souverain. Voilà donc ce Platon, que Speusippe dit avoir été très-aimé d'Archelaüs, et la cause qui fit parvenir Philippe au trône. Or, voici ce qu'écrit Carystius de Pergame dans ses *Commentaires historiques*.

« Speusippe, ayant appris que Philippe parloit mal de Platon, écrivit une lettre dans laquelle il disoit à peu près ceci : *Comme si l'on ignoroit que ce fut par le moyen de Platon que Philippe obtint la royauté.* En effet, Platon envoya à Perdiccas Euphrée d'Orée, qui lui persuada de détacher une province en faveur de Philippe ; celui-ci y entretint des troupes. A la mort de Perdiccas, ayant des troupes toutes prêtes, il s'empara du gouvernement. » Dieu sait si cela est bien vrai. »

Mais son charmant Protagoras ne se contente pas de censurer nombre de bons poètes et de personnages recommandables par leur sagesse, il persifle même la vie de Callias d'un ton plus mordant que les flatteurs d'Eupolis. Dans son *Menexène*, il badine Hippias d'Élée, Antiphon de Rhamnuse, le musicien Lamprus *; enfin, je n'aurois pas assez de la journée si je voulois rappeler ici tous ceux dont ce philosophe a mal parlé.

Je n'approuve cependant pas Antisthène, qui, après avoir invectivé plusieurs personnages, n'a pas épargné Platon; il l'appelle même assez grossièrement *Sathon* **, et a publié contre lui un dialogue sous ce titre.

Mais voici ce qu'Hégésandre de Delphes écrit sur la malignité que Platon montra envers tout le monde: « Après la mort de Socrate, la plupart de ses disciples réunis en manifestoient leur extrême douleur. Platon, qui étoit présent, prit alors une coupe (*poteerion*), et les exhortant à bannir leur tristesse, puisqu'il étoit en état de tenir l'école de Socrate, il porta

---

* Il a été parlé de Lamprus.

** Cette injure a déja été rappelée liv. 5, ch. 20, p. 353, tom. 2 de cette version; mais il attribue-là cette grossièreté au philosophe Eschine.

la santé à Apollodore. -- Je trouverois plus de plaisir, lui dit celui-ci, à prendre le poison de la main de Socrate, que le vin que tu me présentes à boire.

Platon passoit * pour fort envieux, et d'une conduite très-équivoque. Il se moqua d'Aristippe, parce que celui-ci avoit faite un voyage chez Denys de Syracuse, tandis que lui-même il s'étoit embarqué trois fois pour la Sicile, savoir; la première pour aller voir les torrens de lave qui couloit des goufres de l'Etna, époque à laquelle il courut le plus grand danger, se trouvant avec Denys l'ancien; les deux autres fois ce fut pour aller voir Denys le jeune.

Eschine, qui étoit pauvre, n'avoit que le seul Xénocrate pour disciple; mais Platon le lui enleva. Il fut même convaincu d'avoir dénoncé Phédon comme non libre, dans l'intention de le faire retomber dans la servitude. En général, il se comporta envers les disciples de Socrate avec tout le caractère d'une marâtre. C'est pourquoi Socrate, voulant faire connoître en plaisantant ce qu'il pensoit de Platon, dit un jour en présence de plusieurs personnes qu'il avoit eu un songe: « Il me semble que Platon, devenu

---

* Je lis *ge*, non *gar*.

corneille, étoit sauté sur ma tête pour déchiqueter mon crâne chauve à coup de bec, et s'en emparer entièrement, en regardant tout autour. C'est ainsi, Platon, que tu me feras retomber bien des mensonges sur la tête. »

Outre que Platon étoit méchant, il avoit une extrême vanité; car il a dit quelque part, *le dernier vêtement que nous quittons à la mort est celui de la gloire*, et c'est ce qu'il montra par ses dispositions testamentaires, la pompe de ses funérailles, et par sa sépulture, comme l'observe Dioscoride dans ses *Commentaires;* mais vouloir fonder une ville, lui donner des lois, ne conviendra-t-on pas que c'est être obsédé de l'amour de la gloire? On le voit manifestement par ce qu'il dit dans son *Timée :* « Je me sens, dit-il, affecté à l'égard de ma république, comme le peut être un peintre qui desireroit voir toutes les figures de ses tableaux animées et en action. Je voudrois la même chose à l'égard des citoyens dont j'ai tracé le gouvernement. »

Mais que dira-t-on des réflexions qu'il produit dans ses *Dialogues*, particulièrement sur l'ame qu'il représente comme immortelle, après sa séparation du corps? D'abord il n'est pas le premier qui ait pensé

ainsi. Homère n'a-t-il pas dit que l'ame de Patrocle

« Étoit *descendue* * dans l'*Adèes*, pleurant sa destinée, en ce « qu'elle abandonnoit la jeunesse *de son corps*, et sa vigueur. »

Quand d'ailleurs Platon auroit eu le premier cette idée, je ne vois pas quelle utilité il nous en résulteroit. Ainsi, en accordant que les ames des morts prennent alors une autre nature, et s'élèvent à des régions plus hautes et plus pures, vu l'extrême légèreté qu'elles peuvent avoir, qu'en avons-nous de plus? En effet, si nous n'avons aucun souvenir de ce que nous étions précédemment, et si nous ne sentons plus que nous ayons jamais existé, de quel avantage est pour nous cette immortalité?

Quant aux lois qu'il a imaginées, et à la république qu'il avoit déja composée auparavant, quel effet ont-elles produit? Il falloit donc qu'il persuadât à quelques peuples de la Grèce d'en faire usage,

---

* Le texte d'Homère porte aujourd'hui *bebeekei*. Je ne vois pas *kateelthen* dans les *Scholies* de Venise, *Iliad.* 16, vers 856. Il est certain que Platon n'a pas été l'auteur du dogme de l'immortalité de l'ame. On voit cette opinion clairement énoncée dans *Iliad.* liv. 23, vers 103. Phérécide l'avoit eue avant Platon; mais il est bien singulier qu'il n'en soit pas parlé dans les livres attribués à Moyse. On lit même dans l'*Ecclésiaste* de Salomon, « qui sait si l'ame après la mort passe aux lieux hauts, etc. ? » Au reste, le raisonnement d'Athénée porte à faux contre Platon.

comme Lycurgue le persuada aux Lacédémoniens, Solon aux Athéniens, et Zaleucus aux Thuriens : car, dit très-bien Aristote : « La loi est un discours déter-« miné par le consentement unanime de la ville, « indiquant comment il faut faire chaque chose. » Comment donc n'y auroit-il pas d'absurdité dans le procédé de Platon, puisqu'Athènes ayant produit trois législateurs, Dracon, Solon et Platon, les citoyens ont adopté les lois des deux premiers, et ont fait un badinage du dernier ? On peut en dire autant de sa république. Qu'elle soit si l'on veut la meilleure de toute ; si elle ne nous engage pas à en adopter le plan, de quoi nous sert-elle ? Il semble donc que Platon n'ait pas écrit de lois pour les hommes qui existent, mais pour ceux qu'il imagine ; de sorte qu'il lui reste à chercher ceux qui voudront faire usage de ses écrits. Il devoit donc n'écrire que ce dont il pouvoit persuader les autres par la parole même, et ne pas agir comme ceux qui font des vœux, mais comme ceux qui profitent du présent.

Mais sans nous arrêter davantage à ces écrits, parcourons son *Timée*, son *Gorgias*, et les autres dialogues de ce genre, où il traite des questions relatives aux mathématiques, à la physique, et à nombre d'autres

sujets,

sujets, nous ne trouverons assurément rien de si merveilleux chez lui. On pourra voir chez d'autres les mêmes choses, ou mieux traitées, ou au moins aussi bien.

En effet, Théopompe de Chio dit, dans son ouvrage sur l'*École de Platon*, que la plupart des dialogues de ce philosophe sont inutiles, et de purs mensonges; il ajoute que plusieurs, loin de lui appartenir, sont pris des *Diatribes d'Aristippe*, quelques-uns des écrits d'Antisthène, et le plus grand nombre tirés des écrits de Bryson d'Héraclée; mais pour ce qui regarde particulièrement le *cœur de l'homme* *, c'est en vain qu'on y cherche ce qu'il promet; on ne l'y trouve pas. Nous y voyons au contraire des festins, des discours sur l'amour, et très-déplacés, qu'il a composés en se moquant d'avance de ceux qui les liroient, comme ont agi la plupart de ses disciples, gens portés à dominer sans réserve, et calomniateurs.

Euphrée, étant en Macédoine auprès du roi

---

* C'est ainsi que je rends *kata ton anthroopon.* Adam lisoit *kata toon tropoon*, touchant les mœurs : je crois qu'il a raison; mais *hoper*, ligne suivante, ne peut rester où il est. Il faut le lire ainsi, ligne précédente, *kai houper heemeis zeetoumen, ch. t. e. l. ouch. heur.*; c'est le sens que j'ai suivi : *et ubi nos quærimus?* etc.

Perdiccas, n'y a pas moins régné que ce prince; or, c'étoit un méchant homme, et un calomniateur. Il avoit si fort refroidi tous les amis du roi, qu'il ne lui laissoit plus pour convives que des géomètres et des philosophes. Voilà aussi pourquoi Parménion le rencontrant à Orée, lorsque Philippe fut sur le trône, le tua sans pitié, comme le rapporte Carystius dans ses *Commentaires Historiques.* Callippus d'Athènes, disciple de Platon, ami de Dion, et même son condisciple, étant parti avec lui pour Syracuse, crut s'apercevoir que Dion cherchoit à s'emparer de la monarchie; aussitôt il le tua: mais il fut tué lui-même, comme il cherchoit à s'emparer à son tour de la souveraine autorité.

Si l'on en croit Eurypyle, Dioclès de Cnide, liv. 21 de ses *Diatribes*, et l'ouvrage que Démocharès le rhéteur adresse à Philon, concernant Sophocle, il est vrai qu'Evagon de Lampsaque, ayant prêté de l'argent à intérêt à sa patrie, et reçu pour gage la citadelle de cette ville, voulut s'emparer de l'autorité souveraine, pendant qu'on différoit * de lui remettre cet argent; mais les habitans de Lampsaque,

---

* Je lis, avec Casaubon, *hypostereesasees*, rapporté à *patridos.*

s'étant réunis contre lui, firent la somme, le payèrent, et le chassèrent.

Timée de Cyzique, selon le même Démocharès, ayant distribué de l'argent et du bled à ses concitoyens, passa dans leur esprit pour un homme digne de toute leur considération; mais, sollicité par Aridée, il ne tarda pas long-temps à porter ses vues vers la souveraine autorité. Cité en jugement, convaincu et noté d'infamie, il resta dans la ville, où il passa ses vieux jours dans le déshonneur et l'opprobre.

Tels sont encore quelques philosophes de l'académie, gens qui vivent sans probité et sans honneur; car après avoir amassé beaucoup d'argent par leur friponnerie, et dominant sur les autres, contre le but de leur profession, ils ne se font de réputation que par leurs prestiges. C'est ainsi que s'est comporté Chæron de Pellène, auditeur de Platon, et même de Xénocrate. Après avoir exercé sur sa patrie une cruelle tyrannie, non-seulement il proscrivit les meilleurs citoyens, il donna même aux esclaves l'argent de ces maîtres, et leurs femmes pour épouses, seul avantage qu'il tira du beau système politique et des lois extravagantes de Platon *.

* Athénée fait indirectement allusion à la communauté des femmes.

Voilà pourquoi Éphippe le comique se moqua, dans son *Naufrage*, de Platon lui-même, et de quelques-uns de ses auditeurs, comme d'autant de gens capables d'être de faux délateurs pour de l'argent, affectant un luxe somptueux, et ayant plus soin de paroître recherchés dans leur parure, que les débauchés de nos jours ; voici donc ce qu'il en dit :

« Ensuite se présenta (ou *se leva*) un élégant jeune homme de
« ceux de l'académie, et auditeur de Platon, vrai Bryson, aussi
« ami des disputes et de l'argent que Thrasymachus. Pressé par le
« besoin, il étoit toujours prêt à prendre la moindre récompense ;
« cependant ayant assez de jugement pour parler avec réflexion.
« Il avoit les cheveux toujours bien rasés, et laissoit pendre avec
« grace les masses de sa barbe épaisse qu'il ne faisoit pas couper.
« Il mettoit son pied dans son soulier *, *comme dans un moule*,

---

* Je lis, avec Adam, *leepsoligomisthoo.* — Avec le même, au vers 7, *eu d' hypokathieis atoma*, etc. Cette correction se présentoit naturellement. Vers 8, je lis *poda*, non *polla* qui ne fait plus de sens. Je rends *eu* un peu librement, selon notre expression vulgaire, *comme dans un moule.* Au même vers je lis, d'un seul mot, *hypoxyroon*, expression comique qui avec *kneemeen* veut dire seulement *se rendant la jambe fine au bas ;* ce qu'il faisoit en se la serrant fortement avec des courroies jusqu'au gras de jambe, comme on le voit aux chaussures des anciens. Voyez Bynæus, *de calceis*, etc. médaille d'Adrien, p. 147, édit. *in*-12, Dordrecht, 1682. Elle prouve évidemment ce que je dis. Casaubon s'inquiète peu de mettre la jambe sous la malléole, en lisant *hypo sphyron.* Je lis au vers suivant :

Kneemeen himantioon isometrois heiligmasi.

Je sais qu'*himantion* seroit un terme plus particulier aux médecins grecs

« et se rendoit la jambe fine en bas par les circonvolutions des « bandes placées à égales distances et avec art, faisant d'ailleurs « bien bouffer la draperie de sa chlamyde sur sa poitrine. Il avoit « un port respectable qu'il appuyoit sur son bâton, cependant avec « certain air étranger qui, ce me semble, n'est pas naturel aux « gens de ce pays-ci : voilà, messieurs, ce qu'il annonçoit. »

Mais finissons ici cette assemblée, mon cher Timocrate. Nous parlerons dans les détails suivans, des personnages fameux par leur vie molle et voluptueuse.

---

lorsqu'ils parlent d'une maladie de la luette, nommée chez eux *le cuir;* mais ils n'ont employé ce terme au figuré que d'après l'usage vulgaire. Le vers y sera encore en lisant *himantidioon* plus ordinaire; ce qui feroit un anapeste au troisième pied : j'en ai noté des exemples chez les comiques. Mais *himantion*, ou *petite bande*, vient d'*himas-mantos*, nom de la *ceinture* de Vénus, *Iliad.* 14, vers 214, *keston himanta;* où Callimaque a pris *keston* adjectif, comme substantif; delà est venu le nom de *ceste* de Vénus : ce mot ne signifioit que *brodé à l'aiguille; himas* étoit la *ceinture : himas* est aussi dans Homère la bande de cuir qui attache le casque de Pâris, *Iliad.* liv. 3. Je me suis arrêté à ce passage qui fait un tableau fort plaisant, et que Casaubon avoit très-mal vu. Je ne crois pas y avoir laissé la moindre erreur.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

Ami Timocrate, à juger de vous par le *Tyndare* d'Alexis, vous me paroîtriez être de Cyrène.

« En effet, dit-il, si quelqu'un invite un ami à souper, il en vient
« aussi-tôt dix-huit autres, dix chariots, et quinze chars à deux
« chevaux : or, il faut fournir à tout cela le nécessaire; de sorte
« qu'il vaut infiniment mieux n'inviter qui que ce soit; »

de même il me seroit sans doute plus avantageux de me taire, loin d'ajouter d'autres détails à ceux qui ont déja été faits; mais avec quelles instances ne semblez-vous pas me demander qui sont ceux que leur volupté a rendus célèbres, et à quelle mollesse luxurieuse ils se sont livrés. Je dis mollesse, *car observons* * *que si la nature attache du plaisir*, ou de la volupté à la jouissance légitime d'un besoin, il est vrai d'un autre côté que la volupté devient *luxure*, lorsqu'on ne recherche plus la jouissance que pour le plaisir. Sophocle même, un de ces hommes qui aiment le plus à jouir, *nous*

* Je paraphrase ici l'auteur, pour développer et lier sa pensée qui ne se présente pas clairement. Il est visible qu'il fait allusion à ce passage d'Aristote : *Tee gar epithymia heedonee akolouthei*, Moral. magn., liv. 1, ch. 13, et qu'il y donne le sens que j'ai pris, selon son but. Casaubon se contente de mots.

indique assez ce qu'on doit penser de cette molle volupté, lorsque, pour ne pas reprocher à son grand âge l'impuissance * où il étoit de se livrer au plaisir de l'amour, il l'appelle *continence*, et se félicite de n'avoir plus à combattre sans succès contre ce plaisir, qui étoit un maître si impérieux. J'ajouterai que les anciens n'ont imaginé le jugement de Pâris, que pour présenter une comparaison entre la vertu et la volupté; mais Vénus, c'est-à-dire la volupté, y ayant obtenu l'avantage, il en est résulté un trouble général. C'est aussi de cette idée que notre charmant Xénophon ** me semble avoir pris la fiction qui concerne Hercule et la vertu.

On peut appliquer ici ce que dit Empédocle:

« Alors les hommes n'avoient ni dieu Mars, ni Bellone, ni le roi
« Jupiter, ni Saturne, ni Neptune; ils ne connoissoient que Vénus
« pour divinité suprême; ils lui témoignoient leur piété par des
« statues, des tableaux, divers parfums, l'offrande de la myrrhe la
« plus pure et de l'encens le plus odorant; répandant sur le sol
« des rayons de miel pour libations. »

---

* Voyez Cicéron, *de Senectute.*

** Silius Italicus a rendu dans de très-beaux vers cette idée de Prodicus qui se trouve dans les *Dits mémor.* de Socrate, ouvrage dont le texte est encore très-imparfait, mais qui pourroit être bien châtié par la collation que j'ai faite de deux excellens manuscrits. La version de M. l'Évesque est mauvaise.

Ménandre, voulant caractériser la volupté de certain personnage, adonné à la musique, dit, dans son *Cithariste :*

« Il aimoit passionnément la musique, et apprenoit continuelle-
« ment des chansons faites pour le plaisir de la table. »

Mais quelques-uns soutiennent que la volupté est fondée dans la nature même, puisque tous les animaux sont assujettis à son empire; au lieu que plusieurs ne connoissent ni timidité, ni crainte, ni autres affections qui se trouvent généralement dans le reste des animaux; si on en excepte ceux qui s'en affranchissent par l'usage de la raison. Ainsi, rechercher inconsidérément la volupté, c'est vouloir se donner des chagrins. Voilà aussi pourquoi Homère, qui vouloit rendre la volupté odieuse, dit que les plus grandes divinités se trouvoient impuissantes contre elle, et en éprouvoient les plus grands maux lorsqu'une fois elles s'en étoient laissé entraîner.

En effet, toutes les résolutions que Jupiter prend au sujet des Troyens pendant la nuit *, sans se livrer au sommeil, disparoissent au jour, dès qu'il s'est laissé gagner par la volupté; mais ce dieu, dont la

---

* *Iliad.* liv. 14.

force

force est si grande, se laisse prendre dans les liens de Vulcain, le plus foible des dieux, et se voit berné, puni pour s'être abandonné à des amours déréglées. Aussi dit-il aux dieux qui viennent le voir dans les filets :

« Non, les mauvaises actions ne mènent à rien de bien : l'homme
« lent saisit quelquefois le plus prompt. C'est ainsi que Vulcain,
« tout lent et boîteux qu'il est, s'est, par art, saisi de Mars le plus
« rapide des dieux de l'Olympe. Mars doit donc subir la loi * de
« l'adultère, pris en flagrant délit. »

Personne n'appellera voluptueuse la vie d'Aristide; mais celle du sybarite Smindyride, de Sardanapale: cependant, Aristide s'est rendu aussi célèbre **, et sans se livrer comme eux à la mollesse d'une volupté luxurieuse, dit Théophraste, liv. 5 de son *Traité sur la Volupté.* On ne regardera pas non plus comme telle la vie d'Agésilas, roi de Lacédémone; mais si l'on veut, celle d'Ananis ***, homme qui n'a eu aucune

* Je suis le texte d'Homère, tel qu'il est actuellement dans son poëme, *Odyss.* liv. 8, vers 332. Le texte d'Athénée porte : « Il doit payer le prix de « la vie qu'il lui a conservé. » *Zooagria ophellei.*

** Je lis *ho g' homoioos lampr.*, etc. *Ho* se rapporte à Aristide. Les copistes ont fait *ouch. hom.*, etc.

*** Je garde *Ananis* du texte. Casaubon trouvoit *Ananioon* dans ses manuscrits. Pursan corrigeoit *Nannacus*, et changeoit avec raison *houtoos*

renommée. Les demi-dieux qui parurent sous les murs de Troie n'ont pas non plus vécu dans les délices comme ceux de nos jours, qu'on peut traiter de voluptueux avec juste raison. En effet, ces anciens vivoient sans les apprêts, les recherches, les mélanges confus des mets, et cet art si étudié de la cuisine de nos jours; mais la manière de vivre actuelle n'a pour but que de satisfaire la mollesse, de multiplier les délices de la jouissance, et en général de rendre tous les plaisirs piquans.

Platon dit, dans son *Philèbe* : « Il n'y a rien de si insolent que la volupté, et l'on prétend même que les dieux * ne tiennent aucun compte des sermens que font faire les plaisirs de l'amour, qu'on peut regarder comme les plus grands de tous ; qu'ainsi on peut se parjurer dans ces cas-là, parce que ces sensations délicieuses sont autant d'affections d'enfans qui ne connoissent pas de raison. »

Platon a fait observer le premier, dans le liv. 8 de sa *République*, ce principe si vanté parmi les Épicuriens:

---

en *ontoos, revera*. Daléchamp écrit *Ananius*, nom d'un *poète iambique* que Rhodigin rappelle liv. 18, ch. 9.

* Ce passage de Platon a été cité par la plupart des écrivains anciens et modernes.

« Dans les desirs il en est de naturels, mais non nécessaires; d'autres ne sont ni naturels, ni nécessaires. »
Voici le passage de Platon :

« A. N'est-il donc pas nécessaire de manger du pain et de la bonne chère, de manière à entretenir seulement la santé et l'embonpoint? B. Je le pense. A. Le desir de manger du pain est donc nécessaire sous deux rapports; 1°. en ce qu'il est utile; 2°. en ce qu'il peut calmer le besoin de l'animal? B. Oui, sans doute. A. Mais le desir de la bonne chère est pareillement utile, s'il contribue à l'embonpoint? B. Oui, certes. A. Mais ne doit-on pas regarder comme non nécessaire * le desir excessif de ces substances alimentaires, et autres semblables, puisque l'on peut le réprimer dans les enfans par les punitions, et dans les autres sujets en général par l'instruction, comme nuisible au corps, nuisible à l'exercice du principe intellectuel, et contraire à la retenue des sens? B. Sans contredit. »

Mais Héraclide du Pont s'explique ainsi au sujet de la volupté -- : « Les tyrans et les rois qui ont tous

* Il n'y a jamais eu que la morale d'Épicure qui fût propre à rendre l'homme heureux, et je ne cesserai d'en recommander la pratique telle qu'il la présentoit, et la pratiquoit lui-même.

les biens à leur disposition, et peuvent mettre tout à l'épreuve, donnent la préférence à la volupté, parce qu'elle élève l'ame des hommes. Voilà pourquoi ceux qui ont fait cas de la volupté, et qui ont préféré les délices de la vie, ont eu plus de grandeur d'ame, et un caractère plus noble; tels sont les Perses: livrés plus que tous les autres hommes à la volupté et aux plaisirs, ce sont les plus courageux et les plus magnanimes des Barbares. En effet, les plaisirs et les délices ne sont faits que pour les gens libres. C'est ce qui donne du relâche à l'ame, et lui rend de la vigueur. Le travail, au contraire, est le parti des esclaves, et de gens rampans; voilà aussi pourquoi ils n'ont que des ames rétrécies. »

« Si nous considérons la ville d'Athènes *, tant qu'elle fut livrée aux délices de la vie, elle fut très-florissante, et produisit les hommes les plus magnanimes. En effet, ses habitans étoient, *à cette époque*, vêtus de robes de pourpre, sous lesquelles ils portoient des tuniques de diverses couleurs; ayant les cheveux retroussés, des cigales d'or dans les faces et au haut du front; des esclaves les suivoient por-

* Voyez Thucydide, liv. 1.

tant des siéges plians, afin qu'ils ne fussent pas contraints de s'asseoir au hasard. Or, voilà les hommes qui ont remporté la victoire de Marathon, et qui ont abattu seuls la puissance de toute l'Asie. »

Les gens les plus éclairés et les plus recommandables par leur sagesse ont pensé que la volupté étoit le souverain bien. Voici comment parle Simonide:

« Quelle vie parmi les hommes, quelle souveraineté peut-on desirer
« sans la volupté? La vie même des dieux n'a rien de desirable sans
« le plaisir. »

Pindare donnoit le conseil suivant à Hiéron, roi de Syracuse :

« N'anéantis pas le plaisir dans la vie; car il n'est rien de plus avan-
« tageux à l'homme qu'une vie accompagnée de plaisir. »

Homère dit :

« Il n'y a rien de plus agréable que le plaisir et la joie, lorsque des
« convives écoutent un chantre, et que les tables sont abondam-
« ment servies. »

Les dieux, dit-il ailleurs, vivent *dans l'aisance;* comme s'il vouloit faire entendre que le travail et la gêne sont le plus grand mal de la vie. C'est pourquoi Mégaclide censure les poètes postérieurs à Homère et à Hésiode, au sujet de tout ce qu'ils ont dit d'Hercule, lui faisant attaquer et prendre des villes

à la tête de différentes armées. Selon lui, au contraire, Hercule a mené parmi les hommes la vie la plus délicieuse *, épousant plusieurs femmes, et faisant furtivement des enfans à nombre de pucelles.

On pourroit dire à ceux qui n'en conviendroient pas, où avez-vous appris qu'il étoit extrêmement vorace, comme vous le prétendez? D'où est venu cette tradition qui nous dit qu'il ne laissoit jamais rien ** dans la coupe avec laquelle il faisoit ses libations, si non de ce qu'il étoit décidément du parti de la volupté? pourquoi appelle-t-on *bains d'Hercule* tous ceux dont les eaux sortent de terre naturellement chauds? Si Hercule n'avoit que du mépris pour les voluptueux, pourquoi nomme-t-on les lits mollets *lits d'Hercule?*

Ce sont les poètes des âges postérieurs, ajoute Mégaclide, qui nous ont représenté ce demi-dieu errant seul comme un brigand, couvert de sa peau de lion, et armé de sa massue et de traits. Or, c'est Stésichore d'Himère qui a le premier donné cet appareil à Hercule. En effet, Xanthus, le poète lyrique,

* Voyez Euripide, *Alcest.*

** Aristophane, *Nuées.*

plus ancien que Stésichore, comme celui-ci l'atteste, ne donne pas à Hercule le même appareil; mais il l'habille comme on le voit dans Homère. Stésichore a pris et changé beaucoup de morceaux de Xanthus. C'est ainsi qu'il en a contrefait l'*Orestée*.

Antiphane dit aussi que la volupté est le souverain bien, mais lorsqu'elle ne cause pas de repentir. Il sembleroit que l'*Ulysse* d'Homère eût été le maître d'Épicure, relativement à son fameux systême de la volupté.

« Pour moi, dit Ulysse *, je ne vois rien de si charmant que la
« joie qui s'est emparée de tout un peuple, lorsque des convives
« assis par ordre, écoutent dans une maison les chants d'un musi-
« cien, devant des tables chargées de pain et de viandes, tandis
« qu'un échanson puisant le vin dans un cratère le sert dans des
« coupes; non, rien, selon moi, n'est si agréable. »

Mégaclide observe qu'Ulysse, s'accommodant aux circonstances, adopta la mollesse des Phéaciens, afin de leur donner à entendre qu'il avoit les mêmes mœurs qu'eux, ayant sur-tout déja été prévenu par Alcinoüs, qui lui dit :

« Nous ne songeons qu'aux plaisirs de la table, de la musique, de
« la danse; nous aimons à changer souvent d'habits, en sortant

---

* *Odyss.* liv. I.

« des bains chauds, pour passer ensuite dans les bras de nos « épouses : »

car Ulysse crut que c'étoit-là le moyen d'obtenir d'eux ce qu'il vouloit: tel est aussi l'avis qu'Amphiaraüs donne à Amphiloque.

« Mon fils, en quelque ville que vous vous trouviez, réglez votre « esprit sur l'astuce avec laquelle l'animal marin * qui s'attache « aux roches, change de couleur, et cédez ** aux circonstances, « d'un air toujours content, changeant de sentiment au besoin. »

Sophocle dit pareillement dans son *Iphigénie :*

« Es-tu vis-à-vis de quelqu'un ? songe à dissimuler ta véritable « pensée, comme le polype dérobe son corps en l'assimilant à la « pierre *où il est attaché.* »

Théognis écrit :

« Ayez le caractère du polype à plusieurs filets. »

Il est même des écrivains qui soutiennent qu'Homère étoit du même sentiment, en ce qu'il préféroit

* Le polype ; mais il est faux qu'il change de couleur à son gré. Athénée a déja cité ce passage d'après Cléarque qui n'en nommoit pas l'auteur, liv. 6. Plutarque l'a répété en plusieurs endroits.

** Je lis ici simplement *eikoon* pour *hekoon*, et la construction se trouve exacte, sans le changement de Casaubon. Le pronom *touto*, régi par *epainеesais*, est une ellipse ordinaire.

la

la vie voluptueuse à une vie bien réglée. Il dit en effet:

« Les dieux * s'étoient rassemblés chez Jupiter, et placés tous sur « un parquet d'or. Au milieu d'eux la charmante Hébé versoit le « nectar, et ils se saluoient les uns les autres avec des coupes « d'or. »

Ménélas dit aussi dans le même poète :

« Non, rien ne nous a jamais séparés; notre amitié et nos plaisirs « ont été inaltérables. »

Et ailleurs :

« Nous étions à la même table mangeant des viandes *délicieuses*, « et buvant d'excellent vin. »

Voilà pourquoi Ulysse avance, chez Alcinoüs, que la volupté et l'incontinence sont le vrai but de la vie.

CHAP. II. Les Perses ont été les premiers des hommes dont on a noté la mollesse et la volupté. Leurs rois passoient l'hiver à Suze **, et l'été à Ecbatane. Selon Aristobule et Charès : « *Suze* a eu ce « nom de la beauté et de l'aménité de sa position, « car *suze* signifie *un lys*. Ils passent à présent l'au- « tomne à Persépolis, et l'autre partie de l'année à

* Homère, *Iliad.* 4; ce 14 juillet 1790, jour de la fédération.

** Voyez Brisson, *de regn. Pers.* liv. 1, p. m. 58 *seqq.*

« Babylone. » Quant aux rois des Parthes ils demeurent le printemps à Rhages, l'hiver à Babylone, et le reste de l'année à (*Hécatompyle*) *.

L'ornement distinctif que les rois de Perse portoient sur leur tête faisoit assez connoître la mollesse avec laquelle ils jouissoient de la vie. Selon Dinon, il étoit formé ou composé de myrrhe, et de ce qu'on appelle *labyze* **. Le *labyze* à une odeur agréable, et est plus précieux que la myrrhe.

Lorsque le roi descendoit de son char, ajoute Dinon, quelque bas que fût ce char, il ne sautoit pas à terre, ni ne s'appuyoit sur les bras de personne,

---

* Il y a eu plusieurs villes de ce nom, et dans des contrées très-éloignées les unes des autres. Quelques-uns, dit Adam, pensent que celle dont il s'agit ici est *Ispahan*.

** Casaubon renvoie sur ce mot à Hésychius; mais ni le texte au mot *kidaris*, ni les notes d'Aberti ne nous apprennent ce qu'étoit le *labyze*. Rhodigin, qui s'est étendu sur ce luxe des rois Perses, nomme simplement le *labyze*, liv. 18, ch. 18; je ne le connois absolument pas : ensuite cette *tiare* étoit-elle faite de *labyze*, comme Athénée et Hésychius semblent l'indiquer par *kateskeuazeto; peplastai?* ou n'étoit-ce qu'un parfum dont la tiare étoit *imprégnée?* Je tiens pour ce dernier sens, et je lirois dans notre texte *katepasseto*. Hésychius aura été trompé par le texte, déja altéré de son temps, et il aura écrit *peplastai;* à moins que ses copistes n'aient changé *pepastai;* ce qui me paroît très-probable. Je présume que le *labyze* étoit du *styrax*.

mais on lui présentoit un siège d'or, sur lequel il posoit les pieds pour descendre. Voilà pourquoi il y avoit toujours un *porte-siège* qui suivoit le char du roi. »

Si l'on en croit Héraclide de Cumes, liv. 1 de son *Histoire des Perses*, trois cents femmes en gardent le roi pendant la nuit, et dorment de jour, pour pouvoir veiller ainsi. Elles passent ces veilles aux lumières, chantant et jouant de divers instrumens. Le roi jouit souvent d'elles à son gré dans l'appartement des *melophores* *. »

« Ces gens-ci étoient du nombre des gardes armés de lance, et Perses de nation, ayant des *pommes d'or* (*meela*) à un des bouts de leur pique. C'étoient mille hommes d'élite, pris dans les dix mille Perses qu'on appeloit immortels. Le roi traversoit leur salle

---

* Brisson n'a pas oublé ces *mélophores*. Casaubon ne veut pas qu'ils aient été ainsi appelés des *pommes* (*meela*) qu'ils avoient à leurs lances, et préfère l'étymologie que donne Élien, sans marquer le passage ; c'est liv. 9, ch. 3 de ses *Hist.* Je suis étonné que Kuhnius n'en ait rien dit. Mais Athénée est plus croyable qu'Élien. Aux détails que notre auteur donne de la magnificence des rois de Perse, on joindra le beau morceau d'Aristote, *de Mundo*, ch. 6. Quant au mot *aulee* que je rends par *appartement*, on peut l'entendre aussi *d'une cour*, ou d'une enceinte découverte. Voyez Brisson, liv. 1, p. 167.

à pied sur des tapis ras de Sarde, qu'on y étendoit, et personne n'y marchoit que lui. Lorsqu'il vouloit monter en voiture, ou à cheval, il se rendoit à la dernière salle, car jamais un roi de Perse n'a paru à pied hors de son palais. Ces concubines sortoient même avec lui lorsqu'il alloit à la chasse. »

« C'étoit sur un trône d'or que le roi s'asseyoit pour rendre la justice *, et ce trône étoit placé entre quatre petites colonnes enrichies de pierreries. Au-dessus on tendoit un tapis pourpre jaspé. »

« Cléarque de Soli, après avoir parlé de la volupté des Mèdes, liv. 4 de ses *Vies*, et dit que pour cet effet ils ôtoient la virilité à nombre d'enfans de leurs voisins, et ajoute que c'est des Mèdes que les Perses ont pris l'usage de la *mélophorie*, tant pour se venger des maux qu'ils en ont soufferts, que pour rappeler à ces *lanciers*, ou *doryphores*, la molle volupté à laquelle les Mèdes s'étoient livrés, et à quel degré de lâcheté ils étoient arrivés. En effet, leur mollesse absurde et insensée fait assez voir que ce sont des gens sans cœur, quoique armés de lances. »

---

* Texte, *echreemaîize ;* mot qui peut s'entendre *des ordres* ou *des audiences* que le roi donnoit.

Le même, écrit plus loin : « Le roi de Perse récompense ceux qui lui fournissent quelque mets nouveau qui puisse flatter son goût; mais loin d'en présenter à toute autre personne d'une dignité quelconque, il le savoure, bien décidé à s'en réserver * la jouissance. Voilà, je pense, ce qu'on appeloit *cervelle de Jupiter*, et aussi *cervelle du roi.* »

Selon Charès de Mitylène, liv. 5 de son *Histoire d'Alexandre*, les rois de Perse poussèrent leur molle volupté et leur luxe, jusqu'à se faire pratiquer à la tête de leur lit une salle à cinq lits dans laquelle ils tenoient toujours en réserve cinq mille talens en or: c'est ce qu'on appeloit l'oreiller du roi. Au pied du lit étoit pratiquée une autre pièce à trois lits, où il y avoit trois mille talens d'argent : on l'appeloit le marchepied du roi. On voyoit dans sa chambre à coucher une vigne d'or enrichie de pierreries, qui s'étendoit au-dessus du lit. Amynte dit même, dans son *Itinéraire*, que cette vigne avoit ses grappes formées des pierres les plus précieuses, et que près

* Je lis *autoo* pour *autoon*, avec Pursan. Par *cervelle de Jupiter*, il faut entendre tout mets délicat. L'auteur rappelle cette expression plus loin, et liv. 14. Pursan cite Ennius, qui appeloit le rouget *cervelle de Jupiter*, dans Apulée, *Apol.* 1 ; conférez *Zenob.*, Proverb. cent. 3, 41, et not.; les autres *Prov. grecs* de Schott.

d'elle on avoit posé un cratère d'or, ouvrage de Théodore de Samos.

Agathoclè, liv. 3 de son ouvrage sur Cyzique, dit qu'il y a en Perse une eau appelée *eau d'or*, qui sort de soixante-dix sources, mais dont personne ne boit que le roi, et son fils aîné. Si un autre en boit, il est condamné à mort.

Nous apprenons ce qui suit par la *Cyropédie* de Xénophon, liv. 8 : « On y pratiquoit encore alors la discipline des Perses, quoiqu'on eût déja pris l'habillement et la délicatesse des Mèdes; mais maintenant ils dédaignent cette tempérance qui a disparu parmi eux, et ils sont livrés à toute la mollesse des Mèdes. Je veux vous mieux faire connoître leurs mœurs efféminées. D'abord, non contens d'avoir des lits très-mollets, ils posent même les pieds de leurs lits sur des tapis, afin que le plancher n'y oppose pas une trop dure résistance, et que les tapis cèdent mollement au poids. Ensuite, quant à ce qui concerne les pains et les pâtisseries qu'on sert sur la table, on n'y omet rien de ce qui a déja été inventé; on imagine * même tous les jours quelque chose de

* On verra dans Brisson quelle étoit au contraire la frugalité des plus anciens Perses, liv. 2.

nouveau. Il en est de même de tout ce qui est du rapport particulier de la cuisine, car ils ont à leur service des gens qui s'étudient à leur produire sans cesse l'une ou l'autre chose extraordinaire. »

« Pendant l'hiver, ils ne se contentent pas de se couvrir la tête, les pieds, et de s'envelopper tout le corps, ils ont des mitaines fourrées aux mains, ou des gants. Les ombrages des arbres, ou des rochers ne leur suffisent pas en été; ils ont des gens qui leur procurent, par leurs inventions, des ombrages artificiels, sous ces arbres mêmes, ou sous les rochers. »

Voici comment il en parle plus loin : « Ils ont maintenant plus de couvertures sur leurs chevaux, qu'ils n'en avoient autrefois sur leurs lits, car ils sont moins jaloux d'être bons écuyers, que mollement à cheval. On ne voit chez eux que portiers, boulangers, cuisiniers, échansons, valets servans à table et desservans, valets pour les déshabiller, valets pour les lever, valets pour les parfumer, les frotter, pour leur toilette, et autres fonctions serviles dont ces gens s'acquittent avec beaucoup d'art *. »

---

* Casaubon rappelle ici l'usage de se faire des lignes autour des yeux, et des figures sur les joues. C'est encore une des grandes parures de plusieurs

CHAP. III. Les Lydiens ont porté la mollesse jusqu'à rendre des femmes eunuques *, selon le rapport de Xanthus de Lydie, au moins selon l'ouvrage qui lui est attribué, mais dont le véritable auteur est Denys, surnommé Scythobrachion, ou *Bras-Scythe*, comme le dit Artémon de Cassandrie, dans son *Plan de Bibliothèque ;* mais il ignoroit que l'historien Éphore en fait mention comme plus ancien, et ayant servi de base aux rapports d'Hérodote. Or, ce Xanthus dit, liv. 2 de son *Histoire de Lydie*, qu'Andramyte, roi des Lydiens fut le premier qui rendit des femmes eunuques, et s'en servit comme des hommes de cette espèce.

Mais voici ce qu'en raconte Cléarque, liv. 4 de ses *Vies :* « Les Lydiens livrés à la mollesse firent

---

peuples de l'Amérique : au reste, cet usage a été presque général. Voyez les lettres du Comte Carli, dans ma traduction.

* C'est-à-dire, qu'on leur ôtoit le clitoris dans l'enfance. Les Égyptiens coupoient les nymphes aux femmes, dans le même âge, parce qu'en Égypte ces deux lobes se prolongeoient beaucoup au-delà des grandes lèvres, et s'opposoient au coït, outre qu'ils gênoient dans la marche, et s'enflammoient promptement dans un pays aussi chaud. Quelques-uns ont prétendu que c'étoit pour rendre les femmes moins salaces dans un pays où elles n'étoient déja que trop chaudes et trop fécondes.

d'abord

d'abord des *paradis* *, qu'ils convertirent en jardins. Ils passoient ainsi leur vie sous des ombrages, pensant qu'il n'y avoit rien de si délicieux que de n'être jamais frappé des rayons du soleil. Ensuite, ils poussèrent si loin leur insolente volupté, qu'ils prirent les femmes et les filles d'autrui, les emmenèrent dans un lieu qu'ils appelèrent *Agnéon* **, par la circonstance, et les déshonorèrent. Enfin, ils devinrent si efféminés, si lâches, que leur vie n'étoit plus que celle des femmes. Aussi cette vie les mit-elle sous la domination despotisque d'Omphale, une des femmes qui avoient été outragées, et qui la première tira des Lydiens une juste vengeance. Les outrages qu'ils reçurent d'elle sous son empire montrent assez qu'ils y avoient été soumis de force. Incapable de dompter sa passion, et voulant se vanger des injures qu'elle avoit essuyées auparavant, elle livroit les filles des maîtres à leurs esclaves dans le lieu même où elle en avoit été outragée. Pour cet effet, elle les enfermoit dans ce lieu où elle les réunissoit. »

---

* Ce mot signifie proprement un verger ceint de murailles, ou de haies. Voyez les *Lexiques hébreux* de Simon 1771, et de Reckenberger.

** Signifie *lieu de chasteté*.

« Les Lydiens, voulant adoucir l'amertume de ces affronts, appelèrent ce lieu *la lutte* des femmes, ou le *réduit agréable* *. »

« Non-seulement les femmes des Lydiens se livrent sans retenue aux premiers venus ; celles des Locriens-Épizéphyriens, celles de l'île de Chypre, et d'autres lieux où l'on consacre les filles au métier de prostitution, en font autant; mais cette conduite semble vraiment être comme la preuve et la punition d'un ancien outrage fait à quelqu'un. »

« Un Lydien, homme de cœur, s'éleva contre cet outrage, ne pouvant plus supporter l'empire que Midas exerçoit sur ses sujets, toujours étendu avec une lâche mollesse sur la pourpre, et filant parmi les femmes, tandis qu'Omphale, livrée à la dissolution la plus scandaleuse, ne laissoit sortir de ses bras les étrangers qui couchoient avec elle, que pour les faire tuer. Ce Lydien les punit donc tous les deux. Quant à Midas, devenu pour ainsi dire imbécille faute d'éducation, il lui fit tirer et allonger les oreilles, de sorte que vu son manque de raison,

---

* Je lis *agkoona*. Les premières éditions portent deux fois *agoona ;* mais à tort.

il eut le nom du plus insensible des animaux. *Quant à Omphale* * ....

Ce sont les Lydiens qui ont imaginé la *caryce* **, sur la préparation de laquelle ont parlé les écrivains culinaires, tels que Glaucus de Locres, Mithæcus et Denys, les deux Héraclides, Syracusains d'origine, Agis et Épænète; en outre, Hégésippe, Érasistrate, Euthydème et Criton, auxquels on joindra Stephanus, Archytas, Acestius, Acésias, Dioclès, Philistion: car voilà tous les écrivains culinaires que je connois. Les Lydiens appeloient en outre certain mets *kandaule;* mais il y en avoit de trois différentes espèces; tant ce peuple s'étudioit à raffiner sur ce qui pouvoit flatter les sens. Hégésippe de Tarente dit qu'on le prépare avec de la viande bouillie, du pain rapé, du fromage de Phrygie, de l'aneth, et du bouillon gras. Alexis en fait mention dans sa *Pannychide*, ou ses

---

* Ce qui est en italique est le commencement d'une phrase qui nous apprenoit probablement la punition que ce Lydien avoit fait subir à Omphale. Aucun auteur ne présente de quoi réparer cette lacune. Voyez Stephan., *in Hydee ;* Gyrald., *Hercul. ;* Rhodig. liv. 18, 37, et liv. 20, 14. Palæphat., *Omphal.*, etc.

** Il a été parlé de la *caryce*, ou *karykee*, dans les livres précédens.

Fileuses. C'est un cuisinier qui parle dans un dialogue.

« A. En outre, nous vous servirons un *candaule.* B. Loin d'en
« avoir mangé, je n'en ai jamais entendu parler. A. C'est quelque
« chose d'admirable et de mon invention. Quelque copieux que
« je vous le serve, vous sucerez vos doigts jusqu'à les ronger, tant
« vous serez bien-aise : nous ferons aussi des *itrions* *. B. L'ami,
« fais-les très-blancs; ensuite tu songeras à un plat de saline de
« poissons ordinaires, et à un plat de viande; aussitôt tu nous ajou-
« teras un plat d'œufs durs hachés, du lait ** nouveau pour une
« sauce au miel, du fromage frit en poêle, ce que tu feras en cou-
« pant des tranches de fromages nouveaux de Cythne. A. Et quelque
« grappe de raisin, sans doute; un *chorie,* un verre de vin doux,
« car on en répand toujours quelques gouttes dans les autres assai-
« sonnemens; c'est même ce qui fait l'essentiel d'un repas. B. Eh!
« l'ami, je crois que tu ne songes qu'à plaisanter. Quitte moi sur
« le champ, avec tes *candaules,* tes *chories,* et tous les plats
« dont tu me parles. Peste soit de toutes ces délices! »

Philémon rappelle aussi le candaule dans son *Passant.*

« Or, j'ai toute la ville à citer, pour prouver qu'en fait d'an-
« douilles, de *candaule,* de plats d'œufs, de *thrion* enveloppé, je
« suis l'homme unique pour les faire. En quoi ai-je jamais man-
« qué, erré? . . . »

Nicostrate dit aussi, dans son *Cuisinier :*

« Lui qui ne savoit préparer aucune sauce noire, mais bien un
« *thrion,* un *candaule.* »

---

* Je lis ici *itria,* espèce de gâteaux, ou de *galettes.* Le vers exige ce mot que présente Daléchamp. A la fin du vers suivant, lisez *epeit'* pour *epan.*

** Texte, *pyon.* Voyez Aristophane, p. 482, *Guêpes. Schol.*

On lit, dans le *Trophonius* de Ménandre :

« C'est un gros richard Ionien qui veut qu'on lui apprête des sauces *
« liées avec de la farine de grain écrasé dans l'eau, un *candaule*,
« et de ces mets propres à faire bien exploiter une femme. »

Lorsque les Lydiens marchent contre l'ennemi, c'est au son des syringes* et des flûtes, qu'ils se rangent en bataille, selon le rapport d'Hérodote ; mais c'est seulement avec des flûtes que les Lacédémoniens vont à l'ennemi. Les Crétois se servent pour lors de lyres.

Voici ce que raconte Héraclide de Cumes, historien de la Perse, dans ce qu'il intitule ses *Préliminaires*.: « Le roi de la contrée *** qui produit l'encens y est indépendant, et ne reçoit de loi de personne. Ce prince est livré à une volupté et à une mollesse excessive. Il est presque toujours dans le bain, passant le reste de ses momens dans les délices, et sans épargner la dépense. Jamais il ne s'occupe, ni ne se communique au peuple. Il établit des juges à son gré ; si quelqu'un pense avoir été mal jugé dans une

---

* Texte, *hypostaseis*. J'explique ce mot avec Pollux, liv. 6, n°. 60.

** Flûtes de berger, composées de plusieurs tuyaux.

*** L'Arabie.

affaire quelconque, *il se pourvoit comme il suit.* Il y a une fenêtre, ou volet, qui s'ouvre à la partie la plus haute du palais, et à laquelle est attachée une chaîne. Celui donc qui se croit mal jugé vient prendre le bout pendant de cette chaîne, et tire la fenêtre. Dès que le roi s'en est aperçu, il fait venir cette personne dans son appartement, et en entend la cause. S'il est prouvé que les juges aient mal prononcé, ils sont mis à mort. Si au contraire la personne qui a tiré la fenêtre a été bien jugée, elle subit la même peine. » Quant aux dépenses que le roi fait par jour, pour lui, pour ses femmes et ses amis, Héraclide les porte à quinze talens Babyloniens.

Timée dit, liv. 1, que les Tyrrhéniens, extrêmement voluptueux en général, se font servir à table par des servantes toutes nues.

Théopompe écrit, liv. 43 de ses *Histoires*, que les lois établissent la communauté des femmes chez les Tyrrhéniens. Elles y ont le plus grand soin de leur corps : souvent elles se trouvent nues parmi les hommes, et quelquefois entre elles, ne regardant pas comme honteux de paroître ainsi. Elles se placent à table, non auprès de leurs maris, mais à côté de ceux avec lesquels le hasard les fait ren-

contrer, et portent la santé à qui il leur plaît : or, elles boivent bien; du reste elles ont toutes de jolies figures.

Quant aux enfans qui naissent chez les Tyrrhéniens, on les élève sans savoir quel en est le père. Ils vivent comme ceux qui les ont élevés, faisant souvent des repas entre eux, et se jetant dans les bras de la première femme qu'ils rencontrent. Il n'est pas honteux pour eux de faire et de laisser faire publiquement tout ce que le plaisir leur suggère. C'est l'usage de leur contrée. Loin de regarder cette conduite comme un déshonneur, si quelqu'un demande un maître de maison, et qu'il soit dans le moment livré à tel ou tel plaisir, on répond tout uniment à quel acte vénérien il est occupé, sans aucune équivoque.

« Lorsqu'ils se rassemblent pour ces parties de débauche, voici ce qu'ils font. Dès qu'ils ont cessé de boire, les esclaves leur introduisent d'abord aux flambeaux, soit des filles de joie, soit de très-beaux garçons, soit des femmes; lorsqu'ils en ont joui à volonté, on leur amène des adolescens qui en jouissent à leur tour. »

« Mais en se livrant à ces plaisirs charnels, tantôt

ils le font sans se cacher les uns des autres; tantôt ils entourent leurs lits de claies, formées de baguettes entrelacées, et par dessus lesquelles ils étendent un tapis. C'est avec les femmes qu'ils se satisfont le plus souvent; cependant ils se servent assez fréquemment d'enfans et d'adolescens. En effet, le jeune sexe masculin est très-beau chez eux, vu qu'il est élevé délicatement, et qu'on épile soigneusement les parties velues. »

« Tous les peuples étrangers situés à l'occident s'épilent de même avec de la poix, ou se rasent. On voit chez les Tyrrhéniens nombre de boutiques pour cet effet, et des gens qui ne font d'autre métier que d'épiler et rendre le corps lisse, comme nous avons chez nous des boutiques de barbiers. Lorsqu'ils entrent dans ces boutiques où l'on épile, ils s'y font voir nuds, sans respecter ni ceux qui les y voient, ni les passans. Nombre de Grecs qui se sont établis en Italie suivent le même usage, qu'ils ont reçu des Messapiens et des Samnites. »

Alcime rapporte en outre que les Tyrrhéniens pétrissent leur pain, luttent et fouettent leurs esclaves au son de la flûte.

Les tables de Sicile ne sont pas moins fameuses.

Les

Les habitans disent que les eaux * de leur mer *sont douces*, et qu'ils en tirent des mets délicieux, selon le rapport de Cléarque, liv. 5 de ses *Vies*; mais que faut-il dire des Sybarites, qui les premiers introduisirent dans les bains des esclaves entravés, pour leur verser l'eau sur le corps, et les oindre d'huile; voulant ainsi éviter que ces esclaves ne se hâtassent pas trop, et que par cette précipitation ils ne brûlassent ceux sur qui ils versoient de l'eau.

Ce sont aussi les Sybarites ** qui out banni de leur ville les professions bruyantes, telles que celles de dinandiers, de forgerons, et autres semblables, afin de jouir du sommeil sans aucun trouble, dans quelque quartier que ce fût. Il n'étoit même pas permis d'avoir un coq dans la ville; mais voici ce que Timée rapporte : « Un Sybarite, passant à travers un champ, et voyant des gens fouir la terre, s'écria aussitôt : « Ah! bon dieu! ces gens m'ont donné un

---

* Il est certain que les eaux de la Méditerranée sont beaucoup moins salées que celles de l'Océan; mais Cléarque me paroît mal instruit. Peut-être a-t-il voulu parler des eaux de l'Aréthuse, qui conservoient leur douceur à certaine distance dans l'eau de la mer.

** Voyez Salmuth sur Pancirole, et Rhodigin, concernant tout ce que l'auteur va dire des Sybarites. Platon, liv. 3, *de Republ.*

effort *. » Un de ces gens qui l'entendirent lui répondit : Ma foi ! votre propos me donne un point de côté ! »

Un des Athlètes de Crotone, remuant lui-même la terre du gymnase, il y survint quelques Sybarites qui s'écrièrent avec étonnement : « Quoi ! dans une telle ville vous n'avez pas d'esclaves pour retourner le sol de votre gymnase ? »

Un autre Sybarite se trouvant à Lacédémone, y fut invité aux *pheidities.* Assis sur du bois, et mangeant avec les convives, il leur dit : « J'ai vraiment été jusqu'à ce jour étonné de ce que j'avois appris de la valeur mâle des Lacédémoniens, mais instruit

---

* *Rheegma labein* est chez nous, en terme vulgaire, *prendre un effort.* Casaubon fait pitié par l'ineptie de sa note : il devoit consulter Hippocrate. J'ai expliqué dans les notes latines de mon édition grecque des *Aphorismes,* ce qu'on doit entendre par *rheegma.* C'est une douleur violente avec un tiraillement, et qui passe quelquefois d'une partie à une autre, sans aucune rupture, quoiqu'il semble qu'il y ait eu division dans la partie affectée. Les Grecs appeloient cette douleur excessive, *rupture,* mais improprement, et c'est le sens que Daléchamp avoit pris avec raison. La plupart des manuscrits des *Aphor.* d'Hippocrate, liv. 6, nº. 22, ne présentent que *rheegmata,* dont *algeemata,* glose sensée, s'est introduite dans le texte. Les interprètes arabes n'ont pas connu cette glose ; mais elle confond l'ignorance avec laquelle Casaubon interprète notre auteur. Sénèque appelle ce Sybarite, Myndride, de *Irâ,* comme l'observe Pursan.

par ce que je vois actuellement, je ne trouve pas qu'ils vaillent mieux que les autres hommes. En effet, l'homme le plus vil préféreroit la mort à mener une vie pareille.

Il étoit d'usage chez les Sybarites que les enfans portassent jusqu'à la puberté des robes de pourpre, et eussent les cheveux frisés et noués avec des tresses d'or. Ils ont ordinairement des nains, que les uns appellent *scoopes* *, et les autres *stilpons*, selon Timon: ils se font même suivre par de petits chiens de Malte en allant aux gymnases. Tel est le luxe et la mollesse de ces voluptueux.

Massinissa, roi de Mauritanie, a fait une réponse qu'on peut leur appliquer avec raison et à leurs semblables; c'est Ptolémée qui nous l'a rapporte, liv. 8 de ses *Mémoires :* « Des gens étoient venus dans son royaume acheter des singes; quoi! leur dit-il, est-ce que les femmes chez vous n'ont pas d'enfans? Ce prince aimoit beaucoup les enfans, et avoit chez lui ceux de ses fils et de ses filles qu'il élevoit jusqu'à l'âge de trois ans; or, ils étoient en grand nombre. Alors il les renvoyoit chez leurs parens, et

* Espèce d'*oiseau* porté à l'imitation, et dont j'ai parlé.

en reprenoit d'autres qui venoient les remplacer. »

Eubule le comique parle comme Massinissa, dans sa *Comédie des Graces :*

« Mais, je vous prie ! combien n'est-il pas plus louable pour un
« homme, qui a du bien, de nourrir un homme que quelqu'oison
« qui bat l'eau de ses ailes et grassaie, ou un passereau, ou un
« singe malicieux ? »

Athénodore dit, dans son *Traité de l'Education*, qu'Archytas de Tarente, aussi grand politique que philosophe, avoit beaucoup de serviteurs, et qu'il se plaisoit à faire venir leurs enfans * lorsqu'il étoit à table. *Il ajoute :* « Les Sybarites *au contraire* se faisoient un plaisir d'avoir de petits chiens de Malte, et des hommes qui n'étoient pas hommes. Ils portoient des habits faits de laine de Milet, et ce fut, selon le rapport de Timée, ce qui lia d'amitié les deux villes **. Parmi les peuples d'Italie, les Sybarites aimoient particulièrement les Tyrrhéniens, et parmi les peuples étrangers, les Ioniens, parce qu'ils étoient également voluptueux. La cavalerie Sybarite,

---

* Élien rapporte ce fait, liv. 12, chap. 15; comparé avec Athénée, il indique que son texte et le nôtre sont vicieux. Il faut *tois toutoon — paidiois heedesthai*, comme Casaubon l'avoit vu.

** Milet et Sybaris.

qui montoit à plus de cinq mille hommes, endossoit une *crocote* * par dessus la cuirasse. Pendant l'été, la jeunesse se retiroit dans les antres des Nymphes *lousiades* **, où elle demeuroit livrée à la mollesse la plus luxurieuse. Les gens riches alloient-ils à la campagne? c'étoit sur des chars, et ils mettoient trois jours à faire le chemin d'une seule journée. Quelques-uns même avoient des galeries couvertes pour passer à la campagne.

Nombre d'entr'eux ont, près de la mer, des celliers, dans lesquels ils font passer, par des canaux, les vins qu'ils font à la campagne, pour en vendre une partie au-dehors, et faire transporter le reste à la ville sur des barques. Ils donnent fréquemment de splendides repas, et des couronnes d'or à ceux qui s'y sont le plus distingués par la dépense et l'appareil. On publie leur nom aux sacrifices et aux jeux publics, non comme ayant témoigné le plus d'affection aux convives, mais pour avoir donné le repas le plus

* Robe bordée de franges, que portoient les femmes distinguées. Thylesius, dans son *Traité des Couleurs*, et Baïf en dérivent le nom de *crocus*, safran, qui en étoit la couleur.

** Nymphes des eaux où l'on alloit se rafraîchir, dit L. Gyrald, p. m. 170; mais voyez Rhodig. liv. 7, ch. 9, 10, sur ces voluptueux.

splendide et le plus coûteux. On y couronne même les cuisiniers qui ont apprêté les meilleurs mets qu'on y a servi.

C'est chez les Sybarites qu'ont été inventées les étuves, dans lesquelles ils s'asseyoient pour suer. Ils ont aussi imaginé les pots à pisser pour se soulager aux festins, *sans sortir de table*. Ils se moquoient des gens qui quittoient leur patrie, et ils se faisoient gloire de vieillir sur les ponts de leurs rivières; mais ce qui prouve quel bonheur * ils attachoient *à leur inertie*, c'est que, bornés par une mer qui ne présentoit aucun port avantageux, et consommant chaque année presque toute la dépouille de leur territoire, autorisés par le seul oracle de leur dieu, et malgré la position peu agréable de leur ville, ils furent tous portés aux plaisirs de la table, de la mollesse, des femmes **, et à vivre de la manière la plus dissolue. En effet, leur ville, située dans un fond, éprouvoit le matin et le soir le plus grand froid, et une chaleur insupportable à midi. C'est pourquoi la plupart d'entre

---

* Ce passage est un peu obscur. J'ai tâché d'en présenter le vrai sens.

** Casaubon gâte ce passage, dont la suite lui indiquoit la correction. Je lis *kai porneesai, zeesai th' hyper*, etc.

eux pensoient qu'ils devoient la bonne santé dont ils jouissoient à leurs rivières, et c'étoit chez eux un proverbe que « celui qui à Sybaris ne vouloit pas mourir d'une mort prématurée, ne devoit jamais voir le soleil se lever, ni se coucher. »

Ils envoyèrent un jour des députés consulter leur dieu, et savoir combien leur félicité dureroit. Un nommé Amyris * étoit de cette députation ; voici ce qui lui fut répondu :

« Tu seras heureux en adorant les dieux immortels ; mais dès que
« tu préféreras un homme à dieu, pour objet de tes hommages, tu
« seras exposé à la guerre et aux séditions. »

A cette réponse, ils pensèrent que l'oracle leur promettoit des délices perpétuelles, car ils ne purent présumer que jamais ils auroient plus de respect pour un homme, que pour dieu. Cependant leur bonheur disparut à cette occasion-ci.

Un maître châtiant son esclave, celui-ci se sauve dans un temple ; mais le maître ne cesse pas de le frapper. L'esclave enfin se sauve près du tombeau

---

* Voyez, sur cet Amyris, Zénobius, *Proverb.* cent. 4, 27, au mot Thamyris, et la note de Schott. Diogenian, cent. 3, 26. Je lis dans Athénée, avec Adam, *hoon een heis Amyris ;* mais il dit à faux qu'*Amyris* étoit le nom qu'on donnoit ordinairement à un député qui alloit consulter l'oracle.

du père de ce maître, qui, par respect *, le laisse-là. Ce fut *depuis cet événement*, qu'épuisés en se disputant à qui seroit le plus voluptueux, ils virent s'anéantir leur ville, qui vouloit l'emporter sur toutes les autres par ses délices, peu après plusieurs présages qui leur annonçoient leur perte, mais sur laquelle je ne dois rien dire de plus. En un mot, ils étoient devenus si voluptueux qu'ils avoient appris à des chevaux ** à danser au son de la flûte, à leurs festins.

Les Crotoniates, en ayant été instruits, lorsqu'ils étoient en guerre avec eux, comme le rapporte Aristote dans leur *République*, formèrent aussi leurs chevaux à un air de danse, et habillèrent des joueurs de flûte en soldats. *Étant devant l'ennemi*, ces musiciens jouèrent, et les chevaux des Sybarites n'eurent pas plutôt entendu les instrumens, qu'ils se mirent à danser, et passèrent du côté des Crotoniates où ils emportèrent leurs cavaliers.

Caron de Lampsaque raconte la même chose des Cardiens, dans son liv. 2 *des Limites :* « Les Bisaltes,

---

* Il respecta donc plus un homme que la divinité.

** Voyez Salmuth sur Pancirolle, p. 465.

dit-il,

dit-il, portèrent leurs armes dans la Cardie, et y furent victorieux. Leur chef étoit Onaris. Dans son enfance, il avoit été vendu pour passer en Cardie. Étant donc au service d'un Cardien, il devint barbier. Un oracle avoit prédit aux Cardiens qu'un jour les Bisaltes marcheroient contre eux, et l'on en parloit beaucoup étant assis dans la boutique du barbier.

Onaris quitte secrètement la Cardie, revient chez les Bisaltes, ses compatriotes, leur fait prendre les armes contre les Cardiens, et est nommé général. Or, les Cardiens apprenoient ordinairement à leurs chevaux à danser au son de la flûte pendant leurs festins, en se levant sur leurs pieds de derrière, et marquant par les gestes * de leurs pieds de devant la mesure des airs de la flûte. Onaris, instruit de cet usage, se fait acheter une joueuse de flûte dans la Cardie. Dès qu'elle fut arrivée, elle apprit à plusieurs Bisaltes à jouer de son instrument, et fut de leur expédition contre les Cardiens. Lorsque les armées furent en présence, elle leur dit de jouer les airs qu'elle leur avoit appris, et auxquels les chevaux des Cardiens étoient formés. A peine les chevaux de ceux-ci les

* C'est le seul sens que peut présenter le texte.

eurent-ils entendus qu'ils se dressèrent sur les pieds de derrière, et se mirent à danser. Or, la force des Cardiens n'étoit que dans leurs chevaux. Ce fut ainsi que les Bisaltes les vainquirent.

Un Sybarite, voulant passer par mer de Sybaris à Crotone, loua pour lui seul une barque, mais à condition que les rames ne feroient jaillir aucune goutte d'eau sur lui, et que personne n'entreroit avec lui; en outre, que son cheval y passeroit aussi. Après ces conventions, il fait entrer son cheval, et ordonne qu'on lui étende de la litière; mais bientôt il demande à un de ceux qui l'avoient accompagné, de faire le trajet avec lui, disant : « J'ai prévenu le patron de naviger le long de la côte. » L'autre lui répond * : « Fort bien, car j'aurois eu bien de la peine à vous accorder votre demande, si vous aviez eu le dessein de suivre la côte à pied, et non dans cette barque. »

CHAP. IV. Il y avoit, dit Phylarque, liv. 2 de ses *Histoires*, une loi chez les Syracusains qui défendoit aux femmes de se parer d'or, de porter des étoffes à fleurs, ou des robes bordées de pourpre, à moins

---

* Texte équivoque : est-ce le compagnon qui répond ?

qu'elles ne fissent l'aveu de vivre en courtisannes publiques. Une autre loi défendoit aussi chez eux aux hommes d'affecter une parure élégante, de porter des habits recherchés, ou de couleurs variables *, à moins qu'ils ne convinssent d'être ou paillards publics, ou *catamites*. Une femme libre ne pouvoit sortir après le soleil couché que pour aller se prostituer. De jour, elle ne devoit non plus sortir sans un des inspecteurs ** des femmes, et suivie d'une servante.

Les Sybarites qui se sont précipités dans le dernier excès de la volupté, dit le même, avoient publié la loi suivante : « On invitera les femmes aux festins, et ceux qui les inviteront aux sacrifices *** publics le feront un an d'avance, afin, qu'ayant le temps de se préparer, tant à l'égard de leur habillement que

---

* Comme nos étoffes, *gorge de pigeon.*

** Texte, *gynaekonome.*

*** Je lis, avec Adam, *parakleesin* pour *paraskeueen* qu'il faut placer après *kosmou ;* ensuite il faut *poioumenai* au féminin : le passage de Plutarque, cité par Casaubon même, prouve que ce mot doit se rapporter aux femmes à qui on vouloit donner un an pour se préparer. C'est sans doute à ceci que Plaute fait allusion, lorsqu'il dit des femmes : « *Dùm comuntur, dùm poliuntur, annus est.*

du reste de leur parure, elles y assistent avec toute la pompe requise. »

« Si quelque cuisinier inventoit parmi eux un mets nouveau et fort délicat, aucun autre cuisinier n'avoit permission de le préparer, que l'inventeur, pendant un an, afin que tous les autres cherchassent à se surpasser les uns les autres par de semblables découvertes. Ceux qui pêchoient, ou vendoient des anguilles étoient exempts d'impôts, de même que les teinturiers en vraie pourpre marine, ou ceux qui en introduisoient dans la ville. Livrés ainsi à cette indigne mollesse, ils périrent sous les mains de trente députés de Crotone qui les jetèrent hors des murs, après les avoir tués, et les abandonnèrent en pâture aux bêtes. »

Mais voici le commencement de leur malheur. D'abord, la colère de la divinité se manifesta sensiblement. Peu de jours après, leurs magistrats eurent le même songe dans la même nuit; ils virent Junon venir au milieu de la place publique, et y vomir de la bile. Il jaillit une source de sang dans son temple; mais rien n'arrêta leur insolence, jusqu'au moment où ils furent tous tués par les Crotoniates.

Voici ce qu'Héraclide du Pont dit d'eux, dans son

Traité de la Justice : « Les Sybarites, ayant détruit la tyrannie de Telys, tuèrent tous ceux qui avoient eu part aux affaires publiques, et allèrent même les égorger jusque près des autels. A la vue de ces meurtres, la statue de Junon détourna la tête ; il jaillit du sol une source de sang, de sorte que pour l'obstruer ils couvrirent de tables d'airain tout l'endroit. Telle fut la cause pour laquelle ils furent chassés de leur patrie, et périrent tous, eux qui avoient voulu anéantir les célèbres jeux olympiques. En effet, attendant le temps où ces jeux se célèbrent, ils tâchèrent d'attirer chez eux les athlètes par des prix beaucoup plus grands que ceux qu'on donnoit aux vainqueurs. »

Mais, selon Timée, les Crotoniates n'eurent pas plutôt détruit les Sybarites, qu'ils s'abandonnèrent à la même volupté. Leur premier * magistrat ne marcha même plus dans la ville que vêtu de pourpre, une couronne d'or sur la tête, et des *crépides* blanches ** aux pieds. Cependant, d'autres disent que ce ne fut point par volupté, mais pour imiter le médecin Démocède, qui étoit de Crotone.

* Plus bas, c'est le *valet* du magistrat.

** Ou *sandales*.

Ce médecin avoit vécu quelque temps chez Polycrate, tyran de Samos, qui fut tué par Orétus. Démocède, pris par les Perses, fut conduit chez leur roi, et y guérit Atosse, femme de Darius, et fille de Cyrus, d'un mal qu'elle avoit au sein. Après cette cure, il demanda pour récompense d'être renvoyé en Grèce, promettant de revenir en Perse. Il l'obtint et vint à Crotone. Comme il vouloit s'y fixer, un Perse le saisit, disant que c'étoit un des esclaves du roi; mais les Crotoniates le tirèrent de ses mains, et dépouillant le Perse de sa robe, ils en revêtirent le valet du magistrat. C'est depuis ce temps-là que, vêtu d'une robe perse, il fait le tour des autels toutes les semaines avec le Prytanée, non par faste, ni la volupté, mais par raillerie contre les Perses.

Les Crotoniates, selon Timée, tentèrent ensuite d'anéantir l'assemblée d'Olympie, proposant beaucoup d'argent pour prix de la victoire à l'époque des jeux; mais on dit que ce sont les Sybarites qui voulurent le faire.

CHAP. V. Cléarque dit, liv. 4 de ses *Vies*, que les Tarentins, étant devenus fort puissans, se plongèrent dans une telle volupté, qu'ils s'épilèrent tout

le corps, et donnèrent aux autres peuples l'exemple de cet usage. Ils portoient tous des robes d'un tissu qui laissoit voir leur corps *, telles que celles dont se parent nos femmes luxurieuses. Passant ainsi de la mollesse à l'injure, ils attaquèrent Carbine, la seule ville de la Pouille, et la ravagèrent. Ils en rassemblèrent les jeunes garçons, les filles, les femmes qui étoient à la fleur de leur âge, les conduisirent dans les temples de la ville, y dressèrent des tentes, et exposèrent aux yeux du public tous ces captifs nus, pendant la journée; de sorte qu'il étoit libre à chacun de se jeter sur ces Carbinates, comme il auroit fondu sur un troupeau malheureux, et d'assouvir sa passion sur ce qu'il voyoit de plus beau, en présence de tout le monde, sur-tout des dieux auxquels ces *infames* ne pensoient guère.

Mais la divinité s'irrita contre les Tarentins, au point que ceux qui avoient commis ces excès à Carbine, furent tous frappés de la foudre **. On voit même encore à Tarente, devant la porte de

---

* Je lis simplement *hais* pour *hois*. Le mot *paryphee* est pris ici comme collectif : cette construction est très-ordinaire.

** Quoiqu'en dise Casaubon, il faut prendre ici le texte à la lettre.

plusieurs maisons, autant de colonnes qu'il y étoit rentré d'habitans envoyés pour cette expédition contre la Pouille; on y lit à quelle époque ils sont péris; mais on n'y a conservé aucun sentiment de pitié pour ceux qui sont ainsi morts; on n'y fait même plus les libations, selon l'usage antérieur à cette époque; les sacrifices ne sont offerts qu'à Jupiter fulminant.

Les Appuliens sont originaires de Crète. Étant allés chercher Glaucus, ils se fixèrent dans *cette partie de l'Italie;* mais leurs descendans, oubliant la vie frugale et réglée des Crétois, se livrèrent d'abord à cette volupté, et poussèrent ensuite le luxe au point de se farder le visage, ajoutant à cela de faux cheveux sur le devant et autour de la tête, et des robes d'étoffes à fleurs. Ils regardèrent le travail quelconque comme indigne d'eux, et la plupart ornèrent plus leurs maisons, que les temples.

Leurs magistrats, devenus injurieux envers la divinité, enlevèrent des temples les statues, en commençant par dire qu'ils les faisoient passer en meilleure compagnie. C'est pourquoi ils furent frappés de la foudre et de la grêle *, et long-temps on a parlé

* Je lis *chalaza* pour *chalkoo,* qu'un copiste inepte a formé du mot suide

de cet événement, dont la mémoire s'est perpétuée par des monumens d'airain qui les représentoient ainsi frappés de la foudre. Leurs descendans sont encore tous rasés, et en habits de deuil depuis cet événement, et privés de tous les avantages dont avoient joui les anciens habitans.

Les Ibériens ne sortent que mis en acteurs tragiques, et couverts d'une robe traînante, de diverses couleurs; cependant ils n'en sont pas moins robustes, et propres aux combats, tandis que les Marseillois qui se mettent avec autant de luxe que les Ibériens ne sont que des gens efféminés. Aussi sont-ils diffamés pour leur peu de cœur, et la mollesse qui en fait autant de femmes dans les plaisirs de l'amour. De là est venu le proverbe : « Naviguez à Marseille. »

Les habitans de Siris *, ville d'abord possédée par des Troyens fugitifs, et ensuite par des Colopho-

---

vant *kechalkeumena ;* ainsi je ne m'arrêterai pas à réfuter les corrections ou explications inutiles des autres.

* Ville située sur le *Siris ,* dont elle avoit pris le nom. Ce fleuve est le *Senno* qui se jette dans le golfe de Tarente. Il y a eu plusieurs fleuves de ce nom dans des contrées fort éloignées l'une de l'autre. Le *Nil ,* mot qui en Égypte signifie *ascendant ,* étoit aussi appelé *Siris*. Le Tibre fut d'abord connu sous le nom de *Sir, Ser, Serranus*. Tous ces mots signifient, à leur origine, *couper, entamer ;* ce que les fleuves font sur le sol.

niens, selon Timée et Aristote, se plongèrent dans une volupté aussi luxurieuse, que le firent les Sybarites. Il étoit particulièrement d'usage chez eux de porter des tuniques à fleurs, qu'ils serroient avec les ceintures les plus riches. C'est pourquoi les peuples d'alentour les appeloient *Mitrochitones* *, imitant Homère, qui appeloit *Amitrochitones* ceux qui ne se ceignoient point le corps. Archiloque parle avec la plus grande admiration de l'heureuse contrée de Siris, et ne trouve pas que Thase jouisse de la même félicité.

« Non, dit-il, ce lieu-ci n'est ni si beau, ni si charmant, ni si
« délicieux que celui que baignent les eaux du Siris. »

La ville de *Siris* eut son nom de celui d'une femme ** ainsi appelée, selon Timée, et Euripide dans sa *Captive;* mais selon Archiloque, ce fut d'un fleuve qu'elle prit ce nom. Un climat généralement si délicieux et si fertile ne pouvoit qu'y attirer un grand nombre d'habitans, Grecs de nation; c'est pourquoi presque toute cette partie de l'Italie fut appelée *la grande Grèce.*

---

* Mot formé de *mitra*, ceinture, bande; et *chiton*, tunique.

** Absurdité digne des Grecs.

Quant aux Milésiens, ils ont, dit Éphore, vaincu les Scythes, et bâti les villes qui se trouvoient sur l'Hellespont, et d'autres très-brillantes sur le Pont-Euxin; ce qui attira beaucoup de monde à Milet; mais les habitans de cette ville s'étant rendus esclaves des plaisirs et de la mollesse, s'abâtardirent, dit Aristote. De là est venu le proverbe :

« Autrefois les Milésiens * étoient vigoureux. »

Voici ce que rapporte Héraclide du Pont, liv. 2 de *la Justice* : « La ville de Milet s'est précipitée dans les malheurs par la volupté et par ses séditions. Les habitans ne connoissant plus de modération exterminèrent leurs ennemis. Les Gergithes, c'étoit le nom du vulgaire, n'étant plus d'accord avec les riches, prirent le dessus, chassèrent ceux-ci, et rassemblant les enfans de ces fugitifs dans des granges, les firent fouler et broyer sous les pieds des bœufs, et périr ainsi de la manière la plus horrible; mais les riches étant devenus à leur tour plus puissans que les Gergithes, en prirent les enfans, les enduisirent de poix, et les brûlèrent tout vifs. Après ce supplice du feu, il se manifesta plusieurs prodiges, et l'olivier

* Voyez Apostolius, *Proverb.* cent. 15, n°. 59.

sacré s'embrasa de lui-même. Le dieu leur refusa même des oracles. Ils en demandèrent la cause; il leur répondit :

« Je suis irrité de la mort des Gergithes tués sans pouvoir se « défendre; du sort malheureux des enfans enduits de poix, et de « l'*embrasement* de l'arbre qui étoit toujours verdoyant. »

Cléarque dit, dans son liv. 4, que « les Milésiens ayant imité la volupté des habitans de Colophon, la communiquèrent aux peuples voisins; mais que, sur le reproche qu'on leur en fit, ils se dirent :

« Gardons à Milet ce qui nous est particulier, et ne le rendons pas « commun. »

« Les Scythes, ajoute-t-il, sont le premier peuple qui ait eu * tout en commun; mais leur insolence les rendit ensuite les plus malheureux des hommes, car ils se livrèrent sans réserve à la débauche plus qu'aucun autre peuple, y étant portés par la prospérité, les richesses et toutes les commodités de la vie. C'est ce dont on a encore la preuve dans la manière dont vivent et s'habillent leurs chefs. Ainsi livrés aux plaisirs, et s'abandonnant, les premiers de

---

* Excepté l'*arc* et la *tasse*. Voyez Rhodigin, liv. 18, ch. 24, sur tout ce détail, et en général sur tous les articles de ce livre 12. Les Scythes, dont il s'agit ici, sont les Goths proprement dits.

tous les hommes, et plus que tout autre peuple aux délices de la volupté, ils furent assez cruels pour couper le bout du nez à tous ceux dans les contrées desquels ils se jetoient; de sorte que les descendans de ces peuples ont eu de cette mutilation le surnom * qu'ils conservent dans le pays où ils se sont sauvés. »

« Les femmes des Scythes se faisoient un jeu de tracer avec des stylets diverses figures sur le corps même des femmes des Thraces qui habitoient dans leur voisinage au nord et au couchant. Plusieurs années après, ces femmes, ainsi maltraitées, imaginèrent un expédient heureux pour anéantir ces marques de leur affront, en se traçant elles-mêmes d'autres figures sur le reste de la peau, afin que ce qui étoit le signe caractéristique de leur opprobre et de leur honte, déguisé par cette multiplicité de figures, changeât cet affront en un sujet de parure et d'ornement **. »

---

* Cléarque fait ici allusion aux habitans de *Rhinocorure*, mot qui semble indiquer *des narines coupées*. Mais, quoique les Goths se soient portés plusieurs fois dans la basse Égypte, laissons cette étymologie aux Grecs; car les Goths n'ont pas *coupé de narines*, pour donner lieu au mot *Rhinocorure*, qui signifie *torrent bruyant*. La ville qui avoit pris le nom de ce torrent étoit l'ouvrage d'Actisane, roi d'Égypte.

** Voici encore un faux raisonnement pardonnable aux Grecs. Ces figures

« En général, les Scythes gouvernèrent les vaincus avec tant d'orgueil et d'insolence, que leurs larmes et la dureté de leur esclavage * apprirent aux siècles suivans ce que c'étoit que l'*ordre des Scythes ;* mais les Scythes accablés d'une foule de maux par la suite, ayant même perdu et leurs richesses, et jusqu'à leur chevelure qui fut ôtée à toute la nation, donnèrent lieu aux autres peuples de dire *aposkythisai* *, pour signifier, *couper la chevelure à quelqu'un pour le déshonorer.* »

Callias ou Dioclès raille ainsi tous les Ioniens, dans ses *Cyclopes :*

« A. Dis-moi : que fait cette voluptueuse Ionie, dont les tables
« sont si splendides ? »

Abyde, colonie de Milet, ne vit pas moins voluptueusement. Les habitans sont tous abattus par l'excès des plaisirs, comme l'indique Ermippe dans ses *Soldats :*

« A. J'ai du plaisir à faire une expédition militaire outre mer,

---

tracées sur le corps, comme ornement, se sont vues chez presque tous les anciens peuples des deux continens. Les Anglois qui ont découvert, il y a quatre ou cinq ans, les îles Pelew dans l'orient, les y ont aussi remarquées. Voyez leur voyage, imprimé chez Maradan, à Paris.

* A la lettre, *descythiser.*

« indiquant * par mes regards, par ma belle chevelure et la ron-
« deur potelée de mes bras, toute la mollesse de mon corps !
« B. Vois-tu donc ce qu'est devenu cet homme d'Abydos ! »

Aristophane dit aussi à ce sujet, dans sa *Triphalète*, en raillant la plupart des Ioniens.

« Ensuite tous les étrangers distingués qui se trouvoient là, l'y sui-
« virent, le priant de vendre, pour Chio, l'esclave qu'il avoit :
« un autre le demandoit pour Clazomène ; un troisième, pour
« Éphèse ; d'autres, pour Abydos : voilà ce dont on s'occupoit
« beaucoup. »

Voici comment Antiphon présente les Abydéniens dans l'invective qu'il a écrite contre Alcibiade : « Après avoir été émancipé par tes tuteurs, tu retiras ton argent de leurs mains, et te rendis par mer à Abydos, non pour y recevoir le paiement d'une dette, ni pour y renouveler la jouissance du droit d'hospitalité, mais pour apprendre des femmes de cette ville à conformer tes mœurs à ton caractère

---

* Je rends le sens qui me paroît le plus clairement indiqué par ces vers, rappelant au 3e. *sphrigei* pour *phrigei*, de *sphrigos* qui a certainement été d'usage, puisqu'il a formé le verbe *sphrigoo*, comme *stegos* a fait *stegoo*. Casaubon veut *chlidei*, qui n'a aucune ressemblance avec *phrigei*. Je lis ensuite *tees abydou*, pour *abydon* au 4e. : la terminaison aura trompé les copistes. C'est le second acteur qui parle ici à un 3e. On peut traduire ce vers ; « Vois-tu à quel point cet homme est devenu Abydénien. »

licencieux et incontinent, voulant vivre avec cette dépravation le reste de tes jours. »

« Les Magnésiens qui sont près du Méandre se sont aussi perdus par leur excessif relâchement, selon le rapport d'Archiloque, et celui de Callinus dans ses *Élégies ;* car ils sont devenus captifs * des Éphésiens. »

Mais Démocrite d'Éphèse, qui a écrit un ouvrage sur le temple de cette ville, parle ainsi de la mollesse luxurieuse, et des habits de couleurs de ses concitoyens : « Les habits des Ioniens sont de couleur violette, ou pourpre, ou de safran, tissus en losanges. Ils se couvrent la tête avec des étoffes où l'on voit différentes figures d'animaux. Leurs *sarapes* ** sont jaunâtres, cramoisies, blanches. Ils portent aussi des *calasires* de Corinthe, dont les unes sont de couleur pourpre marine, d'autres violettes, ou de couleur hyacinthe; on en voit aussi porter de couleur de feu, ou bleu marin. Ils ont même des *calasires* perses : or, ce sont les plus belles de toutes. On

---

* Lisez *ealoosan* dans le texte, comme les premières éditions.

** J'ai parlé des *sarapes* dans un autre livre. Les *calasires* étoient des robes traînantes, de lin, etc.

remarque aussi chez eux ce qu'ils appellent *actées* *; ce sont les plus riches de tous les habits perses : or, c'est une étoffe d'un tissu serré, mais fait ainsi pour être fort, et en même temps léger. On enlace des grains d'or en forme de millet dans le tissu même, moyennant des fils qui les traversent par le milieu, et qui se voient à l'envers de l'étoffe. Or, dit Démocrite, c'est de tous ces habits que se servent les Éphésiens, livrés à la mollesse et au luxe. »

Douris, parlant du luxe des Samiens, cite les poésies d'Asius, selon lequel ils portoient des bracelets, laissoient flotter, par derrière, leurs cheveux sur les épaules, après les avoir artistement peignés, et célébroient ainsi les fêtes de Junon; usage, dit-il, qui se trouve confirmé par ce proverbe :

« Aller au temple de Junon, les cheveux artistement entrelacés. »

CHAP. VI. Or, voici ce que dit le passage d'Asius :

« C'est ainsi qu'ils se rendoient au temple de Junon, après avoir bien
« arrangé ** leurs cheveux, et vêtus d'habits brillans, sur lesquels
« ils avoient une robe blanche qui couvroit la terre autour d'eux.

---

* Ces *actées* répondoient à nos capes de camelot. Voyez Brisson, *de Reg. Pers.*, liv. 2.

** Lisez *ktenisanto*.

« Des cigales d'or * sembloient sortir de leurs boucles, tandis que,
« par derrière, leurs cheveux artistement liés flottoient au gré du
« vent. A leurs bras étoient des bracelets ** richement ornés, et
« ils imitoient par là le guerrier qui se passoit au bras le bouclier
« dont il se couvroit. »

Héraclide du Pont rapporte, dans son *Traité de la Volupté*, que « les Samiens s'étant abandonnés sans réserve à la mollesse et aux plaisirs, se perdirent comme les Sybarites, en voulant se surpasser les uns les autres par leur délicatesse et leur afféterie ***. »

« Les habitans de Colophon, dit Phylarque, après avoir mené une vie sévère et dure, se livrèrent à tous les plaisirs, à l'exemple des Lydiens, avec qui ils firent une alliance offensive et défensive. Ils ne sortoient qu'avec des bijoux d'or dans leurs cheveux; comme Xénophane le fait aussi entendre dans ces vers:

« Après avoir appris des Lydiens nombre d'extravagances dange-
« reuses, lorsqu'ils dominoient avec une horrible tyrannie, ils se
« rendoient à la place publique, couverts de manteaux qui étoient

---

* Je lis, avec Adam,

Chryseiai de korymbais hoos tettiges epanthoun ;

et je suis au 5e. la correction de Casaubon.

** Je lis ici *ar' een ;* et au suivant, *hooutos mimeesantes ,* laissant de côté Casaubon.

*** Je garde *mikrologia* qu'on n'a pas senti. Adam proposoit *pikrologia,* qui pourroit se soutenir par quelques idées suivantes.

« totalement de pourpre, orgueilleux du luxe avec lequel ils se « faisoient gloire * de parer leur chevelure, et tout impregnés de « parfums exquis les plus recherchés. »

« Ils devinrent enfin si dissolus et si ivrognes, que plusieurs d'entre eux ne virent plus le soleil se lever, ni se coucher. Ils établirent une loi qui subsiste encore de notre temps, savoir que les joueuses de flûte et les *Psaltries*, de même que toutes les autres personnes qui faisoient profession de divertir le public, ne pourroient gagner d'argent que depuis le matin jusqu'à midi, et delà jusqu'à ce qu'on allumât les flambeaux; mais qu'alors on cesseroit tout pour se mettre à boire, et à s'enivrer le reste de la nuit. »

Selon Théopompe, liv. 15 de ses *Histoires* : « Mille d'entre eux se promenoient dans la ville, couverts de robes de pourpre, fort recherchée à cette époque, par les rois mêmes, et si rare qu'elle se payoit son poids d'argent. Cette conduite y introduisit la tyrannie, les séditions, et ils se perdirent avec leur patrie. »

Diogène de Babylone a dit d'eux la même chose, liv. 1 des *Lois ;* mais Antiphane parle ainsi généralement du luxe des Ioniens dans sa *Dodone :*

« Quelle est donc cette troupe, qui se présente, d'Ioniens efféminés, luxurieux, et vêtus si voluptueusement? »

---

* Je lis *auchaleoi*, avec Adam.

Théophraste rapporte, dans son *Traité de la Volupté*, que les Ioniens, par leur excessive volupté, ont donné lieu à un proverbe * fort en vogue, et qui subsiste encore.

Selon Théopompe, *Philippique* 8, plusieurs des nations voisines de l'Océan sont aussi devenues très-molles et voluptueuses; mais voici ce que le même dit des Byzantins et des Chalcédoniens.

« Les Byzantins, après avoir vécu long-temps en état démocratique, et ayant une ville qui étoit un port de mer, ne s'étoient occupés que du commerce. Ils quittoient à peine le port, ce qui les rendit insolens; et enfin, ce fut chez eux un usage général de s'abandonner aux femmes dans les cabarets mêmes où ils buvoient. »

« Quant aux Chalcédoniens, avant qu'ils se fussent emparés du gouvernement, ils ne s'occupoient que de choses honnêtes, et menoient la vie la plus régulière; mais à peine eurent-ils goûté du

---

* Les collecteurs de proverbes grecs en présentent deux qui peuvent suppléer au texte altéré de notre auteur; 1°. *ris ionien*, comme on le voit dans ceux du Vatican, cent. I, n°. 45, et dans Diogénian; quoiqu'on ait dit aussi *ris de Chio*; *ris de Mégare*, ibid.; 2°. *vie ionienne*, comme l'indique Élien, liv. 14, ch. 7. Ce dernier convient peut-être mieux ici.

gouvernement démocratique des Byzantins qu'ils se corrompirent, en se livrant aux plaisirs *; ils passèrent de cette vie si sage et si modérée, à l'ivrognerie, au luxe le plus fastueux.

« Les Ombres **, dit-il, *Philipp.* 21, nation située le long de la mer adriatique, sont fort voluptueux, et vivent comme les Lydiens. Leur pays est excellent, et c'est ce qui leur procure tout ce qui peut rendre heureux. »

« Les Thessaliens, dit-il, *Philippique* 4, passent leur vie, les uns avec des danseuses, les autres aux jeux de hasard, à boire, et toutes les journées; plus soigneux d'avoir une table couverte de toutes sortes de mets, que de mener une vie bien réglée. »

« Les Pharsaliens sont les plus oisifs, et les plus fastueux des hommes. »

« Les Thessaliens ***, dit Critias, passent généralement pour avoir été les plus fastueux des Grecs, tant

---

* Voyez Élien, sur les Byzantins, liv. 3, ch. 14. Adam lisoit ici, *kata ton kath' h.* Le texte *kai ton*, etc. me paroît plus clair; c'est proprement « ne songeant qu'à vivre *au jour la journée*, » comme parle Voltaire.

** Voyez Rhodigin sur les *Ombres*, liv. 7, ch. 10 : il mérite d'être lu.

*** On peut voir de longs et curieux détails sur les Thessaliens, dans Rhodigin, liv. 9, ch. 22. Il y dit aussi deux mots, conformes à notre texte, sur les Pharsaliens.

à l'égard de leur habillement que de leur table ; ce qui fut cause qu'ils introduisirent les Perses dans la Grèce, voulant en imiter le faste et la volupté. »

Selon Polybe, liv. 13 de ses *Histoires* : « Les Étoliens se grevèrent de dettes considérables, par leurs guerres * continuelles, et leur vie fastueuse. » Agatharcide en parle ainsi, liv. 12 de ses *Histoires* : « Les Étoliens sont d'autant plus disposés à mourir, qu'ils cherchent à vivre avec plus de faste, et moins de retenue que tout autre peuple. »

Les Siciliens en général **, et les Syracusains en particulier sont fort renommés pour leur vie voluptueuse, comme Aristophane le dit dans ses *Détalées*.

« Mais vous n'avez pas appris ce que je vous avois dit en vous
« envoyant : vous avez plutôt appris à boire, à vanter malhonnê-
« tement les tables de Syracuse, les festins de Sybaris, et le vin
» fumeux de Chio, bu dans des calices de Lacédémone ***. »

* Les Étoliens étoient très-fastueux. C'est d'eux que les robes traînantes ont été nommées *étoliennes*. Rhodigin, liv. 18, ch. 29. Leur hardiesse et leur passion pour le vol suppléeoient souvent à leurs besoins. Voyez *ibid.* liv. 20, ch. 21 ; conférez *Prov.* ; Schott. *Suid.* ch. 8, 69.

** La vie voluptueuse des Siciliens est trop connue de tous les lecteurs, pour que je cite d'autre écrivain qu'Horace. Conférez Rhodigin en nombre d'endroits.

*** Voyez le Livre XI, au mot *Lakaina*.

Platon, qui pensoit de même à ce sujet, dit, dans ses *Lettres* : « La première fois que je sortis de la Grèce, ce fut pour aller en Italie et en Sicile. A peine y fus-je arrivé, que la vie qu'on y mènoit ne me plut aucunement. Il falloit se remplir de manger deux fois le jour, et être privé de la liberté de dormir seul pendant la nuit; enfin, faire tout ce qui peut accompagner une telle manière de vivre. Avec de pareils usages, non, jamais aucun homme sous le ciel ne deviendroit sage, s'y prendroit-il même dès sa jeunesse, et jamais il ne seroit modéré, réservé, quelque soin qu'il eût pris pour l'être. » Il dit encore, dans le liv. 3 de sa *République* : « Sans doute, l'ami, que vous n'approuvez pas la table de Syracuse, ni cette extrême variété des mets de Sicile ? Vous blâmerez aussi qu'une jeune Corinthienne devienne l'amie de gens qui veulent avoir un corps robuste, et vous mépriserez ces desserts d'Athènes, qui paroissent si propres à flatter les sens. »

Posidonius, liv. 16 de ses *Histoires*, s'exprime ainsi en parlant des plaisirs voluptueux des villes de la Syrie : « Après la fatigue des travaux ordinaires, les hommes formoient plusieurs assemblées dans ces villes, et faisoient de continuels repas, se servant

de leurs gymnases comme des bains, s'y frottant d'huiles précieuses et de parfums. Leurs *grammatées* * (lieux où ils se réunissent pour ces repas) étoient comme leurs maisons, et ils y passoient la plus grande partie du jour à se remplir de vin et de manger; après quoi ils emportoient ce qui restoit, accompagnés du son bruyant de leurs *chelonides* **, dont toutes les villes retentissoient. »

Agatharcide dit, liv. 35 de ses *Histoires de l'Europe :* « Les Arycandiens, peuple de Lycie ***, voisins des Limyriens, se grevèrent de dettes par leur débauche et leur faste. Leur paresse et leur amour

---

* *Grammatée*, ou mieux, selon l'idiome Syrien, *garmathée*, du mot *garem* que les Septantes lisoient ainsi, liv. 4 *des Rois*, ch. 9, vers. 13; ou liv. 2, selon l'hébreu : de là, *garmath.* Ce mot désigne une *élévation*, ou l'*extrémité* d'une éminence. La *Bible* de Tremellius le rend par *fastigium ;* l'angloise, par *top*, et la hollandoise, par *hoogste.* Les copistes grecs ont cru que le mot étoit de leur langue. Il désigne ici ce que les Grecs appeloient *hyperooon*, le *cœnaculum*, chambre ou salle haute; une terrasse.

Quant aux parfums exquis de la Syrie, ils sont connus. On peut lire Dioscoride, Pline, etc.

** J'ai parlé ailleurs de cet instrument; voyez liv. 5, ch. 13 de la traduction, t. 2, p. 318 et suiv.

*** Dont la ville principale étoit *Arykande.* Voyez Stéphan. Les *Limyriens* étoient ainsi nommés de *Limyre*, autre ville de Lycie. D'autres parlent plus favorablement des Lyciens, en général. Voy. Rhodigin, liv. 29, ch. 20.

pour

pour les plaisirs les mettant hors d'état d'en payer les intérêts, ils se jetèrent dans le parti de Mithridate, pensant que la remise de ces dettes seroit le prix de leurs services. »

Selon le même, *Histoire* 31, les habitans de Zacynthe sont inhabiles à la guerre, parce qu'ils sont accoutumés à se livrer aux plaisirs que peuvent leur procurer l'abondance et les richesses.

Les habitans de Capoue, dit Polybe, liv. 7, devenus très-riches par la fertilité de leur sol, furent aussi voluptueux que fastueux, et surpassèrent tout ce qu'on disoit des Sybarites et des Crotoniates. Ne pouvant donc supporter leur bonheur, ils appelèrent Annibal dans leurs murs. Voilà pourquoi ils furent exposés à la plus cruelle vengeance de la part des Romains. Les Pétiliens, au contraire, leur étant demeurés fidèles, furent assiégés par Annibal; mais ils soutinrent ce siège avec tant de constance, qu'ils mangèrent tous les cuirs qui se trouvoient dans leur ville, les écorces de tous les arbres, et même les jeunes bourgeons. Après avoir ainsi résisté pendant onze mois, sans recevoir aucun secours, et d'ailleurs personne n'embrassant avec eux le parti des Romains, ils se rendirent.

Phylarque dit, dans son *Histoire* XI, que les *Curètes* ont eu leur nom de leur mollesse voluptueuse, et il s'autorise de ce passage d'Eschyle :

« Une chevelure artistement rangée comme celle d'un *jeune ten-*
« *dron* * ; ce qui fit appeler ce peuple *Curètes* (*Koureetes*). »

Agathon écrit, dans son *Thyeste*, que ceux qui recherchoient en mariage la fille de Pronacte se présentoient avec la parure la plus brillante, mais sur-tout avec des cheveux artistement frisés. N'ayant pu l'obtenir, voici ce qu'ils dirent selon ce poète :

« Nous avons *jeté bas* ces cheveux, témoins de notre mollesse,
« et qui ne peuvent flatter qu'un esprit volage ; c'est pourquoi
« nous avons été surnommés *Curètes* **, après avoir jeté bas ces
« cheveux. »

Selon Hypérochus, ou l'auteur de *l'Histoire de Cumes* qu'on lui attribue : « Les habitans de cette ville portoient des robes à fleurs, et de l'or dans leur parure ; ils n'alloient à la campagne avec leurs femmes que sur un char à deux chevaux. »

Voilà tout ce que j'avois à vous rappeler concer-

---

* L'auteur s'arrête ici au mot *koura* qui signifie *jeune* fille, et *tonsure* ; car *o* dans *kora* se prononçoit aussi comme *ou*. Voyez Tailor sur les marbres de Sandwich.

** C'est-à-dire, *tondus*.

nant la volupté des différens peuples, et de plusieurs villes. Je vais à présent vous dire ce que j'ai appris sur plusieurs personnages en particulier.

CHAP. VII. Ctésias nous dit, liv. 3 de ses *Histoires de Perse*, que tous les souverains de l'Asie ont été fort voluptueux, et particulièrement *Ninyas*, fils de Ninus et de Sémiramis. Ce prince, livré aux plaisirs de la mollesse, étoit toujours enfermé, ne se laissant voir que des Eunuques et de ses femmes. Tel étoit aussi Sardanapale, que quelques-uns disent avoir été fils d'Anakyndaraxès, et d'autres d'Anabaxare. Arbace, Mède de nation, un de ses Généraux d'armée, tenta plusieurs fois de voir Sardanapale, par le moyen de l'eunuque Paramize; enfin, il obtint, quoiqu'avec peine, cette permission du prince. Ce Mède étant entré le vit tout fardé, paré comme une femme, tondant de la pourpre avec ses concubines, et assis les jambes tendues au milieu d'elles. Il avoit une robe de femme, la barbe rasée : sa peau polie avec de la ponce étoit plus blanche que le lait. Autour de ses yeux * ou de

* Après *katheemenon* du texte il faut y effacer *tas ophrys*, et le lire après *tous ophthalmous*.

ses sourcils on avoit artistement tiré plusieurs traits. »

« Sardanapale n'eut pas plutôt vu Arbace qu'il reprit du blanc *, et en frotta le contour de ses yeux. Plusieurs historiens, et particulièrement Douris, rapportent qu'Arbace, à cet aspect, indigné d'avoir un tel homme pour roi, se perça lui-même, et mourut sur le champ. Mais Ctésias dit qu'Arbace résolut de prendre les armes. Ayant donc rassemblé une grande armée, il lui déclara la guerre. Sardanapale défait par Arbace se brûla dans son palais sur un bûcher qu'il fit élever à la hauteur de 400 pieds **. Il y avoit mis 150 lits d'or, autant de tables d'or. Après y avoir pratiqué une chambre tout en bois, et de 100 pieds de long, il y couvrit des lits, en prit un sur lequel il s'étendit avec sa femme ; et ses concubines *se couchèrent* sur les autres. Quant à ses trois fils

---

* Je lis *epanelabe;* si *epanalaboôn* est exact, la phrase n'est pas achevée ; il y a nécessairement une lacune. Cet usage de se faire différens *linéamens* autour des yeux, des sourcils, même sur la figure, est encore très-commun chez plusieurs peuples de l'Amérique, sur-tout parmi les hommes, comme je l'ai déja noté : ils attachent même à cette parure le plus grand intérêt. Voyez les *Lettres* du comte Carli.

** En estimant le *plethre* à cent pieds, avec Suidas : or, Ctésias dit *quatre plethres*.

et à ses deux filles, il les avoit envoyés au roi de Ninive, en leur donnant trois mille talens d'or. »

« Il avoit fait fermer tout le contour de cette chambre avec de grandes et fortes poutres ; ensuite on y avoit amoncelé une prodigieuse quantité de gros bois, de sorte qu'il ne lui étoit plus possible d'en sortir. Intérieurement on avoit rangé tout autour dix millions * de talens d'or, et cent millions de talens d'argent, un nombre infini d'habits, d'étoffes de pourpre, et de robes de toute espèce ; après quoi il avoit donné ordre d'allumer ce bûcher. »

Il brûla quinze jours; on n'en vit la fumée qu'avec surprise, car on s'imaginoit qu'il brûloit les victimes

* Ces extrêmes richesses seront probablement prises pour une fable. Si cependant on se rappelle la quantité prodigieuse d'or et d'argent que la nature avoit déposée presqu'à la superficie de la terre, en différentes contrées, et en blocs, on sera plus porté à croire les détails de l'auteur. Toute l'antiquité atteste ces faits. L'or étoit sur-tout le partage des contrées dont il s'agit, de la Lydie. Les Scythes, les Huns, à des époques reculées, en emportèrent de grandes quantités chez eux, dans les différentes excursions qu'ils firent en Asie : voyez Eustathe sur Denys *Periég.* Les Phéniciens trouvèrent des blocs d'or et d'argent en Espagne, lorsqu'ils y vinrent. Le Mexique, le Pérou, les îles de l'Amérique en présentoient par tout : on le coupoit même au ciseau, dit D. Ulloa. Quelle quantité prodigieuse de poudre d'or les Anglois et autres peuples n'ont-ils pas enlevé du Pégu ! mais conférez Goguet, *Origine* des lois, et la chose deviendra plus que probable.

qu'il avoit sacrifiées à ses dieux. Or, il n'y avoit que les eunuques qui savoient ce que c'étoit. C'est donc ainsi que Sardanapale mourut courageusement, tout efféminé qu'il avoit été.

(Cléarque dit *, en parlant du roi de Perse, qu'il étoit assez insensé pour donner une récompense à ceux qui lui procuroient un mets nouveau. Or, ce mets étoit, selon moi, ce qu'on appeloit la *cervelle de Jupiter*, *et la cervelle du roi*).

C'est pourquoi ce Sardanapale qui avoit été le plus heureux des hommes, et qui avoit tant aimé à jouir pendant sa vie, indiqua, par les deux doigts qui étoient gravés sur son monument, combien les choses humaines sont dignes de risée, ne valant pas le bruit ** qu'on fait avec deux doigts. On voit dans deux

---

* Ce passage de Cléarque est interposé : il a sans doute passé de la marge dans le texte. Nous l'avons eu précédemment. Cette *cervelle* de Jupiter est encore rappelée liv. 14.

** Après *daktyloon*, il s'est introduit dans notre texte l'apostille marginale, *hos pepoieetai*, qui étoit sans doute suivie de *daktylois*, « qu'on *fait avec les doigts* ; » le mot *poioumenos* qui suit seroit le vrai texte qu'il faudroit lire, *psophou tois daktylois poioumenou*, si l'on veut conserver *poioumenos* ; ensuite je lis *dissee de en choora tee* (ablatif) *p. t. l. spoudee* (ablatif) *phain. o. ouk. a.*, etc., et ce sens est clair. *Dissee* est l'heureuse conjecture d'Adam. Les deux endroits dont il s'agit sont *Anchiale* et *Ninive*.

endroits, que Sardanapale, occupé d'autres choses que de ses plaisirs, n'a pas toujours été oisif. En effet, on avoit gravé cette inscription sur son tombeau.

« Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, a bâti Anchiale et Tarse en
« un jour; mais maintenant il est mort. »

Amyntas rapporte, liv. 3 de son *Itinéraire*, qu'on voit devant les murs de Ninive un rempart de terre élevé par Cyrus, et qu'il avoit prise d'un tertre très-haut qu'il fit raser, lorsqu'il assiégea cette ville. Ce tertre *, selon Amyntas, étoit le monument même de Sardanapale, et l'on y avoit dressé une colonne avec une inscription Caldéenne, que Chœrilus rendit en vers grecs. En voici le sens :

« Moi, j'ai régné ; et, tant que j'ai vu la lumière du soleil, j'ai
« bu, j'ai mangé, j'ai joui des femmes, sachant que le temps que
« les mortels ont à vivre est court, sujet à beaucoup de vicissitudes
« et de peines : d'autres pourront jouir des biens que je laisse ; c'est
« pourquoi je n'ai pas non plus passé un jour sans jouir de même. »

Clitarque dit, dans le liv. 3 de son *Histoire d'Alexandre*, que Sardanapale ne mourut que de vieillesse, après avoir cependant perdu le royaume de

---

* On a retrouvé en Amérique cet usage d'élever des *tertres* ou des buttes de terre sur les tombeaux. Sémiramis en avoit ainsi fait élever sur ceux de ses amans qu'elle avoit fait égorger.

Syrie *. Selon Aristobule, Alexandre marchant en Perse, campa dans le pays d'Anchiale, que Sardanapale avoit bâtie. Ce fut assez près du tombeau de ce roi. Il y étoit représenté en pierre, appuyant l'un contre l'autre les doigts de la main droite, comme pour les faire claquer. On lisoit, dit-il, sur ce monument, en lettres assyriennes :

« Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, a bâti Anchiale et Tarse en
« un même jour. Mange, bois, joue; le reste ne vaut pas ceci **. »

indiquant le claquement de ses doigts.

Mais Sardanapale ne fut pas le seul voluptueux. Le Phrygien Androcote fut aussi partisan de cette mollesse. En effet, il portoit des robes à fleurs, et se paroit avec plus d'affectation qu'une femme, selon le rapport de Mnaséas, liv. 3 de son *Europe*.

Cléarque dit, liv. 5 de ses *Vies*, que Sagaris le Mariandynien ne vécut jusque dans sa vieillesse que de la bouche *** de sa nourrice, afin de n'avoir pas

---

*Ou mieux *Assyrie*, qui comprenoit aussi la Syrie, aux premières époques.

** Le bruit ou claquement des doigts. Au reste, cette doctrine a fortement été inculquée dans l'*Ecclésiaste* de Salomon, et pratiquée par le voluptueux, adultère et homicide St. David son père.

*** Je traduis le texte, *stomatos*; mais quelqu'un lisoit ici *steetheos*, du sein de sa nourrice.

la peine de mâcher. Jamais il ne baissa la main au-dessous du nombril. Voilà aussi pourquoi Aristote se moquoit de Xénocrate de Calcédoine, qui jamais ne portoit la main à sa verge en urinant.

« Tes mains sont pures (lui disoit-il), mais ton esprit est plein « d'impuretés. »

Selon Ctésias : « Annarus, gouverneur de Babylone pour le roi de Perse, s'habilloit et se paroit comme une femme. Lorsque cet esclave de roi étoit à table, il faisoit entrer cent cinquante musiciennes qui chantoient et jouoient de leurs instrumens pendant qu'il mangeoit.

Phœnix, poète de Colophon, parle ainsi de Ninus dans le premier livre de ses *Iambes* :

« Il y eut un homme nommé Ninus, Assyrien, dit-on, qui avoit « une *mer d'or*, et d'autres richesses plus nombreuses que les « grains de sable de la mer Caspienne. Jamais il ne vit le soleil, « et ne chercha pas à le voir. Il n'alluma pas le feu sacré chez les « Mages, selon la coutume, ne toucha jamais les brins de bois du « dieu, ne fit point de sacrifices, ne siégea pas pour rendre la jus- « tice, n'apprit pas à disputer avec subtilité, ni à compter ; mais « c'étoit un homme incomparable pour boire, manger, faire « l'amour ; du reste, il ne se soucioit * de rien. Cet homme étant « mort, laissa cet avisoù est actuellement Ninive. « Vois donc ce

* Le texte porte : « Il envoyoit tout sur les rochers. » Cet idiotisme est analogue à celui d'Horace : *Tradam portare ventis in mare Creticum.*

« tombeau ; écoute, toi, soit Mède, soit Assyrien, soit Korax, soit
« Indien chevelu des lacs d'en haut *; car je ne veux rien vous
« dire, sinon que moi Ninus j'étois autrefois un corps animé ; mais
« à présent je ne suis plus qu'une terre. Je n'ai plus rien que ce
« que j'ai mangé, que ce que j'ai chanté, que ce que j'ai aimé. *Le*
« *reste* ** *on me l'emporte*, comme des Bacchantes enlèvent un
« bouc tout cru. Quant à moi, je vais chez les morts, sans y em-
« porter ni or, ni chevaux, ni char d'argent ; et après avoir porté
« le diadême, je ne laisse plus qu'un tas de cendres pour ma
« dépouille. »

CHAP. VIII. Théopompe écrit dans sa quinzième *Philippique*, que Straton, roi des Sidoniens, surpassa tous les hommes par sa mollesse et sa volupté. Straton fit long-temps tout ce qu'Homère raconte des Phéaciens, qu'il nous représente tous en fêtes, buvant, écoutant des citharèdes et des rhapsodes; il donna même dans des plaisirs beaucoup plus licencieux: car les Phéaciens, selon Homère, n'étoient à table qu'avec leurs femmes et leurs filles; mais Straton, avec des joueuses de flûtes, des psaltries, des citharistries qui faisoient alors sa compagnie. Il faisoit

---

* L'auteur de l'épitaphe entend les grands lacs qui sont sur les hauts plateaux de l'Asie, tels que le lac Baïkal, la mer d'Aral, etc.

** Je supplée ces mots à la lacune du texte. Salomon disoit aussi : « *Bois,* « *mange*, etc., c'est tout ce que tu emporteras avec toi. Qui sait si ton esprit « ira en haut ou en bas après ta mort ? »

venir nombre de filles de joie du Péloponèse, de musiciennes de l'Ionie et de jeunes grisettes de toute la Grèce pour servir, chanter et danser à table : il leur proposoit des prix qu'elles se disputoient en présence de ses amis ; se jetoit dans les bras de l'une ou de l'autre, pour assouvir sa passion, et passoit ainsi sa vie, naturellement esclave d'une honteuse volupté.

En outre, Straton rivalisoit Nicoclès à cet égard ; car c'étoit à qui des deux se livreroit à une vie plus voluptueuse, et plus lâche. Leur jalousie mutuelle étoit si grande, que, s'il leur venoit quelqu'un du pays de l'un ou de l'autre, ils s'informoient soigneusement de l'appareil de leur ameublement, de la somptuosité de leurs sacrifices, et tâchoient de se surpasser l'un l'autre à ces différens égards. Ils firent tout ce qu'ils purent pour paroître jouir de la plus grande félicité ; mais loin d'être heureux jusqu'à leur dernier moment, ils périrent * l'un et l'autre d'une mort violente.

* Nicoclès II, Roi de Paphos, se donna la mort, selon quelques-uns, en se pendant, de peur d'être tué par les assassins que Ptolémée, fils de Lagus, avoit envoyés en Chypre pour le tuer. Sa femme, ses filles, leurs maris se tuèrent tous ensemble, après avoir mis le feu à leur palais. Straton tenant

Anaximène a fait, sur les revers des rois, un ouvrage dans lequel il rapporte les mêmes choses de Straton. « Il étoit, dit-il, le rival de Nicoclès qui règna à Salamine, ville de Chypre, et qui s'abandonna aux plaisirs et à l'incontinence ; mais l'un et l'autre finirent par une mort violente. »

Théopompe parle ainsi de Philippe, dans sa première *Philippique* : « Le troisième jour il se rendit en Thrace, au lieu nommé Onocharsis. Il y avoit là un bocage charmant, planté pour en faire un séjour de délices, sur-tout en été : c'étoit un de ceux que Cotys * avoit préféré. Ce prince s'étoit abandonné à la mollesse et à la volupté plus qu'aucun des rois de Thrace. Lorsqu'il parcouroit le pays, s'il apercevoit quelques endroits ombragés, et arrosés par des eaux limpides, il y faisoit aussitôt bâtir des salles à manger. Allant ainsi, tantôt dans un de ces bocages, tantôt dans l'autre, selon que le hasard le conduisoit, il y faisoit des sacrifices aux dieux, et menoit la vie la

---

une épée pour se percer, de peur de devenir le jouet des Perses, balançoit ; sa femme lui arracha l'arme des mains, lui perça les flancs, et se tua ensuite sur son cadavre, pour ne pas voir sa pudeur violée par les ennemis. Conférez Élien, liv. 7, ch. 2.

* Il y eut en Thrace plusieurs rois de ce nom. Voyez Lloyd., *Lexic.*

plus heureuse avec ses principaux officiers; mais enfin il osa mal parler de Minerve, et l'offenser.

Or, voici ce que l'écrivain rapporte, en suivant son discours : « Cotys fit apprêter un repas de noces, comme si Minerve devoit se marier avec lui; et un lit, où il espéroit, dans son ivresse, qu'elle alloit se rendre. Ayant ainsi perdu la raison, il envoye un de ses satellites voir si la déesse étoit venue au lit. Cet homme revient, lui dit qu'il n'y avoit personne dans le lit : Cotys le perce d'une flèche. Il en renvoie un second. Le troisième devenu prudent, *par le malheur des deux autres*, lui dit, en revenant, que la déesse y étoit en l'attendant; mais le roi, à cette réponse, conçoit de la jalousie de son épouse, se jette sur cet homme qu'il coupe par morceaux, en commençant par ses parties viriles. »

Le même parle ainsi de Cabrias l'Athénien, dans sa *Philippique* 13 : « Mais ne pouvant vivre à Athènes, soit à cause de son incontinence et de son faste excessif, soit à cause du caractère des Athéniens, car ils sont si intraitables à l'égard de tout le monde, que leurs plus illustres citoyens ont préféré de vivre loin de la ville. Iphicrate s'est retiré en Thrace; Conon, en Chypre; Timothée, à Lesbos;

Carès, à Sigée; et Cabrias, lui-même, en Égypte.

Quant à Carès, voici ce que le même en dit, *Philipp.* 45 : « Carès étoit un homme lent et inactif, quoique fort livré aux plaisirs. Lorsqu'il entroit en campagne, il menoit avec lui des joueuses de flûtes, des psaltries et des courtisanes qui le suivoient à pied; il employoit une partie des fonds destinés à la guerre, aux frais qu'exigeoit cette conduite honteuse, et laissoit l'autre à Athènes pour gagner les orateurs, ceux qui écrivoient les suffrages, et les particuliers qui auroient pu le traduire en justice. Par ce moyen, le peuple d'Athènes ne lui témoigna jamais le moindre ressentiment; au contraire, il en fut plus aimé qu'aucun autre citoyen, et avec raison. En effet, voici la vie des Athéniens. Les jeunes gens étoient toujours avec des joueuses de flûtes, ou avec les courtisanes. Ceux d'un âge un peu plus avancé, ne s'occupoient que des jeux de hasard et de pareils déréglemens, de sorte que le peuple, en général, dépensoit plus pour les festins communs et les distributions publiques des viandes, que pour l'administration publique. »

Théopompe, qui a détaillé dans un écrit particulier les trésors qui ont été enlevés de Delphes *, dit que

* Voyez Taylor, sur les marbres de Sanwich.

Lysandre donna à Carès 60 talens, que celui-ci employa pour donner un repas aux Athéniens dans la place publique, en offrant aux dieux des sacrifices pour la victoire remportée sur les troupes étrangères de Philippe, commandées par Adée, surnommé *Alectryon* ou *le Coq*. Héraclide le comique fait mention de cet Alectryon dans ce passage.

« Carès ayant surpris l'*Alectryon* de Philippe qui chantoit à heure
« indue, et courant çà et là, il le coupa en pièces, sans lui laisser
« même de crête *. Il fit un grand hachis, dont il traita les Athé-
« niens. Ce Carès étoit vraiment un homme fort généreux ** ! »

Douris rapporte la même chose. Idoménée dit qu'Hipparque *** et Hippias, fils de Pisistrate, donnèrent, les premiers, l'exemple des repas et des débauches de table, ayant toujours avec eux nombre

---

* Dans le texte, *Lophon ;* mot équivoque qui signifie aussi une *éminence* où un ennemi vaincu se retire. Adée ne put le faire, et ainsi n'eut plus de *crête*. Plat jeu de mot.

** Je lis *atheenaious* avec Casaubon. Pursan lit ensuite *ho per gennaion een ;* ce qui présente un très-bon sens. Daléchamp le prend aussi. Je lis *hos ;* et *gennaios ,* avec le texte. Il est évident que le poète veut dire que Carès défit Adée, tailla en pièces une grande partie de son armée. Le poète plaisante ensuite en présentant ce *hachis* comme le mets qu'il servit aux Athéniens.

*** Élien mérite d'être lu ici, liv. 8, ch. 2; liv. 11, ch. 8; liv. 12, ch. 32.

de chevaux * et de courtisanes, et ce fut ce qui rendit leur administration si accablante. Cependant leur père, Pisistrate, avoit usé, mais non abusé des plaisirs. Il ne mettoit pas de gardes, dit Théopompe, ni dans ses terres, ni dans ses jardins, mais il en laissoit l'entrée libre, et permettoit à chacun d'y prendre ce dont il avoit besoin. C'est ce que fit aussi, à son exemple, Cimon, dont Théopompe parle ainsi dans sa *Philippique* 10.

« Cimon, l'Athénien, ne mettoit aucun garde dans ses jardins, pour la sureté de ses fruits, afin que tout citoyen pût y entrer et en cueillir, et prendre dans ses biens de campagne ce dont on avoit besoin : ensuite sa maison fut ouverte à tout le monde; il y traitoit frugalement beaucoup de monde, et avoit toujours le dîner prêt pour les pauvres Athéniens qui y entroient. Il témoignoit beaucoup d'amitié à ceux qui venoient tous les jours lui demander quelque chose. On dit même qu'il se faisoit ordinairement

* Casaubon lit ici, avec beaucoup de vraisemblance, *des mignons*, et *des grisettes; pornoon kai hetairoon*. Cependant, substituer *pornoon* à *hippoon*, c'est un peu hardi. On ne voit pas le moindre rapport entre la lettre de ces mots. Ne peut-on pas présumer qu'ils avoient des chevaux pour mener leurs courtisanes sur des quadriges, comme le fit Thémistocle? ce que nous verrons bientôt.

accompagner

accompagner de deux ou trois jeunes esclaves, à qui il confioit de la monnoie, leur enjoignant de donner quelque chose à ceux qui l'approcheroient et seroient dans le besoin : souvent même, s'il apercevoit un citoyen mal vêtu, il ordonnoit à l'un ou à l'autre de ses jeunes esclaves de changer leur bon habit pour ce mauvais. C'est ainsi qu'il a mérité une estime générale, et a été regardé comme le premier de tous les citoyens. »

Mais le gouvernement de Pisistrate fut dur à plusieurs égards; voila pourquoi quelques-uns prétendent que la figure qui est à Athènes dans le temple de Bacchus, est celle de Pisistrate. Héraclide du Pont dit, dans son *Traité de la Volupté*, que Pisistrate d'Olympie ayant répudié sa femme, se livra aux plaisirs, et vécut avec Aspasie * de Mégare, pour laquelle il dissipa une grande partie de sa fortune.

Les Athéniens n'étoient pas encore livrés au vin ni aux courtisanes, lorsque Thémistocle, ayant placé **

* J'ai déja cité M. Gillies sur cette fameuse courtisane.

** Le texte est vraiment équivoque, et semble aussi faire entendre que *ce seroient quatre courtisanes que* Thémistocle *auroit attelées à ce char;* ce sens répugne : au moins l'autre se présente naturellement. La surprise devoit sans doute est très-grande pour un peuple qui n'avoit pas encore vu

quatre filles de joie sur un quadrige, entra ainsi publiquement dans le Céramique dès le grand matin, en présence d'une foule immense. Mais Idoménée rapporte ce fait d'une manière équivoque, de sorte qu'on pourroit douter, d'après lui, si Thémistocle attela vraiment quatre courtisanes, comme des chevaux, ou s'il les avoit avec lui sur un char attelé de quatre coursiers.

Posis rapporte au liv. 3 de son *Histoire de Magnésie*, que Thémistocle ayant reçu dans cette ville la dignité de *Stéphanéphore* *, y fit à Minerve un sacrifice public qu'il nomma *fête panathénée* ** ; qu'ayant ensuite sacrifié à Bacchus *choopote*, ou *buveur de conges*, il y institua aussi la fête des conges. Selon Cléarque, liv. 1 de son *Histoire de Phigalée*, Thémistocle fit construire à Magnésie un superbe Triclin, et dit qu'il *seroit content s'il pouvoit le remplir d'amis.*

CHAP. IX. Caméléon du Pont rapporte d'abord

---

un citoyen, sur-tout distingué, mener ainsi quatre filles publiques sur un char.

* *Sacrificateur*, ou pontife, ainsi désigné par la couronne qu'il portoit.

** Fête analogue à celle des Athéniens. Voyez Meursius, *Græc. feriat.* La fête des Conges y est aussi détaillée.

ce vers d'Anacréon, dans l'ouvrage qu'il a fait sur ce poète :

« Le *Périphorète* Artémon est passionné pour la blonde Eurypile. »

Et ajoute ensuite qu'Artémon eut cette épithète de ce que, livré à une vie voluptueuse, il se faisoit *porter par tout* sur un lit. En effet, Anacréon nous apprend que cet homme, très-pauvre auparavant, étoit devenu très-voluptueux. Voici le passage :

« Le méchant Artémon, qui avoit un bonnet pointu d'Arcadie *,
« et des osselets de bois ** aux oreilles, et, pour se couvrir les
« côtés, un simple cuir de bœuf relavé, qui avoit garni un bou-
« clier, n'est plus aujourd'hui qu'avec les pâtissiers, les catamites,
« trouvant à mener cette vie infâme. Il avoit nombre de fois eu
« la fourche au cou, souvent la roue. Cent fois son dos avoit été
« déchiré de coups de lanières; on lui avoit épilé la barbe, arraché

* Je lis *berbinia*, nom pris d'une peuplade grossière d'Arcadie.

** Je lis, avec le texte, *astragalous xylinous en oosi*. Je ne vois pas pourquoi Casaubon change *oosi* en *posi*, avec Daléchamp, quoique ce soit aussi la conjecture de Pursan. L'auteur veut indiquer un usage de la peuplade d'Arcadie dont il parle. Tous les peuples anciens ont porté aux oreilles différens ornemens. Ces Arcadiens, qui étoient pauvres, en portoient de bois ; d'autres, d'os, comme on en voit encore aujourd'hui; d'autres ont porté ces ornemens aux lèvres, et les portent encore de même. Voyez le voyage de Dixon et autres; enfin, ils en ont porté suspendus au nez même, que l'on perforoit, comme en Syrie. C'est ce que le prophète Isaïe reproche aux femmes juives. Conférez les lettres du comte Carli, et mes remarques.

Il est donc absurde de changer un texte qui est exact et clair.

« les cheveux ; mais maintenant ce fils de Cicée ne sort plus que « sur une litière, ayant au cou une chaîne d'or, couvert d'un « parasol d'ivoire, tel que les femmes en portent. »

Voici ce que Satyrus dit, en parlant du bel Alcibiade * : « Il étoit, dit-on, en Ionie plus voluptueux que les Ioniens ; plus Béotien à Thèbes que les Thébains, même lorsqu'il s'occupoit des exercices du corps et de la gymnastique ; en Thessalie, il manioit mieux un cheval et un char que les Aleuades ** ; à Sparte, il étoit plus patient, plus réservé que les Lacédémoniens ; chez les Thraces, il buvoit plus qu'eux. Voulant éprouver la femme d'Agis ***, il lui envoya un présent de mille dariques comme à une courtisane. Il avoit la plus belle figure qu'on pût voir, et il porta ses cheveux pendant une grande partie de sa jeunesse. Sa chaussure étoit différente de toutes les autres ; et c'est par son nom qu'on l'a désignée après lui. S'il donnoit des spectacles à ses

* Élien a copié presque tous ces détails qui concernent Alcibiade, et présente d'autres morceaux non moins intéressans sur ce grand homme, dont l'antiquité n'a pas eu l'égal, malgré ses défauts.

** Ou mieux *Aleates*, peuple de Thessalie, ainsi nommés d'*Alea* leur ville capitale. Il y en eut plusieurs de ce nom en diverses contrées. Voyez Steph.

*** Voyez un peu plus loin.

frais, il ne paroissoit sur le théâtre, vêtu de pourpre, que pour ravir d'admiration, tant les hommes que les femmes. »

« Antisthène (disciple de Socrate), qui avoit connu Alcibiade, dit aussi qu'il étoit fort et robuste, bien élevé, hardi, et qu'il avoit la plus belle figure dans sa jeunesse. Lorsqu'il étoit en voyage, quatre villes alliées étoient pour lui comme autant de *servantes*. Éphèse lui fournissoit une tente persienne; Chio, la nourriture de ses chevaux; Cyzique, les victimes qu'il devoit offrir, et qui servoient aux repas qu'il donnoit; Lesbos, le vin et les autres vivres de chaque jour. »

« Lorsqu'il revint d'Olympie à Athènes, il consacra deux tableaux du pinceau d'Aglaophont. Dans l'un, on voyoit l'assemblée des jeux Olympiques et Pythiques couronner Alcibiade; dans l'autre étoit représentée Némée * tenant sur ses genoux Alcibiade, dont la figure surpassoit en beauté celle des plus belles femmes. »

« Mais il voulut aussi briller jusque dans son armure; c'est pourquoi il avoit un bouclier fait d'or

---

* Adam prenoit ce mot pour le nom même d'une nymphe *Nemée*.

et d'ivoire, au milieu duquel on voyoit *pour armoiries** l'Amour tenant la foudre dans ses bras. »

Faisant un jour une partie de plaisir chez Anyte, homme riche, et qui l'aimoit, il y avoit amené un de ses amis, nommé Thrasylle, quoique de la classe des pauvres. Après avoir bu à la santé de Thrasylle, Alcibiade lui donne la moitié des vases qui étoient là sur le buffet, et dit à ses gens de porter cela chez Thrasylle; ensuite il embrasse Anyte, et le quitte. Quelques-uns, disant qu'Alcibiade s'étoit oublié dans cette action : « Non, certes, répondit Anyte, loin de s'être oublié, il a agi en homme honnête, et en

---

* Texte, *episeemon*; latin, *insigne*. L'art du blason a été réduit en système depuis les Croisades, et on a pris des Arabes les noms des couleurs; mais les Druides en avoient déja posé les principes long-temps avant cette époque. Si les Grecs n'ont pas eu les mêmes idées systématiques, il n'est pas moins vrai qu'ils adoptoient les uns une couleur, les autres une autre, et même qu'ils les varioient dans les figures dont ils ornoient leurs boucliers. Cette différence des couleurs est venue originairement de l'ancienne Égypte, où les planètes et les différentes constellations avoient leurs couleurs particulières dans les théories astronomico-agraires. Les chars portoient aussi différentes livrées en Grèce, et dans l'ancienne Rome, aux courses publiques. Telle fut l'origine du blason, des livrées et des écus armoriés qui paroissoient jadis dans nos tournois.

Ainsi, je rends par *armoiries* le signe qu'Alcibiade avoit pris particulièrement. Mon but ne me permet pas de m'étendre davantage.

ami; car pouvant emporter tout, il m'en a laissé la moitié. »

L'orateur Lysias raconte ce trait-ci d'Alcibiade : « Alcibiade et Axiochus, étant partis par mer pour l'Hellespont, se rendirent à Abydos, où ils prirent pour femme commune * Xynocipe, fille de Médontis Abidéniène. Ils en eurent une fille, mais sans pouvoir assurer qui d'entre eux en étoit le père. Dès qu'elle fut nubile, ils en usèrent l'un et l'autre comme de sa mère. Lorsque Alcibiade en usoit, il la disoit fille d'Axiochus, et si celui-ci couchoit avec elle, il la disoit fille d'Alcibiade. »

* Le texte est ici altéré. Il sembleroit qu'ils eussent pris chacun une femme, tandis qu'ils n'en ont pris qu'une en commun. Il faut effacer *kai* devant *xynookeipeen*, et l'erreur disparoît. Je me rappelle que voulant revoir, il y a quelques années, la solution d'un problême de haute géométrie, donnée par le célèbre Fermat, je trouvai, à la fin de ses opuscules mathématiques, la correction de ce passage; mais je ne me souviens plus comment il le corrigeoit : je sais seulement qu'il n'admettoit non plus qu'une femme. Le premier volume anglois *in*-4°. des *Trans. philos.* de Londres nous indique un *Recueil d'Observations sur Athénée*, par Fermat; je l'ai cherché en vain jusqu'ici, car ce ne peut être cinq à six corrections qui sont à la fin de ses *Opuscules*. Fermat étoit plus en état de commenter Athénée que Casaubon. Je regretterai toujours de n'avoir pas lu ce recueil qui est annoncé, avec le plus grand éloge, dans le premier volume des *Trans.* On corrigera donc, l. 13, ch. IV, vers la fin, p. 574 du grec, *teen medontidos tees abydeenees, ex akoees erastheis, esterxe xynookeipeen.* Casaubon se tait mal-à-propos sur ces passages.

Le poète Eupolis a traduit Alcibiade sur la scène, comme livré aux femmes sans la moindre retenue; voici le passage de ses *Flatteurs :*

« A. Il faut d'abord qu'Alcibiade renonce aux femmes. B. Tu « badines ! je pense. Quoi ! tu veux que de retour chez lui il ne « caresse pas sa femme * ? »

Phérécrate dit aussi :

« Non, certes, Alcibiade n'est plus *homme* **, à ce qui me « semble; car il est l'homme de toutes les femmes. »

Étant à Sparte, il corrompit Timée, femme d'Agis ***. Plusieurs personnes le blâmant du ton le plus sévère, il répondit : « Ce n'est pas par incontinence que j'ai été dans ses bras, mais afin que celui qui naîtra d'elle, soit roi de Sparte, et qu'on ne dise plus que vos rois descendent d'Hercule, mais d'Alcibiade. Lorsqu'il étoit à la tête de l'armée, il menoit avec lui Timandre, mère de Laïs de Corinthe, et Théodète, courtisane d'Athènes.

Après avoir été exilé, il rendit les Athéniens maîtres de l'Hellespont, prit plus de cinq mille Pelopon-

* Texte, *gymnasei ;* chez nous, *exploite.*

** C'est-à-dire ici, *mari.*

*** Elle l'aimoit beaucoup, liv. 13, ch. IV. Quelle femme ne l'auroit pas aimé !

nésiens

nésiens qu'il envoya à Athènes. Il couronna les galères Athéniennes, de rameaux d'olivier, de guirlandes et de bandelettes, brûla deux cents vaisseaux ennemis, dont les proues avoient été brisées, et qu'il avoit pris, et il revint avec ceux qui étoient destinés à transporter la cavalerie, remplis de dépouilles, d'armes de Lacédémone et du Péloponnèse. La galère qu'il montoit s'avança jusqu'à l'entrée du Pirée avec des voiles pourpres. Dès qu'il fut dans le port, les rameurs saisirent leurs rames; Chrysogone joua sur sa flûte la marche des galères, tandis que Callipède, en robe tragique, commandoit tous les mouvemens. Quelqu'un dit alors fort spirituellement : « Sparte n'a pu soutenir deux Lysandres; ni Athènes, deux Alcibiades. »

Alcibiade imitoit le *medisme* * de Pausanias. Voulant donc faire sa cour à Pharnabaze, il porta la robe de Perse, et en apprit la langue, comme Themistocle. Voici ce que dit Douris à ce sujet dans sa 22e. *Histoire*.

« Pausanias, roi de Sparte, ayant quitté le manteau de sa patrie, prit la robe de Perse. Denys de

* Ou affectation pour l'*usage des Mèdes*.

Syracuse prit la robe tragique, avec son agrafe et la couronne d'or. Alexandre n'eut pas plutôt été maître de la Perse, qu'il en porta les robes; mais Démétrius les surpassa tous. En effet, la chaussure qu'il fit faire, lui coûta une somme considérable. Quant à la forme de l'ouvrage, c'étoit une espèce de brodequin de feutre de couleur pourpre la plus précieuse. L'art y avoit présenté par-devant et par-derrière divers dessins en or, formant une broderie des plus riches. Ses chlamydes étoient de couleur brune, mais d'une étoffe brillante. On y avoit tissé un ciel parsemé d'étoiles d'or, les douze signes du zodiaque; une bande parsemée d'or lui serroit sa tiare pourpre, et revenoit par-derrière faire tomber les extrémités des franges. Lors des *Démétries* qui furent célébrées à Athènes, on le peignit à l'avant scène, porté sur un char élevé au-dessus du globe. »

Nymphis d'Héraclée, liv. 6 de l'*Histoire de sa Patrie*, parle ainsi de Pausanias : « Pausanias, qui vainquit Mardonius, près de Platée, transgressa les lois de Sparte. Devenu fier et insolent, pendant son séjour à Byzance, il osa faire graver l'épigramme suivante sur le cratère d'airain qu'on y conserve encore, consacré aux dieux dont les statues se voyent

à l'embouchure du détroit, comme si c'eût été lui qui en eût fait l'offrande. » Voici donc à quel point il s'oublia lui-même, aveuglé par son orgueil excessif :

« Pausanias, prince de la vaste Grèce, du Pont-Euxin, fils du
« Lacédémonien Cléombrote, et de la race d'Hercule, a consacré
« ce *cratère* à Neptune, comme monument de sa valeur. »

Pharax de Lacédémone fut pareillement adonné aux plaisirs, comme le rapporte Théopompe dans sa 40e. *Histoire* : « Il poussa si loin l'impudicité et l'impudence dans les plaisirs, qu'on pouvoit plutôt le regarder comme Sicilien vu sa débauche, que comme Spartiate, vu le lieu de sa naissance. Il dit, dans sa 52e., qu'Archidamus de Laconie, s'étant écarté de la manière de vivre de sa patrie, traitoit chez lui comme les étrangers, et avec tout l'appareil de la mollesse. Voilà pourquoi, ne pouvant pas mener la vie domestique de Sparte, il chercha toujours à vivre dehors, conformément à son intempérance. Les Tarentins ayant envoyé une députation pour faire une alliance, il fit en sorte d'être du nombre des troupes auxiliaires; mais il mourut dans cette guerre, et n'eut même pas les honneurs de la sépulture, quoique les Tarentins eussent offert beaucoup d'argent aux ennemis pour enlever son corps, et l'ensevelir. »

Phylarque rapporte, liv. 10 de ses *Histoires*, que les Thraces, surnommés *Krobyzes*, eurent pour roi Isanthès, qui surpassa par sa vie voluptueuse tous ceux de son temps. A la beauté il joignoit de grandes richesses. Le même écrit, liv. 22, que Ptolémée II, roi d'Égypte, fut d'abord le plus grave et le plus respectable de tous les souverains, et qu'il avoit reçu la meilleure éducation; mais abusé et corrompu par une volupté immodérée, il perdit l'esprit au point de dire qu'il vivroit toujours, et que, seul de tous les hommes, il sauroit trouver l'immortalité. Ayant été travaillé plusieurs jours par des douleurs de goutte, il se trouvoit mieux, lorsque, regardant par un œil de bœuf, il aperçut les Égyptiens qui faisoient un repas public le long du Nil, et mangeoient de tout indifféremment, étendus au hasard sur le sable. Il ne put alors s'empêcher de se dire, hélas! que je suis malheureux de ne pouvoir être un d'entre eux!

J'ai déja anticipé, dans mes détails précédens, sur ce que j'avois à dire ici de Callias et de ses flatteurs; mais Héraclide du Pont en ayant parlé depuis peu dans son ouvrage sur la volupté, je vais reprendre ma narration de plus haut.

« Lorsque les Perses tournèrent leurs armes contre

l'Eubée, un nommé Diomneste d'Érétrie devint, dit-on, maître de la caisse du Général d'armée, qui se trouvoit campé dans le champ de ce Diomneste, et qui le déposa dans son appartement particulier. Les Perses ayant tous été tués, Diomneste eut ainsi ce trésor; mais le roi envoya une autre armée contre Érétrie, avec ordre d'enlever et de transporter ailleurs les habitans, après avoir ruiné la ville. Tous les gens aisés commencèrent par soustraire, avec raison, l'argent qu'ils avoient. Ceux qui restoient de la maison de Diomneste transportèrent secrètement son trésor à Athènes, chez Hipponicus, fils de Callias, et surnommé Ammon. Tous les Érétriens furent ou tués, ou enlevés par les Perses, et ceux qui avoient le dépôt de cette somme considérable la gardèrent; mais Hipponicus, issu de celui qui avoit reçu le dépôt, demanda aux Athéniens de lui assigner dans la citadelle un endroit où il pût élever un bâtiment pour y mettre cette somme en sureté, alléguant que tant d'argent n'étoit pas assuré dans la maison d'un particulier: les Athéniens le lui accordèrent; mais il changea d'avis sur la représentation de ses amis. Ainsi, Callias, devenu maître de cet argent, mena bientôt la vie la plus voluptueuse. De combien de

flatteurs, de quelle foule de courtisanes n'étoit-il pas obsédé? avec quel profusion ne dissipa-t-il pas ce bien? Mais cette vie voluptueuse le mit si fort à l'étroit, qu'il fut contraint de vivre avec une vieille femme barbare; enfin, devenu plus indigent de jour en jour, il se donna la mort *. »

« Mais qui sont ceux qui ont dissipé les richesses de Nicias ** de Pergase, et d'Ischomachus? Ne sont-ce pas Autoclées et Épiclées qui, ayant pris le parti de vivre ensemble, sacrifièrent tout à la volupté, et qui, après avoir tout absorbé, finirent leur vie en buvant de la cigüe? »

Éphippe d'Olynthe a écrit sur la mort d'Alexandre et d'Éphestion un ouvrage dans lequel il parle ainsi de la volupté de ce célèbre conquérant : « On lui avoit placé un trône d'or et des lits à pied d'argent dans un jardin couvert d'épais ombrages, et il s'y asseyoit pour délibérer sur les affaires avec ses amis, etc. »

Selon Nicobule *** : « Il y avoit toujours des gens

---

* Avec de la cigüe. Voyez Élien, liv. 4, ch. 23.

** Élien, *ibid.*

*** Cette Nicobule a déja été citée sur l'ivrognerie d'Alexandre; voyez liv. 10, ch. 9, à la fin; et ch. 10 à ce sujet.

qui se disputoient à qui divertiroit mieux Alexandre pendant qu'il soupoit. Il disputa même le prix à son dernier souper, en déclamant un épisode de l'*Andromède* d'Euripide. Il se faisoit un jeu de boire, et obligeoit les autres à boire autant que lui. »

Mais reprenons la narration d'Éphippe : « Alexandre, dit-il, se revêtoit des habits sacrés à souper; tantôt c'étoit la robe de pourpre d'Ammon, sa chaussure tailladée, et ses cornes, comme s'il eût été ce dieu même; tantôt il s'habilloit en Diane, pour paroître sur son char; souvent il prenoit la robe de Perse, laissant un peu voir, sur le haut des épaules, l'arc et la *Sibyne* * : quelquefois il s'habilloit en Mercure; mais tous les jours il portoit une chlamyde pourpre et la tunique chamarrée de blanc, se mettant sur la tête la mitre avec le diadème royal. Dans les assemblées, il avoit le chaperon aîlé, les talonnières de Mercure, tenant son caducée à la main. Souvent on le voyoit avec la peau de lion, la massue d'Hercule. »

---

* *Sibynee, Sigynee, sigynnion*, etc., ont désigné un fort *trait*, et un gros et long *javelot* poli, armé d'un fer très-fort, et même tout de fer, tel que le *pilum* des Romains, des Crétois, etc. Voyez Hésychius, et les notes.

(Est-il donc étonnant que de nos jours l'empereur Commode ait paru sur un char, ayant à côté de lui la massue d'Hercule, et la peau du lion étendue sous lui, voulant qu'on l'appelât Hercule *, lorsque Alexandre, disciple d'Aristote, se métamorphosoit en dieux, et même en Diane) ?

« Alexandre arrosoit le sol, du parfum le plus précieux, et du vin le plus odorant. On lui brûloit de la myrrhe, et autres parfums. Il imposoit par sa présence le plus profond silence à ceux qui étoient devant lui, car il étoit très-violent, et même meurtrier; ce qui étoit dû au caractère mélancolique qu'on avoit remarqué en lui. »

« Lorsqu'il fit dans Ecbatane un sacrifice à Bacchus, il y eut le repas le plus splendide; ce fut Satrabate, Satrape de cette ville, qui traita tous les soldats comme il suit. Une foule considérable s'étoit rassemblée de tous côtés pour jouir de ce spectacle, et l'on y fit, selon Éphippe, des proclamations de la plus grande vanité; jamais les Perses,

Conférez Pollux, et M. Struth dans ses *Usages*, *Armes* et *ustensiles* des Bretons, Saxons, etc., t. 2, tab. 22, fig. 24.

* Voyez Lampride. *Commod.*, n°. 9.

tout

tout fiers qu'ils étoient, n'avoient paru si vains. Les uns proclamant une chose, les autres une autre, et couronnant Alexandre, un des satellites qui se tenoient ordinairement derrière le roi, lui fit part de son dessein; et pour mettre le comble à la flatterie générale, ordonna au héraut de proclamer que Gorgus, gardien des armes, mît sur la tête d'Alexandre, *fils de Jupiter Ammon*, une couronne de trois mille pièces d'or; qu'en outre il lui fourniroit, lorsqu'il assiégeroit Athènes, dix mille armures complètes, autant de catapultes, et toutes les autres armes destinées à être lancées sur l'ennemi.

Mais voici ce que Carès raconte, liv. 10 de ses *Histoires d'Alexandre* : « Après avoir renversé la puissance de Darius, Alexandre se maria. Il avoit fait préparer quatre-vingt douze lits pour ses amis dans ce même lieu. C'étoit une salle à cent lits, et chacun y eut le sien. Ils étoient ornés comme pour un jour de noces, et avoient coûté chacun cent mines d'argent. Quant au sien, les pieds étoient d'or. Il admit à table tous les particuliers qui étoient invités, et les fit placer en face de lui et des autres époux : les troupes de terre et de mer, les ambassadeurs, et tous les étrangers qui se

trouvoient là furent placés dans l'enceinte, en plein air. »

« Cette salle étoit superbement ornée, et garnie des habits et des linges les plus précieux, posés sur des tapis pourpres et cramoisis, dont le fond étoit un tissu d'or. Le pavillon qui contenoit la salle étoit appuyé sur des colonnes dorées et argentées, de vingt coudées, enrichies de pierres précieuses. Le contour intérieur étoit garni de magnifiques tapis, représentans des animaux. Ils étoient terminés à leurs extrémités par des rouleaux dorés et argentés. »

L'enceinte découverte avoit quatre stades de tour. Les repas se faisoient au son de trompes, soit ceux de noces, soit ceux qui avoient lieu après qu'Alexandre avoit offert des sacrifices; de sorte que toute l'armée en étoit instruite. Les noces durèrent cinq jours, et on y fut servi par nombre de Grecs, de Barbares et d'Indiens. Il y eut beaucoup de faiseurs de tours très-habiles, tels que Scymnus de Tarente, Philistide de Syracuse, Héraclite de Mitylène; après eux vint représenter le rapsode Alexis de Tarente. Il y eut aussi de simples citharistes, savoir; Cratinus de Méthymne, Aristonyme d'Athènes, Athénodore de Téos. Héraclide de Tarente, et Aristocrate de

Thèbes y chantèrent en jouant de la cithare; il y parut deux *aulèdes* *, Denys d'Héraclée, Hyperbolus de Cyzique et deux aulètes, qui débutèrent par l'air qui se chante aux jeux Pythiens. Ensuite Timothée, Phrynique, Scaphisius, Diophante, Évius de Calcide se présentèrent avec des chœurs. Depuis ce temps-là, ceux qu'on appeloit auparavant *Dionysocolaces*, eurent le nom d'*Alexandrocolaces* **, vu les grands présens qui furent faits alors; ce dont Alexandre parut très-content. On y représenta des tragédies. Les acteurs furent Thessalus, Athénodore et Aristocrite. Lycon, Phormion et Ariston jouèrent dans les comédies; Phasimèle y fit entendre son psaltérion. Les couronnes que les ambassadeurs et autres présentèrent, étoient de la valeur de quinze mille talens.

Polyclète de Larisse dit, liv. 8 de ses *Histoires*, qu'Alexandre couchoit sur un lit d'or, et qu'il avoit toujours à l'armée des joueurs et des joueuses de flûte; que du reste il buvoit à souper jusqu'à l'aurore.

Cléarque parlant, dans ses *Vies*, du Darius qui

---

* Est celui qui chante accompagné de la flûte : *aulète*, celui qui joue de cet instrument.

** Ou flatteurs d'Alexandre.

a été dépouillé du trône par Alexandre, dit que le roi de Perse proposoit des récompenses à ceux qui lui feroient connoître quelques nouveaux plaisirs, sacrifiant ouvertement la dignité royale à la volupté. Il ne sentit qu'il en étoit l'esclave, qu'au moment où d'autres, s'emparant de son sceptre, furent proclamés rois en sa place.

Mais selon Phylarque, liv. 23 de ses *Histoires*, et Agatharcide de Cnide, liv. 10 *de l'Asie*, les amis d'Alexandre n'étoient pas moins livrés à une volupté excessive. Un d'entre eux, nommé Agnon *, avoit même des clous d'or à ses crépides, et au reste de sa chaussure. Un autre, savoir Clitus, surnommé *Leucus*, ayant quelque audience à donner, ne parloit qu'en allant et venant sur des tapis de pourpre. Perdiccas et Cratérus qui aimoient les exercices de la gymnastique, avoient à leur suite des peaux cousues ensemble jusqu'à la longueur d'un stade, sous lesquelles ils s'exerçoient dans les lieux qu'ils choisissoient aux différens campemens. Nombre de bêtes de somme leur portoient la poussière qu'ils faisoient étendre sur le sol, où ils vouloient prendre ces exer-

* Voyez Élien, liv. 9, ch. 3.

cices. On portoit pour Léonatus et Ménélas, grands chasseurs, des toiles de cent stades de long. Ils les faisoient tendre verticalement pour former une enceinte, et y chasser ainsi les bêtes.

Si l'on en croit même Phylarque : « La dépense qu'Alexandre faisoit chaque jour excédoit la valeur des platanes d'or, et de la vigne d'or enrichie de toutes sortes de pierres précieuses des Indes, et dont les grappes étoient formées avec des émeraudes. C'étoit là dessous que les rois de Perse donnoient audience assis. »

« En effet, la tente d'Alexandre, soutenue par huit colonnes d'or, contenoit cent lits. Le haut étoit couvert de ciels dorés, et enrichis d'ornemens aussi précieux par la matière que par leur variété. D'abord, et intérieurement il y avoit cinq cents Perses mélophores rangés tout autour, habillés en pourpre et en jaune. Après eux, on voyoit mille archers ayant les uns des manteaux couleur de *feu*, les autres *violets*, et plusieurs *bleus*. Ils avoient en tête cinq cents Macédoniens *Argyraspides*, ou armés de boucliers d'argent. »

Au milieu de la tente étoit placé un siége sur lequel Alexandre donnoit audience, environné de

sa garde. Hors de l'enceinte de la tente étoient répartis les éléphans, mille Macédoniens, vêtus de robes de leur pays; ensuite dix mille Perses; enfin une troupe de cinq cents hommes à qui Alexandre avoit permis de porter la robe de pourpre. Personne n'eût osé approcher d'Alexandre au milieu de tant d'amis et de gens attachés à son service, tant son appareil étoit majestueux. Il fit alors écrire aux villes d'Ionie, et d'abord aux habitans de Chio, leur ordonnant de lui envoyer de la pourpre, parce qu'il vouloit que tout son monde portât des robes de cette couleur. Cette lettre ayant été lue à Chio, Théocrite, surnommé le Sage, qui étoit présent, cita ce vers d'Homère:

« Une mort *purpurine* *, et la parque inflexible l'enlevèrent. »

Posidonius, liv. 28 de ses *Histoires*, parle ainsi d'Antiochus *Grypus* ** : « Il formoit de grandes

---

* Homère, et quelquefois les autres poètes grecs entendent le mot *porphyreos*, de la couleur *noire*; ce qui conviendroit à la mort, et je crois qu'Homère le prenoit ici dans cette acception. La citation seroit donc une équivoque.

** Voyez sur cet Antiochus, t. 2, p. 318, l. 5, ch. 8. J'ai ailleurs parlé de ces plaisirs de Daphné. Conférez Élien, liv. 2, ch. 41, sur les Antiochus, et autres rois voluptueux, buveurs, etc.

assemblées à Daphné, où il donnoit de splendides repas. D'abord, on y servoit des animaux entiers, ensuite on en présentoit d'autres vivans, tels que des oies, des lièvres, des chevreuils. On y donnoit à la ronde des couronnes d'or aux convives, et quantité de vases d'argent, des esclaves, des chevaux, des chameaux. Il falloit que chacun montât alors sur son chameau, et y bût en le recevant avec ce qui étoit dessus, et l'esclave qui étoit auprès. »

Le même dit encore dans son liv. 14 : « Un autre roi de même nom que cet Antiochus, celui * qui marcha en Médie contre Arsace, donnoit des repas au peuple qu'il réunissoit. Outre ce qu'on y consommoit, et les monceaux de reliefs, chacun des convives emportoit, sans compter, des pièces entières d'animaux, de volailles, de poissons de mer, tels qu'ils se trouvoient apprêtés, et en assez grande quantité pour emplir des chariots : outre cela, des pâtisseries au miel, des couronnes parfumées de myrrhe, d'encens, avec des touffes ** de rubans d'or de la longueur d'un homme.

* C'est l'Antiochus Sidetès, fils de Démétrius Soter; ce que j'avois laissé en suspens, t. 2, p. 317, note 2.

** Doit-on traduire *des tas* de rubans, etc., de la hauteur, etc.

Clitus, disciple d'Aristote, dit que Polycrate *, tyran de Samos, rassembloit de tous côtés ce qui pouvoit satisfaire ses plaisirs, savoir; des chiens molosses et de Laconie, des chèvres de Scyros et de Naxe, des moutons de Milet et des cochons de Sicile.

Nous apprenons d'Alexis, liv. 3 de ses *Limites* de Samos, que Polycrate pourvoyoit Samos de ce qu'il y avoit de meilleur dans plusieurs villes, savoir; de chiens molosses et de Laconie, de chèvres de Naxe et de Scyros, de moutons de Milet et de l'Attique, y attirant les meilleurs artistes qu'il payoit fort cher.

Avant d'avoir la souveraine autorité, il avoit fait faire les lits les plus riches, de beaux vases qu'il prêtoit pour des noces, ou à ceux qui faisoient de grands repas. On doit donc être surpris que ce tyran n'ait jamais passé pour avoir fait venir chez lui des femmes, des enfans, quoique fort partisan de l'amour masculin, au point même qu'il devint le rival d'Anacréon, et fit raser par vengeance ** celui qui étoit

* Élien, liv. 9, ch. 4.

** Anacréon a célébré son *Bathylle*. Il s'agit ici d'un autre. Voyez Élien, *ibid.*

l'objet

l'objet de leur passion. Il imagina les navires qui furent nommés Samiens, du nom de sa patrie.

CHAP. X. Polycrate, tyran de la voluptueuse Samos, dit Cléarque, périt par ses déréglemens, voulant imiter la mollesse des Lydiens. Il fit bâtir à Samos ce qu'il appela sa *laure*, et par laquelle il voulut rivaliser le *réduit agréable* de Sardes. Il opposa* aux fleurs des Lydiens toutes les fleurs les plus vantées de Samos. Cette *laure* ** étoit un bâtiment

---

* Je lis, avec Adam, *antetheese* pour *epseese*.

** Casaubon a rapporté les différens sens secondaires du mot *laura*; mais pour opposer ce mot, avec l'auteur, au *réduit* de Sardes, il falloit remonter au sens primitif qu'il avoit. *Laur, leur, lour*, est un vieux mot qui tient à presque toutes les langues des âges les plus reculés, et désigne *une retraite secrète, un lieu où l'on se cache*. C'est dans ce sens que les retraites ou *oikétères* des moines des déserts étoient appelés *laures*. Il doit s'agir ici d'un *endroit*, ou bâtiment *particulier* où Polycrate avoit réuni les femmes dont il est parlé.

Casaubon veut lacérer le texte, faute de voir qu'il faut seulement lire *stegee* pour *stenee* dû aux copistes qui ont confondu *g* et *n*, qui en grec sont presque la même lettre, pour peu que la queue du *g* soit raccourcie. *Stegee* désigne une *maison*, une habitation, etc.; il faut ensuite effacer *kai* devant *pros apolausin*: ainsi, je lis : *stegee tis een gynaikoon, d. t. pr. a. k. a. p. br. hoon o. e. t. hel.* Le mot *deemiourgos*, comme on l'a vu dans les livres précédens, se disoit particulièrement des femmes qu'on prenoit à la journée, pour apprêter toutes les friandises et les desserts.

particulier rempli de femmes, occupées à préparer tous les alimens les plus capables d'irriter l'appétit et l'intempérance; aussi Polycrate en remplit-il toute la Grèce. Par *fleurs de Samos*, il faut entendre ce qu'il y avoit de plus beau parmi les hommes et les femmes, et tous les plaisirs d'une ville qui étoit continuellement dans les fêtes et dans les festins.

Tel est le récit de Cléarque. Quant à moi, je sais qu'il y a encore à Alexandrie un lieu que l'on appelle la *laure* des heureux *, et dans laquelle on vend de tout ce qui peut flatter la volupté.

CHAP. XI. Aristote rapporte, dans ses *Récits merveilleux*, qu'un Sybarite, nommé Alcisthène, voulant montrer le plus grand faste, fit faire un habit si riche qu'on l'exposa publiquement sur le mont *Lacinium* **, le jour de la fête de Junon, à laquelle

---

* Ou des *riches*. Casaubon l'entend d'une *rue étroite*. Pour moi, je l'entends d'un *marché particulier*, avec Pursan et Daléchamp.

** Près de Crotone. Junon y avoit un temple célèbre, dont Ovide, Virgile, Strabon, Denys Périeg. ont parlé.

Selon Aristote : « Cet habillement ou cette robe étoit de couleur pourpre marine (la plus belle), et avoit quinze coudées d'étendue. On y voyoit de chaque côté, dans le tissu même, divers animaux, en haut de Suse, en bas de Perse. Dans le milieu étoient les figures de Jupiter, Junon, Thémis,

on se rend de tous les côtés de la grande Grèce, et que parmi tout ce qu'on y avoit exposé, ce fut cet habit qui causa le plus d'admiration. Denys le vieux en étant devenu propriétaire, le vendit aux Carthaginois cent vingt talens. Polémon en parle dans son ouvrage sur les voiles consacrés dans le temple de Carthage.

Hérodote rappelle, dans son liv. 6, le faste voluptueux du Sybarite Smindiride; ce fils d'Hippocrate le Sybarite, dit-il, étant allé épouser Agariste, fille de Clisthène, tyran de Sicyone, partit de l'Italie menant avec lui, et pour lui seul, tant il étoit livré à la mollesse et au faste, mille personnes, tant cuisiniers * qu'oiseleurs. Timée en parle dans son liv. 7.

Satyrus, philosophe péripatéticien, parlant dans ses *Vies*, de l'excessive volupté de Denys le jeune **, tyran de Sicile, dit qu'il avoit des salles à trente lits, qu'il remplissoit de convives.

Minerve, Apollon, Vénus : à l'une et l'autre extrémité étoit représenté Alcisthène, et, sur les côtés, Sybaris. » Arist. t. 2, *in*-8°., édit. 1597, p. 1095.

* Élien ajoute *mille pêcheurs*, liv. 12, ch. 24. Voyez *id.*, liv. 9, ch. 24.

** Conférez Elien, liv. 9, ch. 8.

Mais Denys (fils de Denys) *, qui fut le fléau de toute la Sicile, s'étant rendu à Locres, ville d'où il tiroit son origine, du côté de sa mère Doris qui y étoit née, fit joncher des roses et du serpolet dans une des plus grandes salles de la ville, et invita par compagnies les filles des Locriens. S'étant mis tout nu, il les fit aussi déshabiller, et se roula sur le tapis de fleurs avec ces filles, ne gardant aucune retenue dans l'ivresse de ses plaisirs honteux.

Enfin, les Locriens injuriés se saisirent peu après de sa femme et de ses filles, les exposèrent comme des esclaves sur le chemin, et leur firent tous les outrages possibles. Après avoir assouvi leur vengeance, ils leur enfoncèrent des aiguilles dans les ongles, et les firent ainsi mourir; puis prenant leurs os ils les pilèrent dans des mortiers, se distribuèrent entre eux les parties charnues, faisant d'horribles imprécations contre ceux qui n'en mangeroient pas. Pour satisfaire à cette exécrable imprécation, ils pas-

* Je traduis le texte ; mais il faut lire *hode Dionysios hapasees genomenos*, etc., sans *Dionysiou*, et traduire : « Mais ce Denys, qui fut le « fléau, etc. ; » — alors Athénée sera d'accord avec l'histoire ; autrement il semble présenter deux *Denys*, qui ne sont que le même. Voyez Élien, l. c. On sait qu'il étoit fils du Denys qui, vaincu par les Carthaginois, fut ensuite tué par ses propres sujets.

sèrent ces chairs sous la meule, afin que le pain de ceux qui y moudroient leur bled en fût imprégné *; et ils jetèrent les restes à la mer. Enfin, ce même Denys **, demandant l'aumône en l'honneur de Cybèle, et portant son tambour à la main, termina misérablement sa vie.

Il faut donc craindre cette vie licencieuse, qui devient la ruine de tous les Etats, et regarder un outrage qu'on pourroit faire, comme la cause des revers les plus funestes.

Diodore de Sicile dit, dans sa *Bibliothèque*, que les Agrigentins firent à Gélon *** un magnifique réservoir de sept stades de tour, et de 20 coudées de profondeur, dans lequel ils amenèrent de l'eau de rivière et de fontaine pour y nourrir du poisson, autant pour le faste que pour les délices de la table de Gélon. Nombre de cignes s'y abattirent, ce qui faisoit de ce réservoir un spectacle charmant; mais

---

* Je lis, comme il le faut, *autais katadeuthee.*

** Ou *devenu prêtre* de Cybèle, et mendiant comme les Jésuites à leur fondation, les ordres de St. François et les prêtres d'Isis.

*** Il faut lire *Théron.* Athénée s'est trompé. Pindare appelle ce Théron *ereisma Akragantos*, la colonne ou l'appui d'Agrigente : *Olymp.* 2, *str.* 1. Gélon régna sur toute la Sicile.

ce réservoir se combla par des éboulemens de terre, et disparut.

Selon Douris, liv. 10 de son *Histoire d'Agathocle*, on montroit près d'Hippone un bocage charmant, arrosé de belles eaux, dans lequel il y avoit un lieu nommé la corne d'Amalthée. C'étoit l'ouvrage de Gélon.

Silène de Calatie * rapporte, liv. 3 de ses *Histoires de Sicile*, qu'il y avoit près de Syracuse un magnifique jardin que l'on appeloit le *Mythos* **, dans lequel Hiéron donnoit ses audiences; mais Callias *** observe, liv. 8 de son *Histoire d'Agathocle*, que tous les environs de Palerme étoient nommés jardin de la Sicile, vu le grand nombre d'arbres fruitiers qu'on y avoit plantés.

Posidonius, liv. 8 de ses *Histoires*, parle ainsi de Damophile de Sicile, lequel fut auteur de la guerre servile : « Il étoit esclave de la volupté, et d'un caractère méchant, ne se plaisant qu'à mal faire.

---

* Ville du Pont.

** Ce mot est-il grec ici ? ou plutôt n'est-il pas pris dans son vrai sens original phénicien, pour signifier *assemblée, audience ?*

*** Callias a dit trop de bien d'Agathocle, et Timée trop de mal.

Parcourant la contrée sur un char à quatre roues, il étoit accompagné d'un nombreux cortége de flatteurs, de jeunes militaires, de chevaux et de beaux esclaves. Enfin, il périt, outragé de mille manières avec toute sa maison, et de la main de ses propres domestiques. »

Douris rapporte, liv. 16 de ses *Histoires*, que Démétrius de Phalère, qui pouvoit dépenser douze cents talens par an, n'employoit de cette somme que très-peu pour les troupes, et pour l'administration de la ville. Il dissipoit le reste pour satisfaire son intempérance naturelle, donnant tous les jours de splendides repas, à nombre de convives. Il faisoit plus de dépenses pour sa table que les Macédoniens, surpassoit les Cypriotes et les Phéniciens par son luxe recherché, faisant même arroser de parfums la terre où il posoit les pieds. Le sol des salles où il rassembloit les hommes étoit couvert de mosaïques variées par la main des plus habiles artistes. Il avoit chez lui des assemblées secrètes de femmes, et se livroit pendant la nuit * à l'amour des plus beaux

* Croiroit-on que c'est ce même homme qui disoit aux jeunes gens : « Respectez-vous vous-mêmes, jusque dans les ténèbres de la nuit. » C'est ainsi

garçons. Ainsi, Démétrius, qui donnoit des lois et des préceptes de morale, vivoit de la manière la plus déréglée.

Il étoit on ne peut plus soigneux de sa figure, se faisant teindre les cheveux en blond, et se fardant avec le *pœderoos* *, et autres parfums destinés à cet usage. Il affectoit un air gai, jovial devant ceux qui le rencontroient. Comme il présidoit en qualité d'archonte à la fête des Dionysiaques, le chœur chanta en son honneur les vers de Castorion ** de Soli. Or, le poète disoit :

« Démétrius, brillant comme un soleil, favorisé de la plus illustre
« naissance ***, et le cœur plein de bonté, te rend (ô Bacchus!)
« des honneurs plus que divins. »

Selon Carystius de Pergame, liv. 3 de ses *Mémoires*, Démétrius, apprenant que son frère Imérée avoit été tué par Antipatre, vécut quelque temps avec Nicanore,

---

que nos calotins disent : « Pratiquez la morale que nous vous enseignons, « et non celle que nous pratiquons. »

* Espèce de fard dont se servoient les *mignons* de ce temps-là, comme l'indique le mot *paideroos*.

** Je lis Castorion avec Pursan, et Léopard, à qui est due cette leçon.

*** Voyez Élien sur la naissance de ce Démétrius. Conférez Ménage sur Diogène de Laërce.

prétextant qu'il vouloit faire à son frère les sacrifices qu'on appelle *epiphanies* *. S'étant ensuite insinué dans l'amitié de Cassandre, il n'eut d'abord à son dîner que des olives telles qu'elles se trouvoient, servies dans une saucière, et du fromage des îles; mais devenu très-riche, il acheta Moschion le plus habile des cuisiniers et des traiteurs. Alors il se fit servir avec tant d'abondance, que Moschion, enrichi des restes qu'il lui laissoit, acheta trois maisons contiguës, insulta les enfans des citoyens, et les femmes les plus distinguées. Tous les jeunes gens portèrent envie à son mignon Théognis **, et l'on regarda comme une si grande faveur de pouvoir approcher Démétrius, que lorsqu'il alloit promener après dîner rue des Trépieds, les plus beaux jeunes gens se rassembloient au même endroit, les jours suivans, pour en être aperçus.

---

* Ou *Théophanies*. On verra dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 71, 12°., de curieuses recherches sur les *Théophanies*. Ce mot se disoit particulièrement de l'*apparition des dieux*. C'est ainsi que les chrétiens célèbrent l'*épiphanie* de leur dieu mort et ressuscité. Cette fête est originaire d'Égypte, où l'on célébroit l'épiphanie d'Osiris mort et ressuscité. La même fable se retrouve chez les anciens peuples du Nord et dans l'Inde.

** Ou *Diognis*.

Nicolas le péripatéticien rapporte, liv. 10 et liv. 20, que Lucullus, de retour à Rome, où il eut les honneurs du triomphe, après avoir rendu compte de la guerre qu'il avoit faite à Mithridate, prit un genre de vie des plus somptueux, en renonçant à son ancienne frugalité, et montra aux Romains l'exemple d'une volupté sans réserve, ayant recueilli toutes les richesses des deux rois Mithridate et Tigrane.

Rutilius nous dit aussi que Sextius se rendit fameux chez les Romains par son luxe voluptueux et sa mollesse. J'ai déja parlé d'Apicius.

Presque tous les historiens disent que Pausanias et Lysandre ont été fameux pour leur volupté. C'est pourquoi Agis disoit de Lysandre : « Sparte a produit en lui un autre Pausanias. »

Cependant Théopompe, liv. 10 de ses *Helléniques*, dit que « Lysandre aimoit le travail, se prêtant à rendre de vrais services aux particuliers comme il étoit en état de servir les rois : modéré, grave, il se montroit invincible aux attraits des plaisirs. En effet, devenu maître de presque toute la Grèce, on ne le vit dans aucune ville se livrer aux plaisirs de l'amour, ni à des repas licencieux, ni à l'ivrognerie. »

Mais il étoit si ordinaire chez les anciens de s'aban-

donner aux plaisirs et au luxe que Parrhasius * le peintre, portoit une robe de pourpre et une couronne d'or sur sa tête, selon ce que dit Cléarque dans ses *Vies* : « Ce peintre, dit-il, plus adonné au luxe et à la mollesse que ne le lui permettoit son état, se disoit partisan de la vertu, et mettoit cette inscription sur les ouvrages qu'il avoit achevés.

« L'homme qui vit avec *une mollesse excessive* (*abrodiaitos*),
« mais qui honore la vertu, a fait ces tableaux. Il a pour patrie
« l'illustre ville d'Éphèse. Je n'oublie pas non plus que mon père
« est Évenor, qui a produit en moi un vrai grec, le premier de
« tous les peintres de la Grèce. »

Quelqu'un fort indigné du mot *abrodiaitos*, mit en place *rhabdodiaitos*, c'est-à-dire, qui mérite de vivre le plus souvent de coups de fouet.

Il se vanta ** encore de manière à exciter l'envie, en disant ceci, mais ce que personne ne croira :

« Oui, j'ose assurer que l'art a été porté à son dernier degré de per-
« fection par ma main : jamais on ne passera le terme qu'elle y a
« fixé, quoiqu'il n'y ait rien où l'on ne puisse trouver quelque
« défaut parmi les hommes. »

Disputant un jour le prix de son art à Samos, il fut

---

* Voyez Élien, liv. 9, ch. 11, sur ce Parrhasius et les notes.

** Je lis *d' aû nemeseêtoos*.

vaincu par un rival moins habile * que lui. Le sujet du tableau étoit Ajax. Ses amis lui en marquèrent leur regret : « Peu m'importe, répondit-il, c'est Ajax « que je plains d'avoir été vaincu une seconde fois. »

Parrhasius étoit assez vain pour porter une robe de pourpre, et se ceindre la tête d'un bandeau blanc. Il s'appuyoit d'un bâton entouré de filets d'or qui y étoient incrustés en spirale, et il attachoit les oreilles de ses sandales avec des cordons d'or. C'étoit avec gaieté qu'il travailloit; tout occupé de son tableau, il chantoit, dit Théophraste dans son *Traité de la Félicité*. Il disoit, comme une chose qui tenoit du prodige, qu'il avoit peint Hercule à Linde tel que ce dieu lui avoit apparu ** en songe, traçant lui-même le trait du tableau de la manière la plus convenable dont il vouloit être peint : « En conséquence, ajoutoit Parrhasius, j'y mis cette inscription. »

« Tel il apparut plusieurs fois en songe à Parrhasius endormi, tel « on peut le voir ici. »

Il y eut aussi diverses sectes de philosophes qui

---

* Par *Timante*. On verra des détails curieux sur Parrhasius, dans Pline, liv. 35, ch. 10; t. 2, p. 692 et suiv.

** Voyez Pline, *ibid*.

prirent sans réserve la volupté pour base de leurs principes. Celle qui eut le nom de *Cyrénaïque* fut fondée par Aristippe, disciple de Socrate. Aristippe fit de la volupté la fin de toutes les actions, et la réduisit en systême. Selon lui, c'étoit dans la volupté que consistoit le souverain bonheur. Semblable aux débauchés il ne connoissoit * que celle du moment. Les jouissances passées n'étoient plus rien pour lui; celles avenir ne fixoient pas non plus ses vœux, et le présent seul étoit un bien pour lui. Ainsi, avoir joui, ou devoir jouir n'étoit rien pour ce philosophe, le passé n'étant plus, l'avenir n'étant pas encore et ne pouvant être aperçu. C'est ainsi qu'il se régloit sur la conduite des voluptueux, qui ne songent qu'à saisir les plaisirs du moment, et qu'il conformoit la sienne à sa doctrine, passant sa vie dans la volupté, parfumé des baumes les plus exquis, magnifiquement paré, et partageant les plus doux mouvemens de son cœur avec les femmes galantes. C'est pourquoi il eut ouvertement Laïs pour maîtresse, et prenoit

---

* Conférez Élien, liv. 14, chap. 6; Diogène de Laërce, sur-tout liv. 2, et Lucien dans son *Encan*, t. 1, p. 368 et suiv. Horace a bien peint Aristippe en un seul vers.

Omnis Aristippum decuit color, et status et res.

beaucoup de plaisir à la magnificence de Denys, quoiqu'il en fût souvent outragé.

Selon le rapport d'Hégésandre : « Aristippe se trouvoit un jour à une place peu honorable à la table de Denys, sans murmurer; Denys lui demande ce qu'il pense de cette place, en comparaison de celle qu'il avoit occupée la veille : « Elle me semble la même, répond-il; car celle d'hier, où je ne suis plus, est méprisable aujourd'hui, après avoir été la plus honorable parce que j'y étois, et celle que j'occupe aujourd'hui est devenu place d'honneur par ma présence, tandis qu'elle étoit méprisable parce que je n'y étois pas. »

Hégésandre dit, dans un autre passage : « Quelques-uns des courtisans de Denys ayant jeté de l'eau sur Aristippe, Antiphon se moqua de lui, voyant qu'il le souffroit sans rien dire; mais Aristippe lui répondit : « Si j'étois à pêcher, abandonnerois-je l'ouvrage pour m'en aller, parce que je serois mouillé? »

Aristippe étoit le plus souvent à Égine, où il se livroit aux plaisirs. Voilà pourquoi Xénophon dit, dans ses *Dits Mémorables*, que Socrate lui donnoit de fréquentes instructions, ayant même imaginé *

* Texte, *plasas*; en latin, *fingens*. Mais Socrate ne l'imagina pas : il

pour lui la fable morale de la vertu et de la volupté, qu'il fit parler.

Aristippe disoit au sujet de Laïs : « Je la possède, mais elle ne me possède pas. » Étant chez Denys, il eut un différend avec quelques personnes au sujet du choix * qu'on lui donnoit à faire dans trois femmes. Il se lavoit avec des parfums, et disoit :

« Non, l'homme ** modeste ne se corrompra pas même dans les « parties de débauche. »

Alexis le persifle sur la scène, faisant ainsi parler, dans sa *Galatée*, un valet au sujet d'un disciple de ce philosophe :

« Mon maître s'occupa autrefois de l'éloquence, lorsqu'il étoit « jeune. Il y avoit alors, me dit-il, un sophiste Cyrénien à « Athènes, fort spirituel, et qui surpassoit en déréglement tout « ceux qui l'avoient précédé. Mon maître lui donna donc un

---

cita en prose ce que Prodicus avoit dit en vers. Voyez Xénophon, *Dits mém.*, liv. 2, ch. 1. Socrate entretient encore Aristippe, *ibid.* liv. 3, ch. 8.

* Athénée qui diffère en nombre de choses de Diogène de Laërce sur Aristippe, présente mal le fait. Le voici : « Denys ayant chez lui trois courtisanes dit au philosophe d'en choisir une à son gré : Aristippe qu'il croit embarrasser, les emmène toutes les trois jusqu'à la porte de sa maison, et les laisse là. »

** Je lis au second vers de ce passage :

Ho dee ge soophroon ou diaphthareesetai.

« talent, et devint son disciple. Il apprit fort peu de son art ; mais « il attrapa au moins quelques bons avis sur la cuisine *. »

Antiphane s'exprime ainsi, dans son *Antée*, en parlant de la volupté des philosophes :

« A. L'ami, sais-tu bien qui peut être ce vieillard ? B. A sa mine, « on le prendroit pour un Grec. Il a un manteau blanc, une petite « tunique brune fort belle, un chapeau très fin, un bâton bien poli, « une petite table ; mais pourquoi nous arrêter à de longs détails : « c'est ma foi l'académie ** même qu'il me semble voir. »

CHAP. XII. Mais voici ce qu'Aristoxène le musicien dit, dans la *Vie d'Archytas*, en parlant de la députation qui fut envoyée de la part de Denys le jeune aux Tarentins :

« Parmi ces députés, se trouvoit Poliarque ***, surnommé le *Voluptueux*. C'étoit un homme qui se livroit à tous les plaisirs sensuels, et en faisoit le sujet de tous ses discours : cependant il étoit ami

---

* Lisez *Artysian*, formé régulièrement d'*Artysis*. Le mot que propose Casaubon est barbare.

** Lieu ombragé d'arbres, hors des murs d'Athènes, où Platon fonda son école. Il l'avoit rendu si respectable qu'il n'étoit pas permis d'y rire. Élien, liv. 3 : ch. 35. Voyez Diogène de Laërce et ses commentateurs, liv. 3, sur l'origine du mot *académie* : article de Platon. Lucien plaisante aux dépens de l'académie dans ses *Dicastères*, t. 2, p. 320.

*** Élien cite ce Poliarque comme *Athénien*, *Atheenaion* ; mais il faut lire *Etnaion*, habitant de l'*Etna*. J'ai déja fait cette observation à

d'Archytas,

d'Archytas, et ne paroissoit pas tout à fait ignorant dans les matières philosophiques. Il alloit trouver Archytas dans les bocages, et se plaisoit à l'entendre discourir avec ses disciples. »

« La conversation étant un jour tombée sur quelques questions relatives aux passions, et en général sur les plaisirs du corps, Poliarque lui dit : — Pour moi, Messieurs, souvent occupé à examiner ce système de vertus que vous bâtissez, j'ai cru apercevoir qu'il s'éloignoit infiniment de l'ordre de la nature. En effet, lorsque la nature fait entendre sa voix, elle nous prescrit formellement de nous livrer aux plaisirs, et que ce doit être le parti de l'homme vraiment raisonnable. Seroit-ce être sage, heureux, raisonnable, que de vouloir lutter contre des passions qui nous asservissent * malgré nous? En effet, c'est ignorer la constitution naturelle de l'homme. »

« Tous les hommes parvenus à une grande

M. Houel, qui l'a placée dans son *Voyage de Sicile*, en parlant de ce dont il s'agit dans Élien, liv. 8, ch. 4. Ces relations de Poliarque avec Archytas, qui étoit à Tarente, prouvent qu'ils devoient être voisins. Poliarque cite même l'exemple de son despote : *Denys*.

* Je conserve la lettre du texte.

puissance, ne sont-ils pas entraînés * vers les plaisirs sensuels, comme vers la fin dernière de cette puissance, et ne laissent-ils pas de côté, pour ainsi dire, tous les autres objets comme autant de choses indifférentes ? Je puis à cet égard vous citer ici les rois de Perse, ou tout autre personnage revêtu d'une autorité absolue; mais avant eux les rois des Lydiens, ceux des Mèdes, et, en remontant encore plus haut, les rois d'Assyrie, n'ont-ils pas recherché tout ce qui pouvoit leur procurer du plaisir ? On rapporte même que chez les Perses, le roi faisoit proposer une récompense à celui qui imagineroit, ou découvriroit quelque nouveau moyen de flatter les sens; et certes, c'étoit avec raison, car la nature humaine est bientôt rassasiée des plaisirs, s'ils sont trop longtemps les mêmes; au lieu que la nouveauté semble en augmenter la jouissance. Ainsi, loin de négliger cette nouveauté, il faut la rechercher avec le plus grand soin. »

---

* Aristippe présentoit une fort bonne raison : « Si les plaisirs de la table étoient un mal, pourquoi célèbre-t-on les fêtes des dieux par des banquets? » Les chrétiens ne célèbrent-ils pas ainsi celles de leurs saints ? leur législateur n'a-t-il pas fait venir le vin blanc au dessert, pour égayer les noces de Cana ? Sans doute que la jeune Juive qui se marioit avoit des charmes faits pour plaire aux Aristippes qui se trouvoient là.

« Voilà donc pourquoi on a imaginé tant de sortes d'alimens, de pâtisseries, d'odeurs, de parfums, de vêtemens, de tapis, de vases à boire, et autres ustensiles. Or, il est certain que tout cela est un nouvel aiguillon pour les plaisirs, en même temps que l'homme est naturellement porté à l'admirer. C'est ce qui arrive lorsque l'argent, l'or, quelque pièce rare, ou qui flatte la vue, ou un morceau sorti parfait de la main d'un habile artiste, nous frappe les yeux. »

Poliarque détailla ensuite tout l'appareil du service en usage chez le roi de Perse, combien il y a de gens occupés à cela seulement, les jouissances avec les femmes, les odeurs dont il se parfume le corps, le soin qu'il prend de sa figure, ses compagnies particulières, ses spectacles, ses musiciens, et il en conclut que ce prince doit être le plus heureux des hommes : « En effet, dit-il, les plaisirs les plus parfaits sont toujours prêts pour sa jouissance. »

« On mettroit sans doute après lui notre tyran, quoique bien au-dessous de sa puissance ; car toute l'Asie fournit aux besoins du roi de Perse, et si l'on y compare ce que sont les facultés de Denys, elles ne paroîtront pour ainsi dire rien. Jugeons

ensuite des choses par le passé, nous verrons que si l'on a fait la guerre, c'étoit toujours pour se procurer cette vie heureuse. »

« En effet, les Mèdes ont-ils eu d'autre but que de se rendre maîtres de la puissance des Assyriens, lorsqu'ils les ont dépouillés de l'empire, en bravant les plus grands dangers? n'est-ce pas pour la même raison que les Perses ont assujetti les Mèdes, c'est-à-dire, pour jouir de tous les plaisirs sensuels? »

« Les législateurs qui voulurent établir l'égalité parmi les hommes, et empêcher à certain point qu'aucun citoyen ne donnât dans le faste et la volupté, ont fait en sorte de donner de l'éclat à la vertu. Ils firent des lois concernant les contrats et autres obligations réciproques, ou générales, qui avoient pour but d'établir une communauté civile entre tous les individus; sans même excepter l'uniformité dans les habits et dans tous les autres usages de la vie. »

« Pour arriver à ce but, ces législateurs mirent des barrières à la cupidité et à l'avarice, et l'on donna les plus grands éloges à la *justice* *. On vit un

* Ce qui est juste, disoit Socrate, est le souverain bien: Lucien, t. 2, p. 310. *Dicasteres.*

poète lui donner un *visage d'or*, ou dire ailleurs, l'*œil d'or de la justice*. Son nom devint celui d'une divinité *; quelques-uns lui élevèrent des autels, et lui firent des sacrifices. Après la justice, on vit la modestie ** et la tempérance *** s'introduire avec sécurité, et l'on appela cupidité l'excès dans les jouissances quelconques; de sorte que tout homme soumis aux lois mesuroit l'étendue de ses plaisirs sur l'opinion publique. »

« Douris nous apprend, liv. 23 de ses *Histoires*, que les souverains étoient autrefois sujets à boire outre mesure, et que c'est pour cette raison qu'Achille, injuriant Agamemnon dans Homère, lui dit :

« Ivrogne plein de vin, et qui as des yeux de chien ****. »

---

* Les Théologiens ont donc dit bien mal à propos que les Payens n'avoient pas fait de la *justice* une *divinité*, parce que cet honneur étoit réservé au *juste* par excellence, qui est devenu leur *dieu-homme*.

** Lucien fait aussi marcher la *modestie*, la *vérité* avec la *justice*, précédées de l'éducation ou *instruction*. Voyez son *Pêcheur*, t. 1, p. 396.

*** Casaubon devoit lire *soophrosynee* et *eglcrateia* au nominatif, comme Ruelle dans son *Léxique*, où il cite ce passage. Le verbe est *neutre*, ou mieux suppose *autas*, autrement *heautas*. Adam lisoit mal ici *epegkoomiasan*; ce que je note pour prévenir l'erreur.

**** Un *regard impudent*.

En rapportant la mort du roi Agamemnon, le même poète indique assez comment il est péri.

« Nous avons été couchés par terre au milieu * des cratères et des « tables. »

Le poète nous apprend donc que cette mort est arrivée dans la passion de l'ivresse.

Speusippe, parent de Platon, et son successeur dans son école, étoit pareillement ami des plaisirs. C'est pourquoi Denys, tyran de Sicile, lui parle de sa volupté dans la lettre qu'il lui écrit; lui reprochant en outre son avarice, et sa passion pour *Lasthénée* d'Arcadie **, qui avoit suivi l'école de Platon même.

Aristippe et ses sectateurs ne furent pas les seuls qui se firent un systême de la volupté. Épicure et ses disciples en firent autant; mais pour ne rien dire de ces transports ravissans, ni de ces blessures délicieuses qui pénètrent l'ame, et dont parle souvent

---

* *Odyssée*, liv. XI, vers 418.

** *Lasthénée* de Mantine. Diogène de L. en parle. Il eut encore une autre femme parmi ses auditeurs; *Axiothée*, qui s'habilloit en homme pour paroître à ses leçons. D'autres disent que Lasthénée s'habilloit de même. Platon aimoit aussi passionnément la belle Archianasse : « Sur les rides de laquelle l'amour se plaisoit encore à voltiger », selon une de ses épigrammes.

Épicure, ni de ces chatouillemens, de ces prurits accompagnés de spasmes voluptueux qu'il rappelle dans son *Traité de la fin dernière de nos sensations*, je vais seulement faire mention de ce qui suit :

« Non, dit-il, je ne puis apercevoir * ni comprendre aucun bien, si je retranche les plaisirs de l'amour ; si je retranche ceux de l'ouie ; si je retranche ceux du goût, si je retranche enfin les impressions agréables que les formes des objets font sur mes yeux. »

Métrodore dit aussi, dans ses *Lettres* : « Physicien Timocrate, quelque chose que l'on dise sur la nature, c'est toujours au ventre que se rapporte le sujet que l'on traite. »

Épicure dit de même : « Le ventre ** est la source et le principe de tout bien. » Et toutes ses réflexions philosophiques les plus subtiles se rapportent au même but. Il dit, dans son *Traité de la fin dernière* : « Il faut faire cas des honneurs, de la vertu, et

---

* Épicure avoit bien raison. Que sommes-nous sans les affections des sens ? De purs automates.

** Rien de plus vrai dans le sens d'Épicure, non dans celui qu'on lui a supposé. Tout ce que l'auteur cite ici est susceptible de la meilleure interprétation.

d'autres choses semblables, si cela procure du plaisir, si non il faut n'y pas penser. » Il est donc évident qu'il subordonne ici la vertu au plaisir, et qu'il ne la considère que comme un des instrumens de la volupté. Il écrit ailleurs : « Fi ! de l'honnêteté et de ceux qui l'admirent sottement lorsqu'elle ne procure aucun plaisir. »

Les Romains, si recommandables en tout, ont donc bien fait de chasser de leur ville * les Épicuriens Alcée et Philisque, sous le consulat de Lucius Posthumius, à cause de la volupté qu'ils y introduisoient. Les Messéniens rendirent pareillement un décret par lequel ils bannissoient de chez eux les Épicuriens. Le roi Antiochus chassa même de ses états tous les philosophes **, comme on le voit par ce qui suit :

Lettre d'Antiochus, concernant les philosophes.

« Je vous avois déja écrit de ne souffrir aucun philosophe, ni dans la ville, ni même dans tout le pays.

* Ces gens abusoient des sentimens d'Épicure.

** Ceux qui ont rappelé l'homme à sa liberté naturelle ont toujours été odieux aux despotes. Ce n'est que par une extrême violence qu'on peut tenir asservis des peuples éclairés, ou il faut prendre le parti de se rendre barbares. C'est l'ignorance qui tient l'homme *esclave* du despotisme.

pays. Cependant, j'apprends qu'il y en a encore un grand nombre, et qui corrompent * la jeunesse, parce que vous n'avez rien fait de ce que je vous avois ordonné à cet égard. Ainsi, dès que vous aurez reçu cette lettre, faites annoncer publiquement que tous ces philosophes aient à se retirer de ces contrées, et que tous les jeunes gens qui seront pris auprès d'eux seront pendus, et en outre leurs pères sévèrement punis; sans qu'il soit rien changé à la teneur de cet ordre. »

Sophocle avoit le premier introduit ce systême de la volupté, en disant, dans son *Antigone* ** :

> « Tout homme qui renonce aux plaisirs, ne vit plus selon moi ;
> « c'est seulement un cadavre animé, auroit-il les plus grands tré-
> « sors chez lui, et tout l'appareil de la majesté d'un souverain. Si
> « la joie en est bannie, je ne donnerois pas l'ombre d'une fumée
> « du reste, comparé à la douceur du plaisir. »

« Lycon le péripatéticien, dit Antigone de Caryste, vint d'abord à Athènes pour s'instruire, et commença par y apprendre ce qu'étoit un repas de débauche où chacun payoit son écot; combien coûtoient les faveurs de chaque fille publique. Présidant

* C'est ainsi que se sont accusés les Payens, les Chrétiens et les Juifs, lorsqu'ils croyoient leurs intérêts blessés.

** Vers 1283.

ensuite l'école des Péripatéticiens, il traita ses amis avec faste et magnificence. En effet, sans compter même les baladins, les vases d'argent, les tapis, on y voyoit un si grand appareil, tant de mets recherchés, tant de tables et de cuisiniers, que nombre de personnes, effrayées de ce luxe, se retiroient, loin d'oser entrer dans cette école, et la craignoient comme un gouvernement pernicieux, où il eût fallu faire les plus grosses dépenses, et se vouer à une infinité de fonctions pénibles. »

« En effet, il falloit avant tout remplir la condition prescrite par les statuts de cette école; c'étoit de donner neuf oboles, afin que ceux qui étoient chargés de l'ordre des repas eussent * un extérieur plus élégant. On y assujettissoit et ceux qui contribuoient pour leur part à ces repas, et ceux que Lycon y invitoit; on n'exceptoit même pas les vieillards qui se présentoient à cette école, parce que l'argent que Lycon ramassoit ne suffisoit jamais pour les parfums, les couronnes qui s'employoient à ces repas, ni pour les sacrifices, ni pour présider une assemblée consacrée aux Muses. »

---

* Ou « fissent les choses avec plus d'élégance. »

« Tout cela paroissoit absolument étrange à la raison et à la philosophie, et ne convenir qu'à la volupté, à une cohue tumultueuse *. S'il se présentoit des gens qui ne fussent pas en état de faire les dépenses requises, mais qui bornassent leur contribution à la médiocrité de leur état, on la regardoit comme un salaire dont on ne devoit faire aucun cas. »

« Mais observons ici que Platon et Speusippe ne tenoient pas leurs assemblées, en se réunissant pour pousser les plaisirs de la table ** jusqu'à la pointe du jour, ou pour s'enivrer, mais pour paroître rendre à la divinité l'hommage qui lui est dû, et se lier étroitement par tous les rapports de la nature; le plus souvent même ces assemblées étoient pour eux un sujet de relâche, et d'entretiens sur les lettres et les sciences; mais par la suite, ceux qui les remplacèrent oublièrent ces principes pour s'occuper uniquement du faste de leurs habits, et de la magnificence dont je viens de parler; car je n'excepte aucun des autres philosophes. »

* C'est le vrai sens qu'a ici le mot *peristasis*.

** Langage bien différent de celui qu'a tenu notre auteur dans les livres précédens, au sujet de Platon. Pourquoi donc l'a-t-il tant calomnié ?

Quant à Lycon, il avoit dans le lieu le plus apparent de la ville, je veux dire dans la maison de Conon, une salle à vingt lits, très-convenable aux repas qu'il donnoit. Il étoit d'ailleurs grand joueur de balle, et fort habile à cet exercice.

Mais voici ce que Cléarque, liv. 5 de ses *Vies*, écrit au sujet d'Anaxarque, philosophe de la secte des *Eudémoniques* * : « Ayant acquis de la fortune par le peu de réflexion de ceux qui lui donnoient de quoi vivre, il se faisoit verser à boire, étant à table, par une jeune esclave pubère, et couverte seulement du voile de ses charmes; car il la choisissoit toujours plus belle que toutes les autres, et ainsi capable de provoquer l'intempérance de ceux qu'il employoit à ce ministère. Quant à l'esclave qui lui faisoit son pain, il lui lioit une muselière, et lui mettoit des gants, afin que cet homme, en pétrissant la pâte, n'y laissât pas tomber de sueur, et n'y portât point son haleine. C'est pourquoi on diroit avec raison de ce Sage, ce qu'on lit dans le *Luthier* d'Anaxilas :

« Il se frotte la peau avec des parfums de couleur jaune ; il traîne

* Anaxarque disoit que la fin des préceptes de sa secte étoit de rendre l'homme *heureux*, ou *Eudaimoon*. Voyez Élien, liv. 9, ch. 37, et la note de Kuhnius.

« la queue de sa robe à terre, et ses sandales sur le sol, en marchant;
« mange des trufes *, avale du fromage, hume des œufs, a des
« hérauts, boit du Chio, et porte en outre de beaux caractères ma-
« giques ** d'Éphèse dans de petites bourses de peaux cousues
« ensemble. »

Mais combien Gorgias *** le Léontin n'étoit-il pas préférable à ces gens-là? Cléarque, qui en parle liv. 8 de ses *Vies*, rapporte qu'il vécut près de 80 ans, et qu'il dut cette longue vie à sa tempérance. Quelqu'un lui demandant, quel régime il avoit suivi pour vivre en si bonne santé, et sans éprouver aucune altération dans l'usage de ses sens : « Je n'ai jamais rien fait, répondit-il, pour la volupté. »

Démétrius de Byzance rapporte ceci, dans son ouvrage sur les *Poèmes* : « Quelqu'un demandoit à Gorgias par quel moyen il étoit parvenu à plus de cent ans de vie : « C'est, répondit-il, que jamais je

---

* Ou des *oignons*.

** Caractères de diverses formes et combinaisons, tels qu'on en voit encore sur d'anciennes pierres antiques, qu'on portoit pour *amulettes*. J'en ai parlé plus en détail ailleurs.

*** Célèbre rhéteur de Léonte. M. de la Borde le place, l'an 417 avant notre ère, dans son excellent ouvrage ou *Chronologie de* 80 *peuples*, t. 2, p. 345, *in*-4°. Cet homme célèbre dit, étant près de mourir : « Je sens que « le sommeil va me livrer à sa sœur. » Il étoit âgé de 108 ans : *ibid.* Voyez Élien, liv. 2, ch. 35; liv. 12, ch. 32; liv. 1, ch. 23.

n'ai rien fait par complaisance pour autrui (*contre ma santé*). »

Ochus, qui fut long-temps roi, et qui avoit tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'abondance, étant près de mourir, son fils aîné lui demanda ce qu'il avoit fait pour avoir un si long règne : « Car, ajouta-t-il, je voudrois vous imiter. » -- « C'est, répondit Ochus, en m'acquittant * de mes devoirs envers tous les dieux et tous les hommes. »

Selon les mémoires historiques de Caryste de Pergame, Céphisodore de Thèbes rapporte que Polydore de Téos, médecin d'Antipatre, mangeoit à la table de ce prince, ayant un simple tapis ras de couleur de safran **, tel que les tapis les plus communs, et sur lequel il posoit ses cades d'airain, et quelques gobelets; mais qu'il mangeoit très-peu, et étoit ennemi de la volupté.

Quant à Tithon, couché depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à peine étoit-il éveillé vers le soir par le desir de manger; voilà pourquoi on a dit qu'il couchoit avec l'aurore. Outre cela, comme il

* Cet Ochus (Darius) fut cependant un homme cruel. Voyez Élien, liv. 2, ch. 17; liv. 6, ch. 8. Il étoit fils d'Artaxercès Mnémon.

** Je lis *krokooteen*. J'ai déja cité *Thylisius* sur ce mot.

s'étoit laissé prendre dans les filets de la volupté, on ajouta que dans sa vieillesse il avoit été réellement suspendu dans un nid où il étoit enfermé.

Mélanthius s'étrangla en voulant alonger le cou pour jouir plus long-temps du plaisir de manger, devenu ainsi plus voluptueux et plus friand que le Mélanthius de l'Odyssée.

Nombre d'autres se sont rendu le corps tout défiguré par l'excès de leurs plaisirs. Quelques-uns sont devenus extrêmement gras; quelques autres absolument insensibles par l'excès de la nourriture. Voici ce que rapporte à cet égard Nymphis d'Héraclée, dans son liv. 2 de l'*Histoire de cette ville :* « Denys, dit-il, fils de Cléarque, premier tyran d'Héraclée, ayant succédé à son père dans la tyrannie de sa patrie, devint insensiblement si corpulent par son excès journalier, et sa délicatesse dans le manger, qu'il étoit suffoqué par la masse énorme de sa graisse. C'est pourquoi les médecins ordonnèrent de faire des aiguilles menues et fort longues, pour lui en percer les côtés et le ventre, toutes les fois qu'il tomberoit dans un trop profond sommeil, et de les enfoncer *

* L'histoire de *la Médecine* nous fournit, chez les modernes, l'exemple

jusqu'à ce qu'on arrivât aux chairs, après avoir percé au-delà de la graisse, et qu'enfin il donnât quelque signe de sentiment; c'est ce qui avoit lieu lorsque l'aiguille touchoit les chairs *; alors il se réveilloit.»

« S'il avoit une affaire à traiter avec quelqu'un, il se cachoit le corps avec un panier, ne laissant voir que son visage, qui s'élevoit au-dessus; et c'est ainsi qu'il s'entretenoit avec ceux qui se présentoient. Ménandre, qui assurément n'étoit pas médisant, fait mention de cet homme dans ses *Pêcheurs*, en introduisant sur la scène des exilés d'Héraclée, qui disent :

« Ce gros et gras cochon étoit couché sur le ventre ***. »

Et dans un autre passage :

« Il a donné dans l'excès de la volupté, mais de manière à ne
« pas la goûter long-temps. »

Et ailleurs :

« Desirant *** ce qui me convient particulièrement, je trouverois

---

d'une femme qui s'endormoit pour plusieurs mois, et devenoit absolument insensible aux aiguilles qu'on lui enfonçoit dans les chairs.

* Texte : « Un endroit pur, » c'est-à-dire, *sans graisse*.

** Texte : « Sur la bouche. »

*** C'est ainsi que j'interprète ce passage dont le sens est coupé au début. D'autres y donneront un autre sens; mais le texte est trop altéré pour être corrigé. Casaubon le gâte encore plus.

« la

« la mort agréable, si couché à table avec un ventre rempli de
« gras intestins, pouvant à peine parler ou même respirer, vu
« la masse de ma graisse; et me gorgeant de manger, je pouvois
« dire : Oui, je pourris de l'excès de mes plaisirs. »

« Il mourut âgé de 55 ans, après en avoir régné 33. Aucun despote avant lui n'avoit montré tant de douceur et de modération. »

On retrouve le même homme que ce Denys dans le Ptolémée VII, roi d'Égypte, lequel se surnomma lui-même *Évergète* *, mais que les Alexandrins appelèrent *Kakergète*. Le Stoïcien Posidonius qui accompagna Scipion l'Africain à Alexandrie, et qui eut occasion de voir ce Ptolémée, en parle ainsi, liv. 7 de ses *Histoires* :

« L'excès de sa volupté lui avoit donné une énorme corpulence; de sorte qu'on pouvoit à peine embrasser son ventre chargé de graisse. C'est pourquoi il le cachoit sous une vaste robe qui lui tomboit aux pieds, et dont les manches descendoient jusque sur le dos de ses mains. Jamais il n'alloit à pied sans se soutenir avec un bâton. »

Mais il nous apprend lui-même, liv. 8 de ses *Mémoires Historiques*, qu'il étoit ami de la table et

* Ou mieux *Euergète*, bienfaisant; *Kakergète*, malfaisant.

des plaisirs. On y voit qu'étant grand-prêtre d'Apollon à Cyrène, il donna un splendide repas à ceux qui l'avoient été avant lui. Voici le passage :

« Les *Artemisia* sont une très-grande fête à Cyrène; le grand-prêtre d'Apollon y est nommé pour un an; lorsqu'il entre en fonction, il traite ses prédécesseurs, et fait servir à chacun des *trublia*, vaisseaux de terre, qui contiennent chacun environ vingt *artabes* *, et dans lesquels il y a quantité de différent gibier apprêté avec beaucoup d'art; nombre de mets et d'espèces de volailles, de poissons de mer, et de salaisons étrangères. Souvent même quelques-uns de ces prêtres donnent auparavant un petit valet bien paré **. Pour moi, j'ai supprimé tout cela : ayant fait faire des phiales toutes d'argent, dont le prix de chacune égaloit la dépense de ce qu'on servoit, comme je l'ai dit, et je les leur donnai; j'y joignis un cheval pour chacun, tout harnaché en or, et

---

* En évaluant l'*artabe* au poids de la continence de cinq chénices, avec Pollux, ce qui feroit 12 livres et demie de 16 onces, les 20 *artabes* feroient 250 livres. Il falloit donc un furieux plat : *Adam*. Mais nous avons déja vu notre auteur faire servir des sangliers entiers.

** Je lis, avec Casaubon, *katharion akoluthiskon*.

l'homme qui le soignoit, leur disant de s'en retourner chez eux sur ce cheval. »

Son fils Alexandre, prince devenu le meurtrier de sa mère, qui régnoit avec lui, fut aussi très-corpulent. Voici ce qu'en dit Posidonius, liv. 7 de ses *Histoires* : « Mais le despote de l'Égypte, haï de tout le peuple, tandis qu'il étoit flatté de toutes ses créatures, vivoit avec la plus grande sensualité; il devint si gros, qu'à peine pouvoit-il marcher sans être soutenu par deux personnes. Néanmoins, lorsqu'il s'agissoit de danser aux repas il s'élançoit, sans chaussure, des lits fort élevés, et exécutoit les danses avec plus de vigueur et d'agilité que ceux qui en avoient l'habitude. »

Agatharcide, liv. 16 de ses *Histoires d'Europe*, rapporte que Magas, qui régna 50 ans à Cyrène, sans faire aucune guerre, fut tellement livré aux plaisirs de la table qu'il devint énormément gros sur la fin de sa vie; au point même qu'il étouffa de l'excès de son volume, et de la quantité du manger qu'il prenoit, après avoir été réduit à une inertie absolue.

Le même rapporte, liv. 27, que c'étoit chez les Lacédémoniens un grand déshonneur d'avoir un air

efféminé, ou le ventre gros et prominant. C'est pourquoi, tous les dix jours, les jeunes gens s'y présentoient nus aux Éphores : ceux-ci inspectoient même chaque jour le vêtement, les lits de la jeunesse, et avec exactitude, car il n'y avoit dans cette république aucun autre cuisinier que pour faire cuire les viandes.

Il dit encore, liv. 27, que les Lacédémoniens amenèrent dans l'assemblée publique Nauclide, fils de Polybiade, parce qu'il étoit devenu très-corpulent. Lysandre lui reprochant de vivre sans mesure dans les plaisirs de la table, peu s'en fallut qu'on ne chassât cet homme volumineux de la ville, et en le menaçant même de le faire, s'il ne menoit à l'avenir une vie plus conforme aux principes de la république. Lysandre cita ce que fit Agésilas lorsqu'il combattoit dans le Pont contre les Barbares : « Voyant, dit-il, que les Asiatiques étoient vêtus de riches habits, tandis qu'ils avoient des corps si lâches, il ordonna d'amener tous ceux que l'on prendroit, pour être vendus nus par un crieur, et qu'ensuite on en vendît les habits séparément, afin que les alliés, sachant qu'ils n'avoient à combattre que contre des hommes vils, mais pour être richement récompensés par les

dépouilles, affrontassent l'ennemi avec plus de cœur et d'impétuosité. »

Python de Byzance, orateur, étoit fort gros, selon le rapport de Léon, son compatriote. Les habitans de cette ville s'étant un jour soulevés les uns contre les autres, il leur dit, pour les engager à la concorde : « Mes chers concitoyens, vous voyez combien je suis gros ; eh bien ! ma femme est encore plus grosse que moi ; cependant, lorsque nous sommes du même avis, un lit quelconque nous suffit pour nous deux ; mais lorsque nous sommes en querelle, toute la maison ne nous suffit plus. »

CHAP. XIII. Combien n'est-il pas plus beau d'avoir un corps mince et léger, comme ceux dont Ermippe parle dans ses *Cercopes*, que de se voir, au milieu de l'abondance, aussi gros qu'un cétacée de Tanagre, tel que ceux que je viens de vous citer. Or, voici ce que dit Ermippe en faisant adresser la parole à Bacchus :

« Or, les pauvres te sacrifient des bouvillons mutilés, et plus minces
« que Léotrophide et Thumante. »

Aristophane nous présente certaine liste de gens très-maigres, qu'il dit être une ambassade de poètes

envoyés aux poètes qui sont dans le Tartare; voici le passage de sa *Gérytade :*

« A. Mais qui est jamais descendu dans le réduit obscur des morts « et aux portes des ténèbres ? Faisons donc une assemblée générale, « et choisissons un poète de chaque espèce, et de ceux qu'on « appelle *courriers d'enfer*, gens qui aiment à faire souvent ces « courses. B. Avez-vous donc, messieurs, parmi vous de ces cour- « riers? A. Oui, certes; comme nous avons des courriers pour la « Thrace. Tu as donc tout ce qu'il te faut. B. Qui sont-ils ? « A. D'abord nous avons Sannyrion pour les poètes comiques, « ensuite Mélite pour les tragiques, et Cinésias que nous prendrons « parmi les Cycliques. »

Il dit ensuite :

« Ma foi, vous partez avec de bien *minces* espérances; car si le « fleuve qui en fait la *séparation* * grossit, il emportera tous ces « gens dans ses flots : quant à Sannyrion, le cuir qui lui sert d'ap- « pui, et le protège ... **. »

Sannyrion parle lui-même de Mélite, dans sa pièce intitulée le *Rire :*

« Mélite, ce squelette de la fête des pressoirs. »

---

* Ce badinage roule sur l'équivoque de *diarrhoia* de *diarrheîn*, qui signifie *couler entre*. Allusion au Styx, dont l'eau, dit Virgile, faisoit neuf fois le tour du Tartare, et en empêchoit l'entrée : *Novies interfusa coërcet.* Ensuite ce mot signifiant *diarrhée*, indique que si la *diarrhée* prend les messagers, adieu la commission. Ces plats badinages étoient du goût des comiques d'Athènes.

** Le sens n'est pas achevé.

Quant à Cinésias, il étoit vraiment d'une grande taille, et très-mince. Strattis a fait une pièce toute entière sur son sujet. Il l'appelle le *Phthiote Achille* parce qu'il répétoit sans cesse le mot *phthiote* dans ses vers. Ainsi, plaisantant sur sa mine, il l'apostrophe en disant : *O! phthiote Achille.* D'autres l'ont appelé, Cinésias *philyrine*, comme Aristophane le fait souvent, parce qu'il se soutenoit le corps avec une planche de *philyre*, ou *tilleul*, qu'il serroit avec une ceinture, pour ne point se courber, vu sa taille haute et très-mince.

Mais Cinésias étoit toujours dans un état malade, et en même temps un méchant homme. C'est ce que nous apprend Lysias dans son *Discours* intitulé *des Prévarications de Phanias :* « Cinésias, dit-il, ayant renoncé à sa profession, devint Sycophante, et s'enrichit par ce moyen. (Or, il est évident qu'il s'agit de ce Cinésias dans ce discours, lorsqu'on le voit traduit sur la scène comique comme un athée.) Je suis étonné, poursuit l'orateur, de vous voir souffrir sans indignation que Cinésias ose paroître le protecteur des lois, lui que vous savez être le plus impie et le plus coupable prévaricateur de tous les hommes. N'est-ce pas lui qui a commis contre la majesté des

dieux des crimes qu'il seroit honteux à un autre de rapporter ? ne l'entendez-vous pas blâmer tous les ans par les comiques ? n'est-ce pas avec lui qu'Apollophane, Mystalide et Lysithée ont fait un repas pour lequel ils choisirent un des jours réputés funestes ? et au lieu de prendre le nom de *Néoméniastes*, ne se sont-ils pas appelés *Cacodémonistes*, nom vraiment convenable à leur état et à leur caractère ? »

« Mais en agissant ainsi, ces gens songeoient moins à prendre une épithète convenable, qu'à se moquer des dieux et de nos lois; c'est pourquoi chacun d'eux a fini malheureusement comme il le méritoit. Quant à Cinésias, qui étoit connu de presque vous tous, les dieux le réduisirent à un état si fâcheux, que ses ennemis lui souhaitèrent plutôt de vivre dans ces maux que de mourir, afin qu'il servît d'exemple, et qu'on sût que les dieux, loin de punir les enfans de ceux qui tombent dans cet excès d'impiété, frappent directement les coupables en leur envoyant des afflictions et des maladies plus douloureuses, qu'au reste des hommes; car foiblir et mourir selon le cours de la nature, c'est le sort de l'humanité; mais vivre pour être continuellement dans un tel état sans pouvoir mourir en luttant contre la mort, ce ne peut être

que

que le châtiment de ceux qui ont commis les crimes de ce Cinésias. » C'est ainsi qu'en parle cet orateur.

Philétas *, poète de Coos, étoit aussi d'une telle maigreur, qu'il s'attachoit des globes de plomb à chaque pied pour n'être pas renversé par le vent. Polémon le périégète rapporte que le poète Archestrate, ayant été pris par les ennemis, et mis dans une balance, fut trouvé du poids d'une obole, tant il étoit maigre. Selon le même, Panarète, disciple d'Arcésilas, ne se servit jamais de médecin. Il s'étoit attaché à Ptolémée Évergète, de qui il recevoit douze talens par an; mais quoique d'une extrême maigreur, il n'étoit jamais malade. Métrodore de Scepse dit, liv. 2 de son *Aliptique* **, que le poète Hipponax étoit d'une petite taille, et fort mince, mais il avoit une telle force musculaire, qu'entre autres preuves de sa vigueur, il lançoit un pot vide à une très-grande distance. Cependant, les corps légers ne peuvent pas fendre l'air, n'ayant pas assez de force *** à y opposer dans leur transport.

---

* Conférez, sur Philétas, Sannyrion, et autres gens maigres, Élien, l. 10, chap. 6.

** Ou art de frotter avec des parfums, des onguens, des huiles, etc.

*** La force d'un corps en mouvement est le résultat de sa masse et de

Philippide étoit aussi un de ces hommes minces et légers. L'orateur Hypéride en parle dans un de ses discours. Il dit que Philippide étoit un de ceux qui administroient la république, mais qu'il avoit un extérieur fort méprisable vu son extrême maigreur. Alexis parle ainsi dans ses *Thesprotes :*

« Mercure, héraut des Dieux *, œil de la nuit ** couverte d'un
« voile noir, toi qui as déja Philippide sous ta puissance. »

Aristophon dit aussi dans son *Platon :*

« A. En trois jours *** je le rends plus mince que Philippide.
« B. Quoi ! des vivans tu en fais des morts en si peu de temps ? »

---

sa vélocité : or, ce corps vide n'avoit que peu de masse en proportion de son volume ; il n'avoit donc que peu de force.

* Casaubon veut lire ici *propompe nekroon* pour *prop. theoon.* Il est vrai que Mercure *conduisoit les ames* aux enfers, et qu'on l'appeloit à ce titre *Psychopompos ;* mais le poète le désigne ici par ses fonctions générales. Les hérauts *précédoient* ou marchoient en avant dans toutes les grandes cérémonies, et ils étoient alors *propompoi.* Ce mot est ici synonyme d'*angelos theoon,* messager des dieux; épithète ordinaire de Mercure. D'ailleurs nos textes ne varient pas : pourquoi donc changer *theoon* en *nekroon.* Il vaudroit mieux alors lire *thneetoon* dans le sens de *katathneetoon,* des morts.

** On sait que Mercure, en astronomie, étoit surnommé *Stilboon,* c'est-à-dire *le Brillant.* Les monumens nous le représentent avec une étoile sur la tête.

*** Lisez pour fin de vers, *en heemerais trisin ;* et placez *auton* après *ischnoteron ,* au suivant.

Ménandre dit, dans son *Orgee :*

« Si la faim vient à prendre sérieusement votre damoiseau, elle
« en fera un squelète plus mince que Philippide. »

On a dit aussi être *philippidifié* pour *extrêmement maigre.* Alexis se sert de cette expression dans sa *Mandragorizomène :*

« A. Il est fort mal ! on diroit un chétif moineau, tant il est *phi-*
« *lippidifié !* B. Fi donc, de ces nouveaux mots dont tu te sers !
« Oui, je vois bien que le mien est mort ! Hélas ! quel funeste
« maladie * ! »

Cependant, il vaut encore beaucoup mieux avoir cette taille et cette mine que d'être tel que le personnage dont parle Antiphane dans son *Éole :*

« Tous les habitans l'appellent *Tonneau* ** à cause de son ivrogne-
« rie, et du volume énorme de son corps. »

Héraclide du Pont rapporte, dans son *Traité de*

---

* Casaubon gâte ce qu'il y a à corriger dans ce passage. Lisez ainsi ces vers :

A. *Kakoos e. st. a. n. di' ek.*
Pephilippizetai : B. *m. s. k. m. l.*
Ho g' emou t. pheu ! t. tal. pathous !

Di'ek est pour *dia ek*, lequel *ek* est composé avec *peph.* suivant. Ces divisions sont ordinaires chez les poetes. Horace même en a usé dans ses vers.

** Le peuple vient de donner chez nous ce surnom au Vicomte de Mirabeau, député à l'assemblée nationale. Sans approuver l'épithète, il faut convenir que son ventre peut tenir au moins cent bouteilles de champagne.

la Volupté, que Dinias, le parfumeur, passant des délices de la table aux plaisirs de l'amour, dépensa beaucoup d'argent; mais que devenu impuissant par épuisement, il tomba dans une telle tristesse, qu'il se fit lui-même eunuque. Voilà donc tous les effets qui résultent d'une volupté immodérée.

Les voluptueux d'Athènes se faisoient même frotter les pieds avec des parfums, comme le dit Céphisodore dans son *Trophonius :*

« Ma chère Xanthia *, ça ! achète-moi du parfum d'iris, de rose,
« pour me oindre le corps : en outre, achète du *baccaris* ** pour
» m'en frotter les pieds. »

Eubule écrit, dans son *Sphingocarion :*

« Il est mollement couché sur un lit *** . . . . . »

---

* On aura ces vers exacts en écrivant *myron* pour commencer le premier, et en lisant *ag' emee Xanthia* pour fin du second.

** Parfum ainsi nommé de la plante *bakkaris ;* en françois, *gant-notre-dame.* Voyez, sur son usage, Dioscoride, liv. 3, ch. 51.

*** La fin du passage d'Eubule manque; ainsi, nous n'y voyons pas de *frottement.* Casaubon, ni les autres n'ont pas vu cette lacune. Ils ont aussi omis d'observer que le passage suivant étoit indépendant du précédent, et qu'il falloit lire « mais le même dans son *cygne* en *kyknoo* » pour *kykloo,* cycle. Ce *cygne* d'Eubule se trouve cité liv. 7, ch. 14; p. 301 du texte grec. C'est par erreur de copistes qu'on lit ici *cycle* pour *cygne.* La même faute a été faite liv. 6, ch. 20. Les copistes y ont cité le *cycle* d'Achée d'Érétrie, au lieu du *cygne,* pag. 270 du grec, comme l'a remarqné Casaubon d'après d'autres critiques. Plusieurs comiques ont fait des pièces sous le nom de *Cygne.*

Mais dans le *Cycle* (le cygne) :

« Un jeune tendron * le berce délicieusement dans une couverture « mollette : après m'avoir frotté le pied avec du parfum d'ama- « ranthe. »

Dans sa *Procris*, un acteur y dit quel soin on doit avoir du chien de Procris, et parle de ce chien comme s'il s'agissoit d'une personne.

« Couvrez donc un lit mollet à ce chien. Mettez, pour être sous « lui, un tapis de laine de Milet, ensuite une couverture rase et « légère. B. Juste ciel ! A. En outre, délayez-lui du gruau. B. Dans « du *lait d'oie*, sans doute ! bons dieux ! A. Frottez-lui ensuite les « pieds avec du parfum de Mégalle **. »

Antiphane, dans son *Alcestis*, introduit aussi sur la scène un personnage qui se frotte les pieds avec de l'huile. Il dit, dans sa *Métragyrte* *** :

« Il ordonne à la jeune fille, qui avoit reçu du parfum de la mère « des dieux, de lui en frotter les pieds, ensuite les genoux. Aussitôt « qu'elle lui eut frotté les pieds, elle se retira en courant. »

---

* Après *kyknoo* je lis ainsi, pour avoir un sens suivi : *Nin parthenikee* (pour *parthenos*) *tryphera chlanidioo malakoo katathryptei ; ton poda d'am. m. tripsasa ton emon*. On peut avoir un autre sens aussi bon en lisant *parthenikee*, etc. avec *katathrypte* du texte, à l'impératif; et ensuite, *tripson sy*, etc.

** Nom d'un célèbre parfumeur de Sicile.

*** Ce mot désigne une femme qui alloit quêter au nom de la mère des dieux (*Cybèle*) ou de Cérès, comme nos moines mendians quêtoient au nom de la mère de Dieu (la bonne *Marie*, mère de Jésus de Nazareth).

On lit, dans la *Zacynthe* du même :

« A. N'est-ce pas avec raison que j'aime les femmes, et que je suis
« familièrement avec toutes les filles de joie? B. Ma foi, le métier
« que tu fais là est celui que j'ai d'abord fait *. Non, il n'y a rien
« qui sente si bien sa grandeur que de se faire frotter les pieds
« par des mains aussi belles que délicates ! »

Et dans ses *Thoriciens* ** :

« A. Elle se lave vraiment. B. Comment cela ? les pieds et les
« mains dans un bassin plaqué en or, avec du parfum d'Égypte.
« Pour ses joues et son sein *** elle en prend de Phénicie ; pour
« ses bras, de menthe crépue; pour ses sourcils et ses cheveux,
« de marjolaine; pour ses genoux et son cou, de serpolet. »

Anaxandride dit, dans son *Protesilas* :

« Du parfum de chez Péron, ce somptueux Égyptien, qui en donna
« hier à Ménalope, et avec lequel celui-ci frotte les pieds de
« Callistrate. »

Téléclide nous apprend, dans ses *Prytanées*, que du temps de Thémistocle on vivoit avec mollesse. Cratinus nous montre aussi que les anciens vivoient avec certaine volupté lorsqu'il dit, dans ses *Chirons* :

« Il se met aux oreilles de la menthe crépue, des roses, des lys,

---

* Je lis *pathon* pour *epathon*, avec Pursan.

** Nom d'une bourgade de l'Attique.

*** Ceci prouve que c'est d'une femme que l'acteur parle. Voyez pour ces différens parfums, liv. 15, ch. 11 ; et Pline, l. 13, ch. 1, 2; Dioscoride, liv. 1.

« ayant une pomme * à la main, et il harangue appuyé sur un « bâton. »

Cléarque de Soli demande, dans ses *Érotiques*, « pourquoi nous nous plaisons à porter à la main des fleurs, une pomme et autres choses semblables ? Seroit-ce parce que la nature indique par l'amour qu'on a de leurs charmes, si l'on est sensible aux attraits de la beauté, de sorte qu'on cherche ainsi à fixer les regards par ces belles choses qu'on aime, et qu'on se plaît à porter à la main ? Ou bien l'on a deux choses en vue; d'abord de se procurer quelque rencontre avantageuse **; ensuite de faire connoître par ce moyen ce que l'on pourroit desirer. »

« Ceux qui (*dans ces rencontres*) demandent des fleurs à ceux qui en portent à la main, ont ainsi occasion de les saluer et de leur parler; et ceux qui en donnent trouvent le moyen d'insinuer que ceux qui les demandent doivent aussi faire part de ce qu'ils ont de beau. En effet, en demandant *** de ces

* Ou, en général, *un fruit quelconque*.

** Je lis *synthychias* avec Casaubon. Cependant *eutychias* du texte peut rester; car ce mot *dee* indique *un heureux hasard*. Il diffère d'*eudaimonia* qui indique *un bonheur permanent*.

*** Le mot *hooraios* désigne, non-seulement la beauté d'un fruit ou d'une

belles fleurs, ou de ces beaux fruits, ils semblent être invités, en recevant ces présens, à communiquer de leur côté les charmes que la nature leur a départis. »

« D'un autre côté *, la beauté de ces choses (que l'on porte ainsi) devient un motif d'adoucissement et de consolation pour ceux qui sont épris des charmes des personnes qu'ils aiment; car la présence de ces objets agréables émousse les desirs qu'on auroit de ceux pour qui l'on est passionné. »

« A moins qu'on ne dise qu'on se plaît quelquefois à porter ces fleurs et ces fruits comme tout ce qui peut servir à relever l'éclat de la beauté ; car ce ne sont pas seulement les couronnes de belles fleurs qui contribuent à l'ornement; celles qu'on porte à la main ne donnent pas moins de lustre. »

« Peut-être aussi n'en porte-t-on que par le seul amour de tout ce qui est beau en général. C'est ce

---

fleur, il fait aussi entendre que cela vient dans la saison, ou au terme requis selon l'ordre naturel. Hippocrate s'est servi de ce terme au sujet des maladies qui généralement ont lieu dans la saison propre à leur caractère, et les regardoit ainsi comme plus faciles à guérir : *ta hooraia hooraioos*, etc.; ce qu'on voit dnas ses *Aphor.*

* Pursan lisoit ici *phoran* pour *hooran*, avec assez de raison. J'ai fait sentir son idée, en parenthèse.

qui semble prouvé en ce qu'on se passionne volontiers pour les belles personnes, et qu'on aime tout ce qui flatte par ses charmes. En effet, est-il rien de plus beau que l'éclat des fleurs du printemps *, et le brillant coloris des fruits d'automne? »

« Ou seroit-ce parce que les amans amollis par leur passion, se font un délice, et en même temps une gloire de porter ce qui flatte par sa beauté? En effet, on remarque que les belles personnes ont un penchant naturel à cueillir des fleurs. Voilà pourquoi l'on a dit que Proserpine étoit à cueillir des fleurs **. Sapho dit qu'elle avoit vu une très-jeune beauté s'en occuper aussi. »

« Dans ces siècles reculés, on fut tellement livré aux plaisirs des sens qu'on bâtit un temple à Vénus *** aux belles fesses. En voici l'occasion:

« Un campagnard avoit deux belles filles; elles se disputoient un jour sur la beauté de leurs fesses, l'une

---

* Je rends *hooras* par *printemps*. En vain quelques critiques ont-ils nié que le mot grec eût ce sens. Mais il y a ici une transposition dans le grec: il faut lire *hooras* avant *opooras*, et *anthesi* avant *karpois*.

** Lorsqu'elle fut enlevée. Voyez le poëme de Claudien sur ce rapt. C'est ce qu'il a fait de mieux.

*** Texte, *callipyge*.

voulant les avoir plus belles que l'autre, et se rendirent ainsi au grand chemin. Vient à passer un jeune homme dont le père étoit déja vieux. Aussitôt elles se soumettent au jugement de ses yeux, et il prononce en faveur de l'aînée; mais en même temps il en devient si amoureux, qu'à peine arrivé à la ville, il en tombe malade, garde le lit, et raconte à son jeune frère ce qui lui étoit arrivé. Celui-ci vole aux champs pour contempler ces jeunes filles, et se sent pris d'amour pour la plus jeune. Le père veut en vain les engager à s'allier à de meilleures familles. Ainsi, obligé de céder, il gagne le père des deux sœurs qu'il fait aussitôt venir des champs, et marie ses fils avec elles. » Cet événement fit donner aux deux épouses le nom de *Callipyges* parmi leurs concitoyens, comme le rapporte Cercidas de Mégalopolis dans ses *Iambes* :

« Il y eut à Syracuse deux femmes *aux belles fesses*, ou « *callipyges.* »

Ces deux femmes, devenues riches, firent élever un temple à Vénus, qu'elles appelèrent la déesse aux *belles fesses*, selon ce que dit Archelaüs dans ses *Iambes* *.

Héraclide du Pont, dans son *Traité du Plaisir*, fait

* L'auteur ne cite point le passage du poète.

mention d'une volupté des plus agréables, résultante de la folie. Voici ce qu'il dit :

« Thrasylas d'Aixone *, fils de Pythodore, fut pris d'une espèce de folie qui lui faisoit regarder comme lui appartenans tous les vaisseaux qui arrivoient au Pirée. Il les enregistroit, leur donnoit ordre de partir, les faisoit placer dans le port, et les recevoit à leur arrivée avec autant de joie que si toutes leurs cargaisons eussent été pour son compte. Quant à ceux qui périssoient en mer, il gardoit le silence; mais rien n'égaloit sa joie lorsqu'il en voyoit revenir à bon port. Son frère Criton, étant venu de Sicile, le prit et le mit entre les mains d'un médecin, qui parvint à faire cesser cette folie ; mais Thrasylas avoua que jamais il n'eut de sa vie plus de joie que pendant sa maladie, et que loin d'éprouver le moindre chagrin, il étoit au comble de tous les plaisirs. »

* Tribu de l'Attique. Élien a copié cette histoire, liv. 4, ch. 25. Aristote parle d'un plaisir analogue causé par la folie : « Certain homme d'Abydos venoit au théâtre, y restoit plusieurs jours lui seul, applaudissant comme si les acteurs y jouoient, et faisant de grandes exclamations. Revenu de sa folie, il avoua qu'il n'avoit jamais eu tant de plaisir que pendant cette aliénation d'esprit. » *Récits merveilleux*, t, 2, p. 1087, *in*-8°.

Fin du Tome quatrième, et du douzième Livre.

SOMMAIRES

DES LIVRES X, XI ET XII.

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre dixième.

VORACITÉ d'Hercule. Léprée disputant avec Hercule à qui mangeroit le plus : Milon de Crotone mange un bœuf. Athlètes, très-voraces. Béotiens, très-voraces. Égyptiens, mangent beaucoup de pain. Frugalité de Bocchoris, de Pythagore, et de plusieurs autres personnages. Repas de Ménédème. Plaisanterie d'Arcésilas à table, lorsqu'il n'y avoit pas de pain. Repas tumultueux. Blâme du ventre. Remarques sur le mot dedeipnamen, *ou* nous avons soupé. *Sens du mot* zooroteron. *Cyathe. Boire plus pur. Jeunes gens distingués servoient le vin à table. Inspecteurs des vins aux repas. Mélanges de l'eau et du vin. Boire à la scythe. Jeu du cottabe. Vin qui rend fou. Alcée adonné au vin; Aristophane aimoit le vin. Buveurs d'eau. Mélanges du vin et de l'eau. Précepte de Platon sur l'usage modéré du vin. Vin mêlé de farine. Santé portée par les Lacédémoniens. Nestor buvoit beaucoup. Protée de Macédoine buvoit beaucoup. Alexandre, ivrogne. Ivrognes peu propres aux ébats amoureux. Ivrognerie de Philippe, père d'Alexandre. Liste de plusieurs ivrognes. Fête des conges. Denys d'Héraclée célébrant cette fête. Antiochus, ivrogne. Rois adonnés au vin. Femmes romaines et italiennes ne buvoient pas de vin. Femmes grecques aimoient le vin. Vin, cause de grands*

maux. Vin, lait de Vénus. Impudicité des Rhodiens qui jouoient l'honneur des femmes aux dés. Sens des mots paroinos, arrhythmopote, potos. *L'ivresse dérange la vue. Remarques sur les mots* pithi, *bois;* piomai, epistios. Pinon, *désigne la bière.* Bryton. *Bacchus. Gryphes ou énigmes. Récompenses de ceux qui en trouvoient le sens.*

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre onzième.

Vases. Nomenclature des vases, et leurs divers usages, par ordre alphabétique, que l'on consultera dans le texte même de ma version, avec les notes que j'y ai jointes. Après le dernier, dont le nom est œuf, *l'auteur parle de* boire *à la ronde, et fait de longs détails sur la rivalité de Platon et de Xénophon; et rappelle les dialogues d'Alexamène de Téos, que Platon a imités ou copiés en partie; la médisance de Platon; sa jalousie; son amour pour la gloire; sa méprise; l'esprit tyrannique de ses disciples; leur luxe et leur faste.*

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre douzième.

Volupté; maux qui la suivent; elle rend les hommes courageux. Hercule très-voluptueux. Volupté, fin de la vie. Luxe des Perses, et de leurs rois; luxe des Parthes. Oreiller des rois de Perse. Luxe des Lydiens. Omphale et Midas. Écrivains culinaires.

Caryce ; Candaule. Indolence et luxe des rois d'Arabie. Volupté des Toscans, des Tyrrhéniens. Délices des Siciliens, des Sybarites. Tendresse de Massinissa pour ses petits-enfans. Chevaux dressés à danser au son de la flûte. Lois des Syracusains contre la volupté : lois des Sybarites à ce sujet. Ruine des Sybarites. Volupté des Crotoniates, des Tarentins, des Appuliens, et leur ruine. Luxe des Sirites et des Milésiens. Pétulance des Scythes. Sens du mot aposkythisai *pour* tondre les cheveux. *Volupté des Abydéniens, des Éphésiens, des Samiens. Mollesse des Colophoniens, des Ioniens, des Byzantins. Volupté des Thessaliens, des Pharsaliens, des Étoliens, des Syracusains, des Arycandiens, de Zacynthe, de Capoue, des Curètes, de Cumes. Mollesse de Ninus, de Sardanapale, de Sagaris, d'Annarus. Straton, roi de Sidon, adonné à la volupté, et au luxe : rivalité de Straton et de Nicoclès à ce sujet. Cotys, roi des Thraces, très-voluptueux. Mollesse d'Iphicrate, de Timothée, de Conon, de Charès, des Pisistratides. Tempérance de Pisistrate. Volupté de Périclès d'Olympie, de Thémistocle. Artémon, homme luxurieux. Luxe et volupté d'Alcibiade; beauté de sa personne : il prend l'habit perse. Faste de Denys, d'Alexandre. Luxe de Démétrius. Pharax de Lacédémone, luxurieux. Pétulance d'Archidamus. Luxe d'Isanthès, de Ptolémée, de Callias, dont la vieillesse fut très-malheureuse. Autoclès, Épiclès réunis meurent en prenant de la ciguë. Luxe d'Alexandre-le-Grand, sa magnificence. Appareil pompeux de ses noces ; sa tente. Repas splendides d'Antiochus. Luxe de Polycrate.* Laure *des Samiens. Réduit agréable de Sardes. Fleurs des Samiens. Habit d'Anthisthène. Luxe et insolence de Denys le fils. Piscine de Gélon (Théron), et corne d'Amalthée. Luxe de Démétrius de Phalère, de Lucullе,*

de Sextius, de Pausanias, de Lysandre. Volupté d'Aristippe. Mollesse des philosophes. Volupté, souverain bien selon Polyarque. Speusippe, voluptueux. Épicure. Philosophes, proscrits par Antiochus. Volupté de Lycon, d'Anaxarque. Personnages qui ont vécu avec tempérance. Gorgias de Léonte, etc. Personnages devenus extrêmement gras et gros par leur voracité, savoir; Ptolémée; Alexandre fils de Ptolémée Évergète. Corps gras, sujet de blâme chez les Lacédémoniens : Nauclide près d'être banni pour ce sujet. Python très-gras. Personnages très-maigres, tels que Sannyrion, Mélétus, Cinésias, Archestrate, Hipponax, Panarète, Philippide. Voluptueux qui se faisoient parfumer les pieds. Fleurs. Pourquoi l'on en porte à la main. Deux sœurs se disputant sur la beauté de leurs fesses. Vénus callipyge*, ou aux belles fesses. Vie agréable résultante de la folie.*

Fin des Sommaires des Livres X, XI et XII.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Il est essentiel de rapporter chacun de ces articles aux pages et lignes, avant de lire.

Page 1, note 1, ajoutez après *repas* — on a la preuve du peu de jugement de Casaubon dans la lettre de Desmarets à N. Heinsius, dans les *Miscellanea lipsiens.*, vol. 6, part. 1, p. 175 : « *Ut transeam sermones in istâ* « *cœnâ nullo ordine interseri, et mille alia aprosdionysa quæ non libet hic connumerare. Ista* « *verò de œconomiâ libri tantùm dicta sunto,* « *qui aliàs variæ doctrinæ, nec valdè tritæ, verè* « *penus est.* »

Page 3, note 1, ligne 3, lisez *es anth. anestrepsan.*

Page 5, ligne 12, *lisez* prenoit avec gl.

Page 19, note 1 ligne 2, *lisez* second vers

Ibid. note 3 lisez *deee trochazoo men — S.*

Page 51, ligne 13, *lisez* l'Éolie.

Page 83, ligne 21, lisez *philopotees.*

Ibid. note 2, ligne 4, lisez *philoglykys.*

Page 85, note 1, ligne 3, lisez *too n. pyktee,* etc.

Page 97, note 2, ligne 6, *lisez* le sens de *schein.*

Page 127, note, ligne 2, lisez *poesin.*

Page 137, note 1, ligne 6, *après* observations, *ajoutez* « On peut y joindre avec utilité l'ouvrage de Hermann von-der-Hardt, *de Baccho vini et cerevisiæ ægyptiacæ repertore.* Helmstadt, 1715, *in*-8°.; et *Commentatio Henrici Meibomii, de cerevisiis, et potibus inebriantibus extrà vinum aliis.* Helmstadt, 1684, *in*-4°. »

Paul d'Égine regardoit la bière d'Égypte comme dangereuse pour la santé, en ce qu'elle étoit faite comme par putréfaction. Il y trouvoit une saveur très-âpre, liv. 7. Diodore de Sicile en faisoit

Page

Page 137, note 1, ligne 6, cependant l'éloge en plusieurs passages. Elle approchoit du vin, selon lui, tant par l'odeur que par la saveur. Paul d'Égine paroît néanmoins l'avoir bien jugée, si l'on en croit les Juifs, selon lesquels elle elle étoit faite d'un tiers d'orge, un tiers de carthame (*knicus*) ou safran bâtard, et un tiers de bitume. *Miscellan. lips.*, volume 1, part. 2, §. 13.

Page 138, ligne 6, ôtez l'astérisque, et placez le liv. 4 *après* vous autres.

Page 149, ligne 14, *lisez* chênes, des brins ** coupés, etc.

Page 178, note 1, ligne 3, lisez *ekpinein*.

Page 183, ligne 7, lisez *ekpooma*.

Ibid. note 2, lisez *potee*, mot pris, etc.

Page 185, note 2, ligne 3, *placez* voyez à la ligne 2 *avant* M. de Vill.

Page 187, ligne 7, *effacez* mais.

Page 199, ligne 13, *lisez* doxomanes.

Page 204, ligne 15, *lisez* laissa les vases, etc.

Page 222, au mot *Grammatikon* placez cette note. * Jansson van Almelooven a parlé de ces vases dans une dissertation sur les vases à boire des anciens; mais j'ignore ce qu'il en dit, n'ayant pu me procurer son écrit. Il paroît qu'il y avoit commis quelques erreurs; car Gisbert Cuper qui me l'a fait connoître le relève sur plusieurs assertions hasardées, sur-tout à l'égard des vases dont il s'agit à cet article, qui sera encore rappelé plus loin dans Athénée. Les observations de Cuper se trouvent dans les *Miscellanea lipsiens.*, vol. 3, p. 695. Le lecteur le consultera, tant sur les inscriptions en lettres, que sur les figures qu'on gravoit sur les vases; mais sans négliger Winckelmann.

Page 253, ligne 10, *lisez* canthare, le fit, etc.

Page 257, ligne 3, *lisez* se prolongeoit avec, etc.

Page 273, note, ligne 18, *après* (— Moyse, *ajoutez*, qui y avoit déposé sa verge changée auparavant en serpent; ce qui est singulièrement remarquable ici) etc.

Page 278, ligne 6, *lisez* polypes.

Page 279, note 1, *lisez* liv. 4, ch. 13, pag. 149 du grec; ce qui est le vrai idiome attique.

Page 292, ligne 3, *lisez* c'est-à-dire non *amphicupelle*.

Page 297, ligne 18, *lisez* détend.

Page 307, ligne 13, *lisez* Phormion.

Page 310, note 1, lisez *metaniptron*.

Page 311, ligne 2, *après* nous mettez un astérique, et placez ceci en note: * lisez *trapeza, phystee heemin estin, all' hymin daimonos agathou m.;* et dans le texte françois, lisez *le metaniptron*.

Page 314, ligne 1, *lisez* il étoit percé (garni) de cloux d'or. »

Page 353, ligne 14, *après* un éléphant, *mettez* A *pour* B. Ligne 16, *mettez* B *pour* A; *et ajoutez en texte après* bu. « A. L'autre est une trière ou trirème, mais qui ne tient pas un conge. »

Ajoutez à la note 1 : quant à ce vase à deux cornes, une épigramme grecque nous rappelle un nommé Peuceste qui s'en fit un pareil de celles d'un taureau qu'il avoit tué. Voyez *Miscellan. lipsiens.*, vol. 4, pag. 135.

Page 360, ligne 17, *lisez* scyphe.

Page 411, note 1, *après* z. ophellei, *ajoutez*, cependant la leçon que présente Athénée peut être admise, en ce qu'elle fait entendre que celui qui trouvoit un autre couché avec sa femme avoit droit de le tuer. Mais Vulcain ne pouvant tuer Mars, exige au moins le prix dû pour le rachat de la vie.

Page 422, ligne 12, *lisez* vies, dit, etc.

Page 435, ligne 10, *lisez* ont *pour* out.

Page 498, note, ligne 2, *après* fig. 4, *ajoutez*, mais on verra encore mieux la vraie forme du *pile*, dont je parle dans la Médaille de l'*inauguration de Pharamond*, commentée si savamment par un anonyme, dans la dissertation

Page 498, note, ligne 2, françoise qui porte ce nom, en 1772, *in*-12. Cet anonyme est M. Morizot, ancien avocat au parlement de Paris. Deux figures y tiennent cette arme droite.

Page 499, ligne 2, *divisez, et lisez* ainsi — autre. Un des satellites q. s. t. o. d. l. r. couronnant alors Alexandre lui f. p., etc.

Page 552, ligne 8, *lisez* B. Comment cela? A. Les, etc.

Page 553, note 2, ligne 2, effacez *dee* après *mot*.

F I N.

2019-B514

